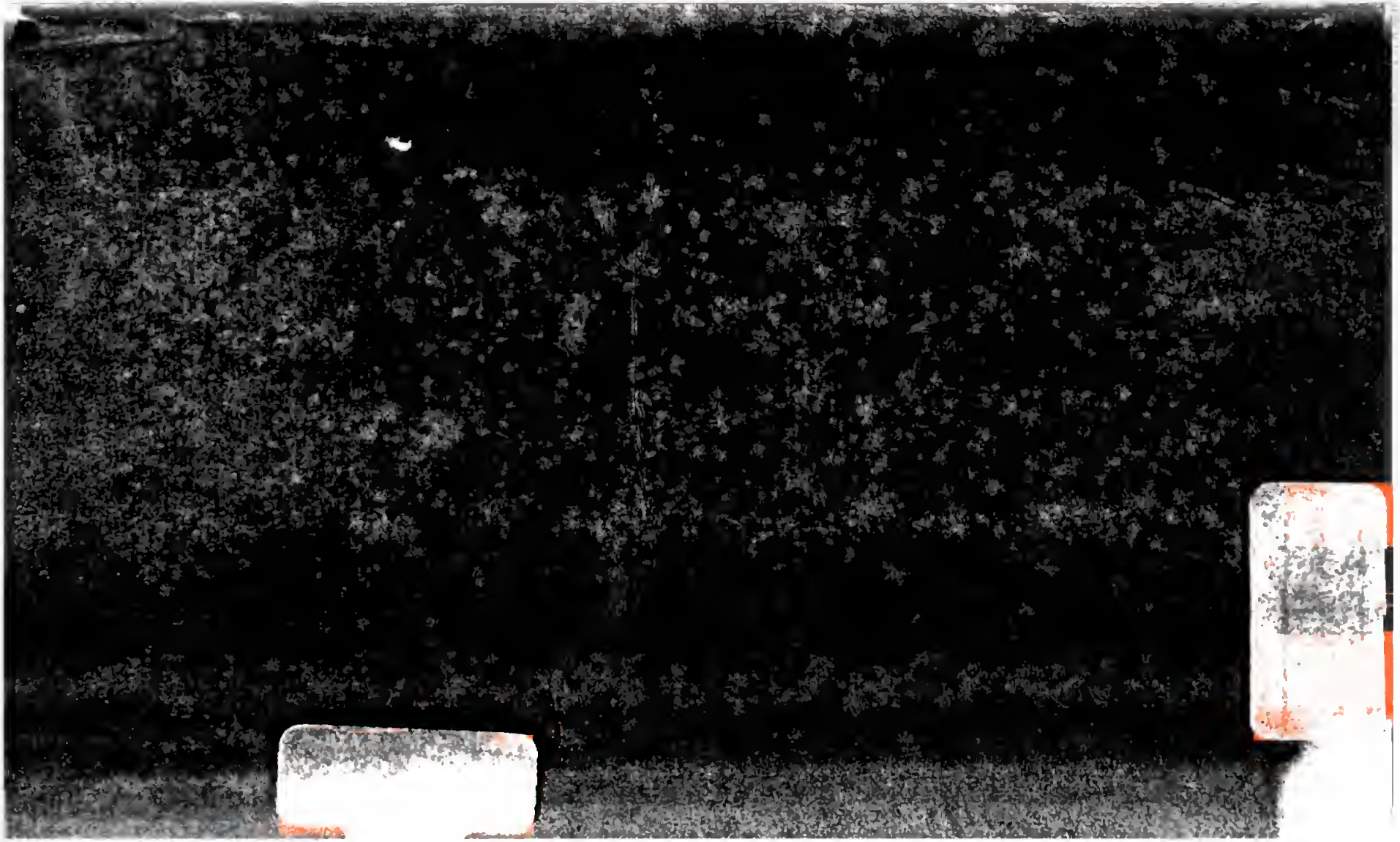


10.3.15

Digitized by Google

Palat. LV 70 (3)

ŒUVRES
COMPLETTES
DE POPE.

TOME III.

S 9161

ŒUVRES
COMPLETTES
D'ALEXANDRE POPE,

TRADUITES EN FRANÇOIS.

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée, augmentée du Texte Anglois mis à côté des meilleures Pièces, & ornée de belles Gravures.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

BIBLIOTECA NACIONAL

ESSAI
SUR L'HOMME,

PAR M. POPE.

TRADUCTION EN PROSE,

PAR M. DE SILHOUETTE.

The proper ſtudy of Mankind is MAN.
*L'Étude propre de l'Homme eſt l'*HOMME.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

M. Pope s'étant propoſé d'écrire ſur la vie & les mœurs de l'Homme, a cru devoir conſidérer d'abord l'Homme en général, ſa nature & ſon état. Il eſt néceſſaire, pour preſcrire des devoirs & établir des préceptes, ou pour examiner la perfection ou l'imperfection de quelque Créature que ce ſoit, de connoître premièrement quelle eſt ſa condition & quels ſont ſes rapports, quelle eſt la fin & quel eſt l'objet de ſon exiſtence.

La ſcience de la Nature humaine, ainſi que toutes les autres ſciences, ſe réduit à un petit nombre d'idées claires. Il n'y a pas dans ce monde beaucoup de vérités certaines. Il en eſt de l'anatomie de l'eſprit comme de celle du corps: il eſt plus utile de s'appliquer aux parties les plus ſenſibles & les plus faciles à appercevoir, que d'étudier de petits vaiſ-

ſcaux & de petits nerfs qui échappent aux obſervations. C'eſt néanmoins ſur les objets de cette nature, que roulent des diſputes, qui ſervent bien moins à augmenter la théorie de la morale, qu'à en diminuer la pratique. En conſéquence de ces obſervations, M. Pope s'eſt propoſé de laiſſer les choſes inintelligibles, de tenir un ſage milieu entre des doctrines tout à fait oppoſées, & de former un ſyſtême de morale avec un mélange de température qui ne nuiſît point à la ſolidité ; ſyſtême auſſi court que bien digéré.

Ce qu'il a publié, conſiſte en quatre Epitres. C'eſt une idée générale de l'Homme, où il n'y a que les plus grandes parties de tracées, leur étendue, leurs limites, & leurs connexions. Il a donné à ces quatre Epitres le titre de Premier Livre ; & il en annonce un Second, qui renfermera des particularités plus ſuſceptibles d'agrément. Il ne fait dans celui-ci qu'ouvrir les fontaines & préparer les canaux : dans l'au-

tre il en ſuivra le cours & les détours.

Voilà ce que l'extrait de la Préface, qu'il a miſe lui-même à la tête de ſes Epitres, m'a fourni. Ces Epitres ſont écrites en vers ; & elles ſont adreſſées à Henri Saint Jean, Lord Bolingbroke, à qui perſonne ne refuſe l'aveu d'une ſupériorité de génie & de talens. M. Pope l'a loué ſans être flatteur ; ceci eſt une exception aux Poètes & aux Dédicaces.

Le ſujet eſt d'une métaphyſique abſtraite & délicate, où l'on peut aiſément perdre le fil des inductions, & les liaiſons des rapports & des différences. La manière d'ailleurs dont les idées ſont expoſées, eſt extrêmement conciſe : ce n'eſt pas ſans raiſon : car en même tems que, par la briéveté de l'expreſſion, les choſes deviennent plus faciles à être retenues, on devient plus propre à en conſerver le ſouvenir, à proportion du dégré d'attention que la préciſion requiert du Lecteur. Je n'alléguerai pas que le but de cet Ouvrage eſt plus d'inſtruire que de plaire.

Le plaiſir s'y trouve ; mais il veut être recherché ; & des réflexions de retour l'amènent ; ce qui en relève la ſenſibilité & augmente cette complaiſance propre, que l'on goûte dans la jouiſſance d'un tel plaiſir.

Un plan racourci de l'Ouvrage en facilitera l'intelligence à ces lecteurs trop indolens ou trop volages, pour donner à la lecture de celui-ci, toute l'application néceſſaire, & qu'il mérite.

La première Epitre traite de l'Homme conſidéré par rapport à l'Univers. L'Univers entier forme un ſyſtême général qui nous eſt inconnu. Dans l'échelle des êtres, c'eſt-à-dire, dans le rang & la progreſſion des diverſes créatures, il doit y avoir un être tel que l'homme ; & par rapport à l'Univers, cet être n'eſt que partie d'un tout auquel il eſt relatif, quoiqu'il en ignore les rapports. L'ignorance lui eſt donnée pour nourrir ſes eſpérances : celles de l'Indien qui ſait & raiſonne peu, lui repréſentent un avenir conforme à ſes idées. La mort, ce

grand maître, en manifeſtera la vérité, & nous déſabuſera de cet orgueil qui nous fait rapporter la totalité du grand ſyſtême, à la partie que nous en connoiſſons, & qui eſt notre ſyſtême particulier. De ce même orgueil naît l'idée d'une perfection chimérique, que l'homme ſe plaint de n'avoir pas, & qu'il ne ſauroit avoir ſans ceſſer d'être ce qu'il eſt, ſans ceſſer d'être homme. Irraiſonnable, il ſouhaite de réunir les facultés des Intelligences & des Bêtes, quoiqu'incompatibles entr'elles, quoique peu convenables à ſa nature. Il ne conſidère point que ſes ſouhaits attaquent l'ordre général, qu'ils renverſent cette gradation d'être & de facultés, d'où réſulte la ſubordination de créatures à créatures, & de toutes à lui; que c'eſt ſe révolter contre Dieu, l'auteur & le conſervateur de tout, dont la providence infinie & la ſageſſe incompréhenſible a donné à tous les Êtres les facultés qu'ils doivent avoir, & les a mis dans la place qu'ils doivent occu-

per. Pour réduire en peu de mots tout le ſommaire de cette Epitre, on y démontre le peu de fondement de cette opinion que l'orgueil ſuggère à l'homme, que tout ſoit fait pour lui ; on y fait voir la folie & l'injuſtice de ſes plaintes, lorſqu'il regrette les qualités qu'il n'a point, & qu'il envie celles des autres créatures ; enfin on y juſtifie la Providence attaquée par ces plaintes, en établiſſant cette vérité : que tout ce qui eſt, eſt bien. C'eſt par-là que la première Epitre ſe termine ; & c'eſt la conſéquence de tout ce qu'elle renferme.

La ſeconde Epitre traite de la nature & de l'état de l'homme par rapport à lui-même conſidéré comme Individu. M. Pope, qui vers la fin de la première Epitre a tracé un portrait poétique de la Divinité, commence celle-ci par le portrait de l'Homme. C'eſt un être d'une nature mixte, borné dans ſes facultés, ſujet à beaucoup de foibleſſes : il eſt un mélange de paſſion & de raiſon, de vices & de vertus. C'eſt ce que

l'Auteur explique & développe dans tout le cours de cette Epitre. En voici une courte déduction. Il y a deux principes de nos actions : l'amour-propre & la raiſon ; l'un & l'autre ſont également néceſſaires. L'un fait agir & l'autre retient ; & ces principes ont plus ou moins de force, à proportion de la proximité de leur objet. Ils s'uniſſent en ce point final, de rechercher le plaiſir & de fuir la peine. Les paſſions ſont les modifications de l'amour-propre : elles ſont les élémens qui compoſent l'homme, & qui par conſéquent ne peuvent être détruites, mais qu'on doit modérer. Des paſſions mêmes naiſſent les principes de nos vertus ; vertus diſtinguées des vices, quoiqu'elles en ſoient fort voiſines, & qu'elles leur ſoient, pour ainſi dire, apparentées. L'Homme eſt un cahos d'ombre & de lumière, qui ne peut être ſéparé, dit M. Pope, que par le Dieu qui eſt en nous ; c'eſt auſſi l'expreſſion d'Ovide, *eſt Deus in nobis.* Toutes nos paſſions, même nos vices,

ſont des inſtrumens de la Providence, des moyens du bien général. L'Auteur inſiſte beaucoup ſur ce principe qui réſulte naturellement de ce qu'il a établi dans la première Epître, où il a fait voir qu'on doit tout rapporter à la totalité de l'Univers, & à l'Être Suprême n'agiſſant que pour une ſeule grande fin. En effet, des foibleſſes que la ſageſſe de la Providence a diſtribuées aux différens ordres, il en réſulte leur dépendance, leur union, leur force. Des paſſions ſortables accompagnent chaque état; & ce que la connoiſſance peut renverſer, ces paſſions le relèvent. De cette ſage diſtribution de foibleſſes & de paſſions, ſuit cette conſéquence, que quoique l'Homme ſoit folie, Dieu eſt toute Sageſſe. Toute la ſeconde Epitre tend à prouver la vérité de cette maxime.

La troiſième Épitre traite de la nature & de l'état de l'Homme, conſidéré par rapport à la ſociété. L'Auteur y enviſage d'abord l'union & la relation générale de

tous les Êtres, les dépendances mutuelles de l'homme & de la bête, & leurs ſervices réciproques : il traite enſuite des divers liens de ſociété qui uniſſent les hommes entr'eux, & qui proviennent de notre nature, de nos beſoins, de la Religion & du Gouvernement : grands objets qui ſont le ſujet de cette troiſième Épitre. Il faut donner un peu plus d'étendue à ces idées. Le monde eſt un ſyſtême de ſociété : rien n'exiſte à part ; rien n'eſt fait entièrement pour lui-même, ni entièrement pour les autres. L'Homme engraiſſe l'oiſon : ſa luxure, ſon plaiſir, ſa vanité l'engagent à prendre ſoin d'un grand nombre d'animaux ; & ces animaux, relativement à leur dégré de connoiſſance, ſont au moins autant fondés à croire l'homme fait pour eux, que l'homme l'eſt à croire la création faite pour lui. S'ils contribuent au bonheur de l'homme, l'homme ne contribue pas moins au leur. Il y a pour tous un bonheur mutuel. Chacun a un dégré de connoiſſance qui lui eſt pro-

pre, & qui eſt proportionnel à ſon état. Si l'homme eſt pourvû de la raiſon, la bête eſt pourvue de l'inſtinct ; l'un & l'autre produiſent également le bonheur de chaque individu : ils produiſent les mêmes effets par rapport à la ſociété. Ils marchent par des routes différentes vers le même but. C'eſt même l'inſtinct qui forme entre les hommes les premiers liens ; la raiſon les reſſerre : ainſi la raiſon eſt guidée par l'inſtinct ; ainſi la paſſion & la vertu marchent par tout. Ce n'eſt pas que le premier état de la nature fût un état d'aveuglement ; c'étoit au contraire le règne de Dieu ; & ſi depuis, l'homme eſt parvenu aux Arts, ce n'eſt qu'en ſuivant la nature & qu'en copiant l'inſtinct. Il a trouvé parmi les bêtes des modèles de ſociétés & de gouvernemens. L'amour, les craintes & les beſoins, furent les motifs qui engagèrent les hommes à les établir. Le premier des gouvernemens fut celui des Patriarches, qui étoient les Rois, les Prêtres & les Pères de leur état ;

leur fin apprit à leurs ſujets à remonter à un premier Père, à un premier Être ; ils l'aimèrent, ils s'aimoient entr'eux : tout alors n'étoit qu'amour. C'eſt la crainte qui a établi la tyrannie ; la force aidée par la ſuperſtition produiſit la crainte ; les hommes devenus tyrans & vicieux, crurent à des Dieux tyrans & vicieux. L'amour-propre aveugle fut le principe de ces maux ; & le même amour-propre éclairé les rectifia, & apprit qu'un gouvernement fondé ſur la violence ne peut ſubſiſter long-tems. De là l'établiſſement des Loix qui ſont fondées ſur les beſoins mutuels ; & de là l'établiſſement de cette vérité fondamentale, que pour l'amour de ſoi-même, il faut aimer les autres, & que par conſéquent le véritable amour-propre & l'amour ſocial ne ſont qu'un.

La quatrième Épitre traite de la nature & de l'état de l'Homme, par rapport au bonheur. M. Pope y prouve que la vertu ſeule peut faire, & fait ici bas notre bon-

heur. Il commence cette Épitre en s'adreſſant au bonheur d'une manière tout-à-fait poètique ; il fait voir enſuite qu'il a été mal défini par les Philoſophes. C'eſt un but auquel tous les hommes tendent par l'impulſion de la nature, & qu'ils doivent par conſéquent pouvoir atteindre ; & comme Dieu n'agit point par des loix particulières, mais par des loix générales, & que toute la nature n'eſt qu'un ſeul ſyſtême, le bonheur doit conſiſter, non dans le bien d'un ſeul, mais dans le bien de tous. Le bonheur de l'un doit dépendre de celui de l'autre, & tout bonheur particulier du bonheur général. Il ne peut conſiſter dans la poſſeſſion des biens de la fortune, qui pour l'ordre, la paix, & le bien être de la ſociété, doivent être inégalement diſtribués; la Providence néanmoins balance cette inégalité par la crainte & l'eſpérance. On ſe fait une fauſſe idée de la nature des biens: ils ne conſiſtent qu'en trois choſes ; la *ſanté*, la *paix* & le *néceſſaire*. La vertu ſeule donne

la paix, & joint à la jouiſſance des deux autres, un plaiſir que le Scélérat ne peut avoir ; elle maintient même la ſanté par la tempérance ; un honnête travail peut lui donner le néceſſaire : tous les avantages du vice, elle les fuit & les dédaigne. Les maux que l'homme vertueux peut eſſuyer, ſont des maux & des accidens que le haſard donne à tous, & que l'erreur ſeule peut accuſer d'être des effets particuliers de la vertu. Ils ſont dans l'ordre du grand ſyſtême ; & ce n'eſt que la folie qui puiſſe déſirer que Dieu altère l'ordre général en faveur d'un particulier. Qui perd de vue ce grand objet, ſe fait une idée fauſſe, également & de l'homme juſte & du prix qui lui eſt dû. La vertu & le vice ont leur récompenſe & leur punition propre, le repos ou l'agitation de l'ame, l'approbation ou le reproche de la conſcience. Le vice entraîne avec lui un levain qui empoiſonne tout : richeſſes, dignités, naiſſance, grandeurs, renommée & même talens ſupé-

rieurs, rien ne peut rendre heureux un homme vicieux. Il n'y a que la vertu ſeule qui puiſſe extraire du bien de tous les objets ; elle ſeule peut faire goûter le bien ſans le mêlange du mal. La vertu conſiſte dans l'amour de Dieu & celui du prochain. Ce n'eſt que l'amour de Dieu & celui du prochain qui peut conſtituer un bonheur qui s'accorde avec le ſyſtême général, qui s'accorde avec notre ſyſtême particulier, & qui faſſe dépendre tout bonheur particulier du bonheur général ; propriétés caractériſtiques de la véritable vertu & du véritable bonheur. Leur liaiſon & leur reſſemblance prouve que la Vertu ſeule fait ici bas notre bonheur.

Il y a dans cet extrait, quoique long par rapport aux bornes d'une Préface ordinaire, bien des liaiſons de raiſonnement qui ſont omiſes & réſervées à l'attention du Lecteur. Il eût été à ſouhaiter que nous euſſions pu faire cette Traduction en vers. Les Principes, les Maximes, les Préceptes frapperoient

roient davantage, ſe retiendroient plus facilement : mais la richeſſe de la langue & la flexibilité des règles de la Poéſie Angloiſe, rendent en cette langue la verſification beaucoup plus facile qu'elle n'eſt en François. D'ailleurs, il n'y a peut-être en Angleterre que M. Pope, à qui l'aſſujettiſſement de la meſure & de la rime, loin d'être un obſtacle à la briéveté & à la préciſion, puiſſe au contraire être un moyen de facilité. Par cette raiſon, quelqu'extraordinaire qu'elle paroiſſe, & par celle qui la précède, M. Pope a préféré la Poéſie à la Proſe. Sa préciſion eſt l'effet d'un art ſupérieur : elle donne beaucoup de force & de grace à des inſtructions qu'il étoit autrement difficile de produire ſans être ſec ou devenir ennuyeux. Ces raiſons doivent faire connoître que l'Ouvrage étoit très-difficile à traduire ; la plûpart des Anglois ne balancent point à le croire intraduiſible ; & je penſe qu'en effet toutes les Traductions que l'on en

pourroit faire, ne ſauroient être qu'inférieures à l'Original. Si l'on trouve, donc dans le ſtyle de celle-ci, quelque dureté, quelque mot haſardé, que ces raiſons en ſoient l'excuſe. D'ailleurs on a cru devoir ſacrifier la délicateſſe à l'exactitude & à l'énergie. Le Traducteur n'a eu d'autre objet, que de faire connoître autant qu'il a pu, l'Ouvrage tel qu'il eſt; & ces ſortes de traductions ont leur utilité particulière, en ce qu'elles ne déguiſent point le goût & le caractère des Ouvrages d'une Nation : car chaque Nation a ſes mœurs; obſervation qu'un Lecteur judicieux ne perd jamais de vue.

On a prétendu qu'il y avoit du Spinoſiſme dans cet *Eſſai ſur l'Homme*. La ſageſſe, la bonté, & la providence de Dieu, la dépendance de l'homme à l'égard d'un Eſprit Suprême & Créateur, y ſont évidemment ſuppoſées & prouvées; ce qui eſt directement contraire au ſyſtême de Spinoſa. On n'a donc pu critiquer que

quelques expreſſions ; en ce cas, ces expreſſions pour être trouvées vicieuſes, ont dû être ſéparées du corps de l'Ouvrage, dont l'eſprit en corrige l'abus. Epiloguer de la ſorte, c'eſt agir contre les règles d'une ſaine critique ; & même d'ailleurs on eût dû conſidérer qu'on ne doit pas interpréter rigoureuſement & théologiquement des ſaillies & des efforts poétiques. Le P. Tournemine, Jéſuite, un des premiers hommes de Lettres qui y ait en France, & reconnu pour Juge compétent, ſoit comme Théologien ou comme Philoſophe, écrivit au Traducteur après avoir lu cet Ouvrage ; *il ne nuira qu'aux eſprits corrompus, qui tournent tout en venin ; un eſprit droit en tireroit un bon ſuc, de grandes vues & des maximes utiles.* On croit ne devoir pas oublier ici ce qu'il marque dans la même lettre. *Je ſuis charmé de Pope ; c'eſt un Philophe profond & un Poète vraiment ſublime.* Cela n'eſt pas moins à la louange de

M. Pope, qu'à la juſtification de l'Ouvrage qui a donné lieu à cet éloge.

Cette Traduction a déja été imprimée à Paris ſur un Manuſcrit dont le déſordre a donné lieu à un nombre de fautes. D'ailleurs on l'avoit altéré en quelques endroits pour des raiſons, dont le détail ſeroit inutile au Lecteur. Ces motifs ont engagé le Traducteur en à faire imprimer à Londres, ſous ſes yeux, une nouvelle Edition que nous avons ſuivie dans celle-ci.

ESSAI
SUR
L'HOMME.

AN ESSAY

ON MAN.

EPISTLE I.

Of the Nature and State of Man, with reſpect to the Univerſe.

AWAKE, my ST. JOHN! leave all meaner things
To low ambition, and the pride of Kings.
Let us (ſince Life can little more ſupply
Than juſt to look about us and to die)
Expatiate free o'er all this ſcene of Man;
A mighty maze! but not without a plan;
A Wild, where weeds and flow'rs promiſcuous ſhoot
Or Garden, tempting with forbidden fruit.
Together let us beat this ample field,
Try what the open, what the covert yield;
The latent tracts, the giddy heights, explore
Of all who blindly creep, or ſightleſs ſoar;

Google

E S S A I

SUR L'HOMME.

ÉPITRE PREMIÈRE.

De la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à l'Univers.

RÉVEILLONS-NOUS, MILORD : laiſſons les petits objets à la baſſe ambition & à l'orgueil des Rois. Puiſque la vie ne s'étend & ne ſe termine guères qu'à regarder ce qui nous environne & à mourir; parcourons donc au moins cette ſcène de l'Homme : prodigieux labirinthe, mais qui a pourtant ſa régularité ; campagne où la fleur croît confondue avec le chardon ; jardin qui tente par des fruits défendus. Allons enſemble, parcourons ce vaſte champ ; & ſoit couvert ou découvert, voyons ce qu'il renferme. Pénétrons les routes les plus ca-

Eye Nature's walks, shoot Folly as it flies,
And catch the Manners living as they riſe;
Laugh where we muſt, be candid where we can;
But vindicate the ways of God to Man.

I. Say firſt, of God above, or Man below,
What can we reaſon, but from what we know?
Of Man, what ſee we but his ſtation here,
From which to reaſon, or to which refer?
Thro' worlds unnumber'd tho' the God be known,
'Tis ours to trace him only in our own.
He, who thro' vaſt immenſity can pierce,
See worlds on worlds compoſe one univerſe,
Obſerve how ſyſtem into ſyſtem runs,
What other planets circle other ſuns,
What vary'd Being peoples ev'ry ſtar,
May tell why Heav'n has made us as we are.

chées ; tranſportons-nous ſur les endroits les plus élevés ; & découvrons également ce qui rampe dans l'aveuglement, & ce qui ſe perd dans l'élévation. Examinons les promenades de la nature : ſtappons la folie dans ſa courſe ; & ſaiſiſſons les mœurs dans leur naiſſance. Rions lorſqu'on le doit ; montrons de la candeur lorſqu'on le peut : mais juſtifions aux hommes les voies de Dieu.

(1) Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'Homme, qu'en raiſonnant en conſéquence de ce que nous connoiſſons ? Et que connoiſſons-nous de l'homme ? ſeulement ſa demeure ici-bas : c'eſt d'où partent, c'eſt à quoi ſe rapportent tous nos raiſonnemens. Quoique Dieu ſe manifeſte par des mondes innombrables, c'eſt à nous de le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaſte immenſité, voir des mondes entaſſés ſur d'autres mondes former la totalité de l'univers, obſerver le rapport des règles ſiſtématiques d'une partie aux règles ſiſtématiques d'une autre, reconnoître d'autres planètes, d'autres ſoleils, quels ſont les différens

(1) Nous ne pouvons juger de l'Homme que relativement à notre propre ſyſtême, ignorant la relation générale des ſyſtêmes & des choſes.

But of this frame, the bearings, and the ties,
The ſtrong connections, nice dependencies,
Gradations juſt, has thy pervading ſoul
Look'd thro'? or can a part contain the whole?

Is the great chain, that draws all to agree,
And drawn ſupports, upheld by God, or thee?

II. Preſumptuous Man! the reaſon wouldſt thou find,
Why form'd ſo weak, ſo little, and ſo blind?
Firſt, if thou canſt, the harder reaſon gueſs,
Why form'd no weaker, blinder, and no leſs?
Ask of thy mother earth, why oaks are made
Taller or ſtronger than the weeds they ſhade!
Or ask of yonder argent fields above,
Why JOVE's Satellites are leſs than JOVE?

Of ſyſtems poſſible, if 'tis confeſt
That Wiſdom infinite muſt form the beſt,
Where all muſt full or not coherent be,

Êtres qui habitent chaque étoile ; celui-là pourroit dire pourquoi Dieu nous a formés tels que nous ſommes. Notre ame tranſcendante a-t-elle pénétré les reſſorts de cet univers, les ſupports mutuels, & les liens de ſes différentes parties, leurs connexions, leurs dépendances & leurs gradations ? Petites parties de ce tout, pouvons-nous le comprendre ?

Cette grande chaîne qui attire & réunit toutes les parties, & qui par cette harmonie conſerve le tout, eſt-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'Homme ?

Homme préſomptueux, prétends-tu découvrir la raiſon pour laquelle tu as été formé ſi foible, ſi petit, ſi aveugle ? Premièrement, ſi tu le peux, dis nous auſſi pourquoi tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, & encore moins éclairé. Fils de la Terre, demande-lui pourquoi les chênes ſont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombrage : ou demande aux Plaines azurées, pourquoi les Satellites de Jupiter ſont moindres que Jupiter ?

Si l'on convient que de tous les ſyſtêmes poſſibles, la Sageſſe infinie doit préférer le meilleur; où tout doit être rempli, parce qu'autrement il n'y auroit point de cohérence ; & où tout ce qui

And all that riſes, riſe in due degree;
Then, in the ſcale of reas'ning life, 'tis plain,
There muſt be, ſomewhere, ſuch a rank as Man:
And all the queſtion (wrangle e'er ſo long)
Is only this, if God has plac'd him wrong?

Reſpecting Man, whatever wrong we call,
May, muſt be right, as relative to all.
In human works, tho' labour'd on with pain,
A thouſand movements ſcarce one purpoſe gain;
In God's, one ſingle can its end produce;
Yet ſerves to ſecond too ſome other uſe.
So Man, who here ſeems principal alone,
Perhaps acts ſecond to ſome ſphere unknown,
Touches ſome wheel, or verges to ſome goal;
'Tis but a part we ſee, and not a whole.

When the proud ſteed ſhall know why Man reſtrains

eſt, eſt dans le dégré où il doit être : il eſt donc évident que dans les divers dégrés de la vie & des ſens, il doit y avoir quelque part un Être tel que l'Homme ; & toute la queſtion (que l'on diſpute tant que l'on voudra) ſe réduit à ce point ; ſi Dieu a fait une injuſtice à l'homme en le plaçant dans le dégré où il eſt ?

Cette même choſe que nous appellons injuſtice par rapport à l'homme, étant conſidérée comme relative au tout, non-ſeulement peut, mais encore doit être juſte. Dans les ouvrages humains, pourſuivis avec un travail pénible, mille mouvemens produiſent à peine une ſeule fin. Dans les ouvrages de Dieu, un ſimple mouvement, non-ſeulement produit ſa fin, mais encore ſeconde une autre opération. Ainſi l'Homme, qui paroît ici le principal Être, ne joue peut-être que le rôle de ſecond par rapport à une ſphère inconnue, eſt le mobile de quelque roue, le moyen de quelque fin : car nous ne voyons qu'une partie, & non le tout.

(1) Quand un fier courſier connoîtra pourquoi

(1) L'Homme n'eſt point un Être imparfait, étant un Être proportionné à la place & au rang qu'il occupe dans la création, & à des fins & des relations qui lui ſont inconnues.

His fiery courſe, or drives him o'er the plains;
When the dull Ox, why now he breaks the clod,
Is now a victim, and now Ægypt's God:
Then ſhall Man's pride and dulneſs comprehend
His actions', paſſions', being's, uſe and end;
Why doing, ſuff'ring, check'd, impell'd; and why
This hour a ſlave, the next a deity,

Then ſay not Man's imperfect, Heav'n in fault;
Say rather, Man's as perfect as he ought:
His knowledge meaſur'd to his ſtate and place;
His time a moment, and a point his ſpace.
If to be perfect in a certain ſphere,
What matter, ſoon or late, or here or there?
The bleſt to day is as completely ſo,
As who began a thouſand years ago.

III. Heav'n from all creatures hides the book of Fate,
All but the page preſcrib'd, their preſent ſtate:
From brutes what men, from men what ſpirits know;
Or who could ſuffer Being here below?
The lamb thy riot dooms to bleed to-day,
Had he thy Reaſon, would he skip and play?

l'Homme le modère dans ſa courſe orgueilleuſe, ou le pouſſe au travers des plaines : quand le bœuf ſtupide ſaura pourquoi il ſillonne la terre, ou pourquoi, métamorphoſé en Dieu Egyptien, il eſt couronné de guirlandes, alors la ſotte préſomption de l'Homme pourra comprendre l'uſage & la fin de ſon être, de ſes paſſions, & de ſes actions; pourquoi il agit, & il ſouffre, il eſt retenu, & il eſt excité; pourquoi dans ce moment il eſt un Eſclave, dans un autre moment une Divinité.

Ne diſons donc point que l'Homme eſt imparfait; que le Ciel a tort; diſons plutôt que l'Homme eſt auſſi parfait qu'il doit l'être : ſon être eſt proportionné à ſon état, au lieu qu'il occupe; ſon tems n'eſt qu'un moment; un point eſt ſon eſpace.

(1) Le Ciel cache à toutes les créatures le Livre du Deſtin, excepté la page néceſſaire, celle de leur état préſent; il cache aux Bêtes ce que l'Homme connoît, aux Hommes ce que connoiſſent les Eſprits : autrement, qui pourroit ici-bas ſupporter ſon exiſtence? Ta volupté con-

(1) C'eſt en partie ſur l'ignorance des événemens futurs, & en partie ſur l'eſpérance d'un bonheur à venir, qu'eſt fondée notre tranquillité.

Pleas'd to the laſt, he crops the flow'ry food,
And licks the hand juſt rais'd to ſhed his blood.
Oh blindneſs to the future! kindly giv'n,
That each may fill the circle mark'd by Heav'n:
Who ſees with equal eye, as God of all,
A hero perish, or a ſparrow fall,
Atoms or ſyſtems into ruin hurl'd,
And now a bubble burſt, and now a world.

Hope humbly then; with trembling pinions ſoar;
Wait the great teacher Death; and God adore.
What future bliſs, he gives not thee to know,
But gives that Hope to be thy bleſſing now.
Hope ſprings eternal in the human breaſt:
Man never Is, but always To be bleſt:
The ſoul, uneaſy, and confin'd from home,
Reſts and expatiates in a life to come.

Lo, the poor Indian! whoſe untutor'd mind
Sees God in clouds, or hears him in the wind;
His ſoul, proud Science never taught to ſtray
Far as the ſolar walk, or milky way;

damne

L'ne donne l'espérance pour etre ton bonheur présent.

NAPOLI

damne aujourd'hui l'agneau à la mort ; s'il avoit ta raiſon, bondiroit-il & ſe joueroit-il ſur la plaine ? Content juſqu'au dernier moment, il broute le pâturage fleuri, & lèche la main qui ſe lève pour l'égorger. O ignorance de l'avenir, qui nous eſt charitablement donnée, afin que chacun puiſſe remplir le cercle que lui a marqué le Ciel qui voit d'un œil égal, étant le Dieu de tous, un héros périr, & un paſſereau tomber ; les atômes ſe confondre, ou les cieux ſe bouleverſer ; une bulle d'eau, ou un monde s'éclater !

Homme, ſois donc humble dans tes eſpérances ; & ne prends d'eſſorts qu'avec crainte. Attends ce grand Maître, la Mort ; & adore Dieu. Il ne te fait point connoître quel ſera ton bonheur à venir ; mais il te donne l'eſpérance pour être ton bonheur préſent. Une eſpérance éternelle fleurit dans le cœur de l'Homme : il n'eſt jamais heureux ; il doit toujours l'être. L'ame inquiète & renfermée en elle-même, ſe repoſe & ſe promène dans la vie à venir.

(1) Voyez ce pauvre Indien, dont l'ame non inſ-

(1) Un orgueil qui viſe à de trop hautes connoiſſances, & qui prétend à une perfection au-deſſus de la portée de l'homme, eſt la cauſe de ſes erreurs & de ſa miſère.

Yet ſimple Nature to his hope has giv'n,
Behind the cloud-topt hill, an humbler heav'n;
Some ſafer world in depth of woods embrac'd,
Som happier iſland in the watry waſte,
Where ſlaves once more their native land behold,
No fiends torment, no Chriſtians thirſt for gold.
To Be, contents his natural deſire,
He asks no Angel's wing, no Seraph's fire;
But thinks, admitted to that equal sky,
His faithful dog shall bear him company.

IV. Go, wiſer thou! and, in thy ſcale of ſenſe,
Weigh thy opinion againſt Providence;
Call imperfection what thou fancy'ſt ſuch,
Say, here he gives too little, there too much:
Deſtroy all creatures for thy ſport or guſt,
Yet cry, If Man's unhappy, God's unjuſt;
If Man alone ingroſs not Heav'n's high care,
Alone made perfect here, immortal there:

truite voit ſon Dieu dans les nuées, ou l'entend dans le vent. Une ſcience orgueilleuſe n'apprit point à ſon ame à s'élever auſſi haut que l'orbe du Soleil & que la voie lactée ; & cependant la ſimple nature lui donna l'eſpérance d'un Ciel plus bas au-delà d'une montagne, dont le ſommet eſt enveloppé dans les nuages ; d'un monde moins dangereux dans l'épaiſſeur des forêts ; de quelqu'Iſle plus heureuſe, ſituée au milieu d'une plaine liquide, où ce pauvre Eſclave retrouve encore une fois ſon pays natal ; nul démon qui l'y tourmente, & point de Chrétiens altérés de l'or. Le bonheur d'exiſter ſatisfait ſes deſirs naturels : il ne ſouhaite point les aîles des Anges, ni le feu des Séraphins ; mais il croit que ſon chien fidèle, admis dans le même Ciel, lui tiendra compagnie.

Toi donc, qui es plus habile, pèſe dans les balances de ta raiſon ton opinion contre la Providence ; appelle imperfection ce que tu t'imaginès tel ; dis, ici Dieu donne trop ; là il donne trop peu ; détruits toutes les créatures pour ton goût & ton plaiſir ; & crie cependant, ſi l'Homme eſt malheureux, ſi l'Homme ſeul n'occupe pas tous les ſoins d'en-haut, s'il n'eſt pas le ſeul Être parfait ici-bas, immortel dans le Ciel, Dieu eſt injuſte ; attache de ſes mains la balance & le ſcep-

Snacht from his hand the balance and the rod,
Re-judge his juſtice, be the GOD of GOD.

In Pride, in reas'ning Pride, our error lies;
All quit their ſphere, and rush into the skies.
Pride ſtill is aiming at the bleſt abodes,
Men would be, Angels Angels would be Gods.
Aſpiring to be Gods, if Angels fell,
Aſpiring to be Angels, Men rebel:
And who but wishes to invert the laws
Of ORDER, ſins againſt th' Eternal Cauſe.

V. Ask for what end the heav'nly bodies shine,
Earth for whoſe uſe? Pride anſwers, » 'Tis for mine:
» For me kind Nature wakes her genial pow'r,
» Suckles each herb, and ſpreads out ev'ry flow'r;
» Annual for me, the grape, the roſe renew,
» The juice nectareous, and the balmy dew;
» For me, the mine a thouſand treaſures brings;
» For me, health gushes from a thouſand ſprings;

tre ; juge la juſtice même ; & ſois le Dieu de Dieu.

(1) Cher Mylord & ami, notre erreur vient d'une raiſon orgueilleuſe. On ſort de ſa ſphère & l'on s'élance vers les Cieux. L'Orgueil viſe toujours aux demeures céleſtes : les Hommes voudroient être des Anges, & les Anges des Dieux. Si les Anges qui ont aſpiré à être Dieu ſont tombés, les Hommes qui aſpirent à être Anges, ſont rebelles ; & qui veut renverſer les loix & l'ordre, péche contre la cauſe éternelle.

Que l'on demande pour quelle fin brillent les corps céleſtes ; pourquoi la terre exiſte ? L'Orgueil répond ; c'eſt pour moi. « Pour moi, la Na-
» ture libérale éveille ſes puiſſances productri-
» ces, fait germer l'herbe, & épanouir les fleurs.
» Pour moi le Raiſin renouvelle toutes les an-
» nées ſon jus de nectar ; & la Roſe ſes fraî-
» cheurs odoriférantes. Pour moi la Mine en-

(1) Impiété de l'Homme qui ſe met en la place de Dieu, & qui veut juger de la convenance ou diſconvenance, de la perfection ou de l'imperfection, de la juſtice ou de l'injuſtice de ſes diſpenſations. Abſurdité de s'eſtimer l'objet final de la création, & de vouloir dans le monde moral une perfection qui n'eſt point dans le monde phyſique, & qui ne peut être dans les choſes créées.

» Seas roll to waft me, ſuns to light me riſe;
» My foot-ſtool earth, my canopy the skies. »

But errs not Nature from this gracious end,
From burning ſuns when livid deaths deſcend,
When earthquakes ſwallow, or when tempeſts ſweep
Towns to one grave, whole nations to the deep?
» No ('tis reply'd) the firſt Almighty Cauſe
» Acts not by partial, but by gen'ral laws;
» Th' exceptions few; ſome change ſince all began:
» And what created perfect? » — Why then Man?
If the great end be human Happineſs,
Then Nature deviates; and can Man do leſs?
As much that end a conſtant courſe requires
Of show'rs and ſun-ſhine, as of Man's deſires;
As much eternal ſprings and cloudleſs skies,
As Men for ever temp'rate, calm, and wiſe.
If plagues or earthquakes break not Heav'n's deſign,
Why then a Borgia, or a Catiline?
Who knows but he, whoſe hand the light'ning forms,
Who heaves old Ocean, and who wings the ſtorms;

» fante mille tréſors. Pour moi la Santé découle
» de mille ſources ; les Mers roulent leurs ondes
» pour me tranſporter ; le Soleil ſe lève pour
» m'éclairer ; la Terre eſt mon marchepié ; & le
» Ciel eſt mon dais ».

Mais la Nature ne s'écarte-t-elle point de ſa bonté & de ſa fin, lorſqu'un ſoleil brûlant darde des rayons mortels ; lorſque des tremblemens de terre engloutiſſent des villes, & que des inondations ſubmergent des peuples entiers ?

Non, répondra l'Orgueil : « La première cauſe
» toute puiſſante n'agit point par des loix parti-
» culières, mais par des loix générales. Les ex-
» ceptions ſont rares. Il y a eu quelques altéra-
» tions depuis le commencement ; mais qu'y a-t-il
» de créé qui ſoit parfait ?

Pourquoi donc l'Homme le ſeroit-il ? Si la félicité humaine eſt la plus grande fin & que la nature s'en écarte, pourquoi l'Homme ne s'en écarteroit-il pas auſſi ? Cette fin n'exige pas moins un cours conſtamment alternatif de pluies & de beau tems, qu'une révolution continuelle de déſirs dans l'Homme : elle exige auſſi peu des printems éternels & des cieux ſans nuages, que des Hommes toujours ſages, calmes & tempérés. Si des peſtes ou des tremblemens de terre ne renver-

Pours fierce Ambition in a Cæſar's mind,
Or turns young Ammon looſe to ſcourge mankind?
From pride, from pride, our very reas'ning ſprings;
Account for moral, as for nat'ral things:
Why charge we Heav'n in thoſe, in theſe acquit?
In both, to reaſon right is to ſubmit.

Better for Us, perhaps, it might appear,
Were there all harmony, all virtue here;
That never air or ocean felt the wind;
That never paſſion diſcompos'd the mind,
But ALL ſubſiſts by elemental ſtrife;
And paſſions are the elements of Life.
The gen'ral ORDER, ſince the whole began,
Is kept in Nature, and is kept in Man.

VI. What would this Man? Now upward will he ſoar,
And little leſs than Angels, would be more;
Now looking downwards, juſt as griev'd appears
To want the ſtrength of bulls, the fur of bears.

ſent pas l'ordre preſcrit par le Ciel, pourquoi l'exiſtence d'un Borgia ou d'un Catilina le renverſeroit-elle ? C'eſt de l'orgueil que jailliſſent nos raiſonnemens : jugeons des choſes morales ainſi que des choſes naturelles. Pourquoi blâmer le Ciel dans celles-là, & le diſculper dans celles-ci ? Dans les unes & dans les autres, pour bien raiſonner, il faut ſe ſoumettre.

Peut-être nous paroîtroit-il mieux que dans le monde phyſique tout fût harmonie, que dans le monde moral tout fût vertu ; que jamais l'Air ou l'Océan ne reſſentît le ſouffle des vents, & que jamais l'ame ne fût agitée par aucune paſſion ? Mais tout ſubſiſte par un combat élémentaire ; & les paſſions ſont les élémens de la vie. L'ordre général a été obſervé depuis le commencement, & dans la Nature, & dans l'Homme.

(1) Que voudroit-il, cet Homme ? Tantôt il s'élève ; & moindre qu'un Ange il voudroit être davantage : tantôt baiſſant les yeux vers la terre, il paroît chagrin de n'avoir point la force du taureau & la fouture de l'ours : s'il dit que toutes

(1) Injuſtice des plaintes de l'Homme contre la Providence, demandant d'une part les perfections des Anges, & de l'autre les qualités corporelles des Bêtes.

Made for his uſe all creatures if he call,
Say, what their uſe, had he the pow'rs of all.

Nature to theſe, without profuſion, kind,
The proper organs, proper pow'rs aſſign'd;
Each ſeeming want compenſated of courſe,
Here with degrees of ſwiftneſs, there of force;
All in exact proportion to the ſtate;
Nothing to add, and nothing to abate.
Each beaſt, each inſect, happy in its own:
Is Heav'n unkind to Man, and Man alone?
Shall he alone, whom rational we call,
Be pleas'd with nothing, if not bleſs'd with all?

The bliſs of Man (could Pride that bleſſing find)
Is not to act or think beyond mankind;
No pow'rs of body or of ſoul to ſhare,
But what his nature and his ſtate can bear.
Why has not Man a microſcopic eye?
For this plain reaſon, man is not a Fly.

les créatures ſont faites pour ſon uſage, de quel uſage lui ſeroient-elles, s'il en avoit toutes les propriétés?

(1) La Nature, libérale ſans profuſion, leur a aſſigné des organes, des facultés propres; elle les a dédommagées de chaque beſoin apparent, les unes par des dégrés de vîteſſe, les autres par des dégrés de force, tout dans une proportion exacte avec leur état. Il n'y a rien à ajouter, rien à diminuer. Chaque bête, chaque inſecte eſt heureux dans ſon état. Le Ciel ſeroit-il donc cruel pour l'Homme & pour l'Homme ſeul? Celui-là ſeul qu'on appelle raiſonnable, ne ſera-t-il ſatisfait de rien, à moins qu'il n'ait tout?

(2) Le bonheur de l'Homme, (que l'Orgueil ne le crût-il ainſi?) n'eſt pas de penſer ou d'agir au-delà de l'Homme même, d'avoir des puiſſances de corps & d'eſprit au-delà de ce qui convient à ſa nature & à ſon état. Pourquoi l'Homme n'a-t-il point un œil microſcopique? En voici une rai-

(1) C'eſt un axiome dans l'anatomie des Créatures, que leur force ou leur vîteſſe eſt plus grande ou moindre dans une proportion relative l'une à l'autre.

(2) Le don de la raiſon dédommage l'Homme de toutes les qualités que les Bêtes ont au-deſſus de lui: des facultés ſenſitives plus délicates, le rendroient miſérable.

Say what the uſe, were finer optics giv'n,
T' inſpect a mite, not comprehend the heav'n?
Or touch, if tremblingly alive all o'er,
To ſmart and agonize at ev'ry pore?
Or quick effluvia darting thro' the brain,
Die of a roſe in aromatic pain?
If nature thunder'd in his op'ning ears,
And ſtunn'd him with the muſic of the ſpheres,
How would he wish that Heav'n had left him ſtill
The whiſp'ring Zephyr, and the purling rill?
Who finds not Providence all good and wiſe,
Alike in what it gives, and what denies?

VII. Far as Creation's ample range extends,
The ſcale of ſenſual, mental pow'rs aſcends:
Mark how it mounts, to Man's imperial race,
From the green myriads in the peopled graſs:

ſon claire : l'Homme n'eſt pas une mouche ; & quel en ſeroit l'uſage, ſi l'Homme pouvoit conſidérer un ciron, & que ſa vue ne pût s'étendre juſqu'aux Cieux ? Quel ſeroit l'uſage d'un toucher plus délicat, ſi, ſenſibles & tremblotans de tout, les douleurs & les agonies s'introduiſoient par chaque pore ? d'un odorat plus rafiné ? ſi les parties volatiles d'une roſe, par leurs vibrations dans le cerveau, nous faiſoient mourir de peines atomatiques ? d'une oreille plus fine ? la Nature tonneroit toujours, & nous étourdiroit par la muſique de ſes ſphères roulantes. O combien nous regretterions alors, que le Ciel nous eût privé du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruiſſeaux ! Qui peut ne pas reconnoître la bonté & la ſageſſe de la Providence, également & dans ce qu'elle donne, & dans ce qu'elle refuſe ?

(1) Autant que les divers & nombteux dégrés de la création s'étendent, autant ſe diverſifient les dégrés des facultés ſenſitives & intellectuelles. Quelle gradation depuis ces millions d'inſectes qui peuplent les champs, juſqu'à la race impériale

(1) Dans l'Univers viſible, il y a un ordre & une gradation générale, d'où réſulte une ſubordination de Créatures à Créatures, & de toutes à l'Homme. Gradation de ſens, d'inſtinct, de penſée, de réflexion & de raiſon.

What modes of ſight betwixt each wide extreme,
The mole's dim curtain, and the lynx's beam:
Of ſmell, the headlong lioneſs between,
And hound ſagacious on the tainted green:
Of hearing, from the life that fills the flood:
To that which warbles thro' the vernal wood?
The ſpider's touch, how exquiſitely fine!
Feels at each thread, and lives along the line:
In the nice bee, what ſenſe ſo ſubtly true
From pois'nous herbs extracts the healing dew?
How Inſtinct varies in the grov'ling ſwine,
Compar'd, half-reas'ning elephant with thine!
'Twixt that, and Reaſon, what a nice barrier?
For ever ſep'rate, yet for ever near!
Remembrance and Reflection how ally'd;
What thin partitions Senſe from Thought divide?
And Middle natures, how they long to join,
Yet never paſs th' inſuperable line!

de l'Homme ? Que de modifications différentes dans la vue entre ces deux extrêmes, le voile de la Taupe & le rayon du Linx ! dans l'odorat, entre la cruelle Lionne, & le Chien ſi habile à la piſte ! (1) dans l'ouïe, depuis ce qui vit dans l'onde, juſqu'à tout ce qui gazouille dans les feuillages du Printems ! Que le toucher de l'Araignée eſt exquis ! ſenſible à la plus légère impreſſion qui affecte le moindre file de ſa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tiſſu. Que la délicate Abeille a le ſentiment ſubtil & ſûr, pour extraire d'une herbe vénimeuſe une roſée bienfaiſante ! Quelle différence d'inſtinct entre celui d'une Truye qui ſe vautre, & entre le tien, Éléphant, Être preſque raiſonnable ! Que la barrière eſt mince entre l'intinct & la raiſon !, ſéparés pour toujours, & toujours très-proches ! Quelle alliance entre la réflexion & le reſſouvenir ! Que peu de choſe diviſe le ſentiment de la penſée ! Toutes ces facultés moyennes tâchent de s'unir, ſans pouvoir jamais paſſer la ligne qui les ſépare. Sans cette juſte gradation entre les

(1) Lorſque les Lions des deſerts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugiſſement, qui fait fuir les autres bêtes : enſuite, attentifs au bruit qu'elles font dans leur fuite, ils les pourſuivent, non par l'odorat, mais par l'ouie.

Without this juſt gradation, could they be
Subjected, theſe to thoſe, or all to thee?
The pow'rs of all ſubdu'd by thee alone,
Is not thy Reaſon all theſe pow'rs in one?

VIII. See, thro' this air, this ocean, and this earth,
All matter quick, and burſting into birth.
Above, how high, progreſſive life may go!
Around, how wide! how deep extend below!
Vaſt chain of Being! which from God began,
Natures æthereal, human, angel, man,
Beaſt, bird, fiſh, inſect, what no eye can ſee,
No glaſs can reach; from infinite to thee,
From thee to Nothing. — On ſuperior pow'rs
Were we to preſs, inferior might on ours:
Or in the full creation leave a void,
Where, one ſtep broken, the great ſcale's deſtroy'd:
From Nature's chain whatever link you ſtrike,
Tenth, or ten thouſandth, breaks the chain alike.

différentes

différentes créatures, les unes pourroient-elles être ſoumiſes aux autres & toutes à toi ? Toutes leurs puiſſances ſont vaincues par toi ſeulement : ta raiſon n'eſt-elle pas ſeule toutes ces puiſſances enſemble ?

(1) Regarde au travers de l'air, ſur la terre, ſur la mer, la matière prête à éclore, s'agiter, crever & produire. Quelle progreſſion d'êtres s'élève en haut, s'étend ſur la ſurface, ſe cache dans la profondeur ! Quelle chaîne, qui commence depuis Dieu ! Natures éthérées & terreſtres, Ange, Homme, Bête, Oiſeau, Poiſſon, Inſecte ! O étendue que l'œil ne peut voir, que l'optique ne peut atteindre, depuis l'infini juſqu'à toi, depuis toi juſqu'au néant ! Si nous pouvions empiétet ſur les puiſſances ſupérieures, les inférieures le pourroient ſur nous ; autrement il y auroit un vuide dans la création, où un dégré étant ôté, toutes les proportions ſont renverſées ; où un chaînon étant rompu, toute la grande chaîne eſt détruite, & l'eſt également, que ce chaînon ſoit le dixième ou le dix millième.

(1) Cet ordre & cette ſubordination de Créatures, peut s'étendre encore beaucoup plus loin, tant au-deſſus qu'au-deſſous de nous.

And, if each ſyſtem in gradation roll
Alike eſſential to th' amazing Whole,
The leaſt confuſion but in one, not all
That ſyſtem only, but the Whole muſt fall.
Let Earth unbalanc'd from her orbit fly,
Planets and Suns run lawleſs thro' the sky;
Let ruling Angels from their ſpheres be hurl'd,
Being on Being wreck'd, and world on world;
Heav'n's whole foundations to their centre nod,
And Nature trembles to the throne of God.
All this dread ORDER break —— for whom? for thee?
Vile worm! —— oh Madneſs! Pride! Impiety!

IX. What if the foot, ordain'd the duſt to tread,
Or hand, to toil, aſpir'd to be the head?
What if the head, the eye, or ear repin'd
To ſerve mere engines to the ruling Mind?
Juſt as abſurd for any part to claim
To be another, in this gen'ral frame:

(1) Si chaque monde ſe meut dans un ordre graduel, qui n'eſt pas moins de ſon eſſence que de celle de l'Univers, ce tout eſt merveilleux; la moindre confuſion dans un ſeul, entraîneroit non-ſeulement la ruine de ce monde particulier, mais encore celle du grand tout. La terre perdant ſon équilibre, s'écarteroit de ſon orbite; les planètes & le ſoleil courtoient ſans règle aux travers des Cieux; les Anges préſidant à chaque ſphère, en ſeroient précipités; un être s'abîmeroit ſur un autre être, un monde ſur un autre monde; toute la fondation des Cieux s'ébranleroit juſques dans ſon centre; la Nature frémiroit juſques au Trône de Dieu: tout cet ordre admirable ſeroit rompu. Pour qui? Pour toi, ver mépriſable! O folie, orgueil, impiété!

Que ſi le pied deſtiné à fouler la pouſſière, ou la main deſtinée au travail, aſpiroit d'être la tête; ſi la tête, l'œil ou l'oreille ſe fâchoient de n'être que les purs inſtrumens de l'eſprit qui les gouverne: quelle abſurdité? Et ce n'en eſt pas une moindre, ſi dans cette fabrique générale,

(1) Une partie du tout qui ſortiroit de ſa place, romproit la connexion de la totalité des choſes. La folie & la vanité d'un tel deſir.

Juſt as abſurd, to mourn the taſks or pains,
The great directing MIND of ALL ordains.

All are but parts of one ſtupendous whole,
Whoſe body Nature is, and God the ſoul;
That, chang'd thro' all, and yet in all the ſame;
Great in the earth, as in th' æthereal frame;
Warms in the ſun, refreshes in the breeze,
Glows in the ſtars, and bloſſoms in the trees,
Lives thro' all life, extends thro' all extent,
Spreads undivided, operates unſpent;
Breathes in our ſoul, informs our mortal part,
As full, as perfect, in a hair as heart;
As full, as perfect, in vile Man that mourns,
As the rapt Seraph that adores and burns:
To him no high, no low, no great, no ſmall;
He fills, he bounds, connects, and equals all.

X. Ceaſe then, nor ORDER Imperfection name:
Our proper bliſs depends on what we blame.
Know thy own point: This kind, this due degree
Of blindneſs, weakneſs, Heav'n beſtows on thee.
Submit. — In this, or any other ſphere,

une partie prétend être une autre partie, & ſe révolter contre la tâche ou la peine que le grand Eſprit, ordonnateur de tout, a marquée.

Tout ce qui eſt, n'eſt que partie d'un tout ſurprenant, dont la nature eſt le corps, & dont Dieu eſt l'ame; il ſe diverſifie dans chaque être; & cependant il eſt toujours le même. Il eſt auſſi grand dans l'économie de la terre, que dans celle de la machine éthérée. Il échauffe dans le ſoleil, rafraîchit dans le zéphir, brille dans les étoiles & fleurit ſur les arbres. Il vit dans chaque vie, s'étend dans toute étendue, ſe répand ſans ſe partager, donne ſans rien perdre, reſpire dans notre ame, anime notre partie mortelle, également parfait dans la formation d'un cheveu que dans celle du cœur, dans l'homme vil qui ſe plaint, & dans le Séraphin tranſporté qui n'eſt qu'amour & que louange : pour lui, rien de haut, de bas, de grand, de petit; il remplit, il limite, il enchaîne, il égale tout.

Ceſſe donc, & ne taxe point cet ordre d'imperfection. Notre bonheur dépend de ce que nous blâmons. Connois ton être, ton point. Le Ciel t'a donné un juſte, un heureux dégré d'aveuglement & de foibleſſe. Soumets-toi, sûr d'être auſſi heureux que tu peux l'être dans cette

Secure to be as bleſt as thou canſt bear:
Safe in the hand of one diſpoſing Pow'r,
Or in the natal, or the mortal hour.
All Nature is but Art, unknown to thee;
All Chance, Direction, which thou canſt not ſee;
All Diſcord, Harmony not underſtood;
All partial Evil, univerſal Good:
And, ſpite of Pride, in erring Reaſon's ſpite,
One truth is clear, WHATEVER IS, IS RIGHT.

ſphère ou dans quelqu'autre ſphère que ce ſoit; & sûr, ſoit dans l'heure de ta naiſſance, ſoit dans celle de ta mort, de trouver ton ſalut entre les mains de qui diſpoſe de tout. Toute la Nature eſt un art, & un art qui t'eſt inconnu; le Haſard eſt une direction que tu ne ſaurois voir; la Diſcorde eſt une harmonie que tu ne comprends point; le mal particulier eſt un bien général; & en dépit de l'orgueil, en dépit d'une raiſon qui s'égare, cette vérité eſt évidente: QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN (1).

(1) L'Homme doit donc, tant par rapport à ſon état préſent qu'à ſon état futur, avoir une ſoumiſſion abſolue à la Providence.

EPISTLE II.

Of the Nature and State of Man with reſpect to Himſelf, *as an Individual.*

I. KNOW then thyſelf, preſume not God to ſcan;
The proper ſtudy of Mankind is Man.
Plac'd on this iſthmus of a middle ſtate,
A Being darkly wiſe, and rudely great:
With too much knowledge for the Sceptic ſide,
With too much weakneſs for the Stoic's pride,
He hangs between; in doubt to act, or reſt;
In doubt to deem himſelf à God, or Beaſt;
In doubt his Mind or Body to preſer;
Born but to die, and reas'ning but to err,
Alike in ignorance, his reaſon ſuch,
Whether he thinks too little, or too much:
Chaos of Thought and Paſſion, all confus'd;
Still by himſelf abus'd, or diſabus'd;

L'amour propre et la raiſon tendent vers une ſeule fin.

NAPOLI

ÉPITRE II.

De la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à lui-même, conſidéré comme individu.

(1) APPRENDS-DONC à te connoître toi-même; & ne préſume point de développer la Divinité. L'érude propre de l'Homme, eſt l'Homme. Placé dans une eſpèce d'iſthme, Être d'un état mixte, obſcurément habile, groſſièremenr grand avec rrop de connoiſſance pour le doure ſceptique, & trop de foibleſſe pour la fierté ſtoïque; il eſt comme ſuſpendu entre deux, dans l'incertitude d'agir ou de rien faire, de ſe croire un Dieu ou une brute, de donner la préférence ou au corps ou à l'eſprit. Il n'eſt né que pour mourir; il ne raiſonne preſque que pour s'égarer; & telle eſt cette raiſon, qu'elle s'égare également pour penſer trop & pour penſer trop peu : cahos de raiſonnement & de paſſions, tout eſt confus; continuellement abuſé ou déſabuſé par lui-même; créé en partie pour s'élever & en

(1) L'affaire de l'Homme eſt l'Homme. Sa nature, ſes puiſſances, ſes foibleſſes & les limites de ſa capacité.

Created half to riſe, and half to fall;
Great lord of all things, yet a prey to all;
Sole judge of Truth, in endleſs Error hurl'd:
The glory, jeſt, and riddle of the world!
Go, wond'rous creature! mount where Science guides,
Go, meaſure earth, weigh air, and ſtate the tides;
Inſtruct the planets in what orbs to run,
Correct old Time, and regulate the Sun;
Go, ſoar with Plato, to th' empyreal ſphere,
To the firſt good, firſt perfect, and firſt fair;
Or tread the mazy round his follow'rs trod,
And quitting ſenſe call imitating God;
As Eaſtern prieſts in giddy circles run,
And turn their heads to imitate the Sun.
Go! teach Eternal Wiſdom how to rule —
Then drop into thyſelf, and be a fool!

Superior beings, when of late they ſaw
A mortal Man unfold all Nature's law,
Admir'd ſuch wiſdom in an earthly ſhape,
And ſhew'd a NEWTON as we ſhew an Ape.
Could he, whoſe rules the rapid Comet bind,

partie pour tomber; Maître de toutes choſes, & lui-même cependant la proie de toutes; ſeul Juge de la vérité, & ſe précipitant ſans fin dans l'erreur; la gloire, le jouet, l'énigme du monde.

Va, Créature ſurprenante, monte où les Sciences te portent; meſure la terre, pèſe l'air, règle les marées, inſtruis les Planètes du cours qu'elles doivent obſerver, corrige le vieux tems, & guide le Soleil. Élève-toi avec Platon juſques à l'empirée, juſqu'au premier bien, au premier parfait, au premier beau; ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ſes Succeſſeurs; & prétends qu'en abandonnant le bon-ſens tu imites Dieu; ſemblable à ces Prêtres de l'Orient, qui par leurs agitations orbiculaires, tombent dans des vertiges, & croyent par leurs tournoiement de tête, imiter le Soleil. Va, & apprends à la Sageſſe éternelle comment elle doit gouverner. Enſuite rentre en toi-même; qu'y retrouveras-tu? imbécillité.

Lorſque dans ces derniers tems les Êtres ſupérieurs virent un Homme mortel développer les loix de la Nature, ils admirèrent une telle habileté dans une figure terreſtre; & ils regardoient Newton, comme nous regardons un Singe adroit.

Peut-il, cet Homme qui enſeigne aux planètes

Deſcribe or fix one movement of his Mind?
Who ſaw its fires here riſe, and there deſcend,
Explain his own beginning, or his end?
Alas what wonder! Man's ſuperior part
Uncheck'd may riſe, and climb from art to art;
But when his own great work is but begun,
What Reaſon weaves, by Paſſion is undone.
Trace Science then, with Modeſty thy guide:
Firſt ſtrip off all her equipage of Pride;
Deduct what is but Vanity, or Dreſs,
Or Learning's Luxury, or Idleneſs;
Or tricks to ſhew the ſtretch of human brain,
Mere curious pleaſure, or ingenious pain;
Expunge the whole, or lop th' excreſcent parts
Of all our Vices have created Arts;
Then ſee how little the remaining ſum,
Which ſerv'd the paſt, and muſt the times to come!

II. Two Principles in human nature reign;
Self-love, to urge, and Reaſon, to reſtrain;
Nor this a good, nor that a bad we call,
Each works its end, to move or govern all:
And to their proper operation ſtill,
Aſcribe all Good, to their improper, Ill.

Self-love, the ſpring of motion, acts the ſoul;
Reaſon's comparing balance rules the whole.
Man, but for that, no action could attend,

les cercles qu'elles doivent décrire, peut-il décrire ou fixer un ſeul mouvement de l'ame ? Lui qui peut marquer leurs points d'élévation & d'abaiſſement, peut-il expliquer ſon commencement ou ſa fin ? Hélas, quel prodige ! La partie ſupérieure de l'Homme peut s'élever ſans obſtacle, & empiéter d'art en art ; mais quand l'Homme travaille à ſon propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-même, à peine a-t-il commencé, que ce que la Raiſon a tiſſu, la Paſſion le défait.

(1) Deux principes règnent dans l'Homme ; l'amour-propre qui excite, & la Raiſon qui retient. Et n'appellons point l'un un bien, l'autre un mal : chacun produit ſa fin ; l'un meut, l'autre gouverne. Ce qui convient à leur coopération, doit être appellé bien ; ce qui y répugne, doit être appellé mal.

L'Amour-propre, ſource du mouvement, fait agir l'ame. La Raiſon, en comparant & balançant, gouverne le tout. Sans l'un de ces principes,

(1) Deux principes des actions ; l'amour-propre & la raiſon. L'un & l'autre également néceſſaires.

And, but for this, were active to no end:
Fix'd like a plant on his peculiar ſpot,
To draw nutrition, propagate, and rot;
Or, meteor-like, flame lawleſs thro' the void,
Deſtroying others, by himſelf deſtroy'd.

Moſt ſtrength the moving principle requires;
Active its task, it prompts, impels, inſpires.
Sedate and quiet, the comparing lies,
Form'd but to check, delib'rate, and adviſe.
Self-love ſtill ſtronger, as its objects nigh;
Reaſon's at diſtance, and in proſpect lie:
That ſees immediate good by preſent ſenſe;
Reaſon, the future and the conſequence.
Thicker than arguments, temptations throng.
At beſt more watchful this, but that more ſtrong.
The action of the ſtronger to ſuſpend
Reaſon ſtill uſe, to Reaſon ſtill attend.
Attention, habit and experience gains;
Each ſtrengthens Reaſon, and Self-love reſtrains.
Let ſubtle ſchoolmen teach theſe friends to fight,
More ſtudious to divide than to unite;

l'Homme ſeroit dans l'inaction ; & ſans l'autre, il ſeroit dans une action ſans fin. Il ſeroit, ou comme une plante, fixé ſur ſa tige pour végéter, multiplier & pourrir ; ou comme un météore enflammé, traverſant le vuide ſans aucune règle, détruiſant les autres, détruit enfin par lui-même.

(1) De ces deux principes d'impulſion & de comparaiſon, le premier doit avoir plus de force ; ſon opération eſt active ; il inſpire, il excite, il preſſe. Le ſecond eſt tranquille & ſans action ; il eſt deſtiné à aviſer, délibérer, retenir. La force de l'Amour-propre eſt plus puiſſante, à proportion de la proximité de ſon objet ; le bien lui eſt immédiat par le ſentiment préſent. La Raiſon ne l'enviſage que dans un certain tems, une certaine diſtance ; elle le préſage dans l'avenir, le conſidère dans les conſéquences. Les tentations viennent en foule, en plus grand nombre que les argumens ; & ce qu'on peut dire de mieux, c'eſt que la Raiſon a plus de lumière, & que l'Amour-propre a plus de force. Pour le modérer, ſervez-vous de la Raiſon ; écoutez-là & la cultivez

(1) L'Amour-propre eſt plus fort que la Raiſon, & pourquoi ?

And Grace and Virtue, Senſe and Reaſon ſplit,
With all the rash dexterity of wit.
Wits, juſt like Fools, at war about a name,
Have full as oft no meaning, or the ſame.
Self-love and Reaſon to one end aſpire,
Pain their averſion, Pleaſure their deſire;
But greedy That, its object would devour,
This taſte the honey, and not wound the flow'r:
Pleaſure, or wrong or rightly underſtood,
Our greateſt evil, or our greateſt good.

III. Modes of Self-love the Paſſions we may call:
'Tis real good, or ſeeming, moves them all:
But ſince not ev'ry good we can divide,
And reaſon bids us for our own provide;
Paſſions, tho' ſelfish, if their means be fair,
Liſt under Reaſon, and deſerve her care;

toujours

toujours. L'attention, l'habitude & l'expérience peuvent beaucoup ; chacune d'elles fortifie la Raiſon, reſtreint l'Amour-propre.

Que les ſubtils Scholaſtiques, plus attachés à diviſer qu'à réunir, apprennent à ces deux puiſſances amies, à ſe battre, eux qui du tranchant le plus téméraire, ſéparent adroitement la grace de la vertu & le ſens de la raiſon ; prétendus Beaux-Eſprits, qui comme des foux ſe font la guerre ſur un mot, qu'auſſi ſouvent que généralement ils n'entendent point, ou qu'ils entendent de la même manière pour le fond. L'amour-propre & la Raiſon tendent vers une ſeule fin : la peine eſt leur averſion ; le plaiſir eſt leur deſir ; mais l'un avide voudroit dévorer ſon objet, l'autre voudroit extraire le miel ſans bleſſer la fleur. Le plaiſir, bien ou mal entendu, eſt notre plus grand bien ou notre plus grand mal.

Nous pouvons appeller les Paſſions, les modifications de l'Amour-propre. Le bien réel ou apparent les met en mouvement ; mais comme tout bien n'eſt pas de nature à être partagé, & que la Raiſon veut qu'on travaille à ſe pourvoir, il y a des paſſions qui, quoique concentrées en nous-mêmes, peuvent, lorſque les moyens ſont honnêtes, être admiſes au rôle de la Raiſon &

Thoſe, that imparted, court a nobler aim,
Exalt their kind, and take ſome Virtue's name,

In lazy Apathy let Stoics boaſt
Their Virtue fix'd; 'tis fix'd as in a froſt;
Contracted all, retiring to the breaſt;
But ſtrength of mind is Exerciſe, not Reſt:
The riſing tempeſt puts in act the ſoul,
Parts it may ravage, but preſerves the whole.
On life's vaſt ocean diverſely we ſail,
Reaſon the card, but paſſion is the gale;
Nor God alone in the ſtill calm we find,
He mounts the ſtorm, and walks upon the wind.

Paſſions, like elements, tho' born to fight,
Yet, mix'd and ſoften'd, in his work unite:
Theſe 'tis enough to temper and employ;
But what compoſes Man, can Man deſtroy?
Suffice that Reaſon keep to Nature's road,
Subject, compound them, follow her and God.

mériter ſes ſoins : les paſſions qui aſpirent à partager les biens, viſent à un plus noble but, ennobliſſent leur eſpèce, & prennent le nom de Vertus.

Que le Stoïque, fier d'une inſenſibilité oiſive, ſe vante d'une vertu inébranlable ; ſa fermeté, ſemblable à celle de la glace, eſt une fermeté de contraction, & qui fait retirer les eſprits vers le cœur. La force de l'eſprit ne conſiſte point dans le repos, mais dans l'action. Une tempête qui s'élève dans l'ame, peut en ravager une partie, mais par ſon action même en maintient la totalité. Nous naviguons diverſement ſur le vaſte océan de la vie : la Raiſon en eſt la bouſſole ; mais la Paſſion en eſt le vent. Ce n'eſt pas dans le calme ſeul que l'on trouve la Divinité : Dieu marche ſur les flots, & monte ſur les vents.

Les Paſſions, ainſi que les Élémens, quoique nées pour combattre, cependant mêlées & adoucies, s'uniſſent dans l'ouvrage de Dieu : il n'a point renverſé les Paſſions ; il n'a fait que les modérer ; & il les a employées. Ce qui compoſe l'Homme, l'Homme pourroit-il le détruire ? Il ſuffit que la Raiſon maintienne les Paſſions dans la voie de la Nature, qu'elle les aſſujettiſſe & les gouverne, qu'elle ſoit elle-même docile à la Nature & à Dieu.

Love, Hope, and Joy, fair pleaſure's ſmiling train,
Hate, Fear, and Grief, the family of pain,
Theſe mix'd with art, and to due bounds confin'd,
Make and maintain the balance of the mind:
The lights and ſhades, whoſe well accorded ſtrife
Gives all the ſtrength and colour of our life.

Pleaſures are ever in our hands or eyes;
And when, in act, they ceaſe, in proſpect, riſe:
Preſent to graſp, and future ſtill to find,
The whole employ of body and of mind.
All ſpread their charms, but charm not all alike;
On diff'rent ſenſes diff'rent objects ſtrike;
Hence diff'rent Paſſions more or leſs inflame,
As ſtrong or weak, the organs of the frame;
And hence one MASTER PASSION in the breaſt,
Like Aaron's ſerpent, ſwallows up the reſt.

As Man, perhaps, the moment of his breath,
Receives the lurking principle of death;
The young diſeaſe, that muſt ſubdue at length,

L'amour, l'eſpérance, la joie, la bande riante des plaiſirs, & la haine, la crainte, le chagrin, triſte cortège de la douleur, les uns mêlés aux autres avec art, & renfermés dans leurs juſtes bornes, font & maintiennent la balance de l'eſprit, compoſent les lumières & les ombres dont le contraſte, aſſorti fait la force & le coloris de la vie.

Nos avons toujours des plaiſirs, ou entre nos mains, ou devant nos yeux; & quand nous n'en poſſédons plus, nous en enviſageons. Toute l'occupation du corps & de l'eſprit eſt de ſaiſir les préſens, & de préparer les futurs. Tous répandent leurs charmes; mais leur effet n'eſt pas égal. Nos différens ſens ſont frappés par différens objets. Delà, différentes Paſſions enflamment les organes de la machine, plus ou moins, ſuivant que ces Paſſions ont plus ou moins de force; & delà, la Paſſion qui domine dans le cœur, ſemblable au Serpent d'Aaron, engloutit les autres.

(1) Comme l'Homme peut-être en recevant la vie, reçoit le principe caché de la mort, la maladie naiſſante qui enfin doit l'emporter, croît

(1) Paſſion dominante, & ſa force.

Grows with his growth, and ſtrengthens with his ſtrength:
So, caſt and mingled with his very frame,
The Mind's diſeaſe, its RULING PASSION came;
Each vital humour which ſhould feed the whole,
Soon flows to this, in body and in ſoul:
Whatever warms the heart, or fills the head,
As the mind opens, and its functions ſpread,
Imagination plies her dang'rous art,
And pours it all upon the peccant part.

Nature its mother, Habit is its nurſe;
Wit, Spirit, Faculties, but make it worſe;
Reaſon itſelf but gives it edge and pow'r;
As Heav'n's bleſt beam turns vinegar more ſow'r.

We, wretched ſubjects tho' to lawful ſway,
In this weak queen, ſome fav'rite ſtill obey:
Ah! if ſhe lend not arms, as well as rules,
What can ſhe more than tell us we are fools?
Teach us to mourn our Nature, not to mend,
A ſharp accuſer, but a helpleſs friend!

& ſe fortifie en même-tems que le corps acquiert des forces & qu'il croît. De même la maladie de l'eſprit infuſée, pour ainſi dire, & mêlée avec notre conſtitution, devient la paſſion qui le gouvetne. Toute humeur vitale deſtinée à la nourriture du tout, ſe jette ſur cette partie foible, tant du corps que de l'ame. A meſure que l'eſprit s'ouvre & ſe dévoile, tout ce qui échauffe le cœur ou remplit la tête, eſt, par l'imagination qui y employe ſes arts dangereux, détourné ſur la partie malade.

C'eſt la Nature qui donne la naiſſance à cette Paſſion; c'eſt l'habitude qui la nourrit. L'eſprit, la vivacité, les talens en augmentent la malignité. La Raiſon même en éguiſe le tranchant, en redouble la force, ainſi que les rayons benins du Soleil augmentent l'acidité du vinaigre. La Paſſion dominante, quelle qu'elle ſoit, ſoumet la Raiſon.

Sujets malheureux d'une Reine légitime, en obéiſſant à cette foible Reine, c'eſt à une de ſes Favorites que nous obéiſſons. Hélas! puiſqu'elle ne nous donne pas des armes auſſi-bien que des règles, que peut-elle faire de plus, que de nous faire connoître notre foibleſſe? Accuſatrice ſévère, mais impuiſſante amie, elle nous apprend

Or from a judge turn pleader, to perſuade.
The choice we make, or juſtify it made;
Proud of an eaſy conqueſt all along,
She but removes weak paſſions for the ſtrong:
So, when ſmall humours gather to a gout,
The Doctor fancies he has driv'n them out.

Yes, Nature's road muſt ever be preferr'd;
Reaſon is here no guide, but ſtill a guard;
'Tis her's to rectify, not overthrow,
And treat this paſſion more as friend than foe:
A mightier Pow'r the ſtrong direction ſends.
And ſev'ral Men impels to ſev'ral ends:
Like varying winds, by other paſſions toſt,
This drives them conſtant to a certain coaſt.
Let pow'r or knowledge, gold or glory, pleaſe,
Or (oft more ſtrong than all) the love of eaſe;
Thro' life 'tis follow'd, even at life's expence;
The merchant's toil, the ſage's indolence,
The monk's humility, the hero's pride,
All, all alike, find Reaſon on their ſide.

à plaindte notre nature, mais non point à la corriger : ou de Juge devenant Avocate, elle nous perſuade le choix que nous faiſons ; s'il eſt fait, elle le juſtifie. Cependant fière de victoires imaginaires, elle enchaîne de petites Paſſions pour en faire triompher une plus puiſſante. C'eſt ainſi qu'un Médecin s'imagine avoir diſſipé les humeurs, lorſque ces humeurs raſſemblées produiſent la goutte.

Oui, le chemin de la Nature doit être préféré. En ce chemin la Raiſon n'eſt point guide ; elle eſcorte ; elle eſt pour rectifier, & non pour renverſer : elle doit traiter la Paſſion dominante plus en amie, qu'en ennemie. Cette Paſſion eſt une impulſion forte qui dirige les Hommes vers des fins différentes. Agités par leurs autres Paſſions, comme par des vents changeans, les Hommes ſont par la Paſſion dominante, conſtamment jettés à une certaine côte. Qu'on ſoit épris d'amour pour la puiſſance ou pout la ſcience, pour l'or, pour la gloire, ou pour le repos (ce qui eſt la plus forte des Paſſions) toure la vie on pourſuit ſon objet, même aux dépens de la vie. Le travail du Marchand, l'indifférence du Philoſophe, l'humilité du Moine, la fierté du Héros ; tout trouve également la Raiſon de ſon côté.

Th' Eternal Art educing good from ill,
Grafts on this paſſion our beſt principle:
'Tis thus the Mercury of Man is fix'd,
Strong grows the Virtue with his nature mix'd;
The droſs cements what elſe were too refin'd,
And in one int'reſt body acts with mind.

As fruits, ungrateful to the planter's care,
On ſavage ſtocks inſerted, learn to bear;
The ſureſt Virtues thus from paſſions ſhoot,
Wild Nature's vigor working at the root.
What crops of wit and honeſty appear
From ſpleen, from obſtinacy, hate, or fear!
See anger, zeal and fortitude ſupply;
Ev'n av'rice, prudence; ſloth, philoſophy;
Luſt, thro' ſome certain ſtrainers well refin'd,
Is gentle love, and charms all womankind;
Envy, to which th' ignoble mind's a ſlave,
Is emulation in the learn'd or brave;
Nor Virtue, male or female, can we name,
But what will grow on Pride, or grow on Shame.

(1) L'Artiſan éternel, tirant le bien du mal, ente ſur cette Paſſion nos meilleurs principes. C'eſt ainſi que le mercure de l'Homme eſt fixé ; la vertu mêlée à ſa nature en devient plus forte : ce qu'il y a de groſſier, conſolide ce qui ſeroit trop rafiné : unis d'intérêt, le corps & l'eſprit agiſſent de concert.

Comme un arbre ingrat au ſoin du jardinier, enté ſur un tronc ſauvage devient fécond ; de même les plus ſolides vertus naiſſent des Paſſions : la vigueur d'une nature ſauvage en fortifie la racine. Quelle ſource de vertu & d'eſprit découle du chagrin, de l'obſtination, de la haine ou de la crainte ? La colère donne du zèle & de la force ; l'Avarice augmente la Prudence ; la Pareſſe entretient la Philoſophie ; l'Envie, qui tyranniſe une ame baſſe, eſt émulation dans les Savans & dans les Guerriers. Le plaiſir rafiné & reſſerré dans de certaines bornes, eſt un amour délicat, & charme le Sèxe : on ne trouve dans l'Homme ni dans la Femme aucune vertu, qui ne puiſſe venir de l'orgueil, ou de la honte.

(1) Les Paſſions ſervent à fixer nos principes, & à les fortifier.

Thus Nature gives us (let it check our pride)
The virtue neareſt to our vice ally'd:
Reaſon the byas turns to good from ill,
And Nero reigns a Titus, if he will.
The fiery ſoul abhorr'd in Catiline,
In Decius charms, in Curtius is divine:
The ſame ambition can deſtroy or ſave,
And makes a patriot as it makes a knave.

This light and darkneſs in our chaos join'd,
What ſhall divide? The God within the mind.
Extremes in Nature equal ends produce,
In Man they join to ſome myſterious uſe;
Tho' each by turns the other's bound invade,
As, in ſome well-wrought picture, light and ſhade,
And oft ſo mix, the diff'rence is too nice
Where ends the Virtue, or begins the Vice.

Fools! who from hence into the notion fall,
That Vice or Virtue there is none at all.

(1) C'eſt ainſi que la Nature (que notre orgueil ſoit humilié par cette réflexion) nous donne des vertus voiſines & apparentées des vices. La Raiſon détourne nos paſſions du mal vers le bien. Si Néron l'eût voulu, il eût règné comme Titus. L'impétuoſité qu'on abhorre dans Catilina, charme dans Décius, eſt divine dans Curtius. La même ambition produit, ou la perte, ou le ſalut ; elle fait un vrai Citoyen ; & elle fait également un Traître.

(2) Qui peut ſéparer ces lumières & ces ombres réunies dans notre cahos ? Le Dieu qui eſt en nous.

Dans la Nature, les extrêmes produiſent des fins égales : dans l'Homme, ils ſe confondent pour quelque uſage merveilleux, quoique ſouvent ſi mélangés, que la différence entre les bornes, où la vertu finit & où le vice commence, eſt trop délicate pour être apperçue : tantôt l'un empiète ſur l'autre, ainſi que les ombres & les lumières dans de certains tableaux d'un travail fini.

O quelle folie de vouloir de là tirer cette conſéquence, qu'il n'y a ici-bas ni vices ni vertus !

(1) Mélange du vice & de la vertu dans notre nature : proximité de leurs limites ; leur diſtinction néanmoins certaine & évidente.

(2) Quel eſt l'office de la Raiſon ?

If white and black blend, ſoften, and unite
A thouſand ways, is there no black or white?
Ask your own heart, and nothing is ſo plain?
'Tis to miſtake them, coſts the time and pain,

Vice is a monſter of ſo frightful mien,
As, to be hated, needs but to be ſeen;
Yet ſeen too oft, familiar with her face,
We firſt endure, then pity, then embrace.
But where th' Extreme of Vice, was ne'er agreed:
Ask where's the North? at York, 'tis on the Tweed;
In Scotland, at the Orcades; and there,
At Greenland, Zembla, or the Lord knows where.
No creature owns it in the firſt degree,
But thinks his neighbour further gone than he;
Ev'n thoſe who dwell beneath its very zone,
Or never feel the rage, or never own;
What happier natures ſhrink at with affright,
The hard inhabitant contends is right.

Parce que le blanc & le noir ſeront mêlangés, adoucis, fondus enſemble de mille manières différentes, n'y aura-t-il plus pour cela, ni noir, ni blanc ? Conſultez votre propre cœur ; rien n'eſt plus évident : c'eſt pour les confondre qu'il en coûte, & de la peine & du tems.

(1) Le vice eſt un monſtre ſi hideux, que pour le haïr, il ſuffit de le voir. Cependant, vu trop ſouvent, il ſe familiariſe à nos yeux. D'abord nous le ſouffrons, enſuite nous le plaignons, enfin nous l'embraſſons. Mais perſonne ne convient où eſt l'extrêmité du vice. Demandez où eſt le Nord ? à York, c'eſt le Tweed : en Écoſſe ce ſont les Orcades (2) ; & là c'eſt le Groenland, la Zemble ou quelqu'autre Pays. Perſonne ne conviendra d'être vicieux au plus haut dégré : il penſe que ſon voiſin l'excède encore. Ceux qui ſont pour ainſi dire ſous la zone du vice même, ou ne ſentent point ſes fureurs, ou les déſavouent. Ce qui fera frémir un heureux naturel, un Vicieux endurci prétendra que c'eſt un bien.

(1) Laideur du Vice ; comment nous y ſommes trompés.

(2) La Province d'York eſt la plus Septentrionale d'Angleterre. Le Tweed eſt une rivière qui ſépare l'Angleterre & l'Ecoſſe. Les Orcades ſont des Iſles au Nord de l'Ecoſſe, dépendantes de ce Royaume.

Virtuous and vicious ev'ry Man muſt be,
Few in th' extreme, but all in the degree;
The rogue and fool by fits is fair and wiſe;
And ev'n the beſt, by fits, what they deſpiſe.
'Tis but by parts we follow good or ill;
For, Vice or Virtue, Self directs it ſtill;
Each individual ſeeks a ſev'ral goal;
But HEAV'N's great view is One, and that the Whole.
That counter-works each folly and caprice;
That diſappoints th' effect of ev'ry vice;
That, happy frailties to all ranks apply'd;
Shame to the virgin, to the matron pride,
Fear to the ſtateſman, raſhneſs to the chief,
To kings preſumption, and to crowds belief:
That, Virtue's ends from vanity can raiſe,
Which ſeeks no int'reſt, no reward but praiſe;
And build on wants, and on defects of mind,
The joy, the peace, the glory of Mankind.

(1) Tout homme doit être, & vertueux, & vicieux : peu le ſont à un dégré extrême ; mais tous le ſont à un certain dégré. Le Scélérat & le Fou ſont vertueux & ſages par accès ; & quelquefois, par accès, l'Homme de bien fait ce qu'il condamne. Nous ne ſuivons pas en tout, mais par partie, le bien & le mal ; car ſoit vices ou vertus, l'amour-propre les dirige. Chaque individu viſe à différens buts ; mais le grand but de Dieu eſt unique ; & ce but c'eſt la totalité de l'Univers. C'eſt lui qui contrecarre chaque folie, chaque caprice, chaque vice ; qui a donné d'heureuſes foibleſſes à tous les ordres ; la honte aux Filles, & la fierté aux Dames ; la crainte aux Hommes d'état, & la témérité aux Hommes de guerre ; la préſomption aux Princes, & la crédulité aux Peuples. C'eſt lui qui peut produire les effets de la vertu par un principe de vanité ; car l'Homme vain ne recherche point l'intérêt ; il eſt récompenſé par la louange. C'eſt lui qui bâtit ſur les beſoins & les défauts de l'eſprit, la joie, la paix & la gloire de l'Homme.

(1) Nos paſſions & nos vices ſont des inſtrumens de la Providence, & des moyens du bien général. La ſageſſe de leur diſtribution aux différens ordres du Genre-humain. Leur utilité pour la Société, & pour chacun en particulier, dans tout état & à tout âge.

Heav'n forming each on other to depend,
A maſter, or a ſervant, or a friend,
Bids each on other for aſſiſtance call,
'Till one Man's weakneſs grows the ſtrength of all.
Wants, frailties, paſſions, cloſer ſtill ally
The common int'reſt, or endear the tie.
To theſe we owe true friendſhip, love ſincere,
Each home felt joy that life inherits here;
Yet from the ſame we learn, in its decline,
Thoſe joys, thoſe loves, thoſe int'reſts to reſign;
Taught half by Reaſon, half by mere decay,
To welcome death, and calmly paſs away.

Whate'er the paſſion, knowledge, fame, or pelf,
Not one will change his neighbour with himſelf.
The learn'd is happy nature to explore,
The fool is happy that he knows no more;
The rich is happy in the plenty giv'n,
The poor contents him with the care of Heav'n.
See the blind beggar dance, the cripple ſing,
The ſot a hero, lunatic a king;
The ſtarving chemiſt in his golden views
Supremely bleſt, the poet in his Muſe.

Les Cieux, en nous mettant dans de mutuelles dépendances, maîtres, ſerviteurs, amis, nous ordonne de nous aider réciproquement, enſorte que la foibleſſe de chaque Individu devient la force de tous. Le beſoin, les foibleſſes, les paſſions reſſertent plus étroitement les liens de l'intérêt commun, ou les rendent plus chers. Nous leur devons la véritable amitié, l'amour ſincère, la joie intérieure, dont nous jouiſſons dans cette vie; & c'eſt d'eux auſſi que nous apprenons, dans le déclin de l'âge, à renoncer à l'amour & aux plaiſirs. La taiſon en partie, & en partie la décadence de notre nature, nous apprennent à recevoir la mott, & à être calme dans ce paſſage.

Quelle que ſoit la paſſion de l'Homme, la ſcience, la renommée, ou les richeſſes, perſonne ne veut ſe changer contre ſon voiſin. Les Savans s'eſtiment heureux de rechercher la Nature; l'Ignorant eſt heureux de ce qu'il n'en ſait pas davantage; le Riche s'applaudit de ſon abondance; le Pauvre ſe contente du ſoin de la Providence; l'Aveugle danſe, & le Boiteux chante. L'Yvrogne ſe croit un Héros, & le Lunatique un Roi. Le Chimiſte qui meurt de faim, eſt ſouverainement heureux avec ſes eſpérances dorées; & le Poète l'eſt avec ſa muſe.

See ſome ſtrange comfort ev'ry ſtate attend,
And pride beſtow'd on all, a common friend:
See ſome fit paſſion ev'ry age ſupply,
Hope travels thro', nor quits us when we die.

Behold the child, by nature's kindly law,
Pleas'd with a rattle, tickled with a ſtraw:
Some livelier play-thing gives his youth delight,
A little louder, but as empty quite:
Scarfs, garters, gold, amuſe his riper ſtage,
And beads and pray'r-books are the toys of age:
Pleas'd with this bauble ſtill, as that before,
'Till tir'd he ſleeps, and Life's poor play is o'er.
Mean-while Opinion gilds with varying rays
Thoſe painted clouds that beautify our days;
Each want of happineſs by Hope ſupply'd,
And each vacuity of ſenſe by Pride:
Theſe build as faſt as knowledge can deſtroy;
In folly's cup ſtill laughs the bubble, joy;
One proſpect loſt, another ſtill we gain;
And not a vanity is giv'n in vain;
Ev'n mean Self-love becomes, by force divine,
The ſcale to meaſure others wants by thine.
See! and confeſs, one comfort ſtill muſt riſe;
'Tis this, Tho' Man's a fool, yet GOD IS WISE.

Quelle merveilleuſe conſolation accompagne chaque état ! L'orgueil eſt donné à tous, comme un ami commun. Des paſſions ſortables aident à chaque âge : l'eſpérance voyage avec nous & ne nous quitte point, lors même que nous mourons.

Juſqu'à ce terme fatal, l'opinion avec ſes rayons changeans, dore les nuages qui embelliſſent nos jours. Le manque de bonheur eſt ſuppléé par l'eſpérance ; le manque de ſens, par l'orgueil ; & ce que la connoiſſance peut renverſer, ces paſſions le relèvent. La joie, ſemblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la Folie. Qu'une eſpérance ſoit perdue, nous en recouvrons une autre ; & la vanité ne nous eſt pas donnée en vain. L'amour-propre devient même, par la puiſſance divine, une balance pour peſer par nos beſoins ceux des autres. Avouons donc cette vérité, d'où nous devons néanmoins tirer un motif de conſolation ; c'eſt que quoique l'Homme ſoit folie, Dieu eſt toute ſageſſe.

EPISTLE III.

Of the Nature and State of Man with reſpect to Society.

HERE then we reſt: » The Univerſal Cauſe
» Acts to one end, but acts by various laws. »
In all the madneſs of ſuperfluous health,
The trim of pride, the impudence of wealth,
Let this great truth be preſent night and day;
But moſt be preſent, if we preach or pray.

Look round our World; behold the chain of Love
Combining all below and all above.
See plaſtic Nature working to this end,
The ſingle atoms each to other tend,
Attract, attracted to, the next in place
Form'd and impell'd its neighbour to embrace.
See Matter next, with various life endu'd,
Preſs to one centre ſtill, the gen'ral Good.
See dying vegetables life ſuſtain,

ÉPITRE III.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la Société.

APPRENDS, Homme borné, apprends que « la Cauſe Univerſelle n'agit que pour une fin, » mais qu'elle agit par différentes loix ». Dans toute la folie que peut inſpirer la ſanté la plus vigoureuſe, dans la pompe de l'orgueil & dans l'impudence des richeſſes, que cette grande vérité te ſoit préſente jour & nuit : qu'elle le ſoit ſur-tout au Prêtre qui prêche, au Fidèle qui prie.

(1) Conſidère le monde où tu es placé ; examine cette chaîne d'amout, qui raſſemble & réunit tout ici-bas comme en haut. Vois la Nature féconde travailler à cet objet ; un atome tendre vers un autre atome, & celui qui eſt attiré, en attirer un autre figuré & dirigé pour embraſſer ſon voiſin. Vois la matière, variée ſous mille formes différentes, ſe preſſer vers un centre commun, le bien général : un végétatif mourant eſt

(1) Tout l'Univers eſt un ſyſtême de Société.

See life diſſolving vegetate again:
All forms that perish other forms ſupply,
(By turns we catch the vital breath, and die)
Like bubbles on the ſea of Matter born,
They riſe, they break, and to that ſea return.
Nothing is foreign; Parts relate to whole;
One all-extending, all-preſerving Soul
Connects each being, greateſt with the leaſt;
Made Beaſt in aid of Man, and Man of Beaſt;
All ſerv'd, all ſerving: nothing ſtands alone;
The chain holds on, and where it ends, unknown.

Has God, thou fool! work'd ſolely for thy good,
Thy joy, thy paſtime, thy attire, thy food?
Who for thy table feeds the wanton fawn,
For him as kindly ſpread the flow'ry lawn:
Is it for thee the lark aſcends and ſings?
Joy tunes his voice, joy elevates his wings.
Is it for thee the linnet pours his throat?
Loves of his own and raptures ſwell the note.
The bounding ſteed you pompouſly beſtride,

le ſoutien de la vie d'un autre, & quelquefois ſe diſſout pour vivre une vie nouvelle : une forme qui ceſſe d'être, eſt ſuccédée par une autre forme, paſſant alternativement de la vie à la mort, de la mort à la vie ; ſemblable à une bulle formée ſur la mer de la Nature, elle s'élève, elle crève, elle retourne à la Mer. Il n'y a rien d'étranger ; toutes les parties ſont relatives au tout. L'Eſprit univerſel, qui s'étend par-tout, qui conſerve tout, unit tous les Êtres ; le plus grand au plus petit. La Bête eſt utile à l'Homme ; & l'Homme eſt utile à la Bête. Tout eſt ſervi & tout ſert. Rien n'exiſte à part : la chaîne ſe perpétue : où finit-elle ?

(1) Homme inſenſé ! Dieu aura-t-il travaillé ſeulement pour ton bien, ton plaiſir, ton amuſement, ton ornement & ta nourriture ? Celui qui nourrit pour ta table le Faon folâtre, a pour lui émaillé les Prairies. Eſt-ce à cauſe de toi que l'Allouette s'élève dans les airs, & qu'elle gazouille ? La joie excite ſes chanſons ; elle agite ſes aîles. Eſt-ce à cauſe de toi, que la Linotte fait retentir ſes accens ? Ce ſont ſes amours & ſes propres

(1) Rien n'eſt fait, ni entièrement pour lui-même, ni entièrement pour les autres.

Shares with his lord the pleaſure and the pride.
Is thine alone the ſeed that ſtrews the plain?
The birds of Heav'n shall vindicate their grain.
Thine the full harveſt of the golden year?
Part pays, and juſtly, the deſerving ſteer:
The hog, that plows not, nor obeys thy call,
Lives on the labours of this lord of all.

Know, Nature's children all divide her care;
The fur that warms a monarch, warm'd a bear.
While Man exclaims, « See all things for my uſe! »
« See man for mine! » replies a pamper'd gooſe:
And juſt as short of reaſon He muſt fall,
Who thinks all made for one, not one for all.

treſſaillemens qui enflent ſon goſier. Un fier Courſier, pompeuſement manégé, partage avec ſon Cavalier le plaiſir & la gloire. La ſemence qui couvre la terre, eſt-elle à toi ſeul ? Les Oiſeaux reclameront leur grain. Eſt-ce à toi ſeul qu'appartient toute la Moiſſon dorée d'une année fertile ? Une partie paye, & juſtement, le labour du Bœuf qui la mérite. Le Porc qui ne laboure point, & qui n'obéit point à la voix de l'Homme, ſubſiſte par les ſoins de ce prétendu Maître & Seigneur de tout.

Sache donc que tous les enfans de la Nature partagent ſes ſoins. La fourrure qui échauffe le Monarque a auparavant échauffé l'Ours. Lorſque l'Homme crie : voyez, tout eſt pour mon ſervice : Voyez l'Homme qui eſt pour le mien, replique l'Oiſon qu'on engraiſſe. Quel ſoin pour le garder, le loger, le nourrir & le bien traiter ! C'eſt tout ce que l'Oiſon connoît : il ne ſait pas que c'eſt pour être mangé. Auſſi loin qu'un Oiſon peut porter ſes connoiſſances, l'Oiſon raiſonne bien ; il ſe trompe ſur les deſſeins de l'Homme, qui ſont au-deſſus de ſa portée : il en eſt de même de l'Homme, plus Oiſon que l'Oiſon, lorſqu'il prétend que le tout ſoit fait pour un, & non pas un pour le tout.

Grant that the pow'rful ſtill the weak controul;
Be Man the Wit and Tyrant of the whole:
Nature that Tyrant checks; He only knows,
And helps, another creature's wants and woes.
Say, will the falcon, ſtooping from above,
Smit with her varying plumage, ſpare the dove?
Admires the jay the inſect's gilded wings?
Or hears the hawk when Philomela ſings?
Man cares for all: to birds he gives his woods,
To beaſts his paſtures, and to fish his floods;
For ſome his Int'reſt prompts him to provide,
For more his pleaſure, yet for more his pride:
All feed on one vain Patron, and enjoy
Th' extenſive bleſſing of his luxury,
That very life his learned hunger craves,
He ſaves from famine, from the ſavage ſaves;
Nay, feaſts the animal he dooms his feaſt,
And, 'till he ends the being, makes it bleſt;
Which ſees no more the ſtroke, or feels the pain,
Then favour'd Man by touch ethereal ſlain.

(1) Suppoſé même que le plus fort règne ſur le plus foible, & que l'Homme ſoit l'eſprit & le tyran de l'Univers; la Nature marte ce Tyran. Lui ſeul connoît & ſent les beſoins & les maux des autres créatures. Le Milan, fondant ſur un Pigeon, frappé de la variété de ſon plumage, l'épargnera-t-il ? Le Faucon écoute-t-il le chant du Roſſignol ? Le Geai admire-t-il les aîles dorées des Inſectes ? L'Homme ſeul s'intéreſſe pour tous : il fait jouir les Oiſeaux, des bois; les Bêtes, des pâturages; & les Poiſſons, des rivières. Il prend ſoin des uns par intérêt; ſon plaiſir l'excite à en ſoigner un plus grand nombre d'autres; & un plus grand nombre encore eſt ſoigné par ſa vanité. Tous ſubſiſtent par les ſoins d'un Maître vain, & jouiſſent de l'étendue de bonheur qui naît de ſon luxe. C'eſt lui qui préſerve, contre la famine & contre les Bêtes ſauvages, la vie de ce qu'une faim ſavante convoiriſe; il régale les Animaux qu'il deſtine à ſon régal : tant qu'ils exiſtent, il les rend heureux; ces Animaux prévoyant auſſi peu le coup fatal, y étant auſſi peu ſenſibles, qu'un Homme favoriſé du Ciel prévoit ou reſſent le coup de

(1) Bonheur mutuel des Animaux.

The creature had his feaſt of life before;
Thou too muſt perish: when thy feaſt is o'er!

To each unthinking being, Heav'n a friend,
Gives not the uſeleſs knowledge of its end:
Tho Man imparts it; but with ſuch a view
As, while he dreads it, makes him hope in too:
The hour conceal'd, and ſo remote the fear,
Death ſtill draws nearer, never ſeeming near.
Great ſtanding miracle! that Heav'n aſſign'd
Its only thinking thing this turn of mind.

II. Whether with Reaſon, or with inſtinct bleſt,
Know, all enjoy that pow'r which ſuits them beſt;
To bliſs alike by that direction tend,
And find the means proportion'd to their end.
Say, where full Inſtinct is th' unerring guide,
What Pope or Counsil can they need beſide?
Reaſon, however able, cool at beſt,
Cares not for ſervice, or but ſerves when preſt,
Stays 'till we call, and then not often near;
But honeſt Inſtinct comes a volunteer,

la foudre (1). Ils ont joui de la vie avant que de mourir ; ne devons nous pas auſſi mourir après avoir joui de la vie ?

Le Ciel, favorable à tout Être qui ne penſe point, ne lui donne pas la connoiſſance inutile de ſa fin : il la donne à l'Homme, mais dans un tel point de vue, que dans le tems même que l'Homme la craint, Dieu la lui fait ſouhaiter. L'heure étant cachée, la crainte eſt éloignée ; & la mort qui s'approche ne paroît jamais voiſine. O miracle toujours ſubſiſtant, que les Cieux n'aient donné ce tour d'eſprit, qu'au ſeul Être qui penſe !

(2) Sache que, ſoit doué de raiſon ou d'inſtinct, chaque Être jouit des facultés, qui lui conviennent le mieux ; que par leur principe, tous également tendent au bonheur & trouvent des moyens proportionnés à leur fin. Les Bêtes, guidées par l'Inſtinct, qui ne s'égare jamais, ont-elles beſoin d'un autre guide infaillible ? la Raiſon, quelles qu'en ſoient les facultés, n'a tout au plus que de l'indifférence : elle ne ſe ſoucie pas de ſervir, ou elle ne ſert que lorſqu'elle y eſt pouſſée.

(1) Pluſieurs Anciens, & quelques Orientaux de nos jours regardent ceux qui ſont frappés de la foudre comme des perſonnes ſacrées, & particulièrement favoriſées du Ciel.

(2) La Raiſon & l'Inſtinct produiſent les mêmes effets, par rapport au bien de chaque individu.

Sure never to o'er-shoot but juſt to hit;
While ſtill too wide or ſhort is human Wit;
Sute by quick Nature happineſs to gain,
Which heavier Reaſon labours at in vain.
This too ſerves always, Reaſon never long;
One muſt go right, the other may go wrong.
See then the acting and comparing pow'rs
One in their nature, which are two in ours;
And Reaſon raiſe o'er Inſtinct as you can,
In this 'tis God directs, in that 'tis Man.

Who taught the nations of the field and wood
To ſhun their poiſon, and to chuſe their food?
Preſcient, the tides or tempeſts to withſtand,
Build on the wave, or arch beneath the ſand?
Who made the ſpider parallels deſign,
Sute as De-moivre, without rule or line?
Who bid the ſtork, Columbus-like, explore
Heav'ns not his own, and worlds unknown before?
Who calls the council, ſtates the certain day,
Who forms the phalanx, and who points the way?

Elle atrend qu'on l'appelle, & ſouvent même ne vient pas. L'Inſtinct, toujours prêt à ſervir, vient de lui-même : il n'abandonne jamais ; la Raiſon manque ſouvent. L'un ne peut aller que droit ; & l'autre peut aller de travers. Dans la Nature des Bêtes, le principe d'impulſion & de comparaiſon, double dans le nôtre, n'eſt qu'un. Et ſi on le peut, qu'on élève la Raiſon au-deſſus de l'Inſtinct : dans celui-ci, c'eſt Dieu qui gouverne ; dans l'autre c'eſt l'Homme.

Qui a appris aux Habitans des champs & des bois à éviter les poiſons, & à choiſir leur alimens ? Prévoyantes, les Bêtes ſavent, pour réſiſter aux tempêtes ou aux marées, bâtir ſur la vague ou former des voûtes ſous le ſable. Qui apprit à l'Araignée à deſſiner des parallèles avec autant de juſteſſe que De Moivre (1), ſans règle & ſans lignes ? Qui enſeigne aux Cigognes, ſemblables au fameux Colomb, à parcourir des cieux étrangers & des mondes inconnus ? Qui convoque leur aſſemblée ? Qui fixe le jour du départ ? Qui forme leurs phalanges ? Et qui leur marque le chemin ?

(1) Fameux Mathématicien & Algébriſte, fort eſtimé par le Grand Newton.

III. God, in the nature of each being, founds
Its proper bliſs, and ſets its proper bounds:
But as he fram'd a Whole, the Whole to bleſs,
On mutual Wants built mutual Happineſs:
So from the firſt, eternal ORDER ran,
And creature link'd to creature, man to man.
What e'er of life all-quick'ning ether keeps,
Or breathes thro' air, or ſhoots beneath the deeps,
Or pours profuſe on earth, one nature feeds
The vital flame, and ſwells the genial ſeeds.
Not man alone, but all that roam the wood,
Or wing the ſky, or roll along the flood,
Each loves itſelf, but not itſelf alone,
Each ſex deſires alike, 'till two are one.
Nor ends the pleaſure with the fierce embrace!
They love themſelves, a third time, in their race.
Thus beaſt and bird their common charge attend,
The mothers nurſe it, and the ſires defend;

(1) Dieu met dans la nature de chaque Être, la ſemence de ſon bonheur ; & il lui preſcrit des limites propres ; mais comme il a créé un Univers, il a, pour rendre cet Univers heureux, fondé ſur de mutuels beſoins, le mutuel bonheur : c'eſt ainſi que l'ordre éternel règne depuis le commencement, & que la Créature eſt liée à la Créature, l'Homme à l'Homme. Tout ce que le Ciel vivifiant anime, tout ce qui reſpire dans les airs, tout ce qui croît dans la profondeur des mers ou qui habite ſur la terre, la nature le nourrit d'une flamme vitale, en fait éclore les ſemences productrices. L'Homme non-ſeulement, mais tout ce qui erre dans les bois, tout ce qui vole dans l'air ou nage dans l'eau, s'aime ſoi-même, mais ne s'aime point uniquement : chaque ſexe ſe recherche. Leur plaiſir ne finit point avec les vifs embraſſemens : ils s'aiment & ſe retrouvent encore une fois dans leur race. Les Bêtes & les Oiſeaux s'acquittent de leur charge : les mères nourriſſent & les pères défendent. Les petits, devenus grands,

(1) La raiſon & l'inſtinct forment des liaiſons de ſociété dans tous les Êtres. Établiſſement de la ſocié-é par l'inſtinct. La raiſon en reſſerre encore plus étroitement les liens.

The young diſmiſs'd to wander earth or air,
There ſtops the Inſtinct, and there ends the care;
The link diſſolves, each ſeeks a freſh embrace,
Another love ſucceeds, another race.

A longer care Man's helpleſs kind demands;
That longer care contracts more laſting bands:
Reflection, Reaſon, ſtill the ties improve,
At once extend the int'reſt, and the love;
With choice we fix, with ſympathy we burn;
Each Virtue in each Paſſion takes its turn;
And ſtill new needs, new helps, new habits riſe,
That graft benevolence on charities.
Still as one brood, and as another roſe,
Theſe nat'ral love maintain'd, habitual thoſe:
The laſt, ſcarce ripen'd into perfect Man,
Saw helpleſs him from whom their life began:
Mem'ry and fore-caſt juſt returns engage,
That pointed back to youth, this on to age;
While pleaſure, gratitude, and hope, combin'd,
Still ſpread the int'reſt, and preſerv'd the kind.

L'Amour de nature maintient la race procreé.

ſont congédiés pour courir la terre ou l'air : à cet âge, l'Inſtinct paternel s'arrête ; les ſoins finiſſent ; les liens ſe rompent ; chacun cherche de nouveaux embraſſemens : d'autres amours commencent ; une race nouvelle ſuccède.

L'eſpèce humaine, moins capable de s'aider, demande des ſoins de plus longue durée ; & ces ſoins produiſent des liens plus durables. La réflexion & la raiſon les fortifient ; l'amour & l'intérêt les reſſerrent. On brûle par ſimpathie ; on ſe fixe par choix. Chaque vertu marche à ſon tour après chaque paſſion. De nouveaux beſoins, de nouveaux ſecours, de nouvelles habitudes entent la bienveillance ſur les bienfaits. Les races ſe ſuivent ; une en procrée une autre. Un amour d'habitude maintient l'union de la race qui procrée ; un amour de nature maintient la race procréée. A peine celle-ci eſt-elle parvenue à la maturité de l'Homme, elle voit celle dont elle a reçû la vie, incapable de s'aider. La mémoire & la prévoyance, l'une par le ſouvenir d'une tendre jeuneſſe, & l'autre par la crainte d'une vieilleſſe infirme, font naître de juſtes retours : ainſi, le plaiſir, la reconnoiſſance & l'eſpérance combinées, donnent encore de plus grandes forces à l'intérêt mutuel & préſervent l'eſpèce.

IV. Nor think, in NATURE'S STATE they blindly trod;
The State of Nature was the reign of God:
Self-love and Social at her birth began,
Union the bond of all things, and of Man.
Pride then was not; nor Arts, that Pride to aid;
Man walk'd with beaſt, joint-tenant of the shade;
The ſame his table, and the ſame his bed;
No murder cloath'd him, and no murder fed.
In the ſame temple, the reſounding wood,
All vocal beings hymn'd their equal God:
The shrine with gore unſtain'd, with gold undreſt,
Unbrib'd, unbloody, ſtood the blameleſs prieſt:
Heav'n's attribute was Univerſal Care,
And man's prerogative to rule, but ſpare.
Ah! how unlike the man of times to come!
Of half that live the butcher and the tomb;
Who, foe to Nature, hears the gen'ral groan,
Murders their ſpecies, and betrays his own.
But juſt diſeaſe to luxury ſucceeds,
And ev'ry death it's own avenger breeds;

(1) Que l'on ne croye point que, dans le premier état du Monde, la Créature marchât aveuglément : c'étoit le règne de Dieu. L'amour-propre & l'amour ſocial nâquirent avec le monde : l'union fût le lien de toutes choſes & de l'Homme. Alors il n'y avoit point d'orgueil, ni tous ces Arts qui aident à la vanité. L'Homme & la Bête, jouiſſant également des forêts, marchoient enſemble à l'ombre des bois. Ils avoient une même table & un même lit. Des meurtres ne fourniſſoient point à l'Homme ſon habillement & ſa nourriture. Une forêt retentiſſante étoit le temple général, où tous les Êtres à qui Dieu a donné les organes de la voix, chantoient les louanges de ce Père commun. Le Sanctuaire n'étoit ni revêtu d'or, ni ſouillé de ſang. Le Prêtre étoit ſans blâme, pur, exempt de carnage & de vénalité. Un ſoin univerſel étoit l'attribut des Cieux : la prérogative de l'Homme étoit de gouverner, mais ſans tyranniſer. O que l'Homme des tems qui devoient ſuivre, eſt différent ! Sourd aux gémiſſemens de la Nature dont il eſt ennemi, il eſt bourreau & tombeau de la moitié de ce qui a vie, meurtrier des autres Êtres, & traître à lui-même. De juſtes maladies naiſſent de ſon

(1) Du premier état du Monde.

The Fury-paſſions from that blood began,
And turn'd on Man a fiercer ſavage, Man.

See him from Nature riſing ſlow to Art!
To copy Inſtinct then was Reaſon's part;
Thus then to Man the voice of Nature ſpake —
« Go, from the Creatures thy inſtructions take:
» Learn from the birds what food the thickets yield;
» Learn from the beaſts the phyſic of the field;
» Thy arts of building from the bee receive;
» Learn of the mole to plow, the worm to weave;
» Learn of the little Nautilus to ſail,
» Spread the thin oar, and catch the driving gale.
» Here too all forms of ſocial union find,
» And hence let Reaſon, late, inſtruct Mankind:
» Here ſubterranean works and cities ſee;
» There towns aerial on the waving tree.

luxe ; & les meurtres qui l'aſſouviſſent vengent ce qu'il a immolé. Les paſſions furieuſes nâquirent de ces premiers carnages, & atrirèrent contre l'Homme un animal plus féroce, l'Homme même.

(1) Voyons comment il s'éleva peu-à-peu de la Nature à l'Art. Le partage de la Raiſon étoit alors de copier l'Inſtinct. C'eſt ainſi que la voix de la Nature ſe fit entendre à l'Homme. « Va, dit-elle, » & puiſe tes inſtructions dans les exemples des » Bêtes. Apprends des Oiſeaux les alimens que » les Arbriſſeaux produiſent, & des Animaux les » propriétés des herbes. Que l'Abeille t'enſeigne » à bâtir, la Taupe à labourer, le Ver à tiſſer. » Apprends du petit Nautius à naviguer, à » manier l'aviron, & à recevoir l'impreſſion du » vent (2). On trouve parmi les Bêtes toutes les » formes de ſociété. Ici ſont des Ouvrages & des » Villes ſouterraines ; là ſont des Villes en l'air,

(1) La raiſon, inſtruite par l'inſtinct, dans l'invention des Arts.

(2) C'eſt un poiſſon qu'Oppien décrit de cette manière, au livre premier : Il nage ſur la mer, dans ſa coquille, qui reſſemble au corps d'un navire. Il élève en l'air deux de ſes pieds, entre leſquels eſt une membrane étendue qui lui ſert de voile ; & il ſe ſert de ſes deux autres pieds comme de deux rames. On voit ce poiſſon dans la Méditerranée.

» Learn each ſmall People's genius, policies,
» The Ant's republic, and the realm of Bees;
» How thoſe in common all their wealth beſtow,
» And Anarchy without confuſion know;
» And theſe for ever, tho' a Monarch reign,
» Their ſep'rate cells and properties maintain.
» Mark what unvary'd laws preſerve each ſtate,
» Laws wiſe as Nature, and as fix'd as Fate.
» In vain thy Reaſon finer webs ſhall draw,
» Entangle Juſtice in her net of Law,
» And right, too rigid, harden into wrong;
» Still for the ſtrong too weak, the weak too ſtrong.
» Yet go! and thus o'er all the creatures ſway,
» Thus let the wiſer make the reſt obey;
» And for thoſe Arts mere Inſtinct could afford,
» Be crown'd as Monarchs, or as Gods ador'd ».

V. Great Nature ſpoke; obſervant Men obey'd;
Cities were built, Societies were made:
Here roſe one little ſtate; another near
Grew by like means, and join'd, thro' love or fear.

» conſtruites ſur des Arbres agités. Etudie le gé-
» nie & la police de chaque petit Peuple ; la Ré-
» publique des Fourmis, & le Royaume des Abeil-
» les : comment celles-là raſſemblent leurs richeſ-
» ſes dans des magaſins communs, & conſervent
» l'ordre dans l'anarchie ; comment celles-ci,
» quoique ſoumiſes à un ſeul Maître, ont néan-
» moins chacune leur cellule ſéparée & leur bien
» en propre. Remarque les loix invariables qui
» préſervent leur état ; loix auſſi ſages que la Na-
» ture, auſſi immuables que le Deſtin. En vain ta
» raiſon veut tiſſer des toiles plus délicates, rete-
» nir la juſtice dans le filet de la loi, & faire, d'un
» droit trop rigide, une ſouveraine injuſtice : droit
» toujours trop foible avec les gens forts, & tou-
» jours trop fort avec les gens foibles. Va, règne
» ſur toutes les Créatures : que la plus habile faſſe
» obéir les autres. Pour des Arts appris des Bru-
» tes, on te couronnera, on t'adorera comme un
» Dieu ».

(1) Ainſi parla la Nature. L'Homme docile obéit : des Villes furent bâties ; des Sociétés furent formées. Ici s'élève un petit Etat ; auprès il s'en élève un autre ;

(1) Origine des Sociétés Politiques, du Gouvernement des Patriarches.

Did here the trees with ruddier burthens bend,
And there the ſtreams in purer rills deſcend?
What War could ravish, Commerce could beſtow,
And he return'd a friend, who came a foe.
Converſe and Love mankind might ſtrongly draw,
When Love was Liberty, and Nature Law.
Thus States were form'd; the name of King unk-nown,
'Till common int'reſt plac'd the ſway in one.
'Twas VIRTUE ONLY (or in arts or arms,
Diffuſing bleſſings, or averting harms)
The ſame which in a Sire the Sons obey'd,
A Prince the Father of a People made.

VI. 'Till then, by Nature crown'd, each Patriarch ſate,
King, prieſt, and parent of his growing ſtate;
On him, their ſecond Providence, they hung,
Their law his eye, their oracle his tongue.
He from the wond'ring furrow call'd the food,
Taught to command the fire, controul the flood,
Draw forth the monſters of th' abyſs profound,
Or fetch the aerial eagle to the ground.

& ils s'uniſſent par amour ou par crainte. Les Arbres produiſent-ils dans l'un, des fruits plus exquis; & les Sources donnent-elles, dans l'autre, des eaux plus ſalutaires? Ce que la guerre pourroit ravir, le commerce peut le donner; au lieu d'être ennemi, on devient ami. La communication & l'amour uniſſoient fortement le Genre-humain, lorſque l'Amour étoit encore libre, & qu'il n'y avoit de loix que celles de la Nature: c'eſt ainſi que les Etats furent formés. Le nom de Roi fût inconnu, juſqu'à ce qu'un intérêt commun plaçât le pouvoir dans un ſeul. Alors la Vertu, ou répandant le bonheur par les Arts, ou ne faiſant la guerre que pour éloigner les maux, cette Vertu, de même nature que celle qui fait obéir les enfans à leurs pères, rendoit le Prince le Père du Peuple.

Juſques alors, chaque Patriarche couronné par les mains de la Nature, étoit le Roi, le Prêtre & le Père de ſon Etat naiſſant. Ses Sujets ſe fioient ſur lui, comme ſur une ſeconde Providence. Son œil étoit leur loi, ſa langue leur oracle. Il leur apprit à faire ſortir leur aliment du ſillon étonné, à commander le feu & contenir les eaux, à tirer des monſtres des plus profonds abîmes de la Mer, & de la Terre atteindre l'Aigle qui habite les airs. Enfin, devenu languiſſant, maladif & mourant, les

'Till drooping, ſick'ning, dying they began
Whom they rever'd as God to mourn as Man;
Then, looking up from ſire to ſire, explor'd
One great firſt father, and that firſt ador'd.
Or plain tradition that this All begun,
Convey'd unbroken faith from ſire to ſon;
The worker from the work diſtinct was known,
And ſimple Reaſon never ſought but one:
Ere Wit oblique had broke that ſteddy light,
Man, like his Maker, ſaw that all was right;
To Virtue, in the paths of Pleaſure trod,
And own'd a Father when he own'd a God.
Love all the faith, and all th' allegiance then;
For Nature knew no right divine in Men,
No ill could fear in God; and underſtood
A ſov'reign being but a ſov'reign good.
True faith, true policy, united ran,
That was but love of God, and this of Man.
Who firſt taught ſouls enſlav'd, and realms undone,
Th' enormous faith of many made for one;

Peuples commencèrent à plaindre comme Homme, celui qu'ils avoient révété comme Dieu. Enſuite en remontant de Père en Père ; ils recherchèrent un grand, un premier Père, & ils l'adorèrent. Ou bien la ſimple tradition que cet Univers a commencé, fit paſſer de Père en Fils une foi non interrompue. L'Ouvrier étoit diſtinctement connu par ſon ouvrage ; & la Raiſon n'en reconnut jamais qu'un ſeul. Avant que l'eſprit perverti eût altété cette lumière, l'Homme ſemblable à ſon Créateur, trouva que tout étoit bon : il marchoit à la vertu dans les voies du plaiſir ; & dans le Dieu qu'il reconnoiſſoit, il reconnoiſſoit un Père. Alors toute la foi, tout le devoir conſiſtoit dans l'Amour : la Nature n'admettoit dans l'Homme aucun droit divin ; & ne pouvant appréhender aucun mal de Dieu, elle ne croyoit pas qu'un Être ſouverain pût n'être pas un Être ſouverainement bon. Une vraie foi, un bon gouvernement étoient unis enſemble. L'une n'étoit que l'amour de Dieu, & l'autre l'amour de l'Homme.

(1) Qui le premier enſeigna à ces ames eſclaves & à ces Royaumes ruinés, cette créance monſ-

(1) La crainte eſt le principe de la ſuperſtition & de la tyrannie. Origine & caractère de l'Idolâtrie.

That proud exception to all Nature's laws,
T' invert the world, and counter-work its Cauſe?
Force firſt made Conqueſt, and that conqueſt, Law;
'Till Superſtition taught the tyrant awe,
Then shar'd the Tyranny, then lent it aid,
And Gods of Conqu'rors, Slaves of Subjects made:
She 'midſt the light'ning's blaze, and thunder's ſound,
When rock'd the mountains, and when groan'd the ground,
She taught the weak to bend, the proud to pray,
To Pow'r unſeen, and mightier far than they:
She, from the rending earth and burſting skies,
Saw Gods deſcend, and fiends infernal riſe:
Here fix'd the dreadful, there the bleſt abodes;
Fear made her Devils, and weak Hope her Gods;
Gods partial, changeful, paſſionate, unjuſt,
Whoſe attributes were Rage, Revenge, or Luſt;
Such as the ſouls of cowards might conceive,
And, form'dlike tyrants, tyrants would believe.
Zeal then, not charity, became the guide;
And hell was built on ſpite, and heav'en on pride.
Then ſacred ſeem'd th' ethereal vault no more;
Altars grew marble then, and reek'd with gore:

trueuſe

trueuſe que pluſieurs ont été faits pour un, cette orgueilleuſe exception de toutes les loix de la Nature, qui bouleverſe le Monde & contrecarre la Cauſe ſuprême ? La force fit premièrement les conquêtes ; & les conquêtes firent les loix. Juſqu'à ce que la Superſtition apprît à reſpecter le Tyran, elle partagea la tyrannie avec lui, & lui prêtant ſon ſecours fit un Dieu du Conquérant, & un Eſclave du Sujet. Elle ſe prévalut du feu des éclairs, du bruit du tonnerre, du tremblement des Montagnes & des gémiſſemens de la Terre, pour faire proſterner l'Homme foible, & contraindre des Orgueilleux à prier des Êtres inviſibles & plus puiſſans qu'eux. Du Ciel qui s'éclatoit elle fit deſcendre des Dieux, & ſortir des Spectres infernaux de la Terre qui s'entr'ouvroit. Elle fixa ici des demeures terribles, & là des demeures fortunées. La crainte fit des Démons ; & une foible eſpérance fit des Dieux ; Dieux de partialité, d'inconſtance, de paſſion, d'injuſtice, dont les attributs étoient la rage, la vengeance, ou la luxure ; tels que les ames lâches pouvoient les imaginer : cœurs tyrans, ils crurent dans des Dieux tyrans. Alors le zèle & non la charité devint leur guide : l'Enfer fut bâti ſur la Haine, & le Ciel ſur l'Orgueil. Alors la Voûte céleſte ceſſa d'être ſacrée ;

Then firſt the Flamen taſted living food;
Next his grim idol ſmear'd with human blood;
With heav'n's own thunders ſhook the world below,
And play'd the God an engine on his foe.

So drives Self-love, thro' juſt and thro' unjuſt,
To one Man's pow'r, ambition, lucre, luſt:
The ſame Self-love, in all, becomes the cauſe
Of what reſtrains him, Government and Laws.
For, what one likes if others like as well,
What ſerves one will, when many wills rebel?
How ſhall he keep, what, ſleeping or awake,
A weaker may ſurpriſe, a ſtronger take?
His ſafety muſt his liberty reſtrain:
All join to guard what each deſires to gain.
Forc'd into virtue thus by Self-defence,
Ev'n Kings learn'd juſtice and benevolence:
Self-love forſook the path it firſt purſu'd,
And found the private in the public good.

on conſtruiſit des Temples : des Autels de marbre furent élevés & arroſés de ſang. Pour la première fois les Prêtres ſe nourrirent d'une chair vivante, & enſuite ſouillèrent de Sang humain leur Idole hideuſe. Ils ébranlèrent la Terre par les foudres du Ciel, & ſe ſervirent de Dieu, comme d'une machine, pour les lancer contre leurs ennemis.

C'eſt ainſi que l'Amour-propre, borné dans un ſeul, ſans égard à ce qui eſt juſte ou injuſte, ſe fraye un chemin à la puiſſance, à l'ambition, aux richeſſes & à la volupté. Ce même Amour-propre répandu dans tous, fournit lui-même des motifs pour le reſtreindre, & eſt la ſource du Gouvernement & des Loix. Car ſi ce qu'un Homme deſire, les autres le deſirent auſſi, que ſert la volonté d'un ſeul contre la volonté de pluſieurs ? Comment conſervera-t-il une choſe, ſi, ou lorſqu'il eſt endormi, un plus foible la lui dérobe, ou lorſqu'il eſt éveillé, un plus fort la lui arrache ? L'amour de la sûreté doit reſtreindre celui de la liberté ; & tous doivent s'unir pour la conſervation de ce qu'un chacun deſire d'acquérir. C'eſt ainſi que pour leur propre sûreté les Rois forcés à la vertu, cultivent la juſtice & la bienveillance; que l'Amour-propre abandonne ſes premiers mouvemens, & que le bien privé ſe trouve dans le bien public.

'Twas then, the ſtudious head or gen'rous mind,
Follow'r of God or friend of human-kind,
Poet or Patriot, roſe but to reſtore
The Faith and Moral, Nature gave before;
Re-lum'd her ancient light, not kindled new;
If not God's image, yet his ſhadow drew:
Thaugt Pow'rs due uſe to People and to Kings,
Taught nor to ſlack, nor ſtrain its tender ſtrings,
The leſs, or greater, ſet ſo juſtly true,
That touching one muſt ſtrike the other too;
'Till jarring int'reſts, of themſelves create
Th' according muſic of a well-mix'd State.
Such is the World's great harmony, that ſprings
From Order, Union, full Conſent of things:
Where ſmall and great, where weak and mighty, made
To ſerve, not ſuffer, ſtrengthen, not invade?
More pow'rful each as needful to the reſt,
And, in proportion as it bleſſes, bleſt;
Draw to one point, and to one centre bring
Beaſt, Man, or Angel, Servant, Lord, or King.

(1) C'eſt ce qui fait qu'un eſprit conſacré à l'érude, ou qu'une ame généreuſe, un ami des Dieux ou un ami de l'Homme, un Poète ou un bon Ciroyen, s'élève pour rétablir la foi & la morale que la Nature a premièrement donnée, rallume ſon ancien flambeau, non point un flambeau nouveau : s'il ne peint point l'image de Dieu, il en trace l'ombre ; il apprend aux Rois & aux Peuples à uſer de leurs juſtes droits, à n'en point lâcher, ni retenir trop la bride délicare, à ſi bien accorder le grand avec le petit, que qui rouche l'un ébranle l'autre, & à ſi bien unir leurs intérêts naturellement contraires, qu'il en réſulte une harmonie d'états bien concertés. Telle eſt la grande harmonie du monde qui naît de l'union, de l'ordre & du concert général de toutes choſes, où le grand & le petit, le fort & le foible ſont faits pour ſervir & non pour ſouffrir, pour fortifier & non pour envahir ; où l'on eſt d'autant plus puiſſant, qu'on eſt plus néceſſaire aux autres, & où l'on eſt heureux à proporrion que l'on fait des heureux ; où tout tend à un ſeul point ; où tout eſt porté vers le même centre, Bêtes, Hommes ou Anges, Servireur, Seigneur ou Roi.

(1) Rétabliſſement de la vraie Religion, & d'un juſte Gouvernement ſur leur premier principe.

For Forms of Government let fools conteſt;
What e'er is beſt adminiſter'd is beſt:
For Modes of Faith let graceleſs zealots fight;
His can't be wrong whoſe life is in the right:
In Faith and Hope the world will diſagree,
But all Mankind's concern is Charity:
All muſt be falſe that thwart this One great End;
And all of God, that bleſs Mankind or mend.

Man, like the gen'rous vine, ſupported lives;
The ſtrength he gains is from th' embrace he gives.
On their own Axis as the Planets run,
Yet make at once their circle round the Sun;
So two co-ſiſtent motions act the Soul;
And one regards Itſelf, and one the Vhole.

Thus God and Nature link'd the gen'ral frame,
And bade Self-love and Social be the ſame.

(1) Laiſſez aux inſenſés à diſputer ſur la forme du Gouvernement. Le mieux adminiſtré eſt le meilleur. Laiſſez les faux zélés diſputer ſur les différentes manières de croire : tout ce qui s'oppoſe à l'unique, à la grande fin, doit être faux; & tout ce qui contribue au bonheur du Genre-humain, & à la correction des mœurs, vient de Dieu.

L'Homme, ſemblable à la Vigne, a beſoin de ſupport; & la force qu'il acquiert vient de l'embraſſement qu'il donne. Ainſi que les Planètes qui tournent en même tems ſur leur propre axe & autour du Soleil, de même deux mouvemens compatibles agiſſent dans l'ame, dont l'un regarde la perſonne même, & l'autre l'Univers.

C'eſt ainſi que Dieu & la Nature ont lié la fabrique générale, & ont voulu que l'amour-propre & l'amour ſocial confondus ne fuſſent qu'un.

(1) Diverſes formes de Gouvernement, & leur but véritable & commun.

EPISTLE IV.

Of the Nature and State of Man with reſpect to Happineſs.

OH HAPPINESS! our being's end and aim!
Good, Pleaſure, Eaſe, Content! whate'er thy name:
That ſomething ſtill which prompts th' eternal ſigh,
For which we bear to live, or dare to die,
Which ſtill ſo near us, yet beyond us lies,
O'erlook'd, ſeen double, by the fool, and wiſe.
Plant of celeſtial ſeed! if dropt below,
Say, in what mortal ſoil thou deign'ſt to grow?
Fair op'ning to ſome Court's propitious ſhine,
Or deep with di'monds in the flaming mine?
Twin'd with the wreaths Parnaſſian lawrels yield,
Or reap'd in iron harveſts of the field?
Where grows? — where grows it not? If vain our toil,
We ought to blame the culture, not the ſoil:
Fix'd to no ſpot is happineſs ſincere,
'Tis no where to be found, or ev'ry where:

ÉPITRE IV.

De la nature & de l'état de l'Homme, par rapport au Bonheur.

O Bonheur ! le but & la fin de notre Être : bien, plaiſir, repos, contentement, quel que ſoit ton nom ; ce je ne ſais quoi qui excite nos ſoupirs éternels, pour lequel nous ſupportons la vie, & nous ne craignons pas de mourir ; toujours ſi près de nous, & toujours au-delà de nous ; toujours recherché plus loin qu'il n'eſt ; vu confuſément par le ſage, comme par le fou. Plante d'une ſemence céleſte, ſi tu es tombée ici bas, dis dans quel terroir mortel tu daignes croître ? Brilles-tu épanouie par les rayons d'une Cour favorable, ou es-tu enterrée avec les diamans dans des mines précieuſes ? Es-tu entrelaſſée avec les guirlandes des lauriers du Parnaſſe, ou es-tu moiſſonnée par le fer dans le champ de Mars ? Où croît-elle ? Où ne croît-elle pas ? Si notre travail eſt vain, c'eſt la faute de la culture, & non du terroir. Le Bonheur véritable n'eſt point renfermé dans quelque lieu privilégié ; on ne peut le trouver

'Tis never to be bought, but always free,
And fled from monarchs, ST. JOHN! dwells with thee.

Ask of the Learn'd the way? The Learn'd are blind;
This bids to ſerve, and that to ſhun mankind;
Some place the bliſs in action, ſome in eaſe,
Thoſe call it Pleaſure, and Contentment theſe;
Some ſunk to Beaſts, find pleaſure end in pain;
Some ſwell'd to Gods, confeſs ev'n Virtue vain;
Or indolent, to each extreme they fall,
To truſt in ev'ry thing, or doubt of all.
Who thus define it, ſay they more or leſs
Than this, that Happineſs is Happineſs?

Take Nature's path, and mad Opinion's leave;
All ſtates can reach it, and all heads conceive;
Obvious her goods, in no extreme they dwell;
There needs but thinking right, and meaning well;
And mourn our various portions as we pleaſe,
Equal is Common Senſe; and Common Eaſe.

nulle part, ou on le trouve par tout : on ne peut l'acheter ; il eſt libre ; il fuit les Monarques. Bolinghroke ! il habite avec toi.

(1) Demande aux Savans le chemin pour y arriver ; les Savans ſont aveugles : l'un nous ordonne d'être ſerviable, l'autre de fuir les Hommes : quelques-uns font conſiſter le bonheur dans l'action, & d'autres dans le repos ; ceux-ci l'appellent Plaiſir, & ceux-là Contentement. Toutes ces définitions ne diſent guères plus ou moins que ceci : QUE LE BONHEUR EST BONHEUR. Celui-ci dit que ſon plaiſir eſt de n'avoir aucune peine ; celui-là, incertain, ne ſait où le fixer ; un autre dira que la vertu même n'y peut rien.

Abandonnons les ſentiers d'une folle opinion ; ſuivons la voie de la Nature. Tous les États peuvent atteindre au bonheur ; tout le monde peut le poſſéder : ſes biens s'offrent à nous ; il ne faut pas les chercher dans les extrémités. Il ne faut que du bon ſens dans l'eſprit, de la droiture dans le cœur. Et qu'on ſe plaigne tant qu'on voudra de la diverſité des portions ; il n'y a pas moins une égalité de tranquillité commune, qu'une égalité de ſens commun.

(1) Le Bonheur, mal défini par les Philoſophes, eſt le but de tous les Hommes, & tous peuvent l'atteindre.

Remember, Man, « the Univerſal Cauſe
» Acts not by partial, but by gen'ral laws; »
And makes what Happineſs we juſtly call
Subſiſt not in the good of one, but all.
There's not a bleſſing Individuals find,
But ſome way leans and hearkens to the kind;
No Bandit fierce, no Tyrant mad with pride,
No cavern'd Hermit, reſts ſelf-ſatisfy'd:
Who moſt to ſhun or hate Mankind pretend,
Seek an admirer, or would fix a friend:
Abſtract what others feel, what others think,
All pleaſures ſicken, and all glories ſink:
Each has his share; and who would more obtain,
Shall find, the pleaſure pays not half the pain.

ORDER is Heav'n's firſt law; and this confeſt,

(1) Reſſouviens-toi, Homme, que la Cauſe univerſelle, n'agit pas par des loix particulières, mais qu'elle agit par des loix générales, & qu'elle a conſtitué, ce qui doit s'appeller le véritable bonheur, non dans le bien d'un ſeul, mais dans le bien de tous. Il n'y a pas de bonheur dont jouiſſe un individu, que ce bonheur ne panche en quelque manière vers toute l'eſpèce. Un cruel Bandit, un Tyran fougueux ennivré d'orgueil, un Hermite enterré, ne peuvent ſuffire à leur bonheur. Ceux qui prétendent le plus de fuir ou de hair le Genre-humain, cherchent un admirateur, ſouhaitent de s'aſſurer d'un ami. Si l'on fait abſtraction de ce que les autres ſentent, de ce qu'ils penſent, tous les plaiſirs ſeront languiſſans; la gloire s'obſcurcira. Chacun a ſa part de bonheur; & qui veut en obtenir davantage, éprouvera que le plaiſir ne paye pas la moitié de la peine.

(2) L'ordre eſt la première loi du Ciel; & ce

(1) Dieu gouverne par des Loix générales & non particulières. Il veut que le Bonheur ſoit égal; & pour être tel, il doit être ſocial; parce que tout Bonheur particulier dépend du Bonheur général.

(2) Comme il eſt néceſſaire pour l'ordre, la paix & le bien-être de la ſociété, que les biens extérieurs ſoient iné-

Some are, and muſt be, greater than the reſt,
More rich, more wiſe; but who infers from hence
That ſuch are happier, ſhocks all common ſenſe.
Heav'n to Mankind impartial we confeſs,
If all are equal in their Happineſs:
But mutual wants this Happineſs increaſe;
All Nature's diff'rence keeps all Nature's peace.
Condition, circumſtance is not the thing;
Bliſs is the ſame in ſubject or in king,
In who obtain defence, or who defend,
In him who is, or him who finds a friend:
Heav'n breathes thro' ev'ry member of the whole
One common bleſſing, as one common ſoul.
But Fortune's gifts if each alike poſſeſt,
And each were equal, muſt not all conteſt?
If then to all Men Happineſs was meant,
God in Externals could not place Content.

principe accordé, il y a, & il doit y avoir des Hommes plus puiſſans que les autres, plus riches, plus habiles; mais d'en inférer, qu'ils ſoient plus heureux, c'eſt heurter le ſens commun. Quoiqu'inégalement partagés des biens de la fortune, ſi les Hommes ſont égaux dans leur bonheur, c'eſt à tort qu'on accuſe le Ciel de partialité. Loin de le détruire, cette inégalité de biens produit leurs beſoins mutuels qui ſervent à l'augmenter. La différence qui ſe trouve dans la Nature, en conſerve la paix. Ce n'eſt ni la condition, ni les circonſtances qui font l'eſſence du bonheur. Il eſt le même dans le Sujet comme dans le Roi; dans celui qui défend, ou dans celui qui eſt défendu; dans celui qui trouve un ami, ou dans celui qui eſt cet ami. Le Ciel qui a ſoufflé dans tous les membres de l'Univers une vie commune, leur a donné une bénédiction commune. S'il y avoit une égalité dans la poſſeſſion des biens, & que ceux qui les poſſèdent fuſſent d'un même dégré, n'y auroit-il pas des débats continuels? Ainſi donc, puiſque Dieu a fait un Bonheur pour tous les Hommes, il ne peut pas l'avoir placé dans des biens extérieurs.

galement diſtribués, le Bonheur ne peut pas conſiſter dans leur poſſeſſion.

Fortune her gifts may variouſly diſpoſe,
And theſe be happy call'd, unhappy thoſe;
But Heav'n's juſt balance equal will appear,
While thoſe are plac'd in Hope, and theſe in Fear:
Not preſent good or ill, the joy or curſe,
But future views of better, or of worſe.

Oh ſons of earth! attempt ye ſtill to riſe,
By mountains pil'd on mountains, to the ſkies?
Heav'n ſtill with laughter the vain toil ſurveys,
And buries madmen in the heaps they raiſe.
Know, all the good that individuals find,
Or God and Nature meant to mere Mankind,
Reaſon's whole pleaſure, all the joys of Senſe,
Lie in three words, Health, Peace, and Competence.
But Health conſiſts with Temperance alone;
And Peace, oh Virtue! Peace is all thy own.

La

La Santé, la Paix et le Néceſſaire

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

(1) La Fortune peut diſpoſer diverſement de ſes dons : ſuivant la diverſité de ces diſtributions, on appelle les uns Heureux, les autres Malheureux ; mais l'égalité de la juſte balance des Cieux ſe manifeſte, en donnant aux uns de l'eſpérance, aux autres de la crainte. Ce n'eſt pas le bien ou le mal préſent, qui fait le ſujet de l'affliction ; mais le preſſentiment d'un mieux ou d'un pis futur.

O fils de la terre ! voulez-vous encore par des Montagnes entaſſées, vous élever juſqu'aux Cieux ? Les Cieux ſe rient de vos vains efforts, & vous enſeveliſſent ſous les maſſes élevées par votre folie.

(2) Sachez que tous les biens dont penſent jouir des individus, que tous ceux que Dieu & la Nature ont deſtinés à l'Homme, que tous les plaiſirs de la raiſon & les joies des ſens, conſiſtent en trois choſes, la Santé, la Paix & le Néceſſaire. La Santé ne ſe maintient que par la Tempérance ; & la Paix eſt l'apanage de la Vertu. Les bons

(1) Nonobſtant cette inégalité, la Providence a, par les paſſions de la crainte & de l'eſpérance, balancé le bonheur parmi les Hommes.

(2) Ce que c'eſt que le bonheur de l'Homme, comme individu. De l'avantage qu'ont les Hommes vertueux.

The good or bad the gifts of Fortune gain;
But theſe leſs taſte them, as they worſe obtain.
Say, in purſuit of profit or delight,
Who risk the moſt, that take wrong means or right?
Of Vice or Virtue, whether bleſt or curſt,
Which meets contempt, or which compaſſion firſt?
Count all th' advantage proſp'rous Vice attains,
'Tis but what Virtue flies from and diſdains:
And grant the bad what happineſs they wou'd,
One they muſt want, which is, to paſs for good.

Oh, blind to truth, and God's whole ſcheme below,
Who fancy Bliſs to Vice, to Virtue Woe!
Who ſees and follows that great ſcheme the beſt,
Beſt knows the bleſſing, and will moſt be bleſt.
But fools, the Good alone, unhappy call,
For ills or accidents that chance to all.
See FALKLAND dies, the virtuous and the juſt!
See god-like TURENNE proſtrate on the duſt!

Digitized by Google

& les mauvais peuvent acquérir les dons de la Fortune ; mais le plaiſir de la jouiſſance en eſt diminué à proportion de la méchanceté de ceux qui les obtiennent. Qui dans la pourſuite des richeſſes ou des voluprés riſque le plus, de celui qui n'emploie que des moyens droits, ou de celui qui en emploie d'injuſtes ? Du Vicieux ou du Vertueux, ſoit heureux ou malheureux, lequel des deux excite le mépris, lequel excite la compaſſion ? Calculez tous les avantages que le Vice heureux peut obtenir ; vous trouverez que la Vertu les fuit & les dédaigne ; & donnez à un Scélérat tous les bonheurs qu'il peut ſouhaiter, il y en a toujours un qui lui manque, celui de paſſer pour honnête-Homme.

(1) Aveugle à la vérité & au ſyſtême général de Dieu ici-bas, on artache le bonheur au Vice, le malheur à la Vertu. Celui qui connoît le mieux le grand plan, qui entre le mieux dans l'ordre génétal, celui-là connoît le mieux le bonheur ; celui-là ſera le plus heureux. Il n'y a que les Foux qui appellent l'Homme de bien Malheureux, pour des maux ou des accidens que le Haſard donne

(1) Erreur d'imputer à la Vertu ce qui n'eſt que foibleſſe de la Nature, ou malheur de la Fortune.

See SIDNEY bleeds amid the martial ſtrife!
Was this their Virtue, or Contempt of Life?
Say, was it Virtue, more tho' Heav'n ne'er gave,
Lamented DIGBY! ſunk thee to the grave?
Tell me, if Virtue made the Son expire,
Why, full of days and honour lives the Sire?
Why drew Marſeille's good biſhop purer breath,
When Nature ſicken'd, and each gale was death!
Or why ſo long (in life if long can be)
Lent Heav'n a parent to the poor and me?

What makes all phyſical or moral ill?
There deviates Nature, and here wanders Will.
God ſends not ill; if rightly underſtood,
Or partial Ill is univerſal Good,
Or Change admits, or Nature lets it fall;
Short, and but rare, till Man improv'd it all.
We juſt as wiſely might of Heav'n complain
That righteous Abel was deſtroy'd by Cain,
As that the virtuous ſon is ill at eaſe

à tous. Voyez la chûte de Falkland, cet Homme juſte & vertueux; voyez le divin Turenne, renverſé ſur la pouſſière; voyez le ſang de Sidney couler dans le champ de Mars : eſt-ce leur Vertu qui en eſt la cauſe? N'eſt-ce point leur mépris pour la vie? O jeune & cher Digby, l'objet de nos regrers! eſt-ce la Vertu, (car les Cieux n'en donnèrent jamais davantage) qui t'a précipité dans le tombeau? Si c'eſt la vertu qui fait expirer le Fils, pourquoi donc le Père vit-il comblé d'années & plein d'honneur? Pourquoi le digne Evêque de Marſeille reſpira-t-il un air pur, tandis que la nature languiſſoit, & que l'haleine des vents ſoufloit la mort? Où pourquoi les Cieux laiſſent-ils ſi long-tems, (ſi toutefois la vie peut être longue) laiſſent-ils aux Pauvres & à Moi une Mère reſpectable?

Qu'eſt-ce qui fait le mal phyſique, & qu'eſt-ce qui fait le mal moral? L'un, les écarts de la Nature, & l'autre, les égaremens de la Volonté. Dieu n'envoie point de maux; la Nature les laiſſe tomber, ou ils s'échappent dans les changemens : l'Homme qui s'en affecte les augmente. Nous pouvons auſſi peu nous plaindre aux Cieux de ce que le juſte Abel eſt tué par Caïn, que de ce qu'un fils vertueux ſouffre les incommodités d'un

When his lewd father gave the dire diſeaſe.
Think we, like ſome weak Prince, th' Eternal Cauſe,
Prone for his fav'rites to reverſe his laws?

Shall burning Ætna, if a ſage requires,
Forget to thunder, and recall her fires?
On air or ſea new motions be impreſt,
Oh blameleſs Bethel! to relieve thy breaſt?
When the looſe mountain trembles from on high,
Shall gravitation ceaſe, if you go by?
Or ſome old temple, nodding to its fall,
For Chartres' head reſerve the hanging wall?

But ſtill this world (ſo fitted for the knave)
Contents us not. A better ſhall we have!
A kingdom of the Juſt then let it be:
But firſt conſider how thoſe Juſt agree.
The good muſt merit God's peculiar care;
But who, but God, can tell us who they are?
One thinks on Calvin Heav'n's own ſpirit fell;
Another deems him inſtrument of hell;
If Calvin feel Heav'n's bleſſing, or its rod,

ſang corrompu que lui a tranſmis un père débauché. Doit-on croire que la Cauſe éternelle, ſemblable à de foibles Princes, renverſera ſes loix pour quelques Favoris ?

(1) Faut-il que l'Etna brûlant, à la ſommation du Philoſophe, oublie ſes tonnerres, & rappelle ſes feux ? Que des impreſſions nouvelles ſe faſſent reſſentir ſur les airs & ſur les mers, pour aider à la reſpiration du vertueux Bethel ? Que dans un tremblement de terre, les montagnes ébranlées n'obéiſſent pas aux déterminations de la gravité, parce que vous paſſez tout près ? Ou qu'un vieux Temple prêt à s'écrouler, ſuſpende ſa chûte pour la réſerver à de Chartres ?

Ce monde, ſi propre pour les Scélérats, ne vous contente donc point : imaginons-en un meilleur. Suppoſons qu'il devienne un Royaume de Juſtes : conſidérons d'abord comment ces Juſtes s'accorderont. Je veux que les Hommes de bien méritent un ſoin particulier de Dieu ; mais quel autre que Dieu peut dire quels ſont les Hommes de bien ? L'un penſe que l'Eſprit céleſte eſt deſcendu dans Calvin : un autre croit qu'il a été un inſtru-

(1) Folie de vouloir que Dieu altère les Loix générales en faveur d'un Particulier.

This cries there is, and that, there is no God.
What ſhocks one part will edify the reſt,
Nor with one ſyſtem can they all be bleſt.
The very beſt will variouſly incline,
And what rewards your Virtue, punish mine.
WHATEVERS IS, IS RIGHT. —— This world, 'tis true,
Was made for Cæſar —— but for Titus too:
And which more bleſt? who chain'd his country? ſay,
Or he whoſe Virtue ſigh'd to loſe a day?

» But ſometimes Virtue ſtarves, while Vice is fed. «
What then? Is the reward of Virtue bread?
That, Vice may merit, 'tis the price of toil;
The knave deſerves it, when he tills the ſoil,
The knave deſerves it, when he tempts the main,
Where folly fights for kings, or dives for gain.
The good man may be weak, be indolent;
Nor is his claim to plenty, but content.

ment de l'Enfer. Si Calvin partage le bonheur des Cieux, ou s'il reſſent le poids de la Verge vengereſſe, l'un crie qu'il y a un Dieu, & l'autre crie qu'il n'y en a point. Ce qui choque l'un, édifie l'autre; & un ſeul ſyſtême ne peut pas ſatisfaire tous les hommes. Si d'un autre côté chacun a le ſien, tout ne ſera que débats. Faudra-t-il que le mari & la femme aient différens ſyſtêmes? Le meilleur de tous fait ſur nous des impreſſions différentes; & ce qui récompenſe votre vertu punit la mienne. Tout ce qui eſt, eſt bien. Il eſt vrai que ce monde a été fait pour Céſar; mais il a auſſi été fait pour Titus: & qui des deux fut le plus heureux; celui qui enchaîna ſa Patrie, ou celui dont les Vertus ſoupiroient la perte d'un jour écoulé ſans bienfaits?

Mais, direz-vous, la Vertu meurt quelquefois de faim, tandis que le Vice regorge de biens. Que s'enſuit-il? Le pain eſt-il la récompenſe de la Vertu? Le Vice peut l'acquérir; c'eſt le prix du travail: le Scélérat le mérite lorſqu'il laboure la terre; il le mérite lorſqu'il affronte les mers, où la folie combat pour les Tyrans ou pour les richeſſes. L'Homme de bien peut être foible, indolent; mais auſſi il n'aſpire point à l'opulence; il aſpire au contentement. Suppoſé cependant qu'il ſoit riche,

But grant him riches, your demand is o'er?
» No — shall the good want Health, the good want Pow'r? »
Add Health, and Pow'r, and ev'ry earthly thing,
» Why bounded Pow'r? why private? why no king?
Nay, why external for internal giv'n?
Why is not Man a God, and Earth a Heav'n?
Who ask and reaſon thus, will ſcarce conceive
God gives enough, while he has more to give:
Immenſe the pow'r, immenſe were the demand;
Say, at what part of nature will they ſtand?

What nothing earthly gives, or can deſtroy,
The ſoul's calm ſun-ſhine, and the heart-felt joy,
Is Virtue's prize? A better would you fix?
Then give Humility a coach and ſix,
Juſtice a Conq'ror's ſword, or Truth a gown,
Or Public Spirit its great cure, a Crown.
Weak, foolish man! will Heav'n reward us there
With the ſame trash mad mortals wish for here?
The Boy and Man an individual makes,
Yet ſigh'ſt thou now for apples and for cakes?
Go, like the Indian, in another life
Expect thy dog, thy bottle, and thy wife:
As well as dream ſuch trifles are aſſign'd,
As toys and empires, for a god-like mind.

vos demandes ſeront-elles finies? Non. Faudra-t-il que l'Homme de bien manque de ſanté & de puiſſance? Je veux qu'il ait richeſſe, puiſſance, & tous les biens de la terre: vous demanderez encore, pourquoi ſon pouvoir eſt limité? Pourquoi il eſt un Particulier? Pourquoi il n'eſt point un Roi? Mais, pourquoi ne demandez-vous pas les dons intérieurs au lieu des extérieurs? Pourquoi l'Homme n'eſt point un Dieu, & la Terre un Ciel? Qui demande & qui raiſonne ainſi, concevra avec peine, que Dieu donne aſſez lorſqu'il peut donner plus. Sa puiſſance étant immenſe, ſi les demandes le ſont auſſi, à quel dégré dans la Nature s'arrêteroient-elles?

(1) Ce que rien ſur la terre ne peut donner ni détruire, le calme de l'ame & la joie intérieure du cœur, c'eſt le prix de la Vertu. En voudriez-vous fixer un meilleur, & donner à l'Humilité un caroſſe à ſix chevaux; à la Juſtice l'épée du Conquérant; à la Vérité, une mitre; & à l'Amour du bien public, ce qui d'ordinaire le détruit, une couronne? Ces récompenſes ne plairoient point à la

(1) Les biens extérieurs ne ſont pas une vraie récompenſe. Ils ſont ſouvent incompatibles avec la vertu; & ſouvent ils la détruiſent.

Rewards, that either would to Virtue bring
No joy, or be deſtructive of the thing:
How oft by theſe at ſixty are undone
The virtues of a ſaint at twenty-one!
To whom can Riches give Repute, or Truſt,
Content, or Pleaſure, but the Good and Juſt?
Judges and Senates have been bought for gold,
Eſteem and Love were never to be ſold.
Oh fool! to think God hates the worthy mind,
The lover and the love of human-kind,
Whoſe life is healthful, and whoſe conſcience clear,
Becauſe he wants a thouſand pounds a year.

Honour and ſhame from no Condition riſe;
Act well your part, there all the honour lies.
Fortune in Men has ſome ſmall diff'rence made,
One flaunts in rags, one flutters in brocade;
The cobler apron'd, and the parſon gown'd,
The frier hooded, and the monarch crown'd.

vertu, ou la détruiroient. Combien ſouvent par elles ont été détruites à ſoixante ans, des Vertus qu'on avoit admirées dans un jeune Homme de vingt-un (1) !

(2) Examinons : lesRicheſſes peuvent-elles donner à tout autre qu'à l'Homme juſte, un contentement perſonnel & la confiance des autres ? Des Juges & des Parlemens ont été achetés avec de l'argent ; mais l'eſtime & l'amour ne furent jamais à vendre. O quelle folie de croire qu'un Homme de bien qui a le Genre-humain pour objet de ſon amour, & qui eſt lui-même l'objet de celui du Genre-humain, dont la vie reſpire la ſanté, & la conſcience l'innocence, ſoit haï de Dieu, parce que Dieu ne lui a pas donné mille guinées de rente !

L'honneur & la honte ne naiſſent point de notre condition. Faites bien ce que vous devez faire : c'eſt en quoi conſiſte l'honneur. La Fortune a mis quelque petite différence entre les Hommes : l'un ſe quarre dans ſes guenilles ; & l'autre ſe démène dans ſes brocards ; le Savetier dans ſon tablier de

(1) C'eſt l'âge où, ſuivant les Loix d'Angleterre, on entre en majorité.

(2) Les biens extérieurs ne peuvent rendre heureux un Homme ſans vertu. Preuve de détail : Richeſſes, Dignités, Naiſſances, Grandeurs, Renommée, Talens ſupérieurs.

« What differ more (you cry) than crown and cowl ! »
I'll tell you, friend ! a wiſe man and a fool.
You'll find, if once the monarch acts the monk,
Or, cobler-like, the parſon will be drunk,
Worth makes the man, and want of it, the fellow;
The reſt is all but leather or prunella.

Stuck o'er with titles and hung round with ſtrings,
That thou may'ſt be by kings, or whores of kings.
Boaſt the pure blood of an illuſtrious race,
In quiet flow from Lucrece to Lucrece:
But by your father's worth if your's you rate,
Count me thoſe only who were good and great.
Go; if your ancient, but ignoble blood
Has crept thro' ſcoundrels ever ſince the flood,
Go ! and pretend your family is young;
Nor own, your fathers have been fools ſo long.
What can ennoble ſots, or ſlaves, or cowards ?
Alas ! not all the blood of all the HOWARDS.

Look next on Greatneſs; ſay where Greatneſs lies.

peau ; l'Homme d'Egliſe dans ſa ſoutane ; le Moine avec ſon froc, & le Roi avec ſa couronne. Mais, vous écrierez-vous, y a-t-il rien qui diffère plus qu'une couronne & qu'un froc ? Oui, mon ami, l'Homme ſage & l'Homme fou. Si le Monarque agit en Moine, & ſi l'Homme d'Egliſe s'enivre en Savetier, vous trouverez que c'eſt le mérite qui fait l'Homme éminent, & le manque de mérire qui fait l'Homme vulgaire : car, au reſte, que fait le tablier de l'un ou la ſoutane de l'autre ?

D'être tout couvert de titres & garni de cordons, c'eſt ce que tu peux être par la faveur des Rois ou de leurs Courtiſannes. Ton ſang vanté depuis mille ans ou environ, peut couler de Lucrèce en Lucrèce : mais ſi c'eſt ſur le mérite de tes Pères que tu établis le tien, ne compte ſeulement que ceux qui furent grands Hommes, & Hommes de bien. Que ſi ton ſang ancien, mais ignoble, a coulé dans des cœurs lâches, fût-ce depuis le déluge, va & compte que ta famille eſt roturière ; & n'annonce point que tes Pères ont été ſi longtems ſans mérite. Des inſenſés, des eſclaves & des lâches ne peuvent être annoblis, non pas même par le ſang des Howards.

Examine enſuite la Grandeur. Où ſe trouve-

« Where, but among the Heroes and the Wiſe ? »
Heroes are much the ſame, the point's agreed,
From Macedonia's madman to the Swede ;
The whole ſtrange purpoſe of their lives, to find
Or make, an enemy of all mankind !
Not one looks backward, onward ſtill he goes,
Yet ne'er looks forward further than his noſe.
No leſs alike the Politic and Wiſe ;
All ſly ſlow things, with circumſpective eyes :
Men in their looſe unguarded hours they take,
Not that themſelves are wiſe, but others weak.
But grant that thoſe can conquer, theſe can cheat ;
'Tis phraſe abſurd to call a Villain Great :
Who wickedly is wiſe, or madly brave,
Is but the more a fool, the more a knave.
Who noble ends by noble means obtains,
Or failing, ſmiles in exile or in chains,
Like good Aurelius let him reign, or bleed
Like Socrates, that Man is great indeed.
What's Fame ? a fancy'd life in others breath,
A thing beyond us, ev'n before our death.
Juſt what you hear, you have, and what's unknown
t-elle ?

t-elle ? Tu me réponds : parmi les Héros & les Politiques. Les Héros ſont tous les mêmes ; on en cônvient aſſez, depuis le Fou de Macédoine juſqu'à celui de Suède. Le but extravagant de toute leur vie eſt de ſe trouver, ou de ſe faire ennemis du Genre-humain. Pas un ne ſe rappelle le paſſé ; ils vont toujours en avant, & néanmoins ne regardent jamais au-delà du pas qu'ils font. Et ne préférons point au Héros le Politique & l'habile Homme : ruſé & circonſpect, il cherche à ſaiſir les Hommes dans des momens inconſidérés : ce n'eſt pas habileté ou ſageſſe dans lui ; c'eſt foibleſſe dans les autres. Mais en ſuppoſant même le ſuccès, que le Héros faſſe des conquêtes & que le Politique trompe ; quelle abſurdité d'appeller un méchant Homme, un grand Homme ! La prudence criminelle de l'un, & la bravoure forcenée de l'autre, ſont loin de la ſageſſe & de l'honneur. Celui qui obtient une noble fin par de nobles moyens, ou qui diſgracié rit dans l'exil ou dans les fers, ſoit qu'il règne comme le ſage Antonin, ou qu'il meure comme Socrate, celui-là eſt vraiment Grand.

Qu'eſt-ce que la Renommée ? Cette vie imaginaire qui reſpire dans les autres. Objet au-delà de nous, qui l'eſt même avant notre mort. On ne

The ſame (my Lord) if Tully's, or your own.
All that we feel of it begins and ends
In the ſmall circle of our foes or friends;
To all beſide as much an empty shade
An Eugene living, as a Cæſar dead:
Alike or when, or where, they shone, or shine,
Or on the Rubicon, or on the Rhine.
A Wit's a feather, and a Chief a rod;
An honeſt Man's the noble work of God.
Fame but from death a villain's name can ſave,
As Juſtice tears his body from the grave;
When what t'oblivion better were reſign'd,
Is hung on high, to poiſon half mankind.
All fame is foreign, but of true deſert;
Plays round the head, but comes not to the heart:
One ſelf-approving hour whole years outweighs
Of ſtupid ſtarers, and of loud huzzas;
And more true joy Marcellus exil'd feels,
Than Cæſar with a ſenate at his heels.

jouit préciſément que de ce que l'on entend. Ce qui eſt ignoré, ſoit qu'il s'agiſſe de vous, Mylord, ou de Cicéron, c'eſt la même choſe. Tout ce que la Renommée nous fait ſentir, naît & ſe termine dans le petit cercle de nos amis ou de nos ennemis : pour tous les autres, ce qui vit ou ce qui ne vit plus, eſt également une ombre, ſoit Eugène ou Céſar ; ſoit qu'il brille ou qu'il ait brillé, en tel tems, en tels lieux, ſur le Rhin ou ſur le Rubicon. Le Bel-Eſprit, ainſi que ſa plume, n'eſt que légèreté & vanité ; & le bâton du Général, eſt un fléau : l'Homme de bien eſt le plus noble ouvrage de Dieu ; & qu'eſt-ce que la Renommée peut à l'égard de celui qui ne l'eſt pas ? Elle ne peut que préſerver ſon nom de la mort. Elle le fait de la même manière que la juſtice a préſervé ſon corps du tombeau ; & ce qu'il eût mieux valu enſevelir dans l'oubli, eſt expoſé pour empeſter les autres Hommes. Toute réputation qui ne provient pas d'un vrai mérite, nous eſt étrangère & pernicieuſe : ſon encens porte à la tête, mais ne pénètre pas au cœur. Une heure d'une approbation intérieure, l'emporte ſur des années d'acclamations d'une populace fortement épriſe. Marcellus exilé reſſentoit de plus véritables joies, que Céſar ſuivi de tout le Sénat.

In Parts ſuperior what advantage lies?
Tell (for You can) what is it to be wiſe?
'Tis but to know how little can be known;
To ſee all others faults, and feel our own:
Condemn'd in bus'neſs or in arts to drudge,
Without a ſecond, or without a judge:
Truths would you teach, or ſave a ſinkind land?
All fear, none aid you, and few underſtand.
Painful preheminence! yourſelf to view
Above life's weakneſs, and its comforts too.
Bring then theſe beſſings to a ſtrict account:
Make fair deductions; ſee to what they mount:
How much of other each is ſure to coſt;
How each for other oft is wholly loſt;
How inconſiſtent greater goods with theſe?
How ſometimes life is riſqu'd, and always eaſe:
Think, and if ſtill the things thy envy call,
Say, would'ſt thou be the Man to whom they fall?
To ſigh for ribbands if thou art ſo ſilly,
Mark how they grace Lord Umbra, or Sir Billy.

Quels avantages réſulrent des talens ſupérieurs? Dites-nous, Mylord, car vous le pouvez, ce que c'eſt d'être habile & ſavant? C'eſt de ſavoir combien peu nous pouvons ſavoir, d'appercevoir toutes les fautes des autres, & de ſentir les nôtres propres. Condamné à débrouiller les affaires, ou à reſtaurer les Arts, ſans ſecond ou ſans Juge, voulez-vous montrer des vérités, ou ſauver un pays qui s'abîme? Tout le monde craint; perſonne ne vous aide; & peu vous comprennent. O triſte prééminence de ſe ſentir au-deſſus des foibleſſes de la vie, & des conſolations qu'elle offre!

(1) Qu'on examine donc à fond tous ces différens avantages: toute compenſation faite, qu'on voie quel en eſt le réſultat; combien ſûrement pour acquérir l'un, on doit perdre de l'autre, s'il n'eſt totalement perdu; combien ils ſont peu compatibles; combien ſouvent on riſque pour eux la vie, & toujours le repos. Examinons donc; & ſi toutefois ils peuvent encore exciter notre envie, voyons à qui le haſard les donne; & voudrions-nous nous changer pour eux? Si nous ſommes aſſez ſimples que de ſoupirer pour un cordon, re-

(1) Les Hommes ſont malheureux avec la poſſeſſion de tous ces biens.

Is yellow dirt the paſſion of thy life!
Look but on Gripus, or on Gripus' wife.
If Parts allure thee, think how Bacon ſhin'd,
The wiſeſt, brighteſt, meaneſt of mankind:
Or ravish'd with the whiſtling of a Name,
See Cromwell, damn'd to everlaſting fame!
If all, united, thy ambition call,
From ancient ſtory learn to ſcorn them all.
There, in the rich, the honour'd, fam'd, and great,
See the falſe ſcale of Happineſs complete!
In hearts of Kings, or arms of Queens who lay,
How happy thoſe to ruin, theſe betray.
Mark by what wretched ſteps their glory grows,
From dirt and ſea-weed as proud Venice roſe.
In each how guilt and greatneſs equal ran,
And all that rais'd the Hero, ſunk the Man:
Now Europe's laurels on their brows behold,
But ſtain'd with blood, or ill exchang'd for gold:
Then ſee them broke with toils, or ſunk in eaſe,
Or infamous for plunder'd provinces.
Oh wealth ill-fated! which no act of fame
E'er taught to ſhine, or ſanctify'd from ſhame!

marquons quelle grace il donne au Lord Umbra & au Chevalier Billy. Si le métal jaune eſt l'objet de notre paſſion, jettons les yeux ſur Gripus ou ſur ſa femme. Si les talens nous flarent, réfléchiſſons combien a brillé Bâcon, le plus éclairé & le plus foible des Hommes. Si nous ſommes ravis d'un nom fameux, voyons Cromwel condamné à une renommée éternelle. Si l'union de tous ces prétendus biens excite notre ambition, liſons les anciennes hiſtoires; elles nous apprendront à les mépriſer tous. On y découvre la fauſſeté du bonheur dans les richeſſes, les dignités, la réputation & la grandeur; biens ſur leſquels on fonde les divers dégrés de bonheur, à l'union deſquels on attache l'idée d'un bonheur complet. Que paroiſſent heureux ceux qui poſſédent le cœur des Rois & la confiance des Reines! Ce n'eſt que pour ruiner ceux-ci & trahir celles-là. Obſervons par quelles démarches indignes ils parviennent à la gloire. Ainſi que la fière Veniſe, ils s'élèvent d'un marais fangeux. Leur crime & leur grandeur avancent d'un pas égal; & ce qui produit leur héroïſme, détruit l'humanité. On voit ſur leur front les lauriers de l'Europe, mais ou teints de ſang, ou fruits de la vénalité: vous les voyez enfin vivre deshonorés par le pillage des Provinces, caſſés de travaux, ou perdus

What greater bliſs attends their cloſe of life?
Some greedy minion, or imperious wife,
The trophy'd arches, ſtory'd halls invade,
And haunt their ſlumbers in the pompous shade.
Alas! not dazzled with their noon-tide ray,
Compute the morn and ev'ning to the day;
The whole amount of that enormous fame,
A Tale, that blends their glory with their shame!

Know then this truth (enough for Man to know)
« Virtue alone is Happineſs below ».
The only point where human bliſs ſtands ſtill,
And taſtes the good without the fall to ill;
Where only Merit conſtant pay receives,
Is bleſt in what it takes, and what it gives;
The joy unequal'd, if its end it gain,
And if it loſe, attended with no pain:
Without ſatiety, tho' e'er ſo bleſs'd,
And but more reliſh'd as the more diſtreſs'd:

par la molleſſe. O malheureuſes richeſſes, à qui la Renommée n'a pû donner de l'éclat, ou qu'elle n'a pû préſerver de la honte ! Quel eſt le bonheur qui termine leur carrière ! Des Mignons avides, ou une Femme impérieuſe, embarraſſent leur magnifique chambre, leur ſuperbe alcove, & troublent leur ſommeil par un trop pompeux cortège. Hélas ! qu'on ne ſe laiſſe pas éblouïr par l'éclat de leur midi ; qu'on le compare à l'obſcurité de leur matin & de leur ſoir. Tout le réſultat de leur grande renommée n'eſt qu'un ſonge, où leur gloire eſt confondue avec leur honte.

(1) Connoiſſons donc cette vérité, & la connoiſſance en ſuffit à l'Homme, qu'il n'y a d'autre bonheur ici-bas que la Vertu ; le ſeul point où la félicité humaine ſoit fixée, & qui faſſe goûter le bien ſans le mélange du mal ; le ſeul qui donne au mérite de conſtans retours, & qui lui donne également du plaiſir des bienfaits reçus & des bienfaits donnés ; où la joie eſt ſans égale, lorſque le ſuccès nous ſeconde, & où le défaut de ſuccès ne produit aucun chagrin ; qui fait jouir de l'abondance ſans ſatiété, & qui, dans l'épreuve des revers,

(1) La vertu ſeule conſtitue un bonheur, dont l'objet eſt univerſel & éternel.

The broadeſt mirth unfeeling Folly wears,
Leſs pleaſing far than Virtue's very tears:
Good, from each object, from each place acquir'd,
For ever exercis'd, yet never tir'd;
Never elated, while one man's oppreſs'd;
Never dejected, while another's bleſs'd;
And where no wants, no wiſhes can remain,
Since but to wish more Virtue, is to gain.

See the ſole bliſs Heav'n could on all beſtow!
Which who but feels can taſte, but thinks can know:
Yet poor with fortune, and with learning blind,
The bad muſt miſs; the good, untaught, will find;
Slave to no ſect, who takes no private road,
But looks thro' Nature, up to Nature's God;
Purſues that Chain which links th' immenſe deſign,
Joins heav'n and earth, and mortal and divine;
Sees, that no Being any bliſs can know,
But touches ſome above, and ſome below;
Learns, from this union of the riſing Whole,
The firſt, laſt purpoſe of the human ſoul;
And knows where Faith, Law, Morals, all began,

ſe fait ſavourer avec le plus de complaiſance. Les ris que la folie inſenſible fait éclater dans ſes fauſſes joies, ſont beaucoup moins agréables que les pleurs mêmes de la Vertu : elle extrait du bien de tous les objets, en acquiert de tous les endroits ; elle s'exerce toujours, jamais n'eſt fatiguée ; elle n'eſt point enflée de la chûte d'un autre Homme, ni abattue de ſon élévation : ſans beſoins, elle ne peut former aucun ſouhait, puiſque par rapport à la Vertu, en ſouhaiter davantage c'eſt l'obtenir.

C'eſt le ſeul bonheur que les Cieux puiſſent donner à tous : qui peut penſer, peut le connoître ; & qui peut ſentir, peut le goûter ; il échappe néanmoins à l'Homme méchant, pauvre au milieu des richeſſes, aveugle quoique ſavant. L'Homme de bien au contraire le trouve ſans recherche. Il n'eſt eſclave d'aucune Secte ; il ne ſuit point une route particulière ; il s'élève par l'inſpection de la Nature, au Dieu de la Nature ; il n'abandonne jamais cette chaîne qui lie le grand ſyſtême, qui joint le Ciel & la Terre, le Mortel & le Divin. Il voit que dans cette chaîne, aucun Être ne ſauroit être heureux, que ce bonheur n'affecte quelqu'un au-deſſus, quelqu'un au-deſſous. Il apprend de l'union de ce grand tout, le premier & le dernier but de l'ame humaine ; & il connoît quel eſt le principe

All end, in LOVE OF GOD, and LOVE OF MAN.

For him alone, Hope leads from goal to goal,
And opens ſtill, and opens on his ſoul;
'Till lengthen'd on to FAITH, and unconfin'd
It pours the bliſs that fills up all the mind.
He ſees, why Nature plants in Man alone
Hope of known bliſs, and Faith in bliſs unknown:
(Nature, whoſe dictates to no other kind
Are giv'n in vain, but what they ſeek they find)
Wiſe is her preſent; ſhe connects in this
His greateſt Virtue with his greateſt Bliſs;
At once his own bright proſpect to be bleſt,
And ſtrongeſt motive to aſſiſt the reſt.

Self-love thus push'd to ſocial, to divine,
Gives thee to make thy neighbour's bleſſing thine.
Is this too little for the boundleſs heart?
Extend it, let thy enemies have part:
Graſp the whole worlds of Reaſon, Life, and Senſe,

& quelle eſt la fin de la foi, des loix & de la morale ; l'amour de Dieu & celui de l'Homme.

Ce n'eſt que lui, que l'eſpérance conduit de point en point, en ſe développant à lui de plus en plus, juſqu'à ce qu'unie à la foi, & devenue ſans bornes, elle lui faſſe goûter un bonheur qui remplit toute ſon ame. Il voit pourquoi la nature de l'Homme eſt telle qu'elle eſt ; pourquoi l'Homme ſeul a l'eſpérance d'un bonheur connu, & de la foi pour un bonheur inconnu. Impreſſions qui ne lui ſont pas données en vain : la Nature n'en donne point d'inutiles ; chaque créature trouve ce qu'elle cherche. Que ſa ſageſſe éclate, dans le préſent qu'elle fait à l'Homme ! C'eſt par là qu'elle unit à la plus grande vertu, le plus grand bonheur ; elle lui préſente tout-à-la-fois la vue brillante de ſon propre bonheur, & le plus puiſſant motif pour aider à celui des autres.

(1) L'amour-propre, ainſi allié avec l'amour ſocial & l'amour de Dieu, nous fait trouver notre bonheur dans celui de notre voiſin. Eſt-ce trop peu pour ton cœur généreuſement illimité ? Donne-lui une plus vaſte carrière ; & étends ta générosité

(1) La perfection du bonheur conſiſte dans l'amour de Dieu & dans celui des autres Hommes.

In one cloſe ſyſtem of Benev'lence:
Happier as kinder, in whate'er degree,
And height of Bliſs but height of Charity.

God loves from Whole to Parts: But human ſoul
Muſt riſe from Individual to the Whole.
Self-love but ſerves the virtuous mind to wake,
As the ſmall pebble ſtirs the peaceful lake;
The centre mov'd, a circle ſtrait ſucceeds,
Another ſtill, and ſtill another ſpreads;
Friend, parent, neighbour, firſt it will embrace;
His country next; and next all human race;
Wide and more wide, th' o'erflowings of the mind
Take ev'ry creature in, of ev'ry kind;
Earth ſmiles around, with boundleſs bounty bleſt,
And Heav'n beholds its image in his breaſt.

Come then, my Friend! my Genius! come along;
Oh maſter of the poet, and the ſong!
And while the Muſe now ſtoops, or now aſcends,
To man's low paſſions, or their glorious ends,

juſqu'à tes ennemis. Ne fais qu'un ſyſtême de bienveillance, de tous les Mondes, de tous les Êtres raiſonnables, de tous ceux qui ont vie & ſentiment : d'autant plus heureux, que tu ſeras plus généreux : le plus haut dégré du bonheur correſpond au plus haut dégré de charité.

L'amour de Dieu deſcend du tout aux parties : mais celui de l'Homme s'élève de l'individu au tout. L'amour-propre ne ſert qu'à réveiller l'ame vertueuſe ; ainſi qu'un petit caillou qui, jetté dans une eau paiſible, fait naître autour du centre qu'il a mis en mouvement, un petit cercle qui enſuite s'étend, devient plus grand & encore plus grand. Il embraſſe d'abord, parent, ami, voiſin ; enſuite la patrie, & enſuite toute la race humaine : les épanchemens de l'ame s'étendant de plus en plus, embraſſent enfin tous les Êtres de toute eſpèce. La terre rit de toutes parts ; une bienveillance ſans bornes produit un bonheur général ; & le ciel, dans le cœur de l'homme généreux, contemple ſon image.

Allons donc, mon ami, mon génie ; pourſuivons, ô Maître du Poète & du Poème ! Tandis que ma Muſe s'abaiſſe & remonte des baſſes paſſions de l'Homme à leurs fins glorieuſes ; que ſemblable à toi, profond dans la connoiſſance

Teach me, like thee, in various nature wiſe,
To fall with dignity, with temper riſe;
Form'd by thy converſe, happily to ſteer
From grave to gay, from lively to ſevere:
Correct with ſpirit, eloquent with eaſe,
Intent to reaſon, or polite to pleaſe.
Oh! while along the ſtream of Time thy name
Expanded flies, and gathers all its fame;
Say, ſhall my little bark attendant ſail,
Purſue the triumph, and partake the gale?
When ſtateſmen, heroes, kings, in duſt repoſe,
Whoſe ſons ſhall blush their fathers were thy foes,
Shall then this verſe to future age pretend
Thou wert my guide, philoſopher, and friend?
That urg'd by thee, I turn'd the tuneful art
From ſounds to things, from fancy to the heart;
For Wit's falſe mirror held up Nature's light;
Shew'd erring Pride, WHATEVER IS, IS RIGHT;
That REASON, PASSION, anſwer one great aim;
That true SELF-LOVE and SOCIAL are the ſame;
That VIRTUE only makes our Bliſs below;
And all our Knowledge is, OURSELVES TO KNOW.

des

des variétés de la Nature, je puiſſe tomber avec dignité & m'élèver avec modération ; que, formé par tes diſcours, j'apprenne à paſſer heureuſement du grave à l'enjoué, du vif au ſévère ; à être exact avec feu, éloquent ſans fard, attentif à la raiſon, & habile à plaire. O! tandis que ton nom vole à pleines voiles ſur le cours du tems & qu'il accumule la gloire, ma petite barque pourra-t-elle ſuivre, courir vers le triomphe & partager le ſouffle favorable ? Lorſque les Hommes d'État, les Hétos & les Rois repoſeront dans la pouſſière, eux dont les fils rougiront que leurs Pères ayent été ſes ennemis (1), mes vers apprendront-ils à la Poſtérité, que tu fus mon guide, mon Philoſophe & mon Ami ? qu'excité par toi, ma Muſe, quitta les ſons pour s'élever aux choſes, & paſſa de l'imagination au cœur ? qu'au lieu de l'éclat trompeur

(1) Mylord Bolingbroke, à qui cette Épitre eſt adreſſée, eut la plus grande part aux Négociations de la Paix d'Utrecht ; mais la Reine Anne étant morte peu de tems après la ſignature de ce Traité, dont la Nation Britannique étoit très-mécontente, on voulu rechercher la conduite de ceux qui avoient été à la tête des Affaires, ſous le règne de cette Princeſſe ; & l'on attaqua Bolingbroke qui, prudemment, ſe ſauva en France. Son nom fut effacé du Tableau des Pairs, ſes Armes briſées, & ſes biens confiſqués.

de l'eſprit, je fis briller la lumière de la Nature; que je fis voir à l'Orgueil qui s'abuſe, que tout ce qui eſt, eſt bien; que la Raiſon & la Paſſion ſont données pour une ſeule grande fin; que le véritable Amour-propre & l'Amour ſocial ſont le même; que la Vertu ſeule fait ici-bas notre bonheur, & que tout l'objet de notre connoiſſance eſt de nous connoître.

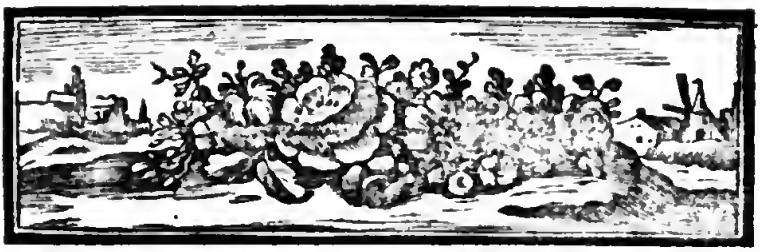
LES PRINCIPES
DE LA MORALE,
OU
TRADUCTION EN VERS
DE
L'ESSAI SUR L'HOMME;

PAR M. L'ABBÉ DURESNEL,
de l'Academie Françoiſe.

SOMMAIRE.

DE la nature & de l'état de l'Homme en général, & par rapport à l'Univers. La Raiſon ne peut juger de l'Homme, qu'en le conſidérant comme deſtiné à habiter ce Monde viſible. L'ignorance où nous ſommes du rapport de ce Monde avec les autres parties qui compoſent l'Univers, eſt la ſource de nos plaintes contre la Providence. Folie & injuſtice de ces plaintes. Pour ſentir la ſageſſe de Dieu dans la formation de l'Homme, il faudroit comprendre toute l'économie des deſſeins de Dieu. Impoſſibilité où l'Eſprit Humain eſt de pénétrer cette économie. Il en connoît cependant aſſez, pour voir que l'Homme a toute la perfection qui convient au rang & à la place qu'il occupe parmi les Êtres créés. C'eſt en partie ſur l'ignorance des événemens futurs, & en partie ſur l'eſpérance du bonheur à venir, qu'eſt fondé ſon bonheur préſent. Ses erreurs & ſa miſere viennent d'un orgueil démeſuré, qui aſpire à des connoiſſances & à des perfections dont l'Humanité n'eſt pas capable. Il ſe regarde comme l'objet final de la Création, & veut dans le Monde Moral

une perfection qui n'eſt point dans le Monde Phyſique, & qui ne peut être dans les choſes créées. Il ambitionne tout à la fois les perfections des Anges, & les qualités corporelles des Bêtes. Plus de fineſſe, plus de ſenſibilité dans les organes de ſes ſens, le rendroit miſérable. Dans l'Univers viſible il y a un ordre, une gradation de perfections entre les Créatures, d'où réſulte une ſubordination des unes aux autres, & de toutes les Créatures à l'Homme. Gradation de ſentiment, d'inſtinct, de penſée, de réflexion & de raiſon. La Raiſon donne à l'Homme la ſupériorité ſur tous les autres Animaux, & le dédommage bien des qualités qu'ils ont au-deſſus de lui. L'union, le bonheur & la conſervation de toutes les Créatures, & même de l'Univers, dépend de l'ordre, de la gradation, & de la ſubordination qui règnent entre elles & entre les parties qui forment l'Univers. Le moindre dérangement dans une ſeule de ſes parties, entraîneroit la deſtruction du tout. Il en faut donc conclure que tout ce qui eſt, eſt bien; que l'Homme eſt auſſi parfait, auſſi heureux qu'il peut être; & que, tant par rapport à ſon état préſent, qu'à ſon état futur, il doit ſe réſigner entièrement aux ordres de la Providence.



LES PRINCIPES DE LA MORALE, OU *ESSAI SUR L'HOMME.*

EPITRE PREMIÈRE.

Sors de l'enchantement, Milord (1); laiſſe au vulgaire
Le ſéduiſant eſpoir d'un bien imaginaire :
Fuis le faſte des Cours, les honneurs, les plaiſirs;
Ils ne méritent point de fixer tes deſirs.
Eſt-ce à toi de groſſir cette foule importune,
Qui court auprès des Rois encenſer la fortune ?
Viens; un plus grand objet, des ſoins plus importans,
Doivent de notre vie occuper les inſtans.

(1) Henri Saint-Jean, Comte de Bolingbroke, ci-devant Secrétaire & Miniſtre d'Etat de la Reine Anne.

Ce grand objet, c'eſt l'Homme, étonnant labyrinte,
Où d'un plan régulier l'œil reconnoît l'empreinte;
Champ fécond, mais ſauvage, où par de ſages loix
La Roſe & le Chardon fleuriſſent à la fois.
Voyons à quel deſſein le Ciel nous a fait naître;
Que l'Homme dans mes Vers apprenne à ſe connoître;
De ſon cœur ténébreux ſondons la profondeur;
Juſques dans ſa baſſeſſe admirons ſa grandeur.
L'un fier de ſes talens, enflé de ſa ſcience,
Ne croit rien d'impoſſible à ſon intelligence.
Pour ces dons précieux l'autre plein de mépris,
De ſa propre raiſon ſemble ignorer le prix.
Rappellons-les tous deux à ſa lumière pure;
Et cherchons les ſentiers où marche la Nature.
Que par nous éclairé ſur ſes vrais intérêts,
L'Homme rougiſſe enfin de ſes vœux indiſcrets.
Qu'il reconnoiſſe ici ſes vertus & ſes vices;
Et bravant de l'erreur les dangereux caprices,
Contre les vains diſcours de l'aveugle Mortel,
Eſſayons de venger les Loix de l'Eternel.
Si tu veux éviter les écueils ordinaires,
Où ſe briſe l'orgueil des Eſprits téméraires,
Sur des Mondes ſans nombre éloignés de tes yeux,
Garde-toi de porter des regards curieux.
Cherche Dieu dans ce Monde, où ſa vive lumière
S'offre de toutes parts à ta foible paupière.

Digitized By Google

Tu ne peux d'un regard voir les reſſorts divers,
Dont le parfait concert entretient l'Univers ;
Pénétrer par quel art la Puiſſance Suprême,
Des Tourbillons errans a réglé le ſyſtême ;
Parcourir les Soleils, les Globes radieux,
Et les Êtres divers qui rempliſſent les Cieux :
Et tu veux des Décrets qui formèrent le Monde,
Comprendre clairement la ſageſſe profonde ?
Dans les liens du corps ton eſprit arrêté,
Au céleſte Conſeil a-t-il donc aſſiſté ?
Eſt-ce une Main divine, ou toi, Foibleſſe humaine,
Qui formas, qui ſoutiens cette inviſible chaîne,
Dont l'effort inſenſible attire tous les corps,
Et qui les attirant dirige leurs reſſorts ?
Préſomptueux Mortel ! ta raiſon inquiète,
Voudroit approfondir quelle cauſe ſecrète
T'a formé ſi petit, ſi foible, & ſi borné.
Mais d'abord, apprens-moi, pourquoi tu n'es pas né
Plus foible, plus petit, plus borné dans tes vues ?
Fais-moi ſentir pourquoi juſques au ſein des Nues,
Les Chênes élevant leurs ſuperbes rameaux,
Laiſſent ramper ſous eux les foibles Arbriſſeaux ?
Tu vois de Jupiter les brillans Satellites ;
Dis, par quelle raiſon fixés dans leurs limites,
De l'Aſtre qui les guide ils n'ont pas la grandeur ?
Si des Décrets Divins la ſage profondeur

Au plan le plus parfait donnant la préférence,
Doit enfanter un Monde où brille ſa puiſſance;
Où, quoique ſéparé, rien ne ſoit déſuni;
Où croiſſant par dégrés juſques à l'infini,
Les Êtres différens, ſans laiſſer d'intervalle,
Gardent dans leurs progrès une juſteſſe égale?
Si pour remplir ce tout que Dieu forme à ſon gré,
Parmi les Animaux l'Homme occupe un dégré,
Le ſeul point eſt de voir ſi le Ciel équitable
L'a placé dans un rang qui lui ſoit convenable.
Dans l'Homme, tel qu'il eſt, ce qui paroît un mal,
Eſt la ſource d'un bien dans l'ordre général.
L'œil, qui ne voit d'un tout qu'une ſeule partie,
Pourra-t-il la juger bien ou mal aſſortie?
Lorſque le fier Courſier ſaura pour quel deſſein
L'Homme l'aſſujettit à recevoir un frein,
Précipite ſa courſe au travers de la plaine,
Le modère à ſon gré quand la fougue l'entraîne;
Lorſque le Bœuf tardif preſſé par l'aiguillon,
Saura pour quel uſage il ouvre un dur ſillon,
Par quel noble deſtin couronné de guirlandes
Du Peuple de Memphis il reçoit les offrandes;
Nos eſprits affranchis de folles viſions,
Ne verront plus en nous de contradictions;
L'Orgueil humain alors aura droit de connoître,
Pourquoi de ſes penchans & l'eſclave & le maître,

Avec tant de foibleſſe il joint tant de grandeur ;
Pourquoi, toujours en guerre avec ſon propre cœur,
Tantôt il ſe rabaiſſe au-deſſous de lui-même,
Et s'élève tantôt juſqu'à l'Être Suprême.
Ne ſoutenez donc plus que l'Homme eſt imparfait.
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet.
Tout annonce dans lui la ſageſſe profonde
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce Monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point ;
Son tems n'eſt qu'un moment, ſon eſpace qu'un point.
Au milieu des tranſports que ton orgueil t'inſpire,
Dans le ſombre avenir tu voudrois pouvoir lire.
De Nuages épais pour toi toujours couvert,
Le Livre du Deſtin pour Dieu ſeul eſt ouvert.
Ce qu'il cache à la Brute, à l'Homme il le révèle ;
Et ce qu'il cache à l'Homme, à l'Ange il le décèle.
Quel Être ici pourroit ſans cette obſcurité,
Couler ſes triſtes jours avec tranquillité ?
Cet innocent Agneau que ta faim meurtrière
Condamnera ce ſoir à perdre la lumière,
S'il avoit ta raiſon, s'il prévoyoit ſon ſort,
Dans une paix tranquille attendroit-il la mort ?
Juſqu'à l'inſtant fatal qui termine ſa vie,
Il paît en bondiſſant l'herbe tendre & fleurie ;
Sans crainte, ſans ſoupçon, au milieu du danger,
Il careſſe la main qui le doit égorger.

Heureux aveuglement! heureuſe incertitude,
Qui cache l'avenir à notre inquiétude?
Myſtère que le Ciel renferme dans ſon ſein,
Pour conduire tout Être à remplir ſon deſtin!
Ainſi tout obéit à ce pouvoir immenſe,
Qui pèſe l'Univers en ſa juſte balance;
Qui voit d'un œil égal, dans un parfait repos,
Un Paſſereau tomber, ou périr un Héros;
Des Nuages légers en vapeurs ſe réſoudre,
Ou des Cieux ébranlés à grand bruit ſe diſſoudre;
De fragiles Roſeaux plier au gré du vent,
Ou des Mondes entiers rentrer dans le néant.
Joignons donc à l'eſpoir une humble défiance;
Et craignons les écarts où jette la ſcience;
Attendons que la mort, ce Maître univerſel,
Découvre à nos eſprits les Loix de l'Eternel.
Regarde l'Indien, dont l'eſprit ſans culture
N'a point l'art d'altérer les dons de la Nature;
Il voit Dieu dans les airs, il l'entend dans les vents;
Son ſavoir ne va point au-delà de ſes ſens.
Il s'arrête avec eux aux ſeules apparences.
Sa raiſon n'étend point ſes foibles connoiſſances
Au-delà du Soleil & des corps radieux
Que ſon œil apperçoit dans la voûte des Cieux.
Cependant ſecouru par la ſimple Nature,
Pour tromper ſes ennuis, il croit, il ſe figure

Un ſéjour plus heureux conforme à ſes deſirs,
Où, ſans aucun mélange, il attend des plaiſirs.
Au-delà de ces Monts qui terminent ſa vue,
Il imagine un Monde, une Terre inconnue,
Que de vaſtes Forêts mettront en ſûreté
Contre les attentats d'un Vainqueur redouté.
Il ſe peint dans les Mers une Iſle fortunée,
Où maître de lui-même & de ſa deſtinée,
Quelque Dieu bienfaiſant enfin rompra ſes fers,
Et le conſolera des maux qu'il a ſoufferts.
Les Eſprits infernaux, dans l'horreur des ténèbres,
Ne l'y troubleront plus ſous des formes funèbres;
Dans ces paiſibles lieux les armes des Chrétiens
N'iront plus lui ravir ſon repos ni ſes biens.
Il ne deſire point cette céleſte flamme,
Qui des purs Séraphins dévore & nourrit l'ame :
Mais content d'exiſter, il attend l'heureux jour
Où porté tout à coup dans un autre ſéjour,
Il ira, jouiſſant d'une plus douce vie,
Habiter des Humains la commune Patrie.
Va, plus ſage que lui dans ta prévention,
Imaginer en tout quelque imperfection;
Prends follement en main ton injuſte balance;
Parle, élève ta voix contre la Providence.
Dis que le Créateur, en ſes dons inégal,
Là, te paroît avare, ici, trop libéral;

Renverſe pour toi ſeul les Loix de la Nature;
Fais divers changemens en chaque Créature;
Arbitre ſouverain des biens & des plaiſirs,
Réforme l'Univers au gré de tes déſirs;
Oſe accuſer du Ciel l'éternelle Sageſſe,
S'il n'épuiſe pour toi ſes ſoins & ſa tendreſſe;
S'il ne joint aux faveurs que te fait ſa bonté,
L'irrévocable ſceau de l'immortalité.
Sois le Dieu de ton Dieu; ne ſuis que ton caprice;
Place-toi ſur ſon Trône; & juge ſa Juſtice.
Aveugle en ſes déſirs, l'Orgueil ambitieux
Veut ſortir de ſa ſphère & s'élever aux Cieux;
L'Orgueil de toute erreur fut la cauſe première;
Les Anges éblouïs par ſa fauſſe lumière,
Au Dieu qui les créa voulurent s'égaler;
Aux Anges à ſon tour l'Homme veut reſſembler.
Changer l'ordre établi par la Cauſe Suprême,
C'eſt prétendre, comme eux, s'égaler à Dieu même.
Pourquoi, ſe préſentant à nos yeux tour-à-tour,
Les Aſtres dans les Cieux brillent-ils nuit & jour?
Pourquoi ſur ſes pivots la Terre inébranlable,
Offre-t-elle par-tout l'utile & l'agréable?
« Je ſuis, répond l'Orgueil, l'objet de tous ces dons;
» La Nature pour moi, dans ſes efforts féconds,
» Sans jamais s'épuiſer, veille, conçoit, enfante:
» C'eſt pour mes ſeuls beſoins, que ſa main bienfaiſante

» Fertiliſe les champs, embellit les jardins,
» Fait éclore la roſe & mûrir les raiſins;
» Les mines, les métaux, les tréſors de la Terre,
» Sont des biens que pour moi dans ſon ſein elle enſerre;
» Les vents impétueux qui ſoulèvent les mers,
» Sont faits pour me porter en des climats divers;
» Ce Soleil qui fournit ſa brillante carrière,
» Ne répand que pour moi ſes feux & ſa lumière;
» Et ce vaſte Univers, mon ſuperbe palais,
» M'offre un trône éclatant dont les Cieux ſont le dais ».
Mais lorſqu'un Vent, porté ſur ſes aîles rapides,
Souffle de toutes parts des vapeurs homicides;
Lorſque la Terre, ouvrant ſes gouffres redoutés,
Avec leurs habitans engloutit les cités;
Lorſque, pour ſubmerger des Nations entières,
La Mer s'enfle, mugit, & force ſes barrières;
Lorſque tout eſt en bute à de ſi rudes coups,
Répondez; la Nature agit-elle pour vous?
« Oui, ſans doute, toujours la Cauſe Univerſelle
» A ſes premières loix attentive & fidelle,
» De l'ordre général maintenant le lien,
» Permet un mal léger pour produire un grand bien:
» Si des exceptions, rares & paſſagères,
» Dérangent de ſon cours les règles ordinaires,
» Ce déſordre apparent l'entretient en effet.
» Eſt-il rien ici-bas qui puiſſe être parfait? »

Pour tout Être créé cette règle eſt égale.
L'Homme doit-il ſortir de la loi générale,
Si tout dans l'Univers, ſujet au changement,
Se combat, ſe détruit, & change inceſſamment?
Si de l'Être Éternel la ſageſſe infinie
Du Monde par le trouble entretient l'harmonie,
Pourquoi prétendez-vous qu'exempt de paſſions,
L'Homme ſoit inſenſible à leurs impreſſions?
Si l'ordre eſt affermi par d'affreuſes tempêtes,
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes,
Qu'un Néron, qu'un Cromwel, puiſſent le renverſer?
C'eſt un ſecret Orgueil qui vous le fait penſer.
Mais Dieu ne peut-il pas aſſujettir le vice
A ſervir aux deſſeins formés par ſa juſtice?
La raiſon doit porter un jugement égal
Sur l'ordre naturel, & ſur l'ordre moral.
Le Ciel, dans le premier, vous paroît équitable;
Pourquoi dans le ſecond ſeroit-il condamnable?
Sur ces points, au-deſſus de notre entendement,
L'eſprit ne peut former qu'un vain raiſonnement.
A ſuivre nos projets tout ſeroit en ce Monde
Dans un concert parfait, dans une paix profonde.
Nous voudrions que l'Homme, ami de la vertu,
De déſirs vicieux ne fût point combattu;
Que l'air ne fût jamais obſcurci de nuages,
Ni le calme des mers troublé par des orages;

Et

Et que le cœur conduit par la loi du devoir ;
Jamais des paſſions ne ſentît le pouvoir.
Mais des fiers Élémens l'éternelle diſcorde
Fait que le Monde entier ſe conſerve & s'accorde ;
Et ſans les paſſions qui viennent l'agiter,
L'Homme inſenſible à tout pourroit-il ſubſiſter ?
Mais quel eſt ſon objet ? que ſes vœux ſont étranges !
Quelquefois affligé d'être au deſſous des Anges,
Il aſpire à leur ſort ; que dis-je ! ſes ſouhaits,
S'il n'eſt encor plus grand, ne ſont point ſatisfaits.
Quelquefois peu content des dons de la Nature,
Il ſe plaint que de l'Ours il n'a pas la fourrure,
La viteſſe du Cerf, la force du Taureau.
Homme trop aveuglé ! toi, qui dès le berceau
Crois que les Animaux ſont faits pour ton uſage,
Quand tous leurs attributs deviendroient ton partage ;
Par les dons que le Ciel a répandu ſur eux,
Serois-tu plus parfait, ſerois-tu plus heureux ?
De leurs corps différens l'admirable ſtructure,
Annonce la bonté de la ſage Nature.
Libérale pour tous, mais ſans profuſion,
Elle a pour chacun d'eux la même attention.
Dans l'un l'agilité compenſe la foibleſſe (1) ;

(1) [*Dans l'un l'agilité compenſe la foibleſſe*] C'eſt un axiome reconnu par tous les Anatomiſtes, dit l'Auteur, que l'agilité des Animaux diminue à proportion de leur force, comme leur force au contraire augmente à proportion qu'ils ont moins d'agilité.

L'autre a reçu la force au défaut de l'adreſſe ;
Et meſurant en eux les ſecours aux beſoins,
Le Créateur fait voir ſa ſageſſe & ſes ſoins.
Il forma leurs reſſorts ; il régla leur figure
Sur les diverſes fins qu'ils ont dans la Nature ;
L'Inſecte le plus vil, le plus lourd Animal
Ont, pour y parvenir, un avantage égal ;
Chacun d'eux eſt heureux, & jouit de la vie,
Sans que l'état d'un autre attire ſon envie.
Pour oſer accuſer le Ciel de dureté,
De la commune loi l'Homme eſt-il excepté ?
Quoi ! l'Homme qui ſe dit & ſage, & raiſonnable,
Mécontent de ſon ſort, vivra ſeul miſérable ?
S'il ne poſſède tout, il croira n'avoir rien ?
Homme, pour être heureux, tu n'as qu'un ſeul moyen :
C'eſt de vivre content des dons de la Nature,
Et de te conformer à leur juſte meſure.
Si l'œil, du microſcope imitant les effets,
Dans le même dégré groſſiſſoit les objets,
De quoi nous ſerviroit une ſemblable vue ?
Sur de petits objets bornant ſon étendue,
L'œil verroit d'un Ciron les reſſorts curieux,
Et ne jouiroit plus du ſpectacle des Cieux.
Donnez à tous les ſens plus de délicateſſe ;
Du toucher par dégrés augmentez la fineſſe ;
Senſible au moindre choc, tremblant au moindre effort,
L'Homme craindroit toujours la douleur ou la mort.

Que des corps odorans les flèches inviſibles
Fiſſent ſur le cerveau des effets plus ſenſibles,
Des parfums les plus doux la violente odeur
Deviendroit le tourment de la tête & du cœur.
D'un ſentiment plus vif ſi l'oreille munie
Des Sphères dans leurs cours entendoit l'harmonie,
Comment parmi ce bruit trouver quelques plaiſirs
Au murmure des Eaux, au ſouffle des Zéphirs?
Reconnoiſſez enfin la Sageſſe Éternelle
Dans les dons qu'en naiſſant chaque Être reçoit d'elle:
Dans ceux qu'elle refuſe, adorez ſa bonté.
Parmi les Animaux, quelle diverſité!
Quelle gradation trouvons-nous établie,
Depuis les Vermiſſeaux, dont la Terre eſt remplie,
Juſqu'à l'Homme, ce Chef, ce Roi de l'Univers!
Entre leurs facultés que de dégrés divers!
Sous les voiles obſcurs qui couvrent ſa paupière,
La Taupe ne peut voir l'éclat de la lumière;
Mais rien n'échappe au Linx: à ſes yeux pénétrans
Les corps les plus épais deviennent tranſparens.
Dans l'ombre de la nuit, par le ſeul bruit guidée,
La Lionne pourſuit la Biche intimidée. (1)

(1) [*La Lionne pourſuit la Biche intimidée.*] Lorſque les Lions des Déſerts de l'Afrique vont, dit l'Auteur, à l'entrée de la nuit, chercher leur proie dans les Forêts, ils pouſſent d'abord de grands rugiſſemens, qui effrayent les autres Bêtes, & leur font prendre

L'odorat, dans le Chien, par un prompt jugement,
Sur d'inviſibles pas le conduit ſûrement.
Des Oiſeaux aux Poiſſons, pour la voix, pour l'ouïe,
Rapprochez, s'il ſe peut, la diſtance infinie.
Contemplez l'Araignée en ſon réduit obſcur:
Que ſon toucher eſt vif, qu'il eſt prompt, qu'il eſt ſûr!
Sur ſes pièges tendus, ſans ceſſe vigilante,
Dans chacun de ces fils elle paroît vivante.
Par quel art merveilleux l'Abeille dans nos champs
Va-t-elle s'enrichir des tréſors du Printems!
Par quel diſcernement ſait-elle nous extraire
Des ſucs les plus mortels un préſent ſalutaire?
Dans ce qu'on nomme inſtinct, que de variété!
Éléphant, ſi connu par ta docilité,
Toi, qui de la raiſon parois avoir l'uſage,
Combien ſur le Pourceau n'as-tu pas d'avantage!
Comment, par l'Homme même un inſtinct admiré,
Si près de la raiſon en eſt-il ſéparé!
O! qu'entre l'un & l'autre on voit peu de diſtance!
Pouvez-vous concevoir la ſecrete alliance
Qui joint le ſouvenir à la réflexion;
Où commence, où finit la ſéparation
Qu'entre les ſens groſſiers & la pure penſée,
La main du Créateur a pour jamais placée?

---

la fuite. Les Lions attentifs au bruit qu'elles font en fuyant, les pourſuivent, non par l'odorat, mais par l'ouie.

Donnez un même inſtinct à tous les Animaux ;
Si par les facultés vous les rendez égaux,
Vous rompez les liens de cette dépendance
Qui fait règner entr'eux l'ordre & l'intelligence :
Ils ne pourront alors s'accorder & s'unir ;
Et vous verrez ſur eux votre empire finir.
Que peuvent contre vous leur force, leur adreſſe ?
Le Ciel de la Raiſon arme votre foibleſſe ;
Il met dans ce préſent, qu'il réſerve pour vous,
L'infaillible moyen de les ſubjuguer tous.

Dans le vague des Airs, ſur la Terre, dans l'Onde,
Voyez en mouvement la Nature féconde,
Travailler ſans relâche à peupler l'Univers ;
Parcourez, raſſemblez tous les Êtres divers ;
Commencez par le Dieu qui leur donne la vie ;
Quel ſpectacle étonnant ! quelle chaîne infinie !
Eſprits purs dans les Cieux, Hommes, Poiſſons, Oiſeaux,
Habitans de la Terre, & des Airs & des Eaux,
Inſectes différens que l'œil découvre à peine ;
Briſez un des anneaux qui forment cette chaîne,
De l'aſſemblage entier l'équilibre eſt perdu,
Et tout dans le cahos ſe trouve confondu.

Si chaque Tourbillon où nagent les Planètes,
Se meut différemment ſelon des Loix ſecrètes ;
Si conſervant toujours un ordre merveilleux,
Il forme, il affermit l'aſſemblage des Cieux :

Qu'une ſeule Planète en rompe l'harmonie,
Des autres Tourbillons tout-à-coup déſunie,
Elle entraîne en tombant tous les globes divers,
Qui par leur union forment cet Univers.
De ſon centre ébranlé la Terre dérangée
Sera dans le cahos au même inſtant plongée;
Les Aſtres, les Soleils, l'un ſur l'autre entaſſés,
Par les globes voiſins ne ſont plus balancés;
Dans le trouble & l'horreur la Nature expirante
Juſqu'au Trône de Dieu porteroit l'épouvante.
Pour répondre aux déſirs de l'Homme ambitieux,
Faudra-t-il renverſer & la Terre & les Cieux?
Si dans le Corps Humain chaque membre rebelle
A ce que lui preſcrit une Loi naturelle,
A d'autres fonctions ſe vouloit attacher;
Si le pied vouloit voir; ſi l'œil vouloit marcher;
Si la main au travail uniquement bornée
Prétendoit de la tête avoir la deſtinée;
Enfin ſi chacun d'eux ſe faiſoit un tourment
D'obéir à l'eſprit, dont ils ſont l'inſtrument:
Quelle confuſion! N'en eſt-il pas de même,
Quand l'Homme révolté contre l'Être Suprême,
De tout Être créé le mobile & l'eſprit,
Veut ſortir de la règle & de l'ordre preſcrit?
De ce vaſte Univers les diverſes parties
Sont pour former un Tout ſagement aſſorties:

De ce Tout étonnant la Nature eſt le corps ;
L'Éternel en eſt l'ame, en conduit les reſſorts ;
Et s'il ſe cache aux yeux, les traits de ſa puiſſance
Annoncent à l'eſprit ſon auguſte préſence :
En fabriquant la Terre, en conſtruiſant les Cieux,
Il eſt également puiſſant & glorieux ;
En tous lieux il s'étend, ſans avoir d'étendue ;
Sans être diviſé, par-tout il s'inſinue ;
Des eſprits & des corps c'eſt l'inviſible appui ;
Et tout Être vivant reſpire, agit en lui.
Il donne, & ne perd rien ; il produit, il opère,
Sans que jamais ſa force, ou ſe laſſe, ou s'altère ;
Il ſe montre à nos yeux auſſi ſage, auſſi grand,
Dans le moindre Ciron, que dans un Éléphant ;
Dans un Homme ignoré ſous une humble chaumière,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumière.
Le foible & le puiſſant, le grand & le petit,
Tout devant ſes regards tombe, s'anéantit.
Sa ſubſtance pénètre & le Ciel & la Terre,
Les remplit, les ſoutient, les joint & les reſſerre.
Rougis donc, ô Mortel ! de ta préſomption ;
Et ne nomme plus l'ordre un imperfection.
Ce qui paroît un mal à notre foible vue,
Eſt de notre bonheur une ſource inconnue ;
Rentre enfin dans toi-même, & d'un eſprit ſoumis
Contente-toi du rang où l'Éternel t'a mis.

Sois ſûr que dans ce Monde, ou dans quelqu'autre Sphère,
Dans les bras de ton Dieu tu trouveras un Père;
Et qu'en lui ſoumettant ton eſprit & ton cœur,
Chaque pas que tu fais, te conduit au bonheur.
Dans le moment fatal qui finit ta carrière,
Ainſi que dans l'inſtant où tu vois la lumière,
Toujours cher à ſes yeux, ne crains rien pour ton ſort;
S'il préſide à ta vie, il préſide à ta mort.
La Nature n'eſt pas une aveugle puiſſance;
C'eſt un art qui ſe cache à l'humaine ignorance.
Ce qui paroît haſard eſt l'effet d'un deſſein,
Qui dérobe à tes yeux ſon principe & ſa fin.
Ce qui, dans l'Univers te révolte & te bleſſe,
Forme un parfait accord qui paſſe ta ſageſſe.
Tout déſordre apparent eſt un ordre réel,
Tout mal particulier un bien univerſel;
Et bravant de tes ſens l'orgueilleuſe impoſture,
Conclus que tout eſt bien dans toute la Nature.

SOMMAIRE.

DE la nature & de l'état de l'Homme par rapport à lui-même, conſidéré comme individu. Il n'eſt pas fait pour étudier la nature de Dieu, mais pour s'étudier lui-même. L'Homme eſt un mélange de grandeur & de baſſeſſe, de lumière & d'obſcurité, de perfections & d'imperfections, de force & de foibleſſe. Combien il eſt borné dans ſes connoiſſances. Deux principes de nos actions, l'Amour-propre & la Raiſon. Tous deux ſont également néceſſaires : quoique très-différens, ils tendent au même but. L'Homme ne peut être heureux, qu'autant qu'il ſait les accorder entre eux, & les renfermer dans leurs juſtes bornes. Les Paſſions ſont des modifications de l'Amour-propre : elles ſont d'une grande utilité à l'Homme en particulier, & à la Société en général. Il ne s'agit pas de détruire les paſſions, mais de les gouverner & de les tempérer les unes par les autres. De la Paſſion dominante. Elle eſt néceſſaire pour faire entrer les Hommes dans les différentes vues que la Providence a ſur eux, & pour donner plus de force à leurs vertus & à leurs bonnes qualités.

Mélange de Vices & de Vertus dans notre nature. Ils ſe touchent de près. La diſtinction de leurs limites eſt néanmoins certaine & évidente. Quel eſt l'office de la raiſon. Combien le vice eſt odieux par lui-même, & combien facilement les Hommes s'y laiſſent aller. La Providence ſe ſert néanmoins des vices, des paſſions & des imperfections de l'Homme pour l'accompliſſement de ſes deſſeins, & pour le bien général de la Société. C'eſt la Sageſſe Divine qui diſtribue aux différens ordres du Genre-humain d'heureuſes foibleſſes, d'où réſultent leur dépendance, leur union, leur force. C'eſt par cette raiſon qu'il eſt des Paſſions propres à chaque âge, à chaque état, à chaque caractère. Ainſi la Sageſſe de Dieu brille juſques dans les imperfections de l'Homme.

ÉPITRE II.

NE ſonde point de Dieu l'immenſe profondeur ;
Travaille ſur toi-même, & rentre dans ton cœur.
L'étude la plus propre à l'Homme, eſt l'Homme même.
Quel mêlange étonnant, quel étrange problême !
En lui que de lumière & que d'obſcurité !
En lui quelle baſſeſſe & quelle majeſté !
Il eſt trop éclairé pour douter en Sceptique,
Trop foible pour s'armer de la vertu Stoïque.
Seroit-il en naiſſant au travail condamné ?
Aux douceurs du repos ſeroit-il deſtiné ?
Tantôt de ſon eſprit admirant l'excellence,
Il penſe qu'il eſt Dieu, qu'il en a la puiſſance ;
Et tantôt gémiſſant des beſoins de ſon corps,
Il croit que de la Brute il n'a que les reſſorts.
Ce n'eſt que pour mourir, qu'il eſt né, qu'il reſpire ;
Et toute ſa raiſon n'eſt preſque qu'un délire.
S'il ne l'écoute point, tout lui devient obſcur ;
S'il la conſulte trop, rien ne lui paroît ſûr.
Cahos de paſſions, & de vaines penſées,
Admiſes tour-à-tour, tour-à-tour repouſſées ;
Dans ſes vagues déſirs, incertain, inconſtant,
Tantôt fou, tantôt ſage, il change à chaque inſtant ;

Également rempli de force & de foibleſſe,
Il tombe, il ſe relève, & retombe ſans ceſſe.
Seul il peut découvrir l'obſcure vérité;
Et d'erreur en erreur il eſt précipité;
Créé maître de tout, de tout il eſt la proie;
Sans ſujet il s'afflige, ou ſe livre à la joie;
Et toujours en diſcorde avec ſon propre cœur,
Il eſt de la Nature & la honte & l'honneur.
Va, ſublime Mortel, fier de ton excellence;
Ne crois rien d'impoſſible à ton intelligence;
Le compas à la main meſure l'Univers;
Regle à ton gré le flux & le reflux des Mers;
Fixe le poids de l'Air; & commande aux Planètes;
Détermine le cours de leurs marches ſecrètes;
Soumets à ton calcul l'obſcurité des Tems;
Et de l'Aſtre du Jour conduis les mouvemens.
Va, monte avec Platon juſques à l'Empirée;
Cherche la vérité dans ſa ſource ſacrée;
Et joignant la folie à la témérité,
Plonge-toi dans le ſein de la Divinité;
Dans ton aveugle orgueil inſtruis l'Être Suprême;
Apprends à gouverner à la Sageſſe même;
Et déchu de l'eſpoir qui ſéduiſoit ton cœur,
Rentre dans ton néant, rougis de ton erreur.
Des céleſtes Eſprits la vive intelligence
Regarde avec pitié notre foible ſcience.

Newton, le grand Newton, que nous admirons tous,
Eſt peut-être pour eux, ce qu'un Singe eſt pour nous.
Toi, qui juſques aux Cieux oſes porter ta vue,
Qui crois en concevoir & l'ordre & l'étendue;
Toi, qui veux dans leur cours leur preſcrire la loi,
Sais-tu règler ton cœur, ſais-tu règner ſur toi?
Ton eſprit qui, ſur tout vainement ſe fatigue,
Avide de ſavoir, ne connoît point de digue;
De quoi par ſes travaux s'eſt-il rendu certain?
Peut-il te découvrir ton principe & ta fin?
Deux puiſſances dans l'Homme exercent leur empire;
L'une eſt pour l'exciter, l'autre pour le conduire:
L'Amour-propre dans l'ame enfante le déſir,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaiſir:
La Raiſon le retient, le guide, le modère,
Calme des paſſions la fougue téméraire.
L'un & l'autre d'accord nous donnent le moyen
Et d'éviter le mal, & d'arriver au bien.
Banniſſez l'Amour-propre, écartez ce mobile,
L'Homme eſt enſéveli dans un repos ſtérile.
Otez-lui la Raiſon, tout ſon effort eſt vain.
Il ſe conduit ſans règle, il agit ſans deſſein;
Il eſt tel qu'à la Terre une Plante attachée,
Qui végète, produit, & périt deſſéchée;
Ou tel qu'un Météore enflammé dans la nuit,
Qui courant au haſard, par lui-même eſt détruit.

L'Amour-propre en ſecret nous remue & nous preſſe,
Et toujours agité, nous agite ſans ceſſe;
La balance à la main, la Raiſon pèſe tout,
Compare, réfléchit, délibère, & réſout.
Par l'objet éloigné la Raiſon peu frappée,
Eſt d'un bien à venir foiblement occupée;
Par le plaiſir préſent l'Amour-propre excité,
Le déſire, & s'y porte avec vivacité.
Tandis que la Raiſon conjecture, examine,
L'Amour-propre plus prompt, veut, & ſe détermine.
Du penchant naturel les ſecrets mouvemens
Sont plus fréquens, plus forts, que des raiſonnemens.
La Raiſon dans ſa marche eſt prudente & timide;
Le vol de l'Amour-propre eſt ardent & rapide:
Mais pour en modérer la vive impulſion,
La Raiſon le combat par la réflexion:
L'habitude, le tems, les ſoins, l'expérience,
Répriment l'Amour-propre, & règlent ſa puiſſance.
Qu'un Scholaſtique vain, cherchant à diſcourir,
Cache la vérité, loin de la découvrir;
Que par un long tiſſu d'argumens inutiles,
Par des tours ambigus, par des raiſons ſubtiles,
Voulant tout diviſer juſques à l'infini,
Il ſépare avec art ce qui doit être uni;
Laiſſons-le par des mots obſcurcir la matière;
Sur nos raiſonnemens jettons plus de lumière.

La Raiſon, l'Amour-propre, avec le même effort,
Tendant au même but, doivent marcher d'accord.
Ils ont pour la douleur une invincible haine;
Un attrait naturel au plaiſir les entraîne:
Mais l'Amour-propre, ardent à l'aſpect du plaiſir,
Dévore avidement l'objet de ſon déſir:
La Raiſon le ménage, & d'une main habile
Prend, ſans bleſſer la fleur, le miel qu'elle diſtile.
L'Homme doit diſcerner, s'il veut ſe rendre heureux,
Du plaiſir innocent, le plaiſir dangereux.
Que ſont les Paſſions? l'Amour-propre lui-même,
Évitant ce qu'il hait, & cherchant ce qu'il aime:
D'un bien faux ou réel la prompte impreſſion
Les frappant vivement, les met en action.
Lorſque, ſans offenſer les intérêts des autres,
Leur mouvement ſe borne à contenter les nôtres,
La Raiſon les adopte, & leur donnant ſes ſoins,
Emprunte leurs ſecours dans nos juſtes beſoins:
Mais lorſque, d'un Mortel élevant le courage,
Elles ferment ſes yeux ſur ſon propre avantage,
La Raiſon applaudit à leurs nobles tranſports,
Et du nom de Vertu couronne leurs efforts.
Que le Stoïcien, ſe croyant inſenſible,
Travaille follement à ſe rendre impaſſible;
Que ſa fauſſe Vertu, ſans force & ſans chaleur,
Reſte ſans action, concentrée en ſon cœur:

Plus notre eſprit eſt fort, plus il faut qu'il agiſſe;
Il meurt dans le repos, il vit dans l'exercice;
C'eſt par les Paſſions que l'Homme eſt excité;
L'ame en tire ſa force, & ſon activité:
Loin qu'un trouble naiſſant l'épouvante & l'arrête,
Elle met à profit une utile tempête:
La vie eſt une Mer, où ſans ceſſe agités,
Par de rapides flots nous ſommes emportés:
La Raiſon, que du Ciel nous eûmes en partage,
Devient notre bouſſole au milieu de l'orage;
Et ſon flambeau divin, prompt à nous éclairer,
A travers les écueils peut ſeul nous raſſurer:
Mais de nos Paſſions les mouvemens contraires,
Sur ce vaſte Océan ſont des vents néceſſaires:
Dieu lui-même, Dieu ſort de ſon profond repos;
Il monte ſur les vents; il marche ſur les flots.
Le Déſir & l'Amour, la Joie & l'Eſpérance,
Cortège du Plaiſir, qui leur donne naiſſance,
La Crainte, le Soupçon, la Haine & le Chagrin,
Que la douleur enfante & nourrit dans ſon ſein,
Toutes ces Paſſions, entre elles combinées,
Au bonheur des Humains ont été deſtinées:
De leurs combats divers réſultent des accords
Qui forment l'union & de l'ame & du corps.
Réglez vos Paſſions; ſongez à les réduire;
Ce qui forme le cœur, pourroit-il le détruire?

Tenir

Tenir leurs mouvemens dans un ſage milieu,
C'eſt ſuivre la nature & les deſſeins de Dieu.

De l'amour des plaiſirs notre ame poſſédée,
En jouit en effet, ou les goûte en idée;
Elle agit ſans relâche, ou pour les retenir,
Ou pour s'en préparer au moins dans l'avenir.
Mais de ces paſſions la ſéduiſante amorce
A ſur le cœur de l'Homme ou plus ou moins de force;
Selon que les eſprits répandus dans le corps
Sont plus ou moins nombreux, plus foibles ou plus forts.
De-là ſe forme en nous la Paſſion régnante,
Qui toujours combattue, & toujours triomphante,
Semblable à ce Serpent du grand Légiſlateur,
Qui brava d'un Tyran le preſtige enchanteur,
Des autres paſſions ſoumet l'Orgueil rebelle,
Les dompte, les dévore, & les transforme en elle.
L'Homme en venant au jour, porte dans ſon berceau
Le principe de mort qui le mène au tombeau;
Ce germe deſtructeur, dans le cours de ſa vie,
Se mêle avec ſon ſang, y croît, s'y fortifie.
Ainſi la paſſion qui doit nous gouverner,
Acquiert ſur notre eſprit le droit de dominer;
Elle y verſe en ſecret ſa maligne influence;
Elle y transforme tout en ſa propre ſubſtance;
L'imagination ſeconde ſes efforts,
Et la rend ſouveraine & de l'ame & du corps.

Chaque jour l'habitude & nourrit, & fait croître
Ce penchant, qu'avec nous la Nature fit naître.
Lorſque ſa force agit, loin de lui réſiſter,
L'eſprit & les talens ne font que l'irriter:
Que dis-je! la Raiſon, dans le ſecret de l'ame,
Flatte cet ennemi, le ſoutient & l'enflâme;
Telle que le Soleil qui, ſouvent par ſes feux,
Rend des ſucs corrompus encore plus dangereux,
Quelle que ſoit enfin la Paſſion régnante,
Contre elle la Raiſon eſt ſouvent impuiſſante.
Orgueilleuſe Raiſon! tu ſoutiens mal tes droits.
Foible Reine! crois-tu nous preſcrire des loix?
A quelque Favori toujours abandonnée,
Tu lui laiſſes le ſoin de notre deſtinée.
A quoi donc ſe réduit ton pouvoir ſi vanté?
De tes dures leçons quelle eſt l'utilité?
Tu veux que du Plaiſir nous redoutions les charmes;
Mais pour en triompher nous donnes-tu des armes?
Ta voix, ſur nos défauts, nous force à réfléchir;
Mais que peut ton ſecours pour nous en affranchir?
De reproches amers en vain tu nous accables;
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends miſérables.
Le flambeau qu'à nos yeux tu viens ſans ceſſe offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous ſecourir.
Tu ſais juſtifier nos différens caprices;
Et du nom de Vertu tu décores nos Vices.

Tu fais dans notre cœur, par les ſoins que tu prends,
A de foibles défauts ſuccéder de plus grands.
C'eſt ainſi qu'aux humeurs faiſant changer de route,
L'Art à des maux légers fait ſuccéder la Goutte;
Et que le Médecin, fier de ce changement,
Croyant nous ſoulager, accroît notre tourment.
Cédons, conformons-nous aux loix de la Nature:
La route qu'elle trace eſt toujours la plus ſûre.
Le but de la Raiſon n'eſt pas de nous guider;
Son principal emploi ſe borne à nous garder.
C'eſt un Maître prudent, chargé de nous inſtruire,
Qui doit régler nos goûts, mais non pas les détruire;
Et de la Paſſion qui règne dans le cœur,
Être moins l'Ennemi, que le Modérateur.
Par cette Paſſion le Ciel nous détermine
Aux deſſeins qu'a formés ſa Sageſſe divine;
Elle veut, pour remplir ſes auguſtes projets,
Que chaque Homme s'attache à différens objets.
De cette Paſſion la force impérieuſe,
De tout autre penchant ſe rend victorieuſe.
A l'objet qu'elle ſuit, elle arrive toujours;
Et qui veut l'arrêter, précipite ſon cours.
Qu'un deſir effrené de gloire, de puiſſance,
Que la ſoif des tréſors, le goût de la Science,
Que l'Amour du repos, quelquefois plus touchant,
S'établiſſe en un cœur, en forme le penchant;

Chacun ſuit ſon attrait, chacun lui ſacrifie
Ses biens & ſon honneur, ſouvent même ſa vie.
Qu'au fond de ſa retraite un Moine enſeveli
Coule ſes jours en paix dans un modeſte oubli;
Qu'un Héros affamé de périls & d'alarmes,
Mette tout ſon bonheur dans la gloire des armes;
Que le Sage ſe plaiſe en ſon oiſiveté,
Et l'avide Marchand dans ſon activité;
Ils trouveront toujours la Raiſon complaiſante,
Prête à favoriſer le goût qui les enchante.
L'éternel Artiſan qui tira tout de rien,
Et qui du ſein du mal fait éclore le bien,
De ce penchant ſecret employant la puiſſance,
Décide notre cœur, en fixe l'inconſtance.
Du ſein des Paſſions ne voit-on pas ſortir
Les Vertus, dont l'effet peut moins ſe démentir;
Comme d'un ſauvageon, par une greffe utile,
En fruits délicieux ſort un arbre fertile?
Combien de fois l'Orgueil & la Haine & l'Amour,
A de nobles exploits ont-ils donné le jour?
La Colère ſupplée au Zèle, à la Vaillance;
L'Avarice eſt ſouvent mère de la Prudence;
Arrêtant dans leurs cours nos bouillantes Ardeurs,
La Pareſſe entretient la ſageſſe des mœurs;
L'Envie adouciſſant ſon impuiſſante rage,
Sert d'émulation, & ſoutient le Courage.

Eſt-il quelque Vertu qui ſe faſſe admirer,
Que la Honte où l'Orgueil ne nous puiſſe inſpirer ?
Du Vice à la Vertu, qu'il eſt peu de diſtance !
Entre eux l'Homme ſans ceſſe, & chancelle & balance.
Dans un penchant égal, lui ſervant de ſoutient,
Le poids de la Raiſon change le mal en bien.
En l'écoutant, Néron, vertueux & ſans vices,
Comme Titus, du Monde eût été les délices.
Cette fougue d'eſprit, cette fierté de cœur
Que dans Catilina je vois avec horreur, (1)
Me charme en Décius (2), me ravit & m'étonne,
Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne. (3)

(1) [*Que dans Catilina je vois avec horreur.*] Homme qui porta les vertus & les vices juſqu'aux derniers excès. Il avoit formé une conſpiration qui auroit cauſé la ruine de ſa Patrie, ſi la prudence & la fermeté de Cicéron n'avoient arrêté ſes pernicieux deſſeins. Il fut tué les armes à la main, en combattant avec un courage digne d'une meilleure cauſe.

(2) [*Me charme en Décius, me ravit & m'étonne.*] On compte trois Conſuls de ce nom, qui, en ſe jettant les armes à la main dans le plus fort de la mêlée, périrent en trois différentes batailles, après s'être, avec certaines cérémonies, dévoués aux Dieux Infernaux pour le ſalut de leurs Concitoyens.

(3) [*Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.*] Chevalier Romain, qui eut aſſez d'amour pour ſa Patrie, & aſſez bonne opinion de lui-même, pour ſe précipiter dans un gouffre qui s'étoit entr'ouvert dans l'enceinte de Rome. L'Oracle conſulté ſur ce prodige qui effrayoit le Peuple, avoit répondu que ce gouffre ne ſe refermeroit point, qu'on n'y eût jetté ce que Rome avoit de meilleur.

La même ambition ſauve & perd les États ;
Aux bons comme aux méchans fait braver le trépas,
Change un foible Soldat en Guerrier intrépide,
Et le plus grand Héros en Citoyen perfide.
Qui peut donc, ſi ce n'eſt le Dieu qui nous conduit,
Dont la voix ſépara le jour d'avec la nuit,
Démêler ce Cahos de Raiſon, de Caprices,
Ce Cahos qui confond les Vertus & les Vices ?
Comme dans les tableaux d'un Peintre ingénieux,
Des ombres & des jours l'accord induſtrieux,
Uniſſant des couleurs la teinte imperceptible,
Rend des bruns & des clairs le paſſage inſenſible :
De même, en nous cachant leurs véritables traits,
Le Vice & la Vertu ſe touchent de ſi près,
Qu'envain on chercheroit le point de la diſtance
Où la Vertu finit, où le Vice commence.
Mais quoiqu'entr'eux leurs traits paroiſſent confondus,
Prétendrez-vous qu'il n'eſt ni Vice, ni Vertus ?
Que le blanc, que le noir, avec art s'aſſortiſſent ;
Qu'entr'elles ces couleurs ſe mêlent, & s'uniſſent ;
Sur les ſimples dehors vous laiſſant décevoir,
Direz-vous qu'il n'eſt point ni de blanc, ni de noir ?
L'eſprit veut-il prouver une telle chimère ?
Le cœur le contredit, & le force à ſe taire.
Le Vice eſt regardé comme un monſtre odieux
Dans le premier inſtant qu'il paroît à nos yeux.

Mais l'horreur qui le ſuit, par dégrés diminue ;
Nous nous accoutumons à ſoutenir ſa vue ;
Bientôt le cœur pour lui ſe laiſſe intéreſſer ;
Et notre aveuglement va juſqu'à l'embraſſer.
L'Homme fixe à ſon gré l'extrémité du Vice,
Blâme par paſſion, approuve par caprice ;
Aveugle ſur lui-même, il ne voit point en lui
Les excès vicieux qu'il condamne en autrui.
Ainſi ſous cette Zone, où le cruel Borée
Aux fougueux Aquilons donne une libre entrée,
Le Lapon s'endurcit, & n'eſt point malheureux ;
Il imagine ailleurs un Ciel plus rigoureux.

Il eſt peu de Vertus dans un dégré ſuprême ;
Peu de Vices auſſi ſont portés à l'extrême ;
Mais toujours notre cœur, au-dedans diviſé,
De Vices, de Vertus, ſe trouve compoſé.
Les Fous, les Scélérats, dans leur profonde ivreſſe,
N'ont-ils pas des lueurs d'Honneur & de Sageſſe ?
Le Sage, dont le cœur par l'Amour eſt ſurpris,
N'eſt-il pas pour lui-même un objet de mépris ?
Les Hommes ne ſont bons, ou méchans, qu'en partie ;
Aux loix des Paſſions notre ame aſſujettie
Change à chaque moment, & paſſe tour-à-tour
Du Vice à la Vertu, de la Haine à l'Amour.
Tous, ſans diſtinction, le Fou, comme le Sage,
Ne connoiſſent de but que leur propre avantage.

Chacun cherche ſon bien ; mais tous, d'un pas égal,
Marchent, ſans y penſer, vers le bien général.
C'eſt à ce grand deſſein que le Maître Suprême
Fait ſervir les efforts de la Malice même,
Les Complots les plus noirs, le Caprice, l'Erreur,
Les Défauts de l'eſprit, les Foibleſſes du cœur.
C'eſt pour ce grand deſſein que Dieu, dans ſa Sageſſe,
En chaque Homme a placé quelqu'heureuſe Foibleſſe :
La honte de céder aux traits du Suborneur,
Dans le cœur d'une Fille eſt l'appui de l'Honneur :
Dans l'eſprit de la Femme une fierté ſévère,
L'empêche de brûler d'une flamme adultère.
Qui conduit les Guerriers ? C'eſt la Témérité.
Qui fait fleurir les Arts ? ſouvent la Vanité.
Et cette Vanité ſecrète & délicate,
Sans qu'un vil intérêt nous anime & nous flatte,
En charmant notre eſprit par ſes illuſions,
Enfante quelquefois de nobles actions.
Ainſi, du Créateur la Sageſſe profonde,
Se ſert de nos défauts pour le bonheur du Monde.
Pour conſerver leurs biens, pour défendre leurs jours,
Tous les Hommes entr'eux ſe doivent des ſecours :
Pour s'aider tour-à-tour le Ciel les a fait naître.
Le Père, les Enfans, les Eſclaves, le Maître,
Foibles ſéparément, ils ſont de vains efforts ;
Ils ſont en s'uniſſant, plus heureux & plus forts.

Ainſi, ſoit paſſions, ſoit beſoin, ſoit foibleſſe,
Pour la Société tout Homme s'intéreſſe ;
Et chacun s'empreſſant à procurer ſon bien,
De l'intérêt commun reſſerre le lien.
De-là, le tendre amour, l'amitié véritable,
Et ce charme ſecret qui rend la vie aimable.
De-là, vient que touchant à la fin de ſes jours,
On renonce ſans peine aux plaiſirs, aux amours ;
Que ne leur trouvant plus leur attrait ordinaire,
On ſe fait un honneur d'une Loi néceſſaire ;
Qu'on s'attend ſans murmure à recevoir la mort ;
Qu'après un long orage on la voit comme un port ;
Qu'on trouve par raiſon, ou par décrépitude,
Et le jour moins aimable, & le trépas moins rude.
Mais juſqu'à ce moment l'erreur, dans tous nos maux,
Au défaut des vrais biens nous en donne de faux.
Tant que nous reſpirons, l'opinion flatteuſe,
A charmer nos ennuis toujours ingénieuſe,
Dore par ſes rayons les nuages charmans
Qui verſent ſur nos jours de trompeurs agrémens.
Satisfait de ſes goûts, content de ſa ſcience,
Chacun a pour ſoi-même un œil de complaiſance :
Feuilletant nuit & jour des Volumes poudreux,
Dans un réduit obſcur le Savant eſt heureux :
L'Ignorant affranchi d'un travail ſi pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaiſir ſenſible :

Regardant l'avenir avec tranquillité,
Le Riche de ſon bien fait ſa félicité :
Raſſuré par les ſoins que prend la Providence,
Le Pauvre vit content malgré ſon indigence.
Vois l'Aveugle danſer : ſe plaint-il que ſes yeux
Soient pour jamais fermés à la clarté des Cieux ?
Vois le Boiteux qui chante : en eſt-il moins tranquille,
Quoiqu'à former des pas ſon pied ſoit moins agile ?
Dans les vapeurs du vin le Mendiant eſt Roi ;
Et le Sot en tout tems vit ſatisfait de ſoi.
Le Chymiſte ébloui de l'or qu'il voit en ſonge,
Prend pour réalité ce qui n'eſt qu'un menſonge ;
Et même en déplorant ſon deſtin rigoureux,
Dans le ſein de ſa Muſe un Poète eſt heureux.
Par-tout où du bonheur on regrette l'abſence,
Ne voit-on pas voler la facile eſpérance ?
Du ſecourable Orgueil, les ſoins compâtiſſans
Manquent-ils de remplir le vuide du Bon-ſens ?
La ſubite lueur de la Raiſon ſévère
Vient-elle diſſiper une aimable chimère ?
Vient-elle nous priver d'un plaiſir impoſteur ?
Un autre au même inſtant renaît dans notre cœur.
Eſt-il deſtin ſi triſte, état ſi miſérable,
Que le ſecours du tems ne rende ſupportable ?
Regardez des Humains le grand conſolateur,
L'Orgueil, leur préſenter ſon ſecours enchanteur.

Voyez la Paſſion convenable à chaque âge,
Pour régner ſur nos cœurs nous attendre au paſſage.
L'Eſpérance eſt conſtante à marcher ſur nos pas,
Sans même nous quitter à l'heure du trépas.
N'offre-t-elle à nos yeux qu'une confuſe image
Du bonheur que le Ciel nous deſtine en partage?
Cet objet conſolant nous occupe toujours,
Et répand des douceurs ſur nos plus triſtes jours.
Notre ame en ſes deſirs inquiète, égarée,
Par les liens du Corps triſtement reſſerrée,
Dans un doux avenir ſe repoſe, s'étend,
Et jouit en effet du bonheur qu'elle attend.
Dans les biens & les maux que le Ciel nous diſpenſe,
Reconnois ſa Bonté, ſa juſte Providence.
Nos Vices, nos Défauts, l'Orgueil, la Vanité,
Tournent ſouvent au bien de la Société.
Cet amour naturel qu'on reſſent pour ſoi-même,
N'eſt-il pas un préſent de la Bonté Suprême?
Par les divers beſoins que l'Homme éprouve en lui,
Il meſure, prévoit, ſoulage ceux d'autrui.
Adore donc le Ciel, ſupporte ta Foibleſſe;
Et juſqu'en ta Folie admire ſa Sageſſe.

SOMMAIRE.

DE la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à la Société. La Cauſe Univerſelle n'agit que pour une fin, mais par différentes loix. L'Univers entier eſt un Syſtème de Société. Rien n'eſt fait, ni entièrement pour lui-même, ni entièrement pour les autres. C'eſt une folie inſupportable à l'Homme, que de rapporter tout à lui-même. La Nature a travaillé pour le bonheur des Animaux les plus groſſiers, auſſi-bien que pour le bonheur de l'Homme. Chaque Être animé a ce qu'il lui faut de connoiſſance, pour arriver à la fin qui lui eſt propre. De l'Inſtinct & de la Raiſon. L'un ou l'autre produiſent le bonheur de chaque Individu. L'Inſtinct parmi les Brutes les porte à s'unir, & forme parmi elles les Sociétés. Il les commence parmi les Hommes; mais la Raiſon perfectionne leurs Sociétés, & en reſſerre plus étroitement les liens. Deſcription du premier état du Monde. La Raiſon, inſtruite par l'Inſtinct, invente les Arts. Origine des Sociétés Politiques. Le premier Gouvernement fut celui des Patriarches. L'Amour eſt le principe de la vraie Religion & du bon Gouvernement. La Crainte eſt le principe de la Superſtition & de la Tyrannie. Origine & caractère de l'Idolâtrie. L'Amour-propre éclaire les Hommes ſur leurs véritables intérêts. La Religion reprena ſes premiers droits ſur l'eſprit des Peuples. Les différentes Formes de Gouvernement qui s'établiſſent, ont pour but le Bien Public. L'Amour-propre, tout contraire qu'il paroît d'abord au bien de la Société, en devient le lien & l'appui.

ÉPITRE III.

REVIENS, il en eſt tems, de ton erreur profonde ;
Apprends, Homme borné, que le Maître du Monde,
Sans jamais s'écarter de ſon premier deſſein,
Par différens moyens tend à la même fin.
Au milieu des tranſports de l'ardente jeuneſſe,
Dans l'orgueil faſtueux qu'inſpire la richeſſe,
Dans le ſein du bonheur ou de l'adverſité,
Sois frappé nuit & jour de cette vérité.
Conſidère le Monde ; il eſt, aux yeux du Sage,
De la Société la plus parfaite image.
Vois ces chaînes d'amour, ces liens préparés
Pour réunir entre eux des Êtres ſéparés.
Au premier mouvement que reçoit la Matière,
Vois du ſein du cahos éclater la lumière,
Chaque atôme ébranlé courir pour s'embraſſer,
S'attirer tour-à-tour, s'unir, s'entrelacer.
L'Univers eſt formé ; la Puiſſance infinie
Répand dans la Nature un principe de vie ;
Les Êtres animés par ce ſouffle divin,
Se portent de concert vers une même fin,
Sans jamais écarter de la Loi qui les preſſe ;
Pour le bien général chacun d'eux s'intéreſſe.

Tu vois les Végétaux devenir l'aliment
Des Êtres que le Ciel doua de ſentiment.
Mais ceux-ci, par leur mort, changent-ils de nature ?
Ils vont aux Végétaux ſervir de nourriture.
Il n'eſt rien de durable ; & tour Etre, à ſon tour,
Sort du néant, y rentre, & reparoît au jour.
Rien n'eſt indépendant ; mais toutes les parties
Se rapportant au Tout, au Tout ſont aſſorties.
L'Ame de l'Univers, leur force & leur ſoutien,
Entr'elles les unit par un même lien.
L'Homme prête à la Brute un ſecours ſalutaire ;
Et la Brute à ſon tour à l'Homme eſt néceſſaire :
Tout donne, tout reçoit ici-bas du ſecours ;
Et le foible & le fort l'un à l'autre ont recours.
Cette chaîne ſe fuit. Réponds ; où finit-elle ?
Qui peut t'en informer ? La Puiſſance immortelle.
Homme préſomptueux, quelle erreur te ſéduit ?
Crois-tu que pour toi ſeul l'Univers ſoit produit ?
Dieu n'a-t-il travaillé que pour ta nourriture,
Pour ton amuſement, ton bien ou ta parure ?
Pour ſoulager ta faim, la Main qui dans les Champs
Engraiſſe des Agneaux les troupeaux bondiſſans,
Leur donne comme à toi les beſoins de la vie,
Et de gazon pour eux embellit la Prairie.
Crois-tu que, pour toi ſeul, formant de doux concerts,
Le tendre Roſſignol fait retentir les airs ?

Il cède aux doux tranſports de l'ardeur qui le preſſe ;
Il chante ſes plaiſirs ; il chante ſa tendreſſe.
Ce ſuperbe Courſier qui, docile à ta voix,
Marche pompeuſement ſous un riche harnois,
Eſt ſenſible aux beautés qu'il tient de la Nature,
Et partage avec toi l'orgueil de ſa parure.
Crois-tu que pour toi ſeul tant de Grains différens
Couvrent de leurs tréſors la ſurface des Champs ?
Les Oiſeaux avant toi revendiquent leur proie,
Et jouiſſent des dons que le Ciel leur envoie.
Eſt-ce encor pour toi ſeul, qu'en la riche ſaiſon
Les rayons du Soleil font jaunir la moiſſon ?
Pour prix de ſes travaux, ta main reconnoiſſante
En diſtribue au Bœuf une part abondante.
Mais combien d'Animaux rebelles à tes Loix,
Qui dédaignant le joug, habitent dans les Bois!
Arbitres de leur ſort, ſans travail & ſans peine,
Ils vivent malgré toi des fruits de ton domaine.
La Nature, attentive à leurs juſtes beſoins,
Entre tous ſes Enfans a partagé ſes ſoins.
Un Roi dans les hivers s'arme de la fourrure
Qu'à l'Ours, contre le froid, a donné la Nature.
Tandis que pour lui ſeul l'Homme croit tout formé,
Et que du Créateur il ſe croit ſeul aimé ;
« Voyez à me ſervir combien l'Homme s'empreſſe,
» Dit un vil Animal, qu'avec ſoin on engraiſſe,

» L'Homme eſt fait pour moi ſeul » : il ne peut pénétrer
Que l'Homme ne le ſert, que pour le dévorer.
Que penſez-vous de l'Homme ; eſt-il plus raiſonnable,
Et ne tombe-t-il pas dans une erreur ſemblable,
Lorſqu'à ſes ſeuls beſoins croyant tout deſtiné,
Il ne voit pas qu'au Tout il eſt ſubordonné ?

Aux Êtres ſans raiſon le Ciel, par indulgence,
De leur dernière fin cache la connoiſſance.
L'Homme ſait, il eſt vrai, qu'il eſt né pour mourir ;
Mais, lorſqu'à ſon eſprit cet arrêt vient s'offrir,
D'un avenir heureux ſon ame poſſédée
Joint un eſpoir flatteur à cette affreuſe idée.
Un nuage éternel lui dérobant le jour
Où la Mort doit venir l'enlever ſans retour,
Cet objet menaçant eſt d'autant moins terrible,
Qu'éloigné de ſes yeux il eſt preſqu'inviſible.
De concert avec nous, habile à ſe cacher,
Il approche toujours, ſans paroître approcher.
Miracle ! qui du Ciel ſignale la puiſſance.
Sans cette illuſion, le ſeul Être qui penſe
Sachant que tous ſes pas le mènent à la mort,
Pourroit-il ſans horreur enviſager ſon ſort ?
Le Dieu dont le pouvoir ſur les Êtres préſide,
Soit que le ſeul Inſtinct où la Raiſon les guide,
A pris un tendre ſoin de partager entre eux
Ce qui pouvoit les rendre auſſi parfaits qu'heureux.

Il leur donne un attrait, une règle certaine,
Dont l'inſenſible efforr au bonheur les entraîne
Et les porte roujours à remplir leur deſtin,
Soit par réflexion, ſoit même ſans deſſein.
Si par l'heureux ſecours d'une Main inviſible,
La Brute dans l'Inſtinct trouve un guide infaillible,
Qu'a-t-elle à deſirer? Voudrois-tu qu'un Docteur
Lui dictât des leçons, devînr ſon Conducteur?
La Raiſon eſt pour l'Homme un ſerviteur habile;
Mais un ſerviteur froid, pareſſeux, indocile:
Il le faut appeller dans les preſſans beſoins,
Pour forcer ſa lenteur à nous donner ſes ſoins.
L'Inſtinct ſans ceſſe agit, preſſe, avertir, excite,
Et pour ſe préſenter, n'arrend pas qu'on l'invite;
Il ne manque jamais; il eſt pour tous les rems;
La Raiſon ne nous ſert que dans quelques inſtans.
L'Inſtinct, ſans héſiter, prompt, docile & fidèle,
Va droit au but marqué par la Cauſe éternelle:
De ce but la Raiſon, libre de s'écarter,
Sort de l'ordre preſcrir, oſe lui réſiſter.
Envain de la Raiſon tu vantes l'excellence;
Doir-elle ſur l'Inſtinct avoir la préférence?
Entre ces facultés, quelle comparaiſon!
Dieu dirige l'Inſtinct, & l'Homme la Raiſon.
Sans jamais les tromper, quelle lumière sûre
Apprend aux Animaux à trouver leur pâture;

A choiſir le remède, à laiſſer le poiſon ;
A changer de demeure en changeant de ſaiſon ;
A prédire le vent, les frimats & l'orage ;
A réſiſter aux flots qui battent le rivage ;
A former en commun de ſolides travaux,
Pour établir en paix leur ſéjour dans les Eaux ?
Sans règle & ſans compas, qui montre à l'Araignée
A tracer avec art une toile alignée ?
MOIVRE, par le ſecours de divers inſtrumens,
Met-il plus de juſteſſe & d'ordre dans ſes plans (1) ?
Qui montre tous les ans à la prudente Grue,
A chercher dans l'Hiver une Terre inconnue ;
Qui préſide au Conſeil, où l'on fixe le jour
Et l'inſtant du départ, & celui du retour ?
Le moyen d'être heureux, ſans ſortir de ſoi-même,
Chaque Être l'a reçu de la Bonté Suprême.
Mais le bonheur du Tout étant le grand objet
Que Dieu s'eſt propoſé dans tout ce qu'il a fait ;
Du beſoin mutuel le concours néceſſaire
D'un bonheur réciproque eſt la ſource ordinaire.
Cet ordre unit entre eux tous les Êtres divers
Deſtinés à peupler cet immenſe Univers.

(1) [*Moivre par le ſecours de divers inſtrumens.*] M. de Moivre étoit François d'origine, & très-connu en Angleterre, & même en France, par la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'Algèbre & des Mathématiques. Il étoit fort eſtimé du célèbre Newton.

La Nature y produit, par ſa flamme féconde,
L'eſprit vivifiant qui conſerve le Monde.
L'attrait eſt général : l'Homme, les Animaux
Qui vivent dans les Bois, dans les Airs, dans les Eaux,
Commencent par s'aimer d'une ardeur naturelle :
Mais bientôt cette ardeur devenant mutuelle,
Chaque Sèxe pour l'autre éprouve un feu commun,
Qui, les réuniſſant, des deux n'en forme qu'un.
De ce ſecond amour un autre prend la place :
Ils tranſmettent leur ſang ; ils s'aiment dans leur race ;
Les Bêtes, les Oiſeaux par cet amour pouſſés,
A ſervir leurs petits ſe montrent empreſſés :
La Mère les nourrit ; & plein de vigilance
Le Père prend ſur lui le ſoin de leur défenſe.
Sont-ils devenus grands, ces nourriſſons ſi chers,
Ils courent habiter les Bois, les Champs, les Airs.
L'Inſtinct s'arrête alors ; le Père ni la Mère
Ne reconnoiſſent plus cette troupe étrangère ;
Sitôt qu'à leurs petits leurs ſoins ſont ſuperflus,
Les nœuds qui les lioient pour toujours ſont rompus.
Mais des triſtes Humains les maux & la foibleſſe,
Une enfance ſans force, une infirme vieilleſſe,
Leurs rapports mutuels, leurs différens beſoins,
Demandent plus d'égards, exigent plus de ſoins.
Ces ſoins multipliés augmentent la tendreſſe ;
L'un à l'autre à l'envi ſe lie & s'intéreſſe ;

La Raiſon & le Tems nous montrent chaque jour,
A reſſerrer encor les nœuds de cet amour.
Si le penchant au mal d'un côté nous incline,
De l'autre la Raiſon au bien nous détermine.
L'intérêt ſecondé par les réflexions,
Fait naître les vertus au ſein des paſſions :
Des beſoins ſatisfaits naît la reconnoiſſance ;
A l'amour naturel ſe joint la bienveillance ;
Ces tendres ſentimens, gravés au fond du cœur,
Des Pères aux Enfans tranſmettent leur douceur.
A peine ces derniers en prennent l'habitude,
Que déja leurs Parens dans la décrépitude,
Viennent leur demander, foibles & languiſſans,
Les ſoins qu'ils ont pris d'eux dans leurs plus jeunes ans.
Nous rappellons alors le tems de notre enfance ;
L'eſprit, dans l'avenir, porte ſa prévoyance ;
Et le Fils à ſon Père accorde des ſecours
Qu'il attend pour lui-même à la fin de ſes jours.
Les ſervices reçus, joints à ceux qu'on eſpère,
Sont ainſi des Humains le lien ordinaire ;
Et de tous ces motifs le mélange divers
Les porte à concourir au bien de l'Univers.
Croyez-vous que, ſorti des Mains de la Nature,
L'Homme marchant ſans frein erroit à l'aventure ?
Dieu même en cet état étoit ſon Conducteur,
Eclairoit ſon eſprit & dirigeoit ſon cœur.

L'Amour-propre régnoit; mais ſoumis & tranquille,
Du bonheur mutuel il étoit le mobile;
Sans le ſecours des Arts par l'Orgueil inventés,
La Nature étaloit ſes naïves Beautés.
Avec les Animaux, l'Homme d'intelligence,
A l'ombre des Forêts vivoit en aſſurance.
On ne le voyoit point enſanglanter ſa Main,
Pour défendre ſon Corps du froid ou de la faim;
La Terre ſans travaux, ſans ſoins & ſans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture;
L'Homme & les Animaux réuniſſant leurs voix,
Pour louer leur Auteur s'aſſembloient dans les Bois;
Ces Bois étoient leur temple; un culte ſanguinaire
N'en deshonoroit point l'auguſte Sanctuaire.
L'Or au ſein de la Terre ignoré des Mortels,
N'éclatoit point alors juſques ſur les Autels;
Sans faſte, ſans éclat, le Prêtre irréprochable,
Par ſes ſeules vertus s'y montroit reſpectable;
Le Ciel gouvernoit tout en Maître univerſel,
Et par-tout ſignaloit ſon amour paternel.
L'Homme, ſur la Nature, exerçoit ſon empire
Pour y maintenir l'ordre, & non pour le détruire.
O! combien différent & de goûts & de mœurs,
L'Homme dégénéra de ſes premiers Auteurs!
Il remplit de terreur l'Air, les Mers & la Terre;
Aux foibles Animaux il déclara la guerre.

Tantôt leur meurtrier, & tantôt leur tombeau,
Il ſe couvrit les yeux d'un coupable bandeau :
Aux cris de la Nature il devint inſenſible;
Le ſang n'effraya plus ſon courage inflexible;
Cruel aux Animaux, injuſte pour les ſiens,
Avec ſon innocence il perdit tous ſes biens.
De ce luxe effrené l'affreuſe tyrannie,
Par un juſte retour fut auſſitôt punie.
La Fièvre, la Douleur, une foule de maux
Sortirent à l'envi du ſang des Animaux.
De ce ſang étranger la fougue impétueuſe
Mit dans les Paſſions une ardeur furieuſe;
Et malgré ces remords, dans le crime affermi,
L'Homme trouva dans l'Homme un farouche ennemi.
La Nature indignée alors ſe fit entendre :
« Va, malheureux Mortel; va, lui dit-elle, apprendre
» Des plus vils Animaux, l'induſtrie & les ſoins
» Qu'exigent ta foibleſſe & tes divers beſoins.
» Va parcourir les Bois; que les Oiſeaux t'inſtruiſent
» Et te montrent les fruits que les Buiſſons produiſent.
» Obſerve dans les Champs les pas des Animaux;
» Leur inſtinct t'apprendra l'art de guérir tes maux.
» Voudrois-tu des Saiſons braver l'intempérie,
» De l'Abeille en ſa ruche imiter l'induſtrie?
» Que la Taupe t'apprenne à labourer les Champs;
» Que l'exemple du Ver forme des Tiſſerans.

» Vois-tu le Nautilus ſans rame, ſans bouſſole,
» Sur le vaſte Océan conduire ſa gondole (1) ?
» Qu'il te mòntre à voguer ſur l'humide Élément,
» A maîtriſer les flots, à profiter du vent.
» Ici les Animaux, par des règles certaines,
» Conſtruiſent avec art des cités ſouterraines;
» Là, bâtiſſant en l'air ſur des arbres flottans,
» Ils ſavent ſe parer des injures du tems.
» De leurs ſociétés les différentes formes,
» Toujours à leurs beſoins te paroîtront conformes,
» T'apprendront, mais trop tard, quelles heureuſes Loix
» Font la félicité des Peuples & des Rois.
» Tu vois de la Fourmi la ſage République;
» L'Abeille offre à tes yeux un État Monarchique (2);

(1) [*Vois-tu le Nautilus ſans rame, ſans bouſſole.*] C'eſt un petit Poiſſon, dit l'Auteur, qu'Oppien, liv. 1, décrit en cette manière. Il renverſe ſa coquille, qui reſſemble au corps d'un Navire, & nage ſur la ſurface de la Mer : il élève en l'air deux de ſes pattes, qui lui tiennent lieu de mâts : entre ces deux pattes eſt une membrane qu'il étend en forme de voile; & il ſe ſert de ſes deux autres comme de deux rames. On voit communément ce Poiſſon dans la Méditerranée.

(2) [» *L'Abeille offre à tes yeux un Etat Monarchique.*] On a voulu nòus faire regarder les Sociétés des Abeilles comme l'exemple du parfait Gouvernement Monarchique; comme ſi toujours conduites par un Chef, par un Roi, elles ne travailloient aux différens ouvrages auxquels elles s'occupent, que pour exécuter ſes ordres. On a vanté leur admirable ſubordination. Tout ce que nous ſavons pourtant, c'eſt qu'elles travaillent en commun avec beaucoup d'in-

» Compare leur Génie & leur Gouvernement :
» L'une pour le Public toujours en mouvement,
» Enrichiſſant les ſiens, elle-même enrichie,
» Poſſède l'art d'unir l'ordre avec l'anarchie.
» L'autre, quoique ſoumiſe aux volontés d'un Roi,
» N'en eſt pas moins heureuſe & moins libre chez ſoi :
» Contente dans le fond de ſa chère cellule,
» Elle jouit en paix des biens qu'elle accumule.
» Grave dans ton eſprit les immuables loix
» Qui mettent à couvert leur état & leurs droits :
» Loix qui de la Nature ont les ſceaux reſpectables ;
» Loix, que l'arrêt du Ciel rendit irrévocables ;
» Ta frivole Raiſon, pour régler les Humains,
» Envain multiplira ſes décrets incertains,
» Envain contre la fraude armera la Juſtice ;
» Tu verras ſous ſon nom triompher la malice ;
» Et victime des Loix & de ſon Défenſeur,
» Le Pauvre ſuccomber ſous le Riche oppreſſeur.
» Va cependant, Mortel ſans loix, ſans règles ſures,
» Va ſoumettre à ton joug toutes les Créatures,

---

duſtrie à différens ouvrages. Leur Roi eſt devenu une Reine, & enſuite pluſieurs Reines ou femelles que nous ſavons être prodigieuſement fécondes : mais aſſurément nous ignorons ſi elles donnent des ordres à tant d'Ouvriers ; & rien ne conduit à le penſer, malgré tout ce que nous en a rapporté le plus grand des Poëtes Latins. *Réaumur, premier Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes. Vol.* 1.

» Et que le plus habile, attirant tout à lui,
» Commande à ſes égaux & leur ſerve d'appui ;
» Que ſachant adoucir leurs mœurs encor ſauvages,
» En leur portant des Arts les divers avantages,
» Il ſoit, par les bienfaits que répand ſa bonté,
» Obéi comme un Roi, comme un Dieu reſpecté ».
Par ces mots la Nature excita l'induſtrie,
Et de l'Homme féroce enchaîna la furie.
On vit de toutes parts s'élever des Cités,
Et les Mortels s'unir par des Sociétés.
D'un État commençant la police nouvelle,
Aux Peuples ſes voiſins ſert bientôt de modèle ;
Et tous deux à l'envi s'augmentant chaque jour,
Ils s'uniſſent entre eux par crainte ou par amour.
L'un offre-t-il aux yeux l'agréable & l'utile ?
Le Soleil y rend-il la Terre plus fertile ?
L'autre eſt-il arroſé de paiſibles ruiſſeaux ?
Voit-on dans ſes vallons abonder les troupeaux ?
Chacun d'eux attiré par cette douce amorce,
Contre l'État voiſin veut employer la force.
Le jour de la Raiſon leur défille les yeux,
Et bannit de leur cœur ces tranſports odieux ;
Ce qu'ils alloient ravir par la force des armes,
Ils l'obtiennent bientôt ſans combats, ſans alarmes.
D'un Commerce réglé les retours aſſurés
Leur apportent chez eux ces biens ſi déſirés ;

L'intérêt ſatisfait, la paix eſt rétablie ;
Chacun à ſon voiſin de plus en plus ſe lie.
Dans ces jours où règnoient les mœurs, la bonne-foi,
Où la pure Nature étoit l'unique loi,
Où le cœur, s'exprimant ſans art & ſans contrainte,
Découvroit ſon amour, & ſans honte & ſans feinte ;
Dans ces jours fortunés l'union & la paix
Avoient pour les Humains d'inviſibles attraits.
Les Villes, les États prirent ainſi naiſſance.
Arbitre de ſon ſort, & dans l'indépendance,
L'Homme ignoroit encor ce pouvoir redouté,
Qui dans les mains d'un ſeul place l'autorité.
Mais bientôt ce pouvoir devenant néceſſaire,
On chercha dans un Roi moins un Maître qu'un Père.
Un Mortel généreux, par ſes ſoins, ſa valeur,
Du Public qu'il aimoit faiſoit-il le bonheur ?
Admiroit-on en lui les qualités aimables
Qui rendent aux enfans les Pères reſpectables ?
Il commandoit ſur tous, il leur donnoit la Loi ;
Et le Père du Peuple en devenoit le Roi.
Juſqu'à ce tems fatal, ſeul reconnu pour Maître,
Tout Patriarche étoit le Monarque, le Prêtre,
Le Père de l'État qui ſe formoit ſous lui ;
Ses Peuples, après Dieu, n'avoient point d'autre appui ;
Ses yeux étoient leurs Loix, ſa bouche leur Oracle ;
Jamais ſes volontés ne trouvèrent d'obſtacle ;

De leur bonheur commun il devint l'inſtrument ;
Du ſillon étonné ſortit leur aliment.
Il leur porta les Arts, leur apprit à réduire
Le Feu, l'Air & les Eaux aux loix de leur empire ;
Fit tomber à leurs pieds les Habitans des Airs,
Et tira les Poiſſons de l'abîme des Mers.
Lorſqu'enfin abattu ſous le poids des années,
Il s'éteint, & finit ſes longues deſtinées,
Cet Homme, comme un Dieu ſi long-tems honoré,
Comme un foible Mortel, par les ſiens eſt pleuré.
Jaloux d'en conſerver les traits & la figure,
Leur zèle induſtrieux inventa la Peinture.
Leurs Neveux attentifs à ces Hommes fameux,
Qui par le droit du ſang avoient règné ſur eux,
Trouvent-ils dans leur ſuite un Grand, un Premier Père ?
Leur aveugle reſpect l'adore & le révère.
Cependant la Raiſon venant leur retracer,
Que la Terre & les Cieux avoient dû commencer,
Ce principe certain, conſervé d'âge en âge,
Apprit à diſtinguer l'Ouvrier de l'ouvrage ;
Mais un ſeul Ouvrier ſans égal, ſans ajoint.
En admettre plus d'un, c'eſt n'en admettre point.
Avant que l'Eſprit-faux, rebelle à la lumière,
De ce dogme conſtant eût franchi la barrière,
L'Homme uſoit des préſens dont le Ciel eſt l'Auteur,
Sans jamais y trouver un piège ſéducteur.

Loin de regarder Dieu comme un Maître ſévère,
Il le voyoit toujours ſous l'image d'un Père ;
L'Amour de ſes devoirs étoit ſa ſeule loi ;
Et par ce ſeul Amour il lui marquoit ſa foi.
Le Droit Divin étoit celui de la Nature ;
Il préſentoit à tous une lumière pure.
De l'Être Souverain ils n'appréhendoient rien ;
Ils ne voyoient en lui que le ſouverain bien.
Ces deux puiſſans reſſorts, la Foi, la Politique,
Rouloient également ſur un principe unique ;
Elles avoient pour but d'unir dans notre cœur,
A l'Amour des Humains, l'Amour du Créateur.
Quel barbare Mortel à des ames eſclaves,
A des peuples captifs dans de dures entraves,
Enſeigna le premier, malgré l'ordre commun,
Que tous en général n'étoient faits que pour un ?
Énorme opinion ! exception cruelle
Aux points les plus précis de la Loi naturelle !
Tu renverſes le Monde, anéantis les Loix,
Enfantes les Tyrans, & dégrades les Rois.
De la fureur aveugle à l'injuſtice unie,
Dans le trouble & l'horreur naquit la Tyrannie.
Bientôt pour affermir ſa domination,
Avec elle parut la Superſtition.
La cruelle, employant ſon zèle fanatique,
S'étendit à l'abri du Pouvoir deſpotique,

Érigea lâchement les Conquérans en Dieux,
Et courba leurs Sujets ſous un joug odieux.
Elle les aſſervit aux plus folles chimères,
Fabriqua de ſes mains des Dieux imaginaires;
Dieux foibles, Dieux changeans, injuſtes, emportés,
Jouets des Paſſions, amis des Voluptés:
Formés par les Tyrans, ils en eurent les Vices;
Et de leurs noirs forfaits devinrent les Complices.
L'Amour-propre effrené voulut tout envahir;
Du juſte & de l'injuſte habile à ſe ſervir,
Il ſoumit ſes égaux à des loix arbitraires;
Fit valoir pour lui ſeul des droits imaginaires;
S'empara des Honneurs, des Biens & des Plaiſirs;
Et ſe crut tout permis pour flatter ſes déſirs.
Mais ce même Amour-propre eſt la première cauſe
Des digues qu'à ſon cours la Politique oppoſe.
Si l'objet que je cherche avec empreſſement,
Les autres comme moi l'aiment uniquement,
D'un bien dont cent Rivaux veulent la jouiſſance,
Je voudrois vainement flatter mon eſpérance;
Des prières, des pleurs, un impuiſſant courroux,
Pourront-ils me ſauver de leurs efforts jaloux?
Au défaut de la force une coupable adreſſe,
Pour enlever mes biens emploira la fineſſe:
Ainſi la Raiſon veut que, pour ma ſûreté,
Je ſouffre que la Loi gêne ma liberté.

L'intérêt eſt égal ; alors chacun conſpire
A garder de concert ce que chacun déſire ;
Pour leur propre avantage, à la Vertu forcés,
Les Rois mêmes, les Rois, furent intéreſſés
A règner par douceur, & non par violence,
A régler les déſirs de l'avide puiſſance ;
Et l'Amour-propre fit un habile trafic
Du Bien particulier contre le Bien public.
Alors le Ciel forma des Hommes magnanimes,
Poètes, Orateurs, Philoſophes ſublimes ;
Les uns pleins de reſpect pour la Divinité,
Les autres par amour de la Société,
Trouvèrent cette Foi, cette Morale pure,
Que leurs premiers Auteurs tenoient de la Nature.
Ils marchèrent au feu de ſon ancien flambeau,
Trop ſages pour vouloir en chercher un nouveau ;
Cherchant du Créateur à rétablir l'ouvrage,
Ils en tracèrent l'ombre au défaut de l'image.
On dût à leurs avis ces ſalutaires Loix
Qui règlent le devoir des Sujets & des Rois ;
Ils leur apprirent l'art d'uſer de leur puiſſance,
Et ſans trop de rigueur, & ſans trop d'indolence ;
Malgré l'ordre inégal & des biens & des rangs,
Ils lièrent entre eux les Petits & les Grands.
Un ſeul eſt opprimé ; des rapports infaillibles
Rendent à ſon malheur tous les autres ſenſibles ;

D'un déſordre apparent vint un ordre réel ;
Des divers intérêts le choc continuel
Produiſit de ſoi-même un concert agréable ;
Et l'État prit enfin une forme durable.
Tel eſt de l'Univers l'harmonieux accord,
Où par leur union, par leur commun effort,
Dans un ordre conſtant les différentes cauſes,
Aux deſſeins du Très-Haut ramènent toutes choſes.
Sans pouvoir ſe ſouſtraire à ſes preſſantes Loix,
Hommes, Anges, Animaux, Maîtres, Eſclaves, Rois,
Courent au même but d'une viteſſe égale,
Et ſervent de concert à la fin générale.
Que les Spéculatifs recherchent follement
Quel plan eſt le meilleur pour le Gouvernement.
Tel qu'il ſoit, le meilleur c'eſt le plus équitable,
Et dont le Bien public eſt l'objet immuable.
Laiſſons les faux zèlés, dans leur prévention,
Parler aveuglément de la Religion.
Tout ce qui contredit cette fin principale
Que Dieu ſe propoſa pour ſa Loi générale,
Porte viſiblement l'empreinte de l'Erreur :
Mais la Religion qui, corrigeant le cœur,
Seule procure à l'Homme un bonheur véritable,
Ayant Dieu pour Auteur, eſt ſeule reſpectable.
L'Homme, ainſi que la Vigne, a beſoin de ſupport ;
Il lui faut des liens pour le rendre plus fort.

Comme ces Feux du Ciel, ces Planètes brillantes,
Qui, roulant ſur leur axe en leurs marches conſtantes,
Du même mouvement, qui ſubſiſte toujours,
Vont autour du Soleil continuer leurs cours.
Ainſi par des rapports réels, mais inſenſibles,
Quoiqu'oppoſés entre eux, cependant compatibles,
L'Homme éprouve en ſon cœur deux mouvemens divers,
Dont l'un tend à lui-même, & l'autre à l'Univers.
Par l'ordre merveilleux qui règne en ſes parties,
Qui pour la même fin les tient aſſujetties,
L'Amour-propre & l'Amour de la Société,
Tous deux de même eſpèce, ont même utilité

SOMMAIRE.

SOMMAIRE.

DE la nature & de l'état de l'Homme, par rapport au Bonheur. Qu'eſt-ce que le Bonheur? Il a été mal défini par les Philoſophes. Les Hommes tendent tous également au Bonheur; & tous peuvent également y atteindre. Dieu gouverne par des Loix générales, & non par des Loix particulières; il veut que le Bonheur ſoit égal. Pour être tel, il doit ſe trouver dans la Société; parce que tout Bonheur particulier dépend du Bonheur général. L'ordre, la paix & le bien de la Société demandent que les biens extérieurs ſoient partagés inégalement entre tous les Hommes. Le Bonheur ne conſiſte donc point dans ces ſortes de biens. Malgré cette inégalité, la Providence, par le moyen de la Crainte ou de l'Eſpérance, ſait rendre tous les Hommes également heureux. En quoi conſiſte le bonheur de l'Homme comme individu. Juſqu'à quel point ſon bonheur eſt-il compatible avec l'ordre général de l'Univers? Il eſt injuſte d'imputer à la Vertu, les calamités qui ne ſont qu'une ſuite des Loix générales de la Nature. Combien il eſt déraiſonnable d'attendre que Dieu change l'ordre des

Loix générales en faveur de quelques Particuliers. Nous ne pouvons connoître ici préciſément quels ſont les Gens de bien ; mais quels qu'ils ſoient, ils doivent être, à tout prendre, certainement les plus heureux. Les biens extérieurs ne ſont pas une vraie récompenſe. Ils ſont ſouvent incompatibles avec la vertu, & ſouvent ils la détruiſent. Ils ne peuvent rendre heureux un Homme ſans vertu. Preuve de détail, richeſſes, dignités, naiſſance, grandeur, renommée, talens ſupérieurs. Les Hommes ſont malheureux avec la poſſeſſion de tous ces biens. La vertu ſeule conſtitue un Bonheur, dont l'objet eſt univerſel & éternel. La perfection du bonheur conſiſte dans l'amour de Dieu & dans l'amour des Hommes. Récapitulation des principes renfermés dans les quatre Épitres.

ÉPITRE IV.

O BONHEUR, le mobile & la fin de tout Être !
Sous quel nom aux Humains te ferai-je connoître ?
Tranquillité, Douceur, Plaiſir, Contentement ;
Charmant je ne ſai quoi, qu'un ſecret ſentiment,
Qu'un ſoupir éternel inceſſamment appelle !
Toi dont l'eſpoir flatteur, dans leur courſe mortelle,
Endurcit les Humains contre les coups du ſort ;
Qui leur fais, ſans pâlir, enviſager la mort !
Objet fixe & changeant, dont les Foux & les Sages
Se forment tour-à-tour de confuſes images ;
Qui, toujours près de nous, trompes notre déſir,
Et fuis dans le moment où l'on croit te ſaiſir !
Plante, qui dans les Cieux as pris ton origine,
Si, portée ici-bas par une main divine,
Tu juges des Mortels dignes de t'élever,
Dis-nous en quel climat ils peuvent te trouver !
Eſt-ce aux rayons trompeurs d'une Cour opulente,
Qu'on voit s'épanouir ta beauté raviſſante ?
Sors-tu des lieux profonds, qui dérobent aux yeux
De l'or, du diamant, les tréſors précieux ?
Peut-on, dans les tranſports d'une ſavante ivreſſe,
Te trouver ſur les bords qu'arroſe le Permeſſe ?

Ou doit-on te chercher à l'ombre des lauriers
Que la Gloire promet aux travaux des Guerriers ?
Quels ſont les champs heureux où tu te plais à naître ?
Quels ſont les triſtes lieux où tu crains de paroître ?
Quand, pour te voir fleurir, nous travaillons envain,
Accuſons la culture, & non pas le terrain.
Le plus affreux ſéjour, le lieu le plus tranquile
Au Bonheur tour-à-tour peuvent ſervir d'aſile.
Ou l'on ne doit jamais le voir & le goûter,
Ou par-tout ſur nos pas il doit ſe préſenter.
L'Or, ce grand ſéducteur, ſur lui n'a point d'empire ;
Le Mérite lui plaît ; & la Vertu l'attire.
S'il dédaigne des Rois la faſtueuſe Cour,
Il a chez toi, Milord, établi ſon ſéjour.
Au ſolide Bonheur quel chemin peut conduire ?
Philoſophes fameux, daignez nous en inſtruire !
Mais vous ne débitez que ſonges incertains.
L'un veut que je me livre à ſervir les Humains ;
L'autre veut qu'en ſecret, une vie inutile
Me rende, ſans emplois, ſatisfait & tranquile.
Celui-ci moins ſenſé me répond vaguement,
Qu'il place le Bonheur dans le Contentement.
Celui-là, du Plaiſir eſclave volontaire,
Le croit pour le Bonheur un ſecours néceſſaire ;
Un autre condamnant juſqu'au moindre déſir,
Croit qu'en vivant ſans peine, on vit avec plaiſir.

Honteux égarement! trop aveugle ignorance!
Jamais du vrai Bonheur ils n'ont connu l'eſſence.
D'autres doutent de tout, &, par un fier dédain,
Refuſent de chercher un Bonheur incertain.
De ces guides trompeurs fuyez la route obſcure;
Et ſuivez conſtamment les pas de la Nature.
Oui, ſur tous les Eſprits, & ſur tous les États,
Le Bonheur fait briller ſes ſolides appas.
Au gré de nos deſirs il s'offre de lui-même,
Et dédaigne toujours ce qui tend à l'extrême.
Qui poſſède un ſens droit, qui poſſède un bon cœur,
A, dans ſon propre fond, la ſource du Bonheur.
Chacun ſe plaint du Ciel, & follement l'accuſe
De prodiguer à l'un ce qu'à l'autre il refuſe.
La Raiſon eſt pour tous; & ce riche préſent
Eſt, pour les rendre heureux, un moyen ſuffiſant.
Mortels! je le répète, une Loix générale
Détermine toujours la cauſe principale:
Vous voulez que ſes ſoins ne s'attachent qu'à vous;
Elle veut le bonheur, non d'un ſeul, mais de tous.
Dans les dons différens que le Ciel diſtribue,
Sa profonde ſageſſe a ce principe en vue.
» Pourquoi, me direz-vous, le bonheur des Mortels
» Etant l'unique objet des Decrets éternels,
» Pourquoi dans tous les biens un inégal partage?
» Pourquoi ne pas donner à tous même avantage?

L'Ordre, cet inflexible & grand Légiſlateur,
Qui des Décrets du Ciel eſt le premier Auteur,
L'Ordre veut que les uns brillent par la ſageſſe;
Les autres par le rang; ceux-ci par la richeſſe;
Ceux-là par leurs talens; tandis qu'abandonnés,
Sans aucun de ces dons la plupart ſemblent nés.
Quiconque du Bonheur connoîtra la nature,
Et bravera des Sens l'agréable impoſture,
Ne penſera jamais qu'il ne puiſſe être heureux
Sans le fragile appui de ces biens dangereux.
De l'Être Souverain l'éternelle ſageſſe
Pour tous également agit & s'intéreſſe;
Et de ſes dons divers le partage inégal
Devient le fondement du bonheur général.
C'eſt par ce ſeul motif qu'elle le fait dépendre
Des ſecours mutuels que nous devons nous rendre;
Et chacun attaché par ce ſecret lien,
Fait le bonheur commun en travaillant au ſien.
Ce mélange étonnant qui règne en la Nature,
Des Monts & des Vallons l'inégale ſtructure,
Et du Chaud & du Froid les contraſtes divers
Ne concourent-ils pas au bien de l'Univers?
Des différens États la trompeuſe apparence
Ne met dans le Bonheur aucune différence.
Il ne change jamais; il eſt le même en ſoi,
Dans le plus vil Sujet, & dans le plus grand Roi.

Lorſque de l'Éternel la ſageſſe infinie
Souffla ſur les Mortels un principe de vie,
Il mit en même tems dans le fond de leur cœur,
Un principe ſecret d'où coule le bonheur :
Mais que diſtribuant les biens de la Fortune,
Il en forme pour tous une maſſe commune,
De cette égalité naîtroient mille débats ;
L'Homme ſeroit en proie à d'éternels combats.
S'il eſt vrai qu'au Bonheur tout Mortel peut prétendre,
Et que d'un juſte choix le Ciel l'ait fait dépendre,
L'aura-t-il donc placé dans des biens ſuperflus,
Plutôt dûs au haſard qu'à nos propres vertus ?

A ſes Adorateurs la Fortune propice
Diſpenſe ſes préſens au gré de ſon caprice :
Selon qu'elle eſt facile ou rebelle à leurs vœux,
Le Vulgaire les nomme heureux ou malheureux.
Laiſſons-le s'éblouir d'une fauſſe apparence ;
Le Ciel les rend égaux dans ſa juſte balance.
Vous verrez les premiers par la Crainte agités,
Tandis que les ſeconds par l'Eſpoir ſont flattés.
Les biens, les maux préſens que le Ciel leur envoie,
Ne font point des Mortels la triſteſſe ou la joie ;
Mais la crainte où l'eſpoir qu'ils ont de l'avenir,
Font toujours, en ſecret, leur peine ou leur plaiſir.

O ! quelle eſt votre erreur, vils Enfans de la Terre !
Oſez juſques aux Cieux porter encor la guerre ;

Allez ; & par des monts ſur des monts entaſſés,
Retracez des Géans les projets inſenſés.
Mais d'un bras immortel la Foudre vengereſſe
De vos honteux efforts confondra la foibleſſe :
Votre rebellion, vos projets, votre orgueil,
Sous ces rochers brûlans vous ouvrent un cercueil.
Sachez que tous les biens dont la Nature ſage,
En nous donnant le jour nous procure l'uſage,
Le charme ſéducteur, dont s'enivrent les ſens,
Les plaiſirs de l'eſprit encor plus raviſſans,
Ces biens, qui du bonheur portent le caractère,
Sont la ſanté, la paix, le ſimple néceſſaire.
Lorſque ſur la nature on règle ſes beſoins,
Combien s'épargne-t-on de travaux & de ſoins !
Cherche à ſuivre en tous points la ſage tempérance ;
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe.
Pour vous, ô Paix du cœur ! digne Fille des Cieux,
Vous êtes du Bonheur le gage précieux.
La Fortune, en ſuivant un aveugle caprice,
Aux Bons comme aux Méchans peut ſe montrer propice ;
Mais envain de ſes dons nous ſommes poſſeſſeurs,
S'ils ne ſont mérités, ils n'ont plus de douceurs.
Comparez deux Rivaux dans leur pourſuite ardente ;
Des biens & des honneurs ils ont la même attente ;
L'un veut y parvenir à force de vertus,
L'autre par des forfaits : qui des deux riſque plus ?

Contemplez par le ſort la Vertu pourſuivie,
Aux plus funeſtes coups ſans relâche aſſervie ;
Voyez régner le Vice au gré de ſes deſirs,
Triomphant dans le ſein des biens & des plaiſirs :
Qui des deux eſt pour vous un objet reſpectable ?
Qui des deux, dites-moi, vous paroît miſérable ?
Ces biens & ces plaiſirs, ou vains, ou dangereux,
Qui flattent baſſement l'orgueil du Vice heureux,
Ou la Vertu les fuit redoutant leur ſurpriſe ;
Ou ſa noble fierté les hait & les mépriſe :
Ce mépris, cette haine empoiſonne les biens
Dont jouit un Méchant par d'indignes moyens :
Il manque à ſon Bonheur de ne pouvoir prétendre
Aux reſpects que les Bons refuſent de lui rendre.
Funeſte égarement ! trop aveugles Mortels,
Que vous connoiſſez mal les Décrets éternels !
La Vertu, ſelon vous, n'eſt qu'un triſte avantage ;
Selon vous, le malheur en eſt tout l'appanage ;
Tandis qu'en ſes projets le Vice fortuné
A jouir du Bonheur vous paroît deſtiné.
Qui ſait ſe renfermer dans de juſtes limites,
Toujours ſoumis aux Loix que le Ciel a preſcrites,
Attentif à régler ſon eſprit & ſon cœur,
Eſt dans le vrai chemin qui conduit au Bonheur.
Vois TURENNE, arrêté dans ſa noble carrière,
Par un coup foudroyant couché ſur la pouſſière ;

Vois ſon digne Rival, ce cœur plein d'équité,
Dans l'horreur du tombeau BERWIK précipité (1);
Vois SIDNEY, vois FALKLAND, ſi fiers dans les allarmes (2);
Tout couverts de leur ſang, nous demander des larmes.
Parle, eſt-ce la Vertu qui termine leur ſort,
Ou le noble mépris qu'ils ont fait de la mort?

(1) [*Dans l'horreur du tombeau* BERWIK *précipité.*] J'ai cru qu'il me ſeroit permis d'ajouter M. le Maréchal de Berwik aux Grands-Hommes dont parle ici Pope. Je n'ai pu m'empêcher de rendre cet hommage à la mémoire d'un Héros qui a fait tant d'honneur aux Armes & à la Religion, & dont les vertus me ſont d'autant plus préſentes, que j'avois été chargé de prononcer ſon Oraiſon funèbre.

His ſaltem accumulem donis & fungar inani
Munere.

(2) [*Vois* SIDNEY, *vois* FALKLAND, *ſi fiers, &c.*] Philippe Sidney eſt compté parmi les plus Grands-Hommes de Lettres, de Guerre & d'Etat qu'ait produit l'Angleterre. Il fit dans ſa jeuneſſe un Roman intitulé l'*Arcadie*: Ouvrage qui eſt regardé par les Anglois, comme le meilleur qu'ils ayent en ce genre. Il traduiſit une partie du Traité de la *Religion Chrétienne* par Philippe de Mornay, & pluſieurs autres Pièces. La grande réputation qu'il s'étoit acquiſe dans ſon Ambaſſade auprès de l'Empereur, & dans les Pays-Bas où il commandoit une partie des Troupes que la Reine Eliſabeth avoit envoyées au ſecours des Hollandois, engagèrent les Polonois à jetter les yeux ſur lui pour la Couronne de Pologne; mais la Reine ne voulut pas lui permettre de ſe prêter à leur bonne volonté. Elle le nomma Gouverneur de Fleſſingue & de Ramekens. Il mourut avec de grands ſentimens de piété, d'une bleſſure qu'il reçut dans le combat de Zutphen contre les Eſpagnols.

[*Vois* FALKLAND, *ſi fiers dans les allarmes.*] Le Vicomte

Cher DIGBY, digne objet des pleurs de ta Patrie (1),
Eſt-ce donc la Vertu qui t'arrache à la vie ?
Des traits les plus brillans après t'avoir orné,
Comme une jeune fleur t'a-t-elle moiſſonné ?
Si la Vertu du fils hâta ſes deſtinées,
Pourquoi, comblé d'honneurs & ſurchargé d'années,
Le Père jouit-il d'un deſtin glorieux ?
Lorſqu'aux Champs de Marſeille un air contagieux
Portoit l'affreuſe mort ſur ſes rapides aîles,
Pourquoi, toujours en bute à ſes flèches mortelles,

---

de Falkland étoit Secrétaire-d'Etat du Roi Charles I. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans, lorſqu'il fut tué à la bataille de Newbury contre les Rebelles. Il conſerva toujours à la Cour, & au milieu des plus grands Emplois, une probité & une droiture dignes des premiers tems. Il ne put jamais gagner ſur lui d'employer ni de récompenſer des Eſpions, ni d'ouvrir des lettres qui venoient des perſonnes ſuſpectes, d'entretenir des correſpondances dangereuſes à l'Etat, ni en général de ſe prêter à aucun de ces artifices que la foibleſſe ou la méchanceté des Hommes rendent néceſſaires à ceux qui gouvernent. Il étoit verſé dans la connoiſſance des meilleurs Auteurs Grecs & Latins, tant Sacrés que Prophanes. Il mourut, dit Clarendon, avec toute l'innocence de mœurs qu'on conſerve dans la première jeuneſſe, & avec toutes les connoiſſances & les vertus qui ne ſont ordinairement que le fruit d'une longue vieilleſſe. *Clarendon II. Part. of the Hiſtory of the Rebellion. Vol. III.*

(1) [*Cher* DIGBY, *digne objet des pleurs de ta Patrie.*] C'étoit le fils du Milord de ce nom, qui eſt mort depuis peu d'années, & qui étoit dans une très-grande conſidération en Angleterre, quoiqu'il ne poſſédât ni Charge ni Emploi à la Cour.

Un Prélat s'expoſant pour ſauver ſon Troupeau (1),
Marche-t-il ſur les morts ſans deſcendre au tombeau?
Pourquoi le juſte Ciel, dans cette courte vie
Qui par tant d'accidens nous eſt ſouvent ravie,
Aux pauvres, comme à moi, préparant des ſecours,
D'une Mère que j'aime épargne-t-il les jours (2)?
Qu'eſt-ce qu'un Mal phyſique? un Changement contraire
Aux Loix de la Nature en ſon cours ordinaire.
Qu'eſt-ce qu'un Mal Moral? Un triſte égarement
De notre volonté qui change à tout moment.
Dieu, ſeul Auteur du Bien, en formant toute choſe,
Du Déſordre & du Mal ne peut être la cauſe.

(1) [*Un Prélat s'expoſant pour ſauver ſon Troupeau.*] Henri-Xavier de Belſunce, mort Evêque de Marſeille, & nommé en 1709 à cet Évêché.

(2) [*D'une Mère que j'aime épargne-t-il les jours?*] La Mère de Pope vivoit encore lorſque ces Epitres parurent: elle eſt morte en 1733, âgée de quatre-vingt-treize ans. Elle étoit diſtinguée par ſa piété & par ſon amour pour les Pauvres. Il en parle plus au long dans une Epitre en Vers, adreſſée au célèbre Docteur Arbuthnot: Pièce d'autant plus curieuſe, qu'elle contient une Apologie des écrits & de la perſonne de l'Auteur. Il y donne auſſi de grandes marques de reſpect pour la mémoire de ſon Père, qui étoit d'une famille noble, originaire de la Comté d'Oxfort. Il mourut en 1715, à l'âge de ſoixante-quinze ans. Au reſte, quoiqu'il y ait long-tems que Pope ſoit regardé comme le premier parmi les Poètes de ſa Nation, il n'avoit pas encore cinquante ans, étant né en 1688.

Sa Sageſſe immuable, en formant l'Univers,
Laiſſe un mouvement libre à ſes Êtres divers.
L'Homme voit dans le Mal une flatteuſe amorce;
L'admettant dans ſon ſein, il en aceroît la force.
Lorſqu'un fils en naiſſant apporte un Mal caché,
Fruit honteux des plaiſirs d'un Père débauché,
Vous en blâmez le Ciel : blâmez donc ſa Juſtice,
Lorſqu'il permet qu'Abel, le juſte Abel périſſe.
Ne penſez pas que Dieu, comme un timide Roi,
Changeant à votre gré ſa primitive Loi,
Pour quelques Favoris qu'il adopte & qu'il aime,
De ce vaſte Univers dérange le ſyſtême.
Quoi ! pour céder aux cris d'un Sage infortuné (1),
D'un tourbillon de feu par-tout environné,
L'impétueux Ethna rappellant ſon tonnerre,
Le renfermera-t-il dans le ſein de la Terre ?
Bethel ! lorſque l'Hiver tu te ſens oppreſſé (2),
Cédant à tes vertus, le Ciel ſera forcé

(1) [*Quoi ! pour céder aux cris d'un Sage infortuné.*] L'Auteur fait ſans doute alluſion à la triſte fin de Pline l'Ancien. Ce célèbre Naturaliſte ayant voulu examiner de trop près le fameux embraſement du Mont Véſuve, qui arriva l'an 79 de J. C., fut tout-à-coup enveloppé d'un tourbillon de cendres & de vapeurs ſulphureuſes qui le ſuffoquèrent.

(2) [*Bethel ! lorſque l'Hiver tu te ſens oppreſſé.*] C'eſt un Gentilhomme particulier qui vivoit à Londres dans une grande réputation de vertu & de probité ; il étoit d'une conſtitution très-foible. Pope, dans une de ſes Epitres Morales en Vers, le loue *de ce qu'il*

De fixer des Saiſons l'inconſtance ordinaire,
Pour rendre en ta faveur l'air doux & ſalutaire;
Suſpendra-t-il dans l'air un rocher ébranlé,
Parce que ſous ſon poids tu peux être accablé?
Ira-t-il révoquer la Loi qui détermine
Chaque corps à tomber du côté qu'il incline?
Faudra-t-il d'un vieux Temple, affaiſſé par les ans,
Raffermir tout-à-coup les pilliers chancelans,
Attendre que CHARTERS y porte un front coupable (1),
Et qu'en ce même inſtant une voûte l'accable?

dit toujours ce qu'il penſe, & de ce qu'il ne penſe jamais que ce qu'il doit penſer.

(1) [*Attendre que* CHARTERS *y porte un front coupable.*] François Charters a peut-être été le ſeul Homme qui ait trouvé le ſecret de tromper, ſans jamais employer le maſque de la vertu & de l'honneur. A l'exception de la prodigalité & de l'hypocriſie, il s'étoit rendu infâme par toutes ſortes de vices: ſon extrême avarice l'avoit garanti du premier, & ſon impudence ſans égale ne lui permettoit pas de recourir au ſecond. Etant Enſeigne en Flandres, il fut chaſſé de ſon Régiment, & banni enſuite de Bruxelles & de Gand pour différens vols. Après avoir par ſes ſtiponneries gagné conſidérablement au jeu, il ſe mit à prêter à groſſe uſure, qu'il exigeoit avec une rigueur exceſſive, & fit de ſa demeure une de ces maiſons, dont le nom ſeul eſt infâme. Enfin, par une attention continuelle à profiter des vices, des beſoins, & des folies des Hommes, il amaſſa des biens immenſes pour un Particulier. Il fut deux fois mis en Juſtice pour crime de Viol; mais ſes richeſſes le mirent à l'abri de la ſévérité des Loix; & il en fut quitte pour quelques mois de priſon. Il eſt mort en Ecoſſe en 1731, âgé de ſoixante-deux ans. La corruption de ſes mœurs l'avoit rendu ſi odieux, qu'à ſon enterrement la Populace ſe mutina, briſa ſon cercueil, & voulut jetter ſon corps à la voirie. *Voyez M. Pope, Third, Ethik, Epiſtle.*

Que ſi vous condamnez, dans vos injuſtes vœux,
L'arrangement d'un Monde où le Crime eſt heureux,
Suivons pour un moment votre aveugle manie ;
Mettons dans l'Univers plus d'ordre & d'harmonie.
J'en conviens avec vous ; des Hommes vertueux,
Méritent le projet que nous formons pour eux.
De Juſtes ſeulement compoſons un Empire ;
Mais dans le fond des cœurs Dieu ſeul a droit de lire.
Hé ! quel autre qu'un Dieu pourra nous révéler
Ces Juſtes, que vos ſoins prétendent raſſembler ?
L'un croit voir dans Calvin un organe céleſte ;
Comme un monſtre infernal un autre le déteſte.
Ce qui pour une Secte eſt une Vérité,
Comme un Dogme trompeur par l'autre eſt rejetté.
De divers préjugés nos ames poſſédées
Sur les mêmes ſujets ont diverſes idées.
Ce qui fait mon plaiſir deviendroit ton tourment ;
Le prix de ma vertu ſeroit ton châtiment.
Les plus Sages toujours ne penſent pas de même ;
Seroient-ils donc heureux par un même Syſtème ?
Que chacun des Mortels en ait un différent,
On verroit bientôt naître un déſordre plus grand.
Tout eſt bien comme il eſt : l'arrangement du Monde
Prouve de l'Éternel la ſageſſe profonde.
A Céſar criminel ce Monde abandonné
Au vertueux Titus ne fut-il pas donné ?

Qui fut le plus heureux ? L'un, dont l'ame hautaine
Fit gémir dans les fers la Liberté Romaine ;
Ou l'autre dont les vœux n'étoient point ſatisfaits,
S'il ne marquoit ſes jours par autant de bienfaits ?
La Vertu, direz-vous, froidement admirée,
A la triſte indigence eſt quelquefois livrée ;
Et le Vice orgueilleux jouit du ſuperflu.
Quoi ! l'abondance eſt-elle un prix de la Vertu ?
C'eſt le prix du travail ; les ſoins, la vigilance,
Doivent même aux Méchans procurer l'abondance :
C'eſt bien la mériter que d'affronter les mers,
Où, pour l'avidité, tant d'écueils ſont couverts.
Le Sage eſt quelquefois ami de l'indolence,
Et d'un œil dédaigneux regarde l'opulence ;
Le ſeul contentement eſt l'objet de ſes vœux.
Mais donnons-lui du bien ; le croirez-vous heureux ?
» Non ſans doute ; il lui faut la ſanté, la puiſſance ;
» C'eſt-là de ſes vertus la juſte récompenſe.
Ajoutons, j'y conſens, & puiſſance & ſanté ;
Qu'il ait ce qui peut plaire à la cupidité.
» Pourquoi, me direz-vous, lui donner des limites ?
» Aux dons qu'il doit prétendre, en eſt-il de preſcrites ?
» Voulez-vous que d'un autre il reçoive la Loi ?
» Pour prix de ſes vertus, je prétends qu'il ſoit Roi.
Mais pourquoi de ſes droits reſtraindre l'étendue
Aux biens extérieurs qui brillent à la vue ?

Demandez

Demandez qu'il ſoit Dieu; demandez qu'à ſes yeux
La Terre offre l'éclat & les plaiſirs des Cieux.
De deſirs en deſirs, votre aveugle manie
Epuiſeroit de Dieu la puiſſance infinie.
Pourroit-elle jamais raſſaſier un cœur
Qui, dans ce qu'il n'a pas, veut chercher le bonheur?
Le calme d'un cœur pur, les délices d'une ame
Qu'aucun trouble n'émeut, qu'aucun deſir n'enflamme;
Bonheur que l'Univers ne ſauroit procurer,
Que tout l'effort humain ne ſauroit altérer;
Bonheur qui dans nous ſeuls doit prendre ſa naiſſance,
Voilà de la Vertu la digne récompenſe.
Voulez-vous qu'en un Char fait pour la vanité,
De ſuperbes Courſiers traînent l'humilité?
Qu'à conſerver nos droits la Juſtice occupée
Porte du Conquérant la criminelle épée;
Et que la Vérité, ſimple dans ſa candeur,
Se pare de la Pourpre & marche avec ſplendeur?
Que l'Amour généreux, qui défend la Patrie,
Prenant le Sceptre en main, ſe change en tyrannie?
De ces dons la Vertu connoiſſant le danger,
Ou les fuit, ou du moins gémit de s'en charger.
Tel qui, dans ſon printems, étoit plein de ſageſſe,
Gâté par la Fortune a terni ſa vieilleſſe.
Commençons par l'attrait qui, ſur le cœur humain,
A pris plus que tout autre un pouvoir ſouverain.

La Richeſſe jamais n'eut un droit légitime
De gagner notre amour, d'attirer notre eſtime.
Des Parlemens entiers, à la honte des Loix,
Ont quelquefois vendu leur criminelle voix :
Mais l'eſtime & l'amour, libres dans leurs ſuffrages,
A la ſeule Vertu préſentent des hommages.
Ce Mortel vertueux, dont le cœur & l'eſprit
Le font chérir des ſiens autant qu'il les chérit ;
Qui porte en un corps ſain une ame encor plus ſaine,
Le croirez-vous l'objet de la Céleſte haine,
Parce qu'au néceſſaire étroitement borné,
A d'amples revenus il n'eſt point deſtiné ?
Et la honte & l'honneur ſont dans les mains des hommes ;
Ils ne dépendent point de la place où nous ſommes.
Le Ciel, en divers rangs, voulut nous établir ;
Le véritable honneur eſt de les bien remplir.
La Fortune, à juger par la ſeule apparence,
Entre tous les Mortels met quelque différence ;
L'un, dans un riche habit, nous montre ſa fierté ;
L'autre ſous des lambeaux cache ſa vanité.
Couvert d'un tablier, l'Artiſan ſe pavane ;
Le Prêtre s'applaudit dans ſa longue ſoutane.
Un Moine de ſon froc ſe couvre gravement ;
La Couronne eſt d'un Roi le ſuperbe ornement.
Quoi, s'écrîra quelqu'un, le Froc & la Couronne !
Rien n'eſt plus différent. Mon diſcours vous étonne ?

Apprenez qu'à mes yeux les Vices, les Vertus,
Le Sage & l'Inſenſé différent encor plus.
Que d'un lâche Artiſan imitant la baſſeſſe,
Le Prêtre, comme lui, ſe plonge dans l'ivreſſe;
Qu'à l'exemple d'un Moine, un Monarque indolent
N'apporte à ſes Conſeils qu'un eſprit nonchalant;
Et le Prêtre & le Roi n'ont rien de reſpectable;
C'eſt un vil Artiſan, un Moine mépriſable.
Par le mérite ſeul on peut être élevé:
Tout eſt bas & rampant quand on en eſt privé.
L'état le plus abject, comme le rang ſuprême,
Sont les dehors de l'Homme, & non pas l'Homme même.
Les Rois, & plus ſouvent les Maîtreſſes des Rois,
Te pourront illuſtrer ſans raiſon ni ſans choix.
Du ſang de tes Ayeux tu vantes la nobleſſe;
Je veux qu'il ait coulé de Lucrèce en Lucrèce (1):
Mais ne m'étale point leurs Titres faſtueux;
Il faut me les montrer conſtamment vertueux,
Dignes, par leurs travaux, de vivre dans l'Hiſtoire,
Si tu veux, ſans rougir, te parer de leur gloire.
S'ils ont vécu ſans mœurs, ſans courage & ſans foi,
Le nom qu'ils t'ont laiſſé ne parle plus pour toi:

(1) [*Je veux qu'il ait coulé de Lucrece en Lucrece.*] On peut voir par ces Vers, & par pluſieurs autres du même Auteur, que les Poéſies de Deſpréaux lui ſont familières.

Vainement leur Nobleſſe, où ton orgueil ſe fonde,
Remonteroit au tems du naufrage du Monde;
Ce nom qu'ils ont terni, bien loin de t'illuſtrer,
Aux yeux de la Raiſon doit te déshonorer.
D'un cœur ignoble & bas rien n'efface les taches;
Rien ne peut annoblir ni des Sots ni des Lâches;
Et fuſſent-ils iſſus du premier des Talbots (1),
Je ne reſpecte point des Lâches ni des Sots.
Contemplons la Grandeur; d'où prend-elle naiſſance?
Qui la fait éclater? La Valeur, la Prudence.
Politiques profonds! rapides Conquérans!
L'Univers ébloui vous place aux premiers rangs.
Que pour en mieux juger la Raiſon nous éclaire;
Les Guerriers ſont marqués au même caractère,
Depuis ce Furieux, de carnage altéré,
Du beau titre de Grand, par la Grèce honoré,
Juſqu'à ce Roi du Nord, dont la valeur extrême
Ne fut pas moins funeſte aux autres qu'à lui-même.
Un Héros cherche à vaincre, & ne peut s'en laſſer,
Tant qu'il lui reſte encore un Peuple à terraſſer.
Un Héros, ſur ſes pas, ne tourne point la tête;
Il court rapidement de conquête en conquête,

(1) [*Et fuſſent-ils iſſus du premier des Talbots.*] C'eſt le nom d'une des plus grandes Maiſons d'Angleterre, d'où ſont ſortis les Seigneurs de Grafton, depuis Comtes de Shrewbury.

Et ſans ceſſe de ſang arroſe ſes lauriers,
Seul & frivole objet de ſes travaux guerriers.
Voilà le Conquérant. Quel eſt le Politique ?
Un Mortel circonſpect, dont tout l'eſprit s'applique
A lire dans nos cœurs par ſes tours captieux,
Sans que jamais le ſien ſe dévoile à nos yeux ;
Il cherche à nous tromper. Nommerons-nous Sageſſe,
Un Art qui n'eſt fondé que ſur notre foibleſſe ?
Mais enfin, j'y conſens ; que des ſuccès heureux
Les conduiſent au but où tendent tous leurs vœux ;
Que l'un nous aſſerviſſe, & l'autre nous abuſe,
L'un par la force ouverte, & l'autre par la ruſe ;
L'artifice pervers, l'homicide valeur,
Seroient-ils, ſelon vous, les ſources de l'Honneur ?
Non, celui qui ne prend que la Vertu pour guide,
Qui s'élève aux honneurs, dont il n'eſt point avide ;
Celui, qui ſans gémir dans l'exil, dans les fers,
Conſerve ſa grandeur au milieu des revers ;
Soit que par ſes vertus, aimé de ſa Patrie,
Sage comme Antonin, il déſarme l'Envie ;
Soit que perſécuté par un injuſte ſort,
Ferme comme Socrate, il reçoive la mort :
Celui-là ſeul eſt grand & digne qu'on l'admire.
Cette immortalité que notre orgueil deſire,
Que par tant de travaux nous voulons acheter,
N'eſt qu'une illuſion qui doit peu nous flatter.

Le tems de notre vie eſt le tems de la gloire.
Celle que vous voulez retrouver dans l'Hiſtoire,
N'eſt qu'un frivole amas d'éloges ſuperflus,
Un vain concert de voix que vous n'entendrez plus.
Milord, quand le Deſtin, bornant votre carrière,
Viendra malgré nos vœux vous ravir la lumière,
Que vous ſervira-t-il qu'un ſuffrage incertain
Se partage entre vous & l'Orateur Romain?
Du bruit doux & flatteur, qu'on nomme Renommée,
Notre Ombre, chez les Morts, peut-elle être charmée?
Ce plaiſir ſe termine à voir autour de nous,
Des Amis ſatisfaits, ou des Rivaux jaloux.
Le reſte des Humains confuſément admire
Céſar qui ne vit plus, Eugène qui reſpire,
Sans diſtinguer les lieux, ni le tems, ni le nom,
L'un traverſant le Rhin, l'autre le Rubicon (1).
Tel eſt le triſte ſort du plus ferme courage.
Les talens de l'Eſprit ont-ils plus d'avantage?
Les honneurs paſſagers d'un ſtérile Laurier
Sont le prix du Savant, ainſi que du Guerrier.

(1) [*L'un traverſant le Rhin, l'autre le Rubicon.*] Le Rubicon, aujourd'hui le Piſatello, coule dans la Romagne. Il eſt fameux dans l'Hiſtoire, parce que Céſar leva l'Etendard de la Guerre Civile, & ſe déclara ouvertement contre Pompée, ou plutôt contre la République, en conduiſant ſes Légions au-delà de ce Fleuve, qui ſervoit de bornes à ſon Gouvernement des Gaules.

Un Mortel vertueux, un Mortel vraiment ſage,
De la main du Très-Haut eſt le plus noble ouvrage,
Et le ſeul dont le nom juſtement reſpecté,
Soit digne de paſſer à la Poſtérité.
Cet intime plaiſir qui naît de l'innocence,
Que la Vertu produit, qui fait ſa récompenſe,
N'eſt-il pas plus touchant que ces cris redoublés,
Qu'exhale la faveur des Peuples aſſemblés?
Quel ſeroit ton bonheur, lorſque la Renommée
D'un encens impoſteur t'offriroit la fumée,
Si ton cœur, démentant ſes éloges pompeux,
T'accabloit en ſecret de reproches honteux?
Marcellus eſt rempli d'une plus vive joie
Dans cet illuſtre exil où le Tiran l'envoie (1),
Que Céſar triomphant, en voyant à ſes pieds
Le Peuple & le Sénat ramper humiliés.
Les funeſtes Auteurs d'une trahiſon noire,
D'un parricide affreux, ſont placés dans l'Hiſtoire.
Quels noms ſont plus connus, plus ſouvent répétés?
Mais plus ils ſont fameux, plus ils ſont déteſtés.
Les ſublimes talens furent votre partage;
Apprenez-nous, Milord, quel en eſt l'avantage;

(1) [*Marcellus eſt rempli d'une plus vive joie.*] Il avoit été exilé à Athènes après la défaite de Pompée, dont il avoit pris le parti; mais Céſar le rappella à la prière du Sénat; & ce fut à cette occaſion que Cicéron prononça la fameuſe Harangue *pro Marcello.*

Qu'apportent-ils à l'Homme ? Un triſte déſeſpoir :
Il voit que plus il ſait, plus il reſte à ſavoir.
Ils éclairent nos yeux ſur les défauts des autres,
Et nous font reſſentir plus vivement les nôtres.
Occupé nuit & jour dans les premiers emplois,
Un eſprit tranſcendant en ſoutient tout le poids ;
Si l'amour des Beaux-Arts le conduit au Parnaſſe,
Quel Juge y trouve-t-il pour y régler ſa place ?
En bute aux traits malins d'un Rival envieux,
Plus il acquiert d'éclat, plus il bleſſe ſes yeux.
Veut-il, d'un plus beau zèle animant ſon courage,
De l'État en danger prévenir le naufrage ?
Loin de le ſeconder dans ſes nobles tranſports,
Ou l'on blâme, ou l'on craint ſes généreux efforts.
O funeſte bonheur ! triſte prééminence
Que donnent aux Mortels l'eſprit & la ſcience !
Trop ſages pour goûter ces frivoles plaiſirs,
Qui du foible Vulgaire amuſent les déſirs,
D'un côté la Raiſon, & de l'autre l'Envie,
Les privent tour-à-tour des douceurs de la vie.
Parcourons d'un coup d'œil les différens objets
Où ſe portent nos vœux, où tendent nos projets.
D'abord réduiſons-les à leur juſte meſure ;
Et peſons le Bonheur que chacun d'eux procure.
Toujours l'un prend ſur l'autre, & ſouvent le détruit ;
La Peine les précède ; & le Dégoût les ſuit.

A quel prix leur douceur nous eſt-elle donnée ?
De combien d'amertume eſt-elle empoiſonnée ?
Si de leur faux éclat tes yeux ſont faſcinés,
Vois donc à quels Mortels ces biens ſont deſtinés.
Voudrois-tu te changer contre ces ames baſſes,
Sur qui le Sort ſe plaît à répandre ſes graces ?
Si l'éclat d'un Ruban, vaine marque d'honneur,
En flattant ton Orgueil te paroît un Bonheur,
Vois ſi cet ornement donne un air de nobleſſe
Au Chevalier SANDERS, à Milord INVERNESSE.
L'Or ſeroit-il l'objet de tes déſirs jaloux ?
Jette les yeux ſur LISE & ſur ſon triſte Epoux.
De briller par l'eſprit aurois-tu la manie ?
Rappelle-toi BACON : ce ſublime Génie (1)
Cet Homme ſi profond, ſi grand dans ſes écrits,
Devient, par ſa conduite, un objet de mépris.

(1) [*Rappelle-toi Bacon : ce ſublime génie*, &c.] François Bacon, Baron de Vérulam, Vicomte de Saint-Albans & Grand-Chancelier d'Angleterre, fut encore plus illuſtre par l'étendue de ſon ſavoir, que par l'éclat des Dignités dont il fut revêtu. Il avoit trouvé l'art d'allier ce que la Théologie, la Juriſprudence & la Philoſophie ont de plus profond & de plus abſtrait, avec ce que la connoiſſance de l'Hiſtoire, de la Poéſie & des Belles-Lettres ont de plus agréable & de plus inſtructif. Sa foibleſſe & ſon extrême libéralité firent le malheur de ſa vie. Il ſe vit réduit à une ſi grande pauvreté, que peu avant ſa mort il écrivit à Jacques I. pour lui demander quelque ſecours, de peur, lui diſoit-il, *qu'après n'avoir ſouhaité de vivre que pour étudier, je ne ſois obligé d'étudier pour vivre.*

De l'Immortalité ſi le déſir te touche,
Si tu veux que ton nom paſſe de bouche en bouche,
Songe que de CROMWEL le nom & les forfaits
Devenus immortels ne périront jamais.
De ces différens Biens ſi le riche aſſemblage
Du ſolide Bonheur te préſente l'image,
Prends de leur fauſſeté l'Hiſtoire pour garand;
Vois-y l'Homme-d'État, & le Riche, & le Grand,
Et les Guerriers fameux, ſéduits par l'apparence
De ces fragiles Biens, pleurer l'inſuffiſance.
Qu'un Courtiſan ſans foi, par ſon art impoſteur,
D'un Maître qu'il trahit ait ſu gagner le cœur;
Crois-tu qu'il ſoit heureux, quand l'Intrigue & la Ruſe,
Sont les honteux appuis d'un rang dont il abuſe?
Dans ſa propre grandeur il trouve ſon tourment
Quand la Honte & la Fraude en ſont le fondement.
Ainſi de vils roſeaux d'une rive fangeuſe,
On vit jadis ſortir Veniſe l'orgueilleuſe.
Vois parmi les Héros, vois, malgré leur ſplendeur,
Marcher d'un pas égal le Crime & la Grandeur.
Envain de ce beau nom le Vulgaire le nomme;
Ce qui fait le Héros dégrade ſouvent l'Homme.
Dans le plus grand éclat de leurs exploits guerriers,
Regarde-les couverts d'équivoques lauriers:
Lauriers toujours le fruit d'une ardeur ſanguinaire,
Et quelquefois le prix d'un trafic mercenaire:

Contemple-les enfin épuiſés de travaux,
Ou perdus de molleſſe, & conſumés de maux:
On ne voit plus en eux que d'illuſtres Coupables
Dans leurs propres Palais devenus mépriſables;
Ils traînent ſans honneur le reſte de leurs jours.
La mort vient-elle enfin en terminer le cours?
Une femme hautaine, un héritier avide,
Se font, de leur trépas, une douceur perfide;
Et loin de ſoulager leurs mortelles langueurs,
Du ſort qui les accable augmentent les rigueurs.
Hélas! par leur midi que ta vue éblouie
Ne te ſéduiſe pas ſur le jour de leur vie;
De leur matin obſcur, de leur ſoir ténébreux,
Rappelle à ton eſprit les momens malheureux.
Eh! que reſtera-t-il de tant de renommée,
Qu'un ſouvenir confus, qu'une vaine fumée,
Où leur gloire & leur crime également tracés,
L'un par l'autre ſeront tour-à-tour effacés?
Apprends, foible Mortel, & qu'à cette ſcience
Se borne, s'il ſe peut, toute ta connoiſſance;
Apprends donc qu'il n'eſt point ici-bas de Bonheur,
Si la Vertu ne règle & l'eſprit & le cœur.
La Vertu ſait trouver le ſeul point immuable;
Elle rend le Bonheur auſſi parfait que ſtable;
Des traits de la Fortune elle brave l'effort,
Et nous met au-deſſus des caprices du Sort.

Sans flatter notre eſprit d'une vaine eſpérance,
Elle donne à chacun ſa juſte récompenſe.
Soit que ſa main reçoive ou verſe des bienfaits,
Son plaiſir eſt égal, ſes vœux ſont ſatisfaits.
En proie à la douleur, ſeule dans ſa retraite,
Elle goûte toujours une douceur ſecrète :
Le Vice en reſſent moins au milieu des Plaiſirs,
Qui, ſans remplir ſon cœur, irritent ſes déſirs.
Du plus affreux objet, du lieu le plus ſauvage,
La Vertu, ſans effort, tire quelque avantage :
Sans jamais ſe laſſer, toujours en mouvement,
Toujours prête ſans trouble à tout évènement.
Que ſes Rivaux jaloux tombent dans la diſgrace ;
Qu'un revers imprévu confonde leur audace ;
Qu'ils montent par le Crime au comble des Honneurs ;
Elle voit du même œil leur gloire & leurs malheurs.
Soumiſe au Loix du Ciel, & jamais empreſſée
A former de projets une chaîne inſenſée,
Elle étouffe ou bannit tous déſirs ſuperflus ;
Les ſiens ſont ſatisfaits auſſi-tôt que conçus.
Tel eſt le vrai Bonheur : la Divine Sageſſe
En a fait aux Humains une égale largeſſe ;
Il eſt le ſeul ſenſible aux plus groſſiers eſprits,
Le ſeul dont tous les cœurs puiſſent ſentir le prix :
Bonheur que les Méchans, pauvres dans l'Opulence,
Et, malgré leur ſavoir, plongés dans l'Ignorance,

Recherchent nuit & jour ſans pouvoir l'acquérir,
Tandis que de lui-même aux Bons il vient s'offrir.
A l'Homme vertueux l'eſpéranee fidelle
Fait briller pour lui ſeul ſa lumière immortelle,
Juſqu'à cet heureux jour où l'ardeur de la Foi
La rempliſſe, l'abſorbe, & la confonde en ſoi.
Jour heureux! où de Dieu notre ame pénétrée
Sera du vrai Plaiſir pour toujours enivrée.
La Nature nous porte en ces terreſtres lieux
A rechereher les biens qui s'offrent à nos yeux;
Tandis que de la Foi les arrêts infaillibles
Nous montrent le Bonheur dans des biens inviſibles.
Les Animaux, guidés par l'attrait de leurs ſens,
Bornent tous leurs déſirs aux ſeuls beſoins préſens;
Mais l'Homme, que le Ciel doua d'intelligenee,
S'étend dans l'avenir aidé par l'Eſpéranee.
La Nature & la Foi, par l'appât du Bonheur,
Tournent à la Vertu les déſirs de ſon eœur,
Redreſſent doucement ſa pente tortueuſe,
Briſent des Paſſions la fougue impétueuſe,
Et le portant ſans ceſſe à tendre vers le Bien,
Dans le Bonheur d'autrui lui font trouver le ſien.
Ainſi done l'Amour-propre eſt rendu ſociable;
Aux yeux même du Ciel il devient agréable;
Par lui l'Homme ſe rend doux, bienfaiſant, humain,
Et ne ſauroit s'aimer qu'il n'aime ſon prochain.

Des nobles ſentimens dont ton ame eſt pourvue,
Eſt-ce trop, ſelon toi, reſſerrer l'étendue?
Juſqu'à tes ennemis, par de plus grands efforts,
Porte de ton Amour les généreux tranſports.
Sur celle de ton Dieu, règle ta bienveillance;
Que ton cœur s'intéreſſe à tout Être qui penſe,
A tout Être qui vit, à ces Mondes divers,
Qui forment avec toi cet immenſe Univers.
De l'Amour-propre en nous l'impétueuſe flame,
Anime à la Vertu les puiſſances de l'ame.
Comme on voit une pierre, en tombant dans les eaux,
Y former à l'inſtant des cercles inégaux,
Qui, croiſſant par degrés de diſtance en diſtance,
A mille autres bientôt donnent encor naiſſance;
De même l'Amour-propre agiſſant ſur le cœur,
Fait chérir le Parent, l'Ami, le Serviteur;
Après eux la Patrie attire ſa tendreſſe;
A tout le Genre-humain enfin il s'intéreſſe;
Et, ſuivant de ſon cœur les premiers mouvemens,
Il en répand par-tout les vifs épanchemens.
Plus l'Homme vertueux devient ſenſible & tendre,
Plus il ſent ſon Bonheur s'aggrandir & s'étendre;
Et quand ſon feu s'épure & devient charité,
Il met enfin le comble à ſa félicité.
Arbitre de mes Chants, mon Génie & mon Maître,
Seconde les tranſports que toi-même as fait naître.

Tandis qu'en liberté, variant mes accens,
Je m'élève tantôt & tantôt je deſcens ;
Que ma Muſe de l'Homme expoſe la nobleſſe,
Ou découvre au grand jour le fond de ſa baſſeſſe ;
Qu'animé par le feu de tes doctes leçons,
Je prenne, comme toi, tous les airs, tous les tons ;
Que ſelon le ſujet, par un ſage contraſte,
Je tombe ſans baſſeſſe, & m'élève ſans faſte ;
Que je puiſſe, imitant ton ſtyle ingénieux,
Paſſer du grave au doux, du vif au ſérieux ;
Dans les traits les plus forts éviter la rudeſſe,
Dans le plus grand effor conſerver la juſteſſe ;
Et donner de la grace à mes raiſonnemens,
Sans affoiblir leur poids par de vains ornemens.
O ! tandis que ton nom recueillant notre hommage,
Sur le courant du tems paſſera d'âge en âge ;
Dis-moi, puis-je eſpérer que mon frêle vaiſſeau
Accompagne de loin un triomphe ſi beau ?
Qu'avec toi partageant le vent qui te ſeconde,
Mon nom, avec le tien, vole un jour dans le Monde ?
Lorſqu'enfin les Héros, les Miniſtres, les Rois,
De l'implacable Mort auront ſubi les Loix ;
Que les Fils rougiront, informés que leurs Pères,
Jaloux de ton éclat, furent tes adverſaires ;
Perçant de l'avenir les voiles ténébreux,
Ces Vers apprendront-ils à nos derniers Neveux,

Que m'ouvrant les tréſors de la Philoſophie,
Tu fus & le ſoutien & l'honneur de ma vie ;
Qu'encouragé par toi, je cherchai dans mes Chants
Non le charme des ſons, mais la beauté du ſens ;
Que j'oſai négliger les peintures brillantes,
Pour préſenter au cœur des vérités touchantes ;
Qu'éteignant de l'Erreur le vulgaire flambeau,
Je fis ſur les Mortels briller un jour nouveau ;
Que de l'Orgueil humain, confondant l'impoſture,
J'appris que tout eſt bien dans toute la Nature ;
Que de nos Paſſions les prompts élancemens
Prêtent à la Raiſon d'utiles inſtrumens ;
Que l'Amour-propre, au fond, loin d'être mépriſable,
Fait le bonheur de l'Homme & le rend ſociable ;
Qu'il ne peut ici-bas être vraiment heureux,
Si la ſeule Vertu n'eſt l'objet de ſes vœux ;
Et que pour un Mortel la ſcience ſuprême,
Eſt enfin de ſavoir ſe connoître ſoi-même.

ESSAI

ESSAI

SUR

LA VIE HUMAINE.

Sapientia prima eſt
Stultitiâ caruiſſe.

HORAT.

PRÉFACE (1).

DE tous les genres de Poéſie, le Dictactique eſt le plus eſtimable, ſi le bien public rend tel un Ouvrage où l'on s'en occupe. Le genre des Deſcriptions eſt comme un joli païſage, où l'on trouve deux ou trois figures principales; le reſte n'eſt que rochers, ruiſſeaux, forêts enchantées, campagnes tapiſſées de verd, qui égayent la vue, montrent le goût du Peintre, & n'inſtruiſent guère. Mais la Poéſie dictactique reſſemble à un beau tableau d'Hiſtoire, où chaque figure doit être ſupérieurement finie, & chaque ſentiment peint avec force: le tout doit contribuer, par différentes nuances, à exprimer le ſujet principal: en un mot, ce doit être un morceau achevé.

(1) Cet *Eſſai ſur la Vie Humaine* ne ſe trouve point dans l'Édition de Warburton. On n'en peut guères deviner la raiſon; car il parut peu après l'*Eſſai ſur l'Homme*, & a été généralement reconnu pour être du même Auteur.

Qu'une pareille tâche ſoit très-difficile, c'eſt ce que prouve le petit nombre de Poètes qui l'ont entrepriſe. Perſonne n'a écrit en ce genre dans les premiers ſiècles de la Grèce, excepté le vieil Héſiode, Aratus & Nicandre ; car Denis & Oppien n'ont paru que ſous les Empereurs Romains (1). Le Calendrier d'Héſiode eſt la ſeule pièce qui paſſe inconteſtablement pour authentique : mais ſi l'on conſidère les éloges que lui donnent Virgile & Manilius, il eſt très-probable qu'il en compoſa d'autres, & peut-être de meilleures, quoique Quintilien ne lui accorde la palme que dans le *medio*

(1) Agéſilas, père d'Oppien, étoit un homme qui avoit autant de connoiſſances & de mérite, que de pouvoir & de crédit : il étoit Citoyen d'Anazarbe en Cilicie. L'Empereur Sévère, multipliant ſes conquêtes, vint dans cette Ville ; & Agéſilas n'ayant pas paru à l'entrée ſolemnelle de ce Prince, ſans doute à cauſe de ſa vieilleſſe & de ſes infirmités, Sévère, pour le punir d'un crime ſi odieux, l'exila à Malthe. Oppien, dans la vue d'étourdir les chagrins de ſon père, ſe mit à faire des Vers ; & enſuite il dédia ſes *Halieutiques* au fils de l'Empereur. Le Prince fut ſi content de ce Poème, qu'il lui donna une pièce d'or pour chaque Vers, & s'engagea à lui accorder tout ce qu'il demanderoit. La première partie de ce Conte n'eſt pas du tout étonnante ; mais j'avoue que la concluſion me ſurprend un peu.

genere dicendi. Le Fevre le traire encore plus ſévérement, lorſqu'il dit que ce n'eſt guère qu'un faiſeur d'Almanach, & que ſon Ouvrage eſt une chétive production. Patercule & Plutarque le placent immédiarement après Homère : c'eſt peut-êrre donner dans un autre excès. Aratus fit un Poëme en deux Livres, qu'il inritula *Les Phénomènes & la Dioſemeie :* le premier eſt aſtronomique ; il traire de la poſition & de l'affection des corps céleſtes : le ſecond, qui eſt aſtrologique, expoſe les influences particulières qui réſultent de la variété de leurs rapports (1). Cicéron loue ſes vers ; & Quintilien avance qu'il a très-bien rempli ſon plan ; ce double éloge eſt paſſable, s'il eſt fondé. Pour Nicandre, Voſſius le met au nombre de ſes Hiſtoriens Grecs, & ajoute qu'il eſt *egregius Grammaticus, Poëta & Medicus.* Ce qui nous reſte de cet Auteur, ſe réduit cependant à un Poëme ſur les Poiſons & ſur la méthode de les conjurer. Quant aux deux derniers Poères Grecs, Denis & Oppien,

(1) *Voyez* les Vies des Poëtes Grecs, par Kennet.

l'un compoſa ſon *Coup-d'œil ſur le Monde*, & l'autre ſes *Cynegetiques & Halieutiques*, où il y a certainement de beaux traits, quoique l'on penſe fort diverſement à ce ſujet.

Parmi les Romains, Lucrèce & Manilius doivent être regardés, avec raiſon, comme les principaux Ecrivains dans le genre didactique. Leurs ouvrages ſont écrits avec tout le feu de la jeuneſſe; en effet, ils ne ſont pas parvenus à un âge avancé. Je me ſuis toujours figuré que Manilius avoit imité la manière de Lucrèce; car le début de ſes Poëmes eſt ſur le même ton; outre qu'il ne perd aucune occaſion de ſe livrer à des deſcriptions; & d'ailleurs il eſt trop orné. Il fait encore des réflexions ſur les extravagances des hommes (1) qui ont tant d'analogie avec celles que l'on trouve dans le 5e Livre de Lucrèce, qu'on croiroit qu'il les a pillées dans cette ſource. On peut dire en général, que les Poëmes de ces deux Auteurs ſont de très-beaux Ouvrages, quoique celui de Manilius ne ſoit pas

(1) Au commencement du IV. Livre.

dans l'état où l'Ecrivain l'auroit mis, s'il eût vécu. Quant aux mépriſes qui ſe tencontrent dans la Philoſophie de l'un & dans l'Aſtronomie de l'autre, c'eſt peut-être autant la faute de leur ſiècle, que la leur propre : leurs beautés dédommagent amplement le Lecteur.

Les Géorgiques de Virgile ſont du même genre, quoique le ſujet ſoit moins noble. Je ne ſais pas ſi Ovide ne mérite point une place parmi les Ecrivains didactiques à cauſe de ſes *Faſtes*, qui ſont la plus correcte de ſes productions. Gratius donna vers le même tems des *Cynegetiques*, qui ſont eſtimées avec raiſon.

Entre les modernes, la *Siphilis* de Fracaſtor, la *Callipedie* de l'Abbé Quillet, & l'*Art Poétique* de Vida, ſont les meilleurs Poëmes de ce genre. Les *Jardins* du P. Rapin & le *Prædium ruſticum* du P. Vanière ne ſont pas ſans mérite, quoiqu'ils ſoient bien inférieurs aux précédens. Nous avons auſſi dans notre Langue quelques Poëmes dans ce goût : les *Eſſais ſur la Poéſie*, la *Traduction des Vers* & la *Critique*, prouvent admirablement le prix & l'ex-

cellence de cette manière d'écrire, quoiqu'on puiſſe lui appliquer ce que le Docteur Young dit de la Satyre : « Les Héros & les Dieux ſont l'ornement » des autres Poëmes ; mais la Satyre veut de bon» nes raiſons à chaque vers (1) ».

La force d'une juſte remarque, encadrée dans de beaux vers, fait une vive impreſſion ; elle s'inſinue preſque imperceptiblement dans l'eſprit, & y reſte plus long-tems qu'on ne s'imagineroit. Il eſt vrai que les ſujets ſont purement de Critique, & en conſéquence, moins intéreſſans pour le genre-humain en général : toutefois l'art de former le jugement, de perfectionner l'intelligence, & de régler le goût, ne ſont pas des objets indifférens pour le monde, puiſqu'ils tendent à faire rougir les hommes de cette ruſticité & de cette barbarie, de ces extravagances & de ces affectations ; en un mot, de cette petiteſſe d'eſprit, qui ſont un ſi grand obſtacle aux nobles & généreuſes entrepriſes. Mais nous avons eu depuis peu des exemples

(1) *La Paſſion dominante :* Sat. II.

inconteſtables, qui prouvent que la meilleure Philoſophie, c'eſt-à-dire, l'art de ſe connoître ſoi-même, peut être revêtue de tant de grace, qu'elle perſuade à la fois le cœur & l'eſprit. Il n'y a pas lieu de douter que ce genre de Poëme, traité par un grand génie, eſt auſſi utile qu'agréable aux yeux du Public. Il eſt vrai qu'on ne s'eſt généralement propoſé que de plaire ; parce que cet objet eſt moins difficile à remplir, & reçoit plus d'accueil du gros des Lecteurs : *Nec in turbam, nec turbæ carmina condam.* Les images, un brillant coloris, de pompeuſes antithèſes marquent le défaut de juſteſſe & de force : en flattant l'imagination, on échappe, pour ainſi dire, à la ſévérité du jugement ; ou ſouvent on lui en impoſe, comme les ombres paſſent pour des êtres réels aux yeux des hommes foibles, malades ou viſionnaires.

Le mot d'Horace, *Os magna ſonaturum*, feroit preſque croire que les Muſes ne doivent jamais paroître ſans leurs brodequins, & que toute ſimplicité d'expreſſion doit être bannie des Ouvrages de Poéſie. Je conviens que le Poëme Epique,

l'Ode & la Tragédie exigent ſouvent, & juſtifient en conſéquence l'uſage du ſtyle ſublime, parce qu'il eſt plus propre à peindre de grands ſujets, & à exciter les différentes paſſions que le Poëte ſe propoſe d'allumer. Mais au tribunal du jugement, des vérités claires, naturellement & noblement exprimées, ne peuvent manquer d'obtenir le ſuffrage d'un goût ſolide. Horace même, quelque ſublime qu'il ſoit, ſans contredit, dans ſes Odes, eſt plus intéreſſant dans ſes Diſcours & dans ſes Epitres; car c'eſt-là, comme Mylord Roſcommon l'obſerva dans une autre occaſion, que l'imagination travaille moins, & le jugement davantage.

Le Poëme du Chevalier Denham a été univerſellement goûté, quoique ſon ſujet tienne plus de la deſcription que du genre didactique : mais ce n'eſt pas la colline, la rivière, & la chaſſe du cerf; c'eſt le bon-ſens & les belles réflexions mêlés avec tant d'adreſſe dans ſes récits, qui en font le mérite, & qui le rendront auſſi durable que le ſoleil, comme on l'a dit du véritable eſprit.

Le *Salomon* de feu M. Prior paroît lui avoir

coûté beaucoup de tems & de peine; & c'étoit, à ce que je penſe, ſon Ouvrage favori : il balance s'il l'appellera un Poème didactique ou héroïque. Il eſt vrai qu'il tient un peu des deux genres, quoiqu'à parler à la rigueur, il ne tienne ni de l'un ni de l'autre. Il n'y a pas aſſez de fable, de machines & de variété pour caractériſer un Poème héroïque : le ſtyle eſt trop diffus, trop fleuri, trop plein de deſcriptions pour un Poème didactique. On peut dire en général & avec juſtice, que c'eſt une excellente production, quoique je donne la préférence à l'*Alma* de cet Auteur, parce qu'il a ſuivi ſon plan avec plus d'exactitude dans cette pièce, qu'il y a plus de force & d'énergie, & qu'il ſoutient conſtamment l'attention.

Bref, je regarde comme abſolument vrai, ce que M. Dryden avance dans ſa *Religion du Laïque*. « La diction d'un Poème deſtiné ſimplement à » l'inſtruction, doit être claire & naturelle, & » cependant noble; car dans ce cas, le Poète eſt » cenſé Légiſlateur en quelque manière : or le ſtyle » d'un Légiſlateur doit porter ce caractère. Le ſtyle

» figuré, ſublime & fleuri, eſt conſacré à peindre
» les paſſions; parce que l'amour & la haine,
» la crainte & la colère, tous ces ſentimens naiſ-
» ſent dans l'ame, lorſque l'Ecrivain montre des
» objets qui ſortent de leur vraie proportion : ils
» doivent être plus ou moins au-deſſus de la réalité.
» Mais l'inſtruction doit les donner tels qu'ils
» ſont naturellement. Il faut échauffer le cœur
» humain par artifice, au lieu qu'il faut raiſonner
» pour lui préſenter la vérité ».

Voilà peut-être un préambule trop pompeux pour la Pièce ſuivante : je n'ai rien à dire à ce ſujet, ſinon que j'ai tâché de ſuivre les principes de M. Dryden. Ai-je réuſſi ? Ce n'eſt pas proprement à moi à en juger. Mais quoique l'on penſe ſur la poéſie, & cet article m'eſt très-indifférent, on conviendra de toute néceſſité, que mes ſentimens ſont juſtes & utiles. Je ſuis entièrement de l'avis de M. Prior, lorſqu'il dit : *J'aimerois mieux paſſer pour un bon Anglois*, ou en d'autres termes pour un homme de bien, *que pour le meilleur Poète, ou le plus grand Auteur qui ait jamais écrit.*

ESSAI

SUR

LA VIE HUMAINE.

LE plaiſir nous ſéduit par un nom auſſi vain qu'important ; il ſemble toujours varier ; & il eſt toujours le même. Toute ſon adreſſe ſe reduit à nous diſtraire ; il s'affoiblit par l'uſage ; & il ſe perd en idée. La Jeuneſſe qui diſſipe, & l'Age qui accumule ; l'Extravagance qui ſacrifice les objets aux mots ; l'Orgueil, l'Eſprit, la Beauté, tout ſe réunit dans un ſeul goût : c'eſt le luxe des ſens ou du cœur. Funeſte état de la Nature, condamné à des peines infructueuſes, à deſirer toujours, à manquer de tout, & à ne jamais parvenir à l'objet de ſes vœux. Nous vivons inquiets ; & nous mourons déſeſpérés ; ſans ceſſe malheureux, ſans ſavoir ni comment ni pourquoi.

La Raiſon nous préſente peut-être ſa main généreuſe ; cette Raiſon qui ne trahit jamais ſes lu-

mières. Qu'elle nous guide dans ce fatal labyrinthe, qu'elle nous dirige dans les perplexités de cette vie mortelle! Mais cette orgueilleuſe Raiſon, n'eſt-elle donc pas ſuſceptible de foibleſſe? Ne participe-t-elle pas à nos miſères? Peut-elle appliquer avec un art toujours victorieux, le baume ſalutaire ſur la partie malade? corriger ces erreurs que produit l'emportement des Paſſions, & inſtruire la volonté dans les loix de la Sageſſe? Hélas! une triſte expérience ne montre que trop, que l'Homme peut agir contre le ſentiment qui l'éclaire. Mais entraîné par la mode, ou ſéduit par des preſtiges, à quoi lui ſert de diſcerner des déſordres qu'il ne peut éviter? C'eſt l'Ivreſſe qui gouverne ſous le nom de la Raiſon; tous les Hommes ſe précipitent avec ardeur dans le torrent ſéducteur qui les perd; & leurs idées varient ſuivant les caractères des Voluptueux.

Eſt-ce par amour pour l'équité, ou par horreur pour l'injuſtice, que l'Homme d'Etat ſe fatigue, ou que le Guerrier combat? Eſt-ce pour faire l'opulence de ſa Patrie, que le brave Matelot défie le Corſaire inhumain ou l'Onde menaçante? Eſt-ce le zèle de la ſageſſe, qui applique les efforts du Philoſophe à la recherche des vérités obſcures qu'il veut déterminer? ſe propoſe-t-il de nous mettre

entre les mains le fil d'Ariadne, pour nous tirer du ſombre Dédale où elles ſont enſevelies ? Non, le deſir & l'eſpoir ſont ſes aiguillons ; c'eſt ainſi que les ſpéculations les plus importantes ont leur ſource dans les vues les plus abjectes.

L'Amour-propre, quoique pallié, quoiqu'abſurde, quoique mal entendu, eſt toujours pour les petites ames le bien ſuprême ; la Vertu ou la Sageſſe ne ſont que des prétextes ; elles peuvent éclairer nos pas ; mais les Paſſions commandent. Homme préſomptueux, condamné par la Nature au bien ou au mal, comment vantes-tu la Liberté ? Toutes ces pompeuſes maximes, ces leçons faſtueuſes de la ſtérile Ecole des Sages, quelles reſſources nous offrent-t-elles ? Ton art peut-il fruſtrer l'empire de la Création, s'oppoſer aux loix de la Nature, ou ſuſpendre ſon cours ? Vole dans les ſables brûlans de la barbare Afrique, & change la couleur de ſes Peuples ; ou bien crée une race de Negres dans les Campagnes riantes de l'Europe ; renverſe l'ordre des marées ; ordonne aux flots de s'arrêter, & aux ſaiſons d'être uniformes dans ce vaſte Univers. Eſclave de ton cœur, dans le tems que tu es Maître de tout, dompte ta foibleſſe, ou proſcris ton orgueil.

Cette Puiſſance ſouveraine qui a d'abord formé

le tout, qui a donné des entraves à ſes différentes productions, voilà le mobile vers lequel tout gravite; c'eſt dans ce centre, que s'opèrent toutes les révolutions. Chaque Créature qui ſort de la main de l'Eternel, a ſon poſte fixe dans l'harmonie générale. L'Homme réclame le premier rang, parce qu'il m'aſſure qu'il eſt plus noble : quelle eſt cette prétention ? quelle Philoſophie pourra réſoudre ce problême? C'eſt au Tribunal ſeul de la Raiſon, qu'il porte ſa vanité; les eſpèces inférieures ſe taiſent devant lui, & baiſſent la tête. Il parle; donc il eſt le ſeul Être raiſonnable. Sur le même principe l'inſolente Grèce mépriſoit jadis tous les autres mortels, & condamnoit à la barbarie tous les Peuples qu'elle n'entendoit pas.

Parcours cette immenſe Création; vois comment toutes ſes parties ſe raſſemblent à la voix de leur Auteur. A ſes ordres la Terre ouvre ſon ſein fécond; la Mer préſente ſes tréſors, des variétés de ſels, car c'eſt la chymie de la Nature; elle verſe les roſées, les neiges, les pluies, qui couvrent tour-à-tour la face du globe. Vois les animaux & les reptiles conſpirer au même ſyſtême, & ſe prêter aux différentes fonctions de leurs eſpèces. Mais l'Homme plus ſage, mépriſe ce rôle ſubalterne; chez lui la Nature doit toujours céder à l'Art :

l'art : vain dans ſes penſées, il ſe targue d'une habileté imaginaire ; & deſpote impérieux, il veut régir le monde à ſon gré ; tantôt fier & cruel, tantôt doux & débonnaire, toutes ſes démarches ſe rapportent à ſon tour d'eſprit. Il eſt aujourd'hui ami zélé, demain barbare implacable ; périr de bile ou de bienveillance, l'humeur ou l'intérêt l'enchaînent ſucceſſivement ; le Haſard ſeul le détermine ; & ſa Raiſon n'eſt que caprice.

Demandez au fier Républicain ou au lâche Eſclave, ce qui rend l'un abject & l'autre plein de valeur ; ce qui donne aux Sots de la bonne foi, & des ſtratagêmes aux Fripons ; ce qui inſpire aux Cyniques le goût des infâmes voluptés, & des ſouris aux Flateurs ? Il faut convenir de ce principe éternel, c'eſt qu'il y a toujours quelque paſſion dominante, cachée dans le cœur de tous les Hommes. Ils l'appellent du nom ſpécieux de foibleſſe ; mais c'eſt toujours cette foibleſſe qui commande à tout.

On pallie avec une lâche adreſſe les ſources des actions : ainſi l'Avarice ſordide paſſe pour prudence ; la Fureur ſe transforme en zèle ; l'Ambition ne s'occupe que du bien public ; & le vil Hypocrite porte le maſque de la Sainteté.

Aguerris à la fauſſeté, nous nous en impoſons à nous-mêmes; nous affectons ſouvent de croire ce qui fait l'objet de nos vœux; nous nommons jugement ce qui n'eſt que volonté; & nous apprenons à raiſonner auſſi mal que nous agiſſons. Comme les Caffards qui ſe battent pour leurs différens Symboles, nous atrachons toujours des argumens victorieux au ſyſtême de notre cœur.

La Mode ou l'Intérêt gouvernent tout le Genre-humain; il y a toujours quelque travers qui s'inſinue dans l'eſprit, & qui, pareil à une glace fauſſe & flatteuſe, ſemble changer la nature des choſes qui ſe préſentent ſous les yeux. Les mêmes objets s'offrent ſous des points de vue différens; & il n'y a que les couleurs qui les relèvent. L'Erreur & la Fraude émanent de cette grande ſource; tous les Foux ſont à la Mode; & tous les Fripons ſont Sages. Quel eſt l'Homme qui ne s'applaudiſſe pas de quelque mérite, quoi qu'il ſoit peut-être le ſeul qui en convienne? Chaque Individu cajole ſon vice favori; l'Orgueil a ſes couronnes, & la Débauche ſon Paradis. Bonze, Prêtre & Dervis, tous conviennent que le Ciel doit être pompe ou volupté; l'Homme, eſclave des ſens, ne ſe figure pas de plus noble félicité; il meſure conſtamment

les objets ſupérieurs avec ceux qui rampent ſur la terre ; ſes joies, ſa perſpective ont toujours le même aſpect, comme le tems prorogé ſe confond dans les eſpaces éternels.

Quelle chimère que cette Science qui nous intéreſſe, avilie par la foule, utile au petit nombre, puiſque tous nos travaux échouent dans la recherche de la vérité ! Qui ne ſait que l'Ignotance eſt notre plus grande amie ? La vanité de nos efforts ne fait que montrer davantage norre foibleſſe ; & ſemblables à un miſérable Argyrophile, nous ſommes pauvres au milieu de nos tréſors ; une grande érudition reſte dans les ténèbres comme les débris antiques de nos ameublemens, ou ſe précipite dans le cahos du doute & des conjectures.

Quoique la Grèce altière vante ſes Sages, il n'en reſte que les noms ; la race en eſt perdue. De même les Satyres & les Centaures peuvent avoir vécu autrefois ; cat les anciennes Annales le certifient ; mais ce ſiècle incrédule en pourroit douter. Qui a produit un Centaure ou un Sage ? c'étoient les premiers Eſſais de la Nature, les jeux de ſa jeuneſſe. Ces derniers tems ne montrent pas de ſemblables merveilles ; ceux qui étoient alors des Géans, ſont aujourd'hui des Pygmées.

De toutes les pénibles folies des Hommes, la fureur de chercher conſtamment ce qu'ils ne peuvent découvrir, eſt la plus abſurde ; on la peut comparer aux tentatives infructueuſes de celui qui travaille ſur un ſol ſtérile. Si nos vœux ſe portent au-deſſus de notre ſphère, dans le ſyſtême général, les moyens doivent être frivoles lorſque nous nous égarons ſur l'objet. L'Orgueil nous inſpire de vaſtes projets ; il nous commande d'être grands, ſages & heureux : mais la cruelle Expérience nous ouvre le Livre des Deſtins, & ne nous donne la connoiſſance de nous-mêmes, que lorſqu'il eſt déja trop tard.

L'Erreur eſt un déſordre de l'eſprit, difficile à guérir parce qu'il eſt difficile à trouver. Mêlée & confondue dans la boue dont nous ſommes formés, elle brave toutes nos meſures, & ſe couvre du nom de la Raiſon. C'eſt eſprit de faction dans les Sujets, inſolence dans les Rois ; les uns & les autres donnent avec emportement dans les extrêmes ; les premiers dans l'Anarchie, & les ſeconds dans la Violence ; ils aſpirent également à ce qui conſommeroit leur malheur s'ils réuſſiſſoient ; c'eſt-à-dire, à la phrénéſie politique ou au deſpotiſme des Tyrans.

Le Sage doit pénétrer dans le ſanctuaire de la Nature, & l'Homme foible croire ſans qu'il ſache ni comment ni pourquoi. On peut avancer que dans tous les cas nous ſommes en proie à l'Illuſion, tant celui qui ne doute de rien, que celui qui doute de tout. Profanes ou religieux, nous avons la même Hypocriſie; & nos motifs ſont la Terreur, l'Avidité ou la fièvre de la Gloire. L'Opinion n'eſt que l'Intérêt en maſque, le bien ou le mal ne conſiſtant que dans la force des parties.

Les uns veulent être heureux, & ne ſavent ni ſouffrir les beſoins, ni pourvoir aux circonſtances: cependant la vérité ſe cache au milieu de la route; & les extrêmes ne ſont que des abſurdités.

Un mauvais tour d'eſprit eſt le plus fatal préſent de la création; il empire tous les jours; on voit continuellement les objets ſous un faux jour. Pour les Génies de ce caractère, le vrai devient erreur; & l'erreur eſt vérité: faſtueux, ſages & ardens dans les frivolités, ils mépriſent le grand comme frivole; ils careſſent leurs perſécuteurs; ils évitent leurs amis; ils s'engouent du commerce des lâches qui les perdent; ſourds à tous les avis, ou raiſonnant à contre-poil, ils font hardiment des ſotiſes en dépit de la raiſon; & rampant ſous des prétextes

obſcurs, ils ſont les Antipodes du ſens commun.

Voudriez-vous perſuader à un miſérable, avide de tréſors, de ne pas ſe laiſſer périr d'inanition, quoiqu'il ſoit barbare pour les autres; de défendre au moins ſon ſquelette aride contre les rigueurs des ſaiſons, & de ne pas paroître auſſi paſſionné pour de vils haillons, qu'il l'eſt pour ſon or? Non, il a trop d'eſprit pour s'accommoder de ces petites vues; vous voudriez qu'il fût comme vous, pauvre & brillant; mais malgré l'Envie, il accumule ſans relâche, & tympaniſe le Luxe des tables & de la parure. Demandez à l'Ambitieux pourquoi il prodigue ſes beaux jours à lutter dans un dédale incertain; pourquoi il ne jouît pas en paix des douceurs de l'abondance? Mais c'eſt ainſi que vit l'Homme obſcur, foible & indolent; les grandes ames, s'écrie-t-il, aſpirent à de plus nobles perſpectives, & ne connoiſſent d'autre félicité, que le travail & un nom immortel.

Eh bien! qu'il convienne aux cœurs ſublimes & élevés de remplir les devoirs que la Patrie exige d'un généreux Citoyen; ſans donner dans les factions, ſans baiſer honteuſement les chaînes d'un Maître couronné, ſans dépendre d'un Grand coupable, il s'arme généreuſement pour les loix &

la liberté, content de périr dans la cauſe de l'Etat. Mais le rayon de la faveur étincelle; & je le vois changer de principes; ſes amis, ſes premières maximes tombent dans les ténèbres de l'oubli; & pour récompenſe il obtient l'opprobre & des penſions.

Ces petites ames, dont la joie ne porte que ſur les maux publics, qui haïſſent les Hommes, mais ſur-tout les Sages & les Vertueux, fières de leur honte, tirent vanité de leurs intrigues perverſes, & appliquent tous leurs talens à faire l'iniquité; mais des craintes qui s'élèvent de leur baſſeſſe, anéantiſſent ſouvent le ſyſtême forcené qu'elles trament, & les plongent dans le mépris.

Il ſeroit infini d'indiquer toutes les routes tortueuſes, où les caractères corrompus exercent leur fatale ſagacité; de faire voir comment l'Indigence voudroit maſquer ſes beſoins, & la Baſſeſſe affecter un air de dignité; comment les Fourbes ſont ingénieux à leurs dépens, & les Imbéciles pleins de ſuffiſance. Abſurde projet de jouer ſur la ſcène du monde, un rôle auquel le Deſtin refuſe de nous appeller! L'art de déguiſer cette foibleſſe, n'eſt pas moins abſurde. La Prudence ſeule peut nous inſtruire à faire le bien, & à prévenir

le mal. La vraie ſageſſe conſiſte plus en pratique qu'en maximes ; car de quel uſage les leçons ſont-elles pour les Stupides ? Parlez tant que vous voudrez de l'eſprit & de la raiſon ; celui qui ſe gouverne avec plus de circonſpection, eſt le premier des Hommes.

Toutes les ſituations de la vie ont un plan qui leur eſt propre ; il y a par-tout du faux & du vrai. L'uſage & le but de la Philoſophie eſt de fixer ce point critique ; tous nos ſuccès portent ſur cette démarche eſſentielle : mais les mépriſes à cet égard ne ſont jamais de peu d'importance ; le moindre faux pas fait crouler tout l'édifice. Quelque près qu'on s'avance de la barrière, ſi l'on n'y touche pas, tout eſt perdu : qui s'embarque ſans choix, eſt à moitié plongé dans les naufrages. L'Erreur a pluſieurs ſentiers ; le Vrai n'en a qu'un. En appréciant mal les objets, on fait toujours de fauſſes démarches. Qui eſtime davantage l'opulence ou le pouvoir, que celui qui prodigue ou qui opprime ? Que peut-on dire autre choſe ſur ces caractères, ſinon que le Ciel irrité les jette ſur la terre pour ſervir à ſa vengeance ?

Les Foux, toujours ſuperbes, prétendent à l'éclat & aux diſtinctions, & s'imaginent que la

phrénéſie eſt la route de la Gloire. Qu'importe par quel moyen l'Immortalité les couronne, par le ſaccagement de l'Univers, ou par l'embrâſement des Temples (1)? Tout paſſe à la poſtérité, auſſi bien les crimes d'un Neron, que les vertus d'un Trajan. Les moyens ſont indifférens; il faut atteindre au terme, même en dépit des vertus. Richard fut coupable; mais quoi? il règna (2). Prétendez-vous être tout-à-la-fois honnête Homme & Illuſtre? Chimères; il ne s'agit pas de mériter la grandeur, mais de l'arracher. La Fortune eſt inconſtante; elle vole rapidement; & celui qui prend le plus long chemin, arrive trop tard.

Eſt-ce là donc, ô Grandeur du ſiècle, ton faſte impoſteur, d'étonner les Hommes & de s'en faire déteſter? On te cherche par mille attentats; & on te poſſède en tremblant; le Vulgaire applaudit à tes trophées; & le Vulgaire les renverſe. Dis-moi, politique ambitieux, qui doit l'emporter, ou des promeſſes du Courtiſan, ou du menſonge d'un Peuple adulateur? Des avantages futiles récompenſent toutes les mœurs d'un Fourbe banqueroutier & d'un Grand perfide.

(1) Eroſtrate, qui brûla le Temple d'Ephèſe.
(2) Richard, l'Uſurpateur.

Tu dis que ce Scélérat, organe des loix, & le Coupable qu'il juge, ont l'un & l'autre autant d'honnêteté ; mais que le premier eſt plus ſage. Au reſte, en quoi diffèrent-ils ? Dans un ſeul point ; c'eſt qu'un plus haut rang eſt une plus grande infamie : ce Malheureux chargé de chaînes va monter ſur un gibet, tandis que ce Grand, tout couvert de forfaits, vivra pour être la terreur des Hommes.

La pompe, les tréſors & la puiſſance ne ſont que des futilités, quand on les achète au prix de ſon caractère. Le haſard peut trahir le Sage, & vaincre le Héros ; mais ils le corrigent & ſe mettent au-deſſus du ſort ; au lieu que la confiance une fois perdue, ne peut plus ſe réparer. Combien peu d'Hommes s'en rapporteront au perfide qui les a trompés ! Le Fourbe ne travaille que ſous terre ; & ſemblable à cet animal immonde, qui ne bâtit que dans la fange & fuit la lumière, il diſparoît aux rayons du ſoleil ; & on l'écraſe quand on le trouve.

Notions & raiſonnemens déplacés ; ſophiſmes à deux faces ; l'Étourdi & le Vulgaire ſe laiſſent ſéduire, parce qu'ils jugent des Hommes par les ſuccès. Les illuſtres Rivaux de Borgia ſuccom-

bent ils ſous ſes ténébreuſes cabales ? un Machiavel proſtituera à ce monſtre le nom de Grand. Une impoſture heureuſe met le Méchant au nombre des Sages ; fraudes, injuſtices, aſſaſſinats, tout eſt politique. Le même déſeſpoir qui précipita le vertueux Caton dans la mort, donne à Céſar l'empire du Monde. Si l'Équiré, & non le Deſtin eût décidé de ſon dernier combat, Rome conſervoit Caton & ſes loix. La Fortune prodigue la magnificence ſur les plus vils des Mortels, pour faire ſortir davantage leur baſſeſſe & leur infamie. C'eſt ainſi que le vain triomphe du phrénétique Caligula, fait voir que toutes ſes conquêtes ne ſont que des grandeurs criminelles. Le vrai mérite brille de ſon éclat naturel, tandis que le faux bleſſe la vue & n'éblouit que pour un tems ; ſemblable à ces noires vapeurs qui s'élancent du ſein de la nuit, il ne jette qu'une lumière ſépulcrale, & ne doit ſa ſplendeur odieuſe qu'aux ténèbres. Les ſages Égyptiens, à la mort de leurs Monarques, jugeoient ſon règne par l'oracle conſtant de la Vérité ; alors le faſte ſéducteur, l'opulence & le pouvoir ne pouvoient corrompre l'arrêt de l'Aréopage ; il n'y avoit plus rien, ni à craindre ni à eſpérer ; alors ces furieux Conquérans, prodigues

du ſang de leurs Sujets ; ces Princes énervés par la molleſſe, bons par indolence, qui livrent le Peuple à l'ambition d'un Favori, dont les concuſſions tranquilles ſont plus funeſtes que les horreurs de la guerre ; tous ces mauvais Maîtres de la terre, dis-je, étoient condamnés pour toujours à l'opprobre & à l'infamie.

Vous trouvez la fortune chez l'Inſenſé, & l'eſprit chez le Trompeur ; mais la vertu ſociale réſide dans la grande ame de l'ami de l'humanité ; il eſt au-deſſus du petit manége, des prétextes inſipides de l'Artificieux ; point de maſque ; c'eſt au crime à ſe cacher. Que le ſombre Politique le porte ; mais le véritable honneur prend ſa ſource dans le ſentiment.

Que l'Hiſtoire nous montre qui a le mieux ſervi ſa Patrie, ou d'un criminel Clodius, ou d'un vertueux Orateur Romain ? Il y a des travers dans ces deux caractères ; mais voici leur différence ; Clodius avoit des vices, & Cicéron avoit de l'orgueil. Le Citoyen inſtruit dans les devoirs de la Société & qui l'aime, ne croit jamais trop acheter l'avantage d'être utile.

Jugurtha fut aſſaſſin, corrupteur, & monta de la pouſſière juſques ſur le Trône : mais tremblant au

milieu des grandeurs, en lui l'homme étoit miſérable, quoique le Monarque fut fameux. Ainſi Cromwel fut intrépide dans les haſards des combats, mais pâle & frémiſſant au lit de la mort.

La paſſion eſt ſans loix, & la Jeuneſſe effrenée; & cependant la Nature ne varie ni en bien ni en mal. Des mêmes cauſes découlent les mêmes effets; la Vérité n'eſt pas différente de ce qu'elle fut toujours. La mode du préjugé change; mais les eſſences vraies ſont des Êtres opiniâtres; elles ne flattent ni les Favoris ni les Rois.

Rome avoit ſon Céſar; & l'Angleterre a eu ſon Cromwel; tous deux égaux en fortune, en puiſſance & en infamie; & ſi de nouveaux Céſars ou Cromwels reparoiſſoient ſur la ſcène, ils ne pourroient que jouer les mêmes ſanglantes Tragédies : ennemis de la Nature, d'eux-mêmes & des Vertus; grands pendant leur vie, & des monſtres dans le tombeau.

Ce n'eſt pas aux Fous à connoître la gloire qu'ils pourſuivent; c'eſt au noble courage que cette prérogative eſt réſervée. Ce n'eſt pas celui qui met ſa Patrie dans les fers, & qui triomphe en bourreau de ſes Concitoyens, que l'on doit nommer Grand; mais le Héros, dont la valeur ſauve un

État chancellant. Voilà le caractère que les Annales de la poſtérité nommeront Gloire.

Contemple ce Monde, ô Mortel; & ſaiſis cette vérité qui lui coûte bien cher : c'eſt que le Bonheur n'eſt que le ſonge de la jeuneſſe. L'état parfait n'eſt pas le partage de l'Homme, quoique cette idée précieuſe rempliſſe ſon cœur; il eſt en lui-même un mal, tandis qu'il tend au bien; il échoue dans un cercle d'écueils : ſa poſition ſur le théâtre des choſes Humaines eſt incertaine, ou mêlée tout au plus de quelques légers avantages; l'Eſprit de conduite fait quelque choſe, & le Deſtin le reſte. O Deſtin ! fantôme funeſte, toujours aveugle au mérite, tandis qu'il ſe livre à la lie du Genre-humain. Jugez par l'apparence des choſes, & vous tombez infailliblement dans l'erreur; l'apparence entraîne toujours & trompe conſtamment; car la troupe du Vulgaire doit s'étonner d'abord, & croire enſuite.

Celui qui voit l'enjoué Codrus, traîné dans un char brillant avec une nombreuſe ſuite, & une contenance importante, peut-il s'imaginer que tout cet appareil couvre un Malheureux pétri de folies, de crimes & d'orgueil; avide d'amaſſer autant que diſſipateur, inſolent parmi ſes vaſſaux, rampant

avec ſes Maîtres, bon par accident, pervers par habitude, ſpécieux dans ſes ſpéculations, & forcené dans ſa conduite ?

On fronde les Princes pour leur bienfaiſance mal placée ; on crie contre l'élévation d'un Méchant, & peut-être contre la diſgrace d'un Homme de bien. Que leur rôle eſt triſte, lorſqu'une foule d'ames vendues à la faveur conſpire à les aveugler ! Qu'il eſt difficile de trouver le ſentier de la Juſtice dans un labyrinthe inextricable ! Nous voyons ſans ſurpriſe les Enfans de la Fortune s'élever par des démarches abſurdes & ſtupides. Les événemens, comme des atomes, ſe choquent par tourbillons, & produiſent ces merveilles au hazard comme cet Univers.

Parcourez les Faſtes de l'Antiquité, pour mettre en parallèle les premiers ſiècles avec les modernes ; rapprochez tous les âges ſous un ſeul point de vue ; ce ſont les mêmes nuances ſous différentes dates, & les profonds décrets du Deſtin qui régit tour. La Folie réuſſira, où la Sageſſe circonſpecte échoue ; & l'Hiſtoire eſt plus extraordinaire que les ſotiſes des Féeries. La raiſon cherche en vain le fil caché & perdu dans ce ſombre Dédale.

Au reſte, quel prodige, ſi les ſiècles poſtérieurs

ne varient que dans l'eſpèce des crimes ? Ces âges célèbres d'or, d'argent, d'airain & de plomb, qu'eſt-ce autre choſe, que les emblêmes des faits ? toujours des objets auſſi bas, obtenus par différens moyens, tels que la fureur, la cupidité, ou la ſotiſe.

En vain le grave Moraliſte, avec une adreſſe impoſante, diſtingue minucieuſement le bien & le mal, & les ſources de la ſcience des mœurs. Le monde ſe conduit par des maximes moins embarraſſantes ; les ſuccès marquent les ſages ou les foux ; les cauſes ſont ſecrettes ; mais les effets ſe montrent ; il eſt peu d'hommes qui puiſſent juger ; mais tous peuvent voir & entendre.

Chaque ſiècle doit s'adapter aux modes régnantes, & adorer même le Diable quand on en fait un Dieu ; appeller la rapine induſtrie, la diſtraction bon-ſens, & la ſtupide prodigalité magnificence ; il n'eſt point d'attentats, d'ineptie ou de caprice qu'on n'admire, quand ils ont les livrées de la mode.

Voyez les mêmes notions reçues différemment : Légendes, Impoſtures, tout eſt cru ; voyez des Prêtres & des Tyrans obtenir une obéiſſance rampante, & le ſacré Jargon mettre l'Univers ſous le joug.

joug. Contemplez enſuite avec étonnement un autre extrême ; cet Imbécile qui ſe proſternoit devant une ſtatue, nie à préſent un Dieu. Des Eſclaves arrachés à leurs fers, devenus préſomptueux, ne mettent plus de bornes à la fureur de la liberté ; Impies ou Dévots, ils blaſphement ou prient tour-à-tour.

Nous végétons au haſard, tantôt juſtes, tantôt ſans principes ; toujours dans des excès, & conſéquemment dans des inégalités continuelles. La Vertu trop auſtère s'adoucit graduellement, & ſe change en hypocriſie ; quand elle commence une fois à s'altérer, ſa chûte eſt rapide : elle dégénère enfin en crime & en proſtitution. Le vice, quoiqu'oppoſé, remplit les grandes vues de l'Eternel ; les variations des mœurs changent la face des Empires ; les Etats ſe précipitent par la licence, comme ils s'élèvent par les loix. Tel eſt le cercle des choſes humaines ; elles brillent dans un ſiècle & s'anéantiſſent le ſuivant. La Vertu ſeule, ſage & invariable, commande à la Fortune, quoique livrée aux humilations, à l'indigence, au mépris : les Tyrans effrayent les Empires ; mais pour elle, modeſte & tranquile, elle ne ſent ni les ſerpens de l'envie, ni la crainte de la perſécution ; elle

parcourt d'un œil ſtoïque ce vaſte théâtre, où le bien eſt répandu ſuperficiellement, & le mal prodigué.

TROIS HEURES
APRÈS MARIAGE,
COMÉDIE.

Rumpatur quiſquis rumpitur invidiâ. MART.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Il eſt peut-être à propos de prévenir le Lecteur, que cette Édition eſt exactement conforme à la Pièce, telle qu'elle a été repréſentée ; car quoique les Acteurs, par complaiſance pour le goût dominant, l'ayent partagée en cinq Actes, cependant comme l'action n'eſt ſuſpendue que trois fois, ce Drame n'a proprement que trois Actes, comme les Comédies Eſpagnoles.

Je dois reconnoître encore que deux Amis m'ont aidé dans la compoſition de cet Ouvrage ; la reconnoiſſance ne me permet pas de l'oublier dans un Avis au Public.

JEAN GAY.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

QUOIQUE l'Avertiſſement qu'on vient de lire à la page précédente, ſoit ſigné Jean Gay, & qu'on diſe ſeulement que deux de ſes Amis l'ont aidé dans la compoſition de la Comédie intitulée, TROIS HEURES APRÈS MARIAGE, *la vérité eſt, que cette Pièce a été compoſée par Pope & le Docteur Arbuthnot en ſociété, comme l'a déclaré Colley Cibber, qui le ſavoit à n'en pouvoir douter. Mais Gay, leur ami, voulut bien leur prêter ſon nom, pour les ſouſtraire à la critique & à la raillerie.*

PROLOGUE.

ON juge les Auteurs ſur des règles étranges & dictées par le caprice. On s'imagine que les grands Écrivains ſont des enragés, & les petits des foux. Au reſte, ce ſont les meilleurs que l'on traite le plus ſévèrement; car on ſe contente de perſiffler les Sots; mais on hait les Gens d'eſprit. Les Imbéciles déteſtent avec raiſon les hommes de ſens; mais c'eſt une barbarie, qu'une guerre civile de Sots contre Sots. Pourquoi les Critiques tombent-ils donc indiſtinctement ſur tous les Auteurs en général? Puiſqu'il y en a qui écrivent ſans montter aucune étincelle d'eſprit, frondez leurs Comédies; ils ont toujours quelque évaſion: *Ne nous ſifflez pas*, s'écrient-ils, *mais les François qui les ont faites*. Ces plats Agioteurs font un commerce clandeſtin par la circulation des denrées; ils puiſent leurs règles en France, & leurs ſujets en Eſpagne. Mais l'eſprit, comme le vin, exporté d'un plus heureux climat, ſe gâte entre les mains de ces Fripons. Ils ſuppriment les ſaillies de Molière &

de Lopez, pour faire grimacer inutilement un ſtupide Arlequin. Comment notre Auteur s'attendroit-il à quelque indulgence, lui qui a l'impudence de — ne pas traduire? Il auroit été plus honnête, dans ce ſiècle ombrageux, de prendre chez l'Étranger les Foux & les Méchans que l'on veut mettre ſur la ſcène. Tombez ſur les Eſpagnols & les François, juſqu'à la fin du monde; mais épargnez la vieille Angleterre; aimez votre ami. Je réponds que ſi la Satyre mord quelque fou, qu'il ſiffle tout haut, pour faire voir à tous les Spectateurs que le coup portoit avec juſteſſe. Les Poètes font des caractères, comme les Fripiers des habits: nous ne prenons pas la meſure à nos Fats, ni à nos Petits-maîtres; mais on trouve chez nous des aſſortimens pour toutes les tailles. Hommes à bonnes fortunes, approchez: ce bonnet de fou (1) a un air — piquant & divin, avec les oreilles d'Iſſachar: qu'aucun ſot ne s'en empare; c'eſt un bien public; il eſt à vous, & puis à moi. De tout tems les Poètes ont gardé ce meuble avec ſoin pour ceux qui veulent le porter. Notre Auteur le poſſède actuellement; & il le réſigne au

(1) L'Acteur montre un bonnet à oreilles.

premier qui écrira. Je le jette donc ſur le Théâtre (1); & que celui qui l'amaſſera le regarde comme le ſien.

(1) Il le jette à terre, & ſe retire.

PERSONNAGES.

FOSSILE,
POSSUM,
NAUTILUS, } *Docteurs en Médecine.*

TISANNE, *Apothicaire.*

PLOTWELL.

UNDERPLOT.

M. TREMENDUS.

Premier ACTEUR.

Second ACTEUR.

UN MATELOT.

Madame TOWNLEY.

Madame PHŒBE CLINKET.

SARSINETTE.

PRUE.

TROIS HEURES APRÈS MARIAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

FOSSILE, *entre en donnant la main à* TOWNLEY.

FOSSILE.

ENTREZ, ma chere, dans l'habitation de votre mari. Les ſcrupules du Curé.....

TOWNLEY.

Et la fatigue de la cérémonie.....

FOSSILE.

Enfin tout eſt fini.

TOWNLEY.

Ces permiſſions en blanc ſont merveilleuſement commodes. Les Prêtres ont là un noble emploi ;

ils arrangent tout à leur gré dans le parc du mariage ; & ils vous donnent une femme .... Mais je ne leur veux pas de mal, puiſqu'ils m'ont miſe en ſi bonnes mains.

FOSSILE.

J'annonce aujourd'hui une ſuſpenſion d'armes entre la médecine & les maladies : qu'elles interrompent leurs malignes influences ; & que les poudres, les pillules, & les apozèmes arrêtent leurs opérations. Que ce jour ſoit conſacré à l'Amour : j'aime mieux tenir cette main, que de tâter le pouls d'une Ducheſſe.

TOWNLEY.

Et moi celle-là, qu'une main de Matadors.

FOSSILE.

Ceux qui connoiſſent votre famille, pourroient conteſter mon titre à la poſſeſſion de votre céleſte perſonne. Mais venez, ma chère ; le ſceau du mariage eſt la conſommation.

TOWNLEY.

Hélas ! que vais-je devenir !

FOSSILE.

Pourquoi ce front baiſſé ? Pourquoi cette lenteur, ce tremblement ?

TOWNLEY.

Ah ! malheureuſe que je ſuis, d'avoir quitté ma famille, & de m'être remiſe ſeule entre les mains d'un Etranger !

FOSSILE.

Courage ! la plus belle de mes curioſités : ſachez qu'un Mari renferme tous les Parens ; vous voyez en moi un rendre père.

TOWNLEY, *à part.*

Oui, en honneur, il eſt aſſez vieux.

FOSSILE.

Vous pouvez, vous devez vous fier à moi.

TOWNLEY.

Faites de moi ce qu'il vous plaira : il eſt ſûr néanmoins que vous ne pouvez avoir oublié ſitôt la cérémonie de l'Egliſe. On ne doit pas s'embarquer dans le mariage par goût pour un plaiſir brutal comme les bêtes. Si vous en violez la ſainteté, je m'en lave les mains.

FOSSILE.

Ah ! quelle vertu, quelle modeſtie ! Vous êtes pucelle, & je ſuis Philoſophe ; ſachez qu'aucune action animale, *quatenus* animal, n'eſt indigne de nous. Mais quelle diſparate ! de grace, ma chère, dites-moi votre âge.

TOWNLEY.

J'ai près de vingt-trois ans.

FOSSILE, *à part.*

Et moi, je touche à ma grande année climactérique ; c'eſt bien le tems de promettre une double nuit. Elle peut être une Alcmène ; mais hélas ! je ne ſuis pas Jupiter.

TOWNLEY.

Qu'avez-vous ? vous paroiſſez un peu inquiet, M. Foſſile ; j'eſpère que ce n'eſt rien.

FOSSILE, *à part.*

Que faire dans le lit nuptial, lorſque les ſymptomes de la vieilleſſe ſont contre moi ? Cependant voici le fameux *Corroboratif* de *Crollius :* cette phiole renferme des fils & des filles. Buvons un coup d'*Aqua magnanimitatis* par forme de véhicule. Ma femme prendra pour ſa part cinquante goûtes de *Laudanum* liquide ; & alors nous ſerons de niveau. Le *Laudanum* calmera l'atoxie de ſes eſprits animaux, & l'empêchera de veiller un peu trop. (*Il entre un Valet.*)

Monſieur, votre bouillon aux piſtaches eſt prêt.

FOSSILE.

Ha ! je me rappelle, ma chère, que Vénus,

qui eſt au premier dégré du Capricorne, n'aura l'aſcendant qu'à dix heures; tems favorable à la génération, ſi l'Aſtrologie ne ment pas.

TOWNLEY.

Je ſuis toute obéiſſance, Monſieur.

FOSSILE.

Comment vous récompenſer de tant de bonté d'ame? Que notre mariage ſoit encore un ſecret pour la famille. En attendant, je vous ferai faire connoiſſance avec ma Nièce, Phœbe-Clinket: mais hélas! la pauvre fille! ſa glande pinéale eſt dérangée; ce qui a occaſionné une ruprure dans ſon intelligence. Je l'ai priſe chez moi pour préſider à mon ménage; & au lieu de faire des poudings, elle fait des Paſtorales, ou évoque des Eſprits dans une nouvelle Tragédie. En un mot, ma maiſon eſt le rendez-vous des mauvais Acteurs, des Muſiciens ſubalternes, & des pauvres Maîtres à danſer de Londres. Je voulois d'abord la faire mon héritière; mais j'ai réſolu que mes propres enfans hériteroient. La voilà qui vient, occupée à ſon ordinaire; obſervons-la un peu.

(*Clinket entre, ſuivie d'une Servante qui porte un pupitre ſur ſon dos; Clinket écrit; ſa coëffure eſt tachée d'encre; & ſes plumes ſont piquées dans ſes cheveux.*)

LA SERVANTE.

J'aimerois autant porter la Curioſité dans les rues : ah ! que le dos me fait mal !

CLINKET.

Qu'eſt-ce que le travail du dos, comparé à celui de la cervelle ? Pécore, ſcandale des Muſes ! tu m'as fait perdre une penſée qui vaut un *in-folio.*

LA SERVANTE.

N'ai-je déja pas attrappé un rétréciſſement de nerfs à lever vos grands Livres ? & je ne ſuis plus bonne à rien.

CLINKET.

Appelle-les des *in-folio*, & non de *grands Livres*, Monſtre d'impropriété. Mais patience, je me ſouviendrai que je t'ai promis trois billets aux repréſentations de ma nouvelle Tragédie.

LA SERVANTE.

Il n'y a pas là de quoi faire empeſer mes cornettes.

CLINKET.

Deſtructive du ſavoir, inſecte plus pernicieux que les vers de Bibliothèque, tu me fais perdre patience ; ſouviens-toi de mon Ode, dont tu enveloppas une chandelle, de cette Epigramme, dont

dont tu fis un cornet à tabac, & de l'indigne uſage auquel tu proſtituas mon Hymne à Apollon. Créature immonde! Lis-moi les derniers Vers que j'ai faits ſur le Déluge; & prononce-les comme je te l'ai appris.

LA SERVANTE, *liſant avec affectation.*

« Enflée d'une hydropiſie, la Nature eſt lan-
» guiſſante, puis expire par un copieux Diabetès ».

CLINKET.

Toujours ſans cadence?

LA SERVANTE.

« Enflée d'une hydropiſie..... »

CLINKET.

Un moment: j'enfante... « Les mers, en mu-
» giſſant, pénètrent dans les forêts; & les baleines
» ſe perchent ſur les chênes... » *Mugiſſant, mur-murant, mugiſſant, ſifflant;* non: Les mers en fureur. Ainſi donc « Les mers en fureur pénètrent
» dans les forêts; baleines, perchez-vous.... »

(*Foſſile & Townley s'avancent.*)

« Quel feſtin pour les poiſſons! O régal trop vo-
» luptueux! Les dauphins affamés dévorent le
» rosbiff.... »

FOSSILE.

Ma nièce, hélas! ma nièce! O Melpomène, Déeſſe de la Tragédie, ſuſpends tes influences

pour un moment ; & ſouffre que ma nièce me parle raiſon. Voici une Dame de mes amies ; la circonſtance où elle ſe trouve l'oblige de prendre un azile dans ma maiſon : ayez pour elle tous les égards poſſibles ; & faites préparer le thé.

CLINKET.

Madame, excuſez cette abſence ; les eſprits animaux ont déſerté les avenues de mes ſens, & ſe ſont rendus dans les ſolitudes du cerveau pour contempler une belle idée. Je ne pouvois forcer ces rodeurs à revenir à leur poſte pour mouvoir ces parties du corps qui expriment la civilité.

TOWNLEY, *à part.*

Voilà une ſingulière créature ; ſi je ne me trompe, je pourrai, en la flattant, la faire ſervir à mes deſſeins.

(*Townley, Clinket & la Servante ſortent.*)

FOSSILE.

Ses bijoux, ſa caſſette, elle a laiſſé tout. Si ſon oncle découvre ſon mariage, il pourra mettre un embargo ſur la pacotille.... Je veux l'envoyer chercher.

(*Il paroît un Garçon avec une Lettre.*)

LE GARÇON.

C'eſt ici la mai-mai-maiſon.

FOSSILE.

Que demandes-tu mon enfant ?

LE GARÇON.

La Suivante de Madame Town-town-townley.

FOSSILE.

Que lui veux-tu ?

LE GARÇON.

Une Le-le-lettre.

FOSSILE.

Qui t'a chargé de cette Lettre ?

LE GARÇON.

Une per-per-perſonne.

FOSSILE.

Donne-la moi, mon enfant ; c'eſt un honnête Garçon ! Donne-la moi ; & je la rendrai à ſon adreſſe ; c'eſt un très-honnête Garçon !

LE GARÇON.

Fort bien. (*Il ſort.*)

FOSSILE.

Il n'y a plus de ſecrets entre nous ; l'homme & la femme ne font qu'un. (*Il lit.*)

« Madame, ou je me flatte en vain, ou ce » ſoir, je dois être heureux. J'eſpère que la

» même perſonne conſommera ſes bons offices. » Je ratifie les articles. L'anneau eſt joli ; & » j'aurai l'agrément de le mettre la première » fois ».

« Votre impatient R. P. »

Par la barbe de Belzébut, qu'eſt-ce là ? *Heureux ce ſoir ! La même perſonne !* De *bons offices !* Qu'as-tu fait, pauvre Foſſile ? Ne pouvois-tu pas t'amuſer toujours avec les dépouilles des carrières & des mines de charbon, avec res ſerpens & tes ſalamandres ; mais il falloit que tu euſſes auſſi un monſtre vivant. Par la mort ! comme je vais être le plaſtron de notre coterie ! N'y a-t-il poinr de corde parmi mes curioſités ? Dois-je la chaſſer, & publier ma honre ; ou l'enfermer, & ſouffrir ma diſgrace ? L'enfermer ! c'eſt la choſe impoſſible. On peut fixer des eſprits volatils, comprimer l'air, mettre à la chaîne les ours, les lions & les tigres, garder même ſon or ; mais qui peut arrêter une femme libertine ? (*Townley entre.*)

TOWNLEY.

Miſs Clinket lira ſa pièce ce matin en prenant le thé : voulez-vous partager le divertiſſement ?

FOSSILE.

Non, j'ai beſoin d'être ſeul.

TOWNLEY.

J'eſpère que ma compagnie ne vous eſt pas encore à charge. (*Elle ſoupire*) Que ſignifie ce changement ſubit? Conſidérez, M. Foſſile, que vous avez beſoin de repos; le lit vous fera du bien; je prendrai place à côté de vous.

FOSSILE.

J'ai mal à la tête; & le lit ne fait que l'augmenter pour moi.

TOWNLEY, *paſſant la main ſur ſon front.*
Eſt-ce par ici?

FOSSILE *s'éloignant.*

Cela n'eſt que trop ſûr.

TOWNLEY.

Pourquoi ce ton chagrin, M. Foſſile?

FOSSILE, *à part.*

Non; il faut diſſimuler & la ſonder un peu. (*Haut.*) Un excès de joie, ma chère, me tourne la tête: je ſuis un peu ſujet aux vertiges; & j'ai peine à me ſoutenir.

TOWNLEY.

Je me flatte que je ſuis faite pour vous ſecourir.

FOSSILE.

Cela commence à ſe diſſiper : c'étoit une petite flatuoſité produite par une pénible digeſtion. Mais dites-moi, ma chère, votre oncle vous a-t-il tellement éloigné du commerce des hommes...?

TOWNLEY.

Je n'avois d'autre compagnie que Sarſinette & mon chien.

FOSSILE.

C'eſt une jeune perſonne très-prudente que cette Sarſinette ; vous aviez-là certainement une bonne & fidèle amie dans votre ſolitude.

TOWNLEY.

Oui, quand c'étoit ſon intérêt : mais je n'avois pas de familiarité avec ma Femme-de-chambre.

FOSSILE.

Mais ne s'eſt-il pas préſenté quelque Paladin qui offrît ſes ſervices à une Belle infortunée ?

TOWNLEY, *à part.*

Ma langue, prends garde : ces queſtions me ſont ſuſpectes. (*Haut*) Une perſonne comme moi ne pouvoit guère échapper aux Importuns.

FOSSILE.

Comment s'appelloit ce Fâcheux inſupportable qui vous fatiguoit de la ſorte ?

TOWNLEY.

Comment il s'appelloit ? Je crois qu'il a mille noms. Dans ſes billets, tantôt c'étoit Myrtile ; tantôt Coridon, Alexis, & que ſais-je encore ? (*Sarſinette accourt, & ſe jette au cou de ſa Maîtreſſe qu'elle embraſſe avec un grand zèle.*)

FOSSILE.

Ma chère Sarſinette, que je te ſuis obligé pour tes ſervices ; tu m'as rendu heureux à l'excès. (*A part.*) Je trouverai une autre Lettre ſur elle. (*Il gliſſe ſa main dans la poche de Sarſinette, & à chaque pas qu'elle fait pour dire un mot à l'oreille de ſa Maîtreſſe, Foſſile ſe fourre entre deux.*)

TISANNE, *entrant.*

Madame Colloquinte ſe plaint toujours d'une déjection d'appétit.

FOSSILE.

Donnez-lui un ſomnifère : mais ne nous interrompez pas. Mon bon Monſieur Tiſanne, nous ſommes en affaires.

(*Foſſile s'avance entre Townley & Sarſinette.*)

TISANNE.

Le crachement du Colonel eſt preſque ſupprimé.

FOSSILE.

Donnez-lui un ſomnifère. Venez demain, M. Tiſanne. Aujourd'hui je ne vois perſonne.

TISANNE.

Milady Varnish ne ſe trouve pas mieux depuis qu'elle prend les eaux ; car le bouton qu'elle a au bout du nez reſte toujours.

FOSSILE.

Donnez-lui un ſomnifère.

TISANNE.

La tympanite de Miſs Prudentia ne fait qu'augmenter. Quoi, point de julep de perles ! Dois-je faire dormir tout le monde ?

FOSSILE.

Oui, faites dormir, vous dis-je, ou ventouſez comme il vous plaira. Votre Serviteur, M. Tiſanne.

TISANNE.

Mais les vapeurs de Madame Giddy ? Elle appelle ſes femmes des Nymphes ; car elle s'imagine être Diane, & que ſon Mari eſt Actéon.

FOSSILE.

Je ne puis voir de malade avant demain. Donnez-lui un ſomnifère, vous dis-je.

(*A chaque fois que Foſſile veut conduire Tiſanne à la porte, Sarſinette & Townley tâchent de ſe parler tout bas; Foſſile revient alors à ſon poſte; & Tiſanne ſe rapproche.*)

TISANNE.

Miſs Chitty, qui eſt en penſion, n'a pris aucune ſubſiſtance raiſonnable toute la ſemaine; elle a mangé ſeulement pour deux liards de charbon, & une de ſes mitaines.

FOSSILE.

Sarſinette, reconduiſez M. Tiſanne à la porte. Je ferai demain ma ronde chez tous mes malades.

(*On frappe à la porte.*)

TISANNE.

Ah! Monſieur, voilà un Laquais de la Comteſſe d'Hippokekoana. L'émétique a trop travaillé; & elle eſt dans les convulſions.

FOSSILE.

Cela eſt malheureux. Il faut donc ſortir. Ma chère, j'ai un mot à dire à M. Tiſanne. Paſſez dans mon cabinet pour un moment; & amuſez-

vous à conſidérer les peintures. (*A Sarſinette.*) Voilà votre chemin, Madame.

(*Townley ſort par une porte, & Sarſinette par l'autre.*)

M. Tiſanne, courez devant, s'il vous plaît; & annoncez que j'arrive à l'inſtant. (*Tiſanne ſort.*) Toutes mes diſgraces viennent à la ſuite l'une de l'autre. Si le Galant pénètre auprès de ma femme, avant que j'aie couché avec elle, me voilà dans la grande Confrérie; & je ferois un beau ſpectacle. Quel parti prendre? Je l'enfermerai. Renfermer ma femme? Oui, mon repos & mon honneur le demandent; & cela ſera. (*Il ferme la porte à la clef.*) Thomas, Thomas! (*Son Valet entre.*) J'ai rêvé la nuit dernière, qu'on m'avoit volé. La Ville eſt inondée de Filoux. (*A part.*) Qui ſait ſi le ſcélérat, qui a envoyé la Lettre, n'eſt pas actuellement dans la maiſon? (*Haut.*) Regarde dans la cheminée, examine tous les endroits obſcurs, le trou au charbon, mes grands pots de fleurs; & n'oublie pas le tonneau vuide, qui eſt à la cave. Garde fidèlement la porte; & ne laiſſe entrer perſonne juſqu'à mon retour.

(*Le Valet ſort; on entend du bruit à la porte du cabinet*)

TOWNLEY.

Qui eſt-là ? Je ſuis enfermée : au meurtre, au feu !

FOSSILE.

Ma chère, je vous demande pardon.

(*Il ouvre, & Townley paroît.*)

C'eſt nous ! Vous appelliez ; je ſuis ſi accoutumé à fermer cette porte ; c'eſt une action purement machinale & involontaire.

TOWNLEY.

Votre conduite, M. Foſſile, ſent un peu le myſtère depuis un quart-d'heure. Je ſuppoſe ce que j'ai preſque honte de nommer ; & cette avanture confirme mes ſoupçons. De grace, parlez avec franchiſe ; d'où vient ce changement ?

(*Foſſile lui montre la Lettre.*)

TOWNLEY *la lui rendant.*

Eſt-ce là tout ?

FOSSILE *lit.*

« Madame, ou je me flatte en vain ». Qui ſe flatte ?

TOWNLEY.

Mon oncle, s'il faut que je ſois votre interprète.

FOSSILE.

« Ou ce ſoir, je dois être heureux ».

TOWNLEY.

D'être marié, ſi toute fois c'eſt un bonheur.

FOSSILE.

« J'eſpère que la même perſonne ».

TOWNLEY.

Oui, le Curé (1). Ne vous voilà-t-il pas jaloux?

FOSSILE.

« Conſommera ſes bons offices. Je ratifie les » articles ».

TOWNLEY.

Du douaire.

FOSSILE.

« L'anneau eſt joli; & j'aurai l'agrément de » le mettre moi-même ».

TOWNLEY.

Et qui eſt-ce qui mettroit l'anneau nuptial que l'Époux?

(1) Il y a là un jeu de mot, qui ne peut ſe rendre en François. Le mot *Perſon* ſignifie *perſonne*, & celui de *Parſon*, un *Miniſtre* ou *Curé*.

FOSSILE.

Je t'en conjure, pardonne à ton petit Mari. L'amour & la jalouſie vont ſouvent enſemble; & l'excès de cette double paſſion a obſcurci les yeux de mon entendement.

TOWNLEY.

Barbare! Je te pardonnerois, ſi tu avois empoiſonné mon père, débauché ma ſœur, tué mon petit chien! Mais aſſaſſiner ma réputation!

FOSSILE.

Allons, je t'en ſupplie, pardonne moi.

TOWNLEY.

J'y conſens, mais à condition que ta fièvre jalouſe ne revienne plus. Pour un jaloux, un mot dit à l'oreille eſt une évidence; un ſonge eſt une démonſtration. Une Lettre de compliment le fait rêver; une viſite innocente le met en fureur. Je vous éprouverai, M. Foſſile; car n'allez pas vous mettre dans la tête que je ne verrai perſonne.

FOSSILE.

Oui, ma chère; je confeſſe que je t'ai outragée. Mais de crainte que mon mariage, & cette ſimple avanture ne tranſpire dans le voiſinage, nous partirons tous deux pour la campagne, juſqu'à ce que notre ſecret ne faſſe plus de bruit. On m'ap-

pelle chez un malade ; je ſuis de retour en moins d'une demi-heure. (*Il ſort.*)

TOWNLEY *ſeule.*

Le billet de Plotwel a penſé me perdre. J'ai eu tort de ne pas le prévenir ſur mon mariage. Un Mari jaloux ! Chaque poiſon a ſon antidote : comme la crédulité eſt la cauſe de ſes ſoupçons, il faut encore qu'elle guériſſe ſa jalouſie. Il doit me confiner demain à la campagne : apprenons ſur le champ à Plotwel le malheur qui me menace ; & en mettant à profit cet inſtant, qu'il me laiſſe le jour même de ſes noces ; j'acheverai d'en faire un Mari à la mode. Déeſſe de l'Intrigue ! prête-moi ton ſecours ; & je tirerai une vengéance digne des plus fameuſes Héroïnes de Bocace.

(*Plotwell & Clinket paroiſſent alors.*)

Quoi, Plotwell ! Comment ſe trouve-t-il ici ? Il faut l'avertir de ſe tenir ſur ſes gardes.

PLOTWELL.

Madame, je ſuis agréablement ſurpris de vous trouver ici.

TOWNLEY.

Moi, Monſieur ? Vous vous méprenez certainement ; car je ne me ſouviens pas de vous avoir jamais vu.

PLOTWELL.

Madame, je vous demande pardon. (*A part.*) Qu'une vérité a l'air d'un menſonge dans la bouche d'une jolie femme !

CLINKET.

Madame, c'eſt M. Plotwell, Gentil-homme, qui ſera aſſez obligeant pour faire mettre ma Pièce au Théâtre ; il veut bien être le père de cet indigne enfant de ma Muſe, ſur la ſimple lecture que je lui en ai faite ce matin.

PLOTWELL.

Madame, je ſerois fier d'être le père réel de chacune de vos productions.

CLINKET.

Bien raiſonné ! Ha, ha, ha. Vous ſavez, M. Plotwell, que le public eſt aſſez mauvais juge de l'eſprit ; on a eu l'audace de rejetter preſque toutes mes Pièces. L'intelligence des ſots eſt ſi épaiſſe, qu'ils ne penſent qu'à contreſens.

PLOTWELL.

Il en eſt, Madame, qui ont en horreur le parfum d'une roſe.

(*Clinket interrromp Townley & Plotwell à chaque fois qu'ils eſſayent de ſe parler.*)

CLINKET.

Si cette Pièce n'entraîne pas tous les ſuffrages, qu'on m'écraſe comme un reptile dans la pouſſière de la médiocrité. Je ſuis ſûre, Monſieur, que cet enfant, que vous adoptez, ne vous fera pas déshonneur.

TOWNLEY.

De grace, Madame, quel en eſt le ſujet?

CLINKET.

Il eſt ineffable; ſi adapté au merveilleux de la Tragédie! ſi propre à exciter les paſſions! ſi ſimple & ſans épiſodes embarraſſans! le vraiſemblable & le merveilleux ſont amalgamés avec tant d'adreſſe!...

TOWNLEY.

Mais le ſujet, Madame?

CLINKET.

C'eſt le Déluge Univerſel. J'ai préféré celui de Deucalion & de Pyrrha, parce que nos Acteurs ne doivent pas parler de celui de la Bible.

PLOTWÉLL *à Townley.*

Mais Madame....

CLINKET.

Quelle matière pour une noble deſcription! Puis-je

Puis-je avoir l'honneur de vous répéter une ſcène que je viens d'embellir de nouveaux traits ?

TOWNLEY.

Je vous proteſte, Madame, que vous nous ferez plaiſir. (*A Plotwell.*) Je profiterai de la circonſtance pour vous inſtruire de ma ſituation.

CLINKET.

Imaginez-vous que Deucalion & Pyrrha ſont dans leur batteau. Ils longent un cap, où le Prince Hémon, premier Amant de Pyrrha, eſt ſur le point d'être enſéveli dans les flots. Elle preſſe Deucalion de le prendre dans ſon batteau.... Monſieur, vous ſerez le Prince Hémon ; Madame répréſentera Pyrrha, & moi Deucalion. (*Clinket donne le Manuſcrit à Plotwell.*) A vous, Monſieur.

PLOTWELL, *lit.*

« Oh, oh, Batelier ! »

TOWNLEY.

« Quoi, le Prince Hémon ! »

PLOTWELL.

« Oui, c'eſt Hémon ».

TOWNLEY.

« Tu vois que je vogue à préſent dans l'arche » d'un Mari. Je voudrois cependant bien récom-

» penſer ton amour : mais Hémon, hélas ! je » crains qu'on ne m'enterre demain au point du » jour à la Campagne ».

CLINKET.

Il n'y a pas un mot de cela dans votre rôle : faux, abſolument faux !

PLOTWELL.

« J'ai couru toute la Ville pour chercher ma » Pyrrha ».

CLINKET.

Mais on n'y tient pas. Vous avez votre rôle, Monſieur.. Il ne faut jamais embarraſſer le ſujet par des diſcours hors de ſaiſon.

PLOTWELL.

Madame, c'eſt ce que l'on fait ſouvent.

TONWLEY.

Quoi que l'amour diſe, ma pitié veut te ſecourir. (*Plotwell l'embraſſe.*)

CLINKET.

Fi ; M. Plotwell ; cela eſt contre le *decorum* du Théâtre. Je hais autant l'impudence d'un baiſer ſur les lèvres, que l'uſage barbare de tuer quelqu'un ſur la ſcène : vos meilleurs Tragiques, ainſi que les Femmes de qualité qui ſont en viſite, ne pré-

ſentent jamais que la joue, de cette manière, M. Plotwell. (*Elle l'embraſſe.*)

PLOTWELL.

Je n'ai lu, dans Ariſtote, aucun précepte contre les baiſers.

CLINKET.

Je ne voudrois cependant point me mettre dans le cas de manquer aux bienſéances.

PLOTWELL.

Cela eſt vrai, Madame; les derniers coups de l'amour & de la vengeance ne doivent jamais révolter les Spectateurs : mais je penſe qu'un baiſer, dans la Comédie, vaut un ſoufflet dans la Tragédie, & vous ſavez que nos meilleurs Écrivains en donnent & reçoivent aſſez ſouvent.

CLINKET.

Fort bien ! Je vous dis qu'une femme ne doit pas plus ſouffrir un baiſer, qu'un Gentil-homme un ſoufflet. Prenez ma Muſe ſous votre protection, Monſieur. J'ai fait venir des Acteurs qui recevront mon enfant ſi vous l'adoptez. Le Théâtre retentira d'applaudiſſemens en dépit du préjugé.

(*Sir Tremendus entre avec deux Acteurs.*)

PLOTWELL.

Meſſieurs, cette Dame, qui daigne ſourire à mes productions, m'a permis de vous inviter à la lecture d'une Tragédie.

CLINKET.

Ces Meſſieurs me font honneur.

LE I. ACTEUR.

Permettez-nous, Monſieur, de vous préſenter le fameux Sir Tremendus, le plus grand Critique du ſiècle.

PLOTWELL.

M. Tremendus, je ſuis charmé de vous voir, quoique certains Auteurs tremblent autant à la vue d'un Critique, que certaines femmes à la vue d'un chat. Sir Tremendus, Madame, eſt un homme qui peut apprendre au public à déſapprouver ce qu'il a goûté, & à goûter ce qu'il a déſapprouvé.

SIR TREMENDUS.

Hélas ! A quoi ſert un bon Palais, lorſque le goût de toute la Ville eſt gâté ? Il n'y a pas ici dix Critiques, qui ne jugent de travers.

CLINKET.

Sir Tremendus a bien raiſon ; nos Tragédies

modernes ne ſont que de faſtueuſes rapſodies, qui n'excitent ni terreur ni pitié.

PLOTWELL.

Pardonnez-moi, Madame; la pitié des Spectateurs à la première repréſentation, & la terreur de l'Ecrivain à la troiſième. Les Pièces de Sir Tremendus ont à la vérité, excité un ſentiment plus ſublime, l'étonnement.

CLINKET.

Je m'attens à un aſſaut de Bel-Eſprit : Prue, diſpoſez-vous à écrire toutes les comparaiſons que j'entendrai.

(*Prue paſſe à un coin du Théâtre, & prépare ſes plumes & ſon papier.*)

SIR TREMENDUS.

Les ſujets des Drames modernes ſont auſſi mal choiſis que.....

PLOTWELL.

Les Héros de leurs Dédicaces.

(CLINKET *fait ſigne à Prue.*)

SIR TREMENDUS.

L'intrigue eſt auſſi platte.....

PLOTWELL.

Que celle des mauvais Poètes contre les nouvelles Pièces.

SIR TREMENDUS.

Les épiſodes ſont auſſi mal avec le fond du ſujer.....

CLINKET.

Qu'une robe noire avec un jupon couleur de roſe. (*A part*) Marquez cela, Prue.

SIR TREMENDUS.

Les ſentimens ſont ſi délicats....

PLOTWELL.

Que ſemblables à de la crême fouettée; ils ſe diſſipent avant qu'on les goûte.

SIR TREMENDUS.

Le ſtyle eſt ſi bas que... que....

PLOTWELL.

Eh bien, que les Spectateurs indulgens ſont forcés de le prendre pour ſimplicité.

LE I. ACTEUR.

Monſieur, voyons la Pièce s'il vous plaît.

LE II. ACTEUR.

Nous avons une répétition ce matin.

SIR TREMENDUS.

D'ailleurs, les larcins ſont ſi viſibles....

PLOTWELL.

Que l'ignorance même les reconnoîtroit.

SIR TREMENDUS.

On vole les Anciens & les Modernes. Liſez la fameuſe Iphigénie de Racine; il a volé ſon Agamemnon à Seneque, qui l'avoit volé à Euripide, qui l'avoit volé à Homère, qui l'avoit volé à tous les Anciens ſes Prédéceſſeurs. En un mot, il n'y a rien de plus exécrable que les Tragédies qui prennent le mieux.

LE I. ACTEUR.

Ah! Monſieur, excepté l'immortel Shakeſpear.

SIR TREMENDUS.

Il n'avoit pas de jugement.

LE II. ACTEUR.

Le fameux Ben Johnſon.

CLINKET.

Il eſt ſtérile.

LE I. ACTEUR.

Le tendre Otway.

SIR TREMENDUS.

Il eſt incorrect.

LE II. ACTEUR.

Etheridge.

CLINKET.

Il ne débite que des pauvretés.

LE I. ACTEUR.

Dryden.

SIR TREMENDUS.

Ce n'eſt qu'une machine à vers.

CLINKET.

Ah! cher Tremendus, il y a un ſel dans vos expreſſions.....

SIR TREMENDUS.

Ah! Madame, vous avez une juſteſſe d'idées.....

CLINKET.

Je ſuis ſi enchantée de cette mâle pénétration.....

SIR TREMENDUS.

Moi de votre profonde capacité.....

CLINKET.

Que je ne ſuis pas capable...;

SIR TREMENDUS.

Qu'il eſt impoſſible ....

CLINKET.

De concevoir ....

SIR TREMENDUS.

D'exprimer ...

CLINKET.

Avec quelles délices j'embraſſe ....

SIR TREMENDUS.

Avec quel plaiſir j'entre ....

CLINKET.

Vos idées, très-ſavant Tremendus.....

SIR TREMENDUS.

Dans vos ſentimens, très-divine Clinket....

LE II. ACTEUR.

La Pièce, de grace, la Pièce.

(*On apporte la table à thé.*)

CLINKET.

Notre miſérable ſiècle eſt indigne de ce Chef-d'œuvre.

PLOTWEL *lit.*

« Le Déluge Univerſel, ou la Tragédie de » Deucalion & de Pyrrha ».

LE I. ACTEUR.

Le Déluge! C'eſt un ſujet biſarre.

CLINKET.

Il n'a pas encore été touché ni par les Anciens, ni pat les Modernes; la terreur & la pitié y jouent un grand rôle.

LE I. ACTEUR.

Notre Théâtre ne s'en accommodera jamais. Pouvez-vous ſuppoſer, Monſieur, que les Femmes reſteront là trois heures pour voir de la pluie, & un Batelier au milieu d'un orage? Car dites ce que vous voudrez; ce ne ſera jamais autre choſe.

LE II. ACTEUR.

Avec votre permiſſion, Madame, voyons le début.

CLINKET *lit.*

« La Scène s'ouvre; & le Ciel paroît couvert » de nuages. Pluie extraordinaire. On apperçoit » dans l'éloignement le ſommet du Mont Parnaſſe. » Toute la Campagne eſt inondée; le Bétail & » les Hommes nagent dans les flots. Les pointes » des clochers s'élèvent ſur les eaux; & l'on voit » les Hommes & les Femmes perchés ſur leurs » girouettes ».

SIR TREMENDUS.

Je vous demande pardon, Monſieur; mais je crois qu'on peut prouver que les girouettes ſont une invention moderne. D'ailleurs, ſi les pierres ont été diſſoutes, comme un Philoſophe moderne l'a démontré, comment les clochers ont-ils pu ſe ſoutenir?

PLOTWELL.

Je ne veux point m'obſtiner ſur des bagatelles. Effacez cela.

CLINKET.

L'effacer? Que faites vous? C'eſt ſapper le fondement de tout le Drame : preſque tous les Perſonnages de votre ſecond Acte ne ſortent-ils pas des pierres que Deucalion & Pyrrha jettoient derrière eux? Cette chicane attaque tout le ſyſtême de la réparation du Genre-humain.

LE I. ACTEUR.

Mais la pluie eſt abſurde.

CLINKET.

Pourquoi Monſieur ne pourroit-il pas donner de la pluie, comme les autres Auteurs répandent la neige & lancent le tonnerre. (*Elle continue à lire.*)

« Deucalion paroît en habit de matelot, » & conduit ſa femme Pyrrha vers un bat-

» teau : ſon premier chagrin eſt lorſqu'il faut » qu'elle retourne pour aller chetcher une caſſette » de bijoux ». Voyez comment Monſieur imite nos grands Écrivains : le premier récit a tout le feu de Lee. « Quoique le Ciel preſſe toutes ſes » éponges, & verſe les nuées, de ſorte que cha- » cune forme un océan ; & les marées..... »

SIR TREMENDUS.

La Méditerranée n'a pas de flux ni de reflux ; & conſéquemment Deucalion ne pouvoit en parler.

CLINKET.

Un Homme de la qualité de Deucalion, pouvoit avoir fait des voyages au-delà de la Méditerranée ; & conſéquemment votre objection tombe. Obſervez, Sir Tremendus, le ſtyle tendre & touchant d'Otway dans cette réplique de Pyrrha : « Pourquoi ce corps de jupe me gêne-t-il telle- » ment, que je ne puis me jetter à mon aiſe en- » tre tes bras » ?

SIR TREMENDUS.

Anactoniſme ! le corps de jupe eſt moderne : toute cette Scène eſt monſtrueuſe, & contre toutes les regles de la Tragédie.

PLOTWELL.

Je me ſoumets, Monſieur ; ſupprimez cela.

CLINKET.

Si la Pièce étoit à moi, on m'arracheroit les yeux, on me hacheroit en morceaux, plutôt que de ſouffrir qu'on la mutile.

PLOTWELL.

Ajoutez, effacez tout ce qu'il vous plaira. (*Il ſe lève & s'entretient à part avec Townley.*)

SIR TREMENDUS.

Madame, je ſuis brouillé avec la Sottiſe depuis le berceau : elle met en fureur mon jugement.

LE II. ACTEUR.

En effet, Madame, je crois avoir quelque expérience de Théâtre : permettez-moi de dire que cette Tragédie prendra difficilement.

CLINKET.

On frapperoit des mains aux plus mauvais endroits, s'ils étoient d'un Auteur connu, ou ſous ſa protection.

SIR TREMENDUS.

Entre nous, Madame, ce Gentilhomme n'entend rien en Poéſie.

LE I. ACTEUR.

Il peut être honnête Homme ; mais c'eſt un

déteſtable Écrivain : cette misère ne prendra pas, & ne doit pas prendre.

SIR TREMENDUS.

Si vous êtes ſon amie, conſeillez-lui pour ſon honneur de la jetter au feu.

CLINKET.

Quelle peine un Auteur, qui débute, n'a-t-il pas pour triompher du préjugé ? Suppoſons que cette Pièce n'air que huit repréſentarions, la ſeconde en aura vingt. Encouragez un jeune Auteur ; c'eſt votre intérêt.

LE II. ACTEUR.

J'aimerois mieux perdre cinq cens guinées, que de mettre certaines Pièces au Théâtre. Le Public ne s'embarraſſe guère ſi c'eſt l'Auteur ou l'Acteur que l'on ſiffle : notre réputation en ſouffre.

LE I. ACTEUR.

Et notre bourſe auſſi, ſi nous érions aſſez ſots pour recevoir cette Pièce.

CLINKET.

Je conſignerai la ſomme que l'on voudra pour en garanrir le ſuccès. Eh bien, puiſqu'on doit la jouer, j'engagerai l'Écrivain à paſſer condamnation

ſur un petit nombre d'endroits. Prenez-là, Sir Tremendus.

(*Sir Tremendus lit en marmottant.*)

SIR TREMENDUS.

Abſurde au dernier point! (*Il efface.*) Impertinence viſible! (*Il efface.*)

CLINKET.

Quoi, tout cela? Epargnez ceci pour l'amour de moi; car je lui ai donné ces détails.

SIR TREMENDUS.

Ces pauvretés! (*Il efface.*) Horrible! (*Il efface.*) Abominable! (*Il efface.*)

LE I. ACTEUR.

Faites main baſſe ſur cette penſée.

LE II. ACTEUR.

Et ſur cette métaphore, Madame, avec votre permiſſion.

LE I. ACTEUR.

Toute cette tirade.

SIR TREMENDUS.

La fable.

CLINKET.

Je réplique.....

LE I. ACTEUR.

Les caractères.

CLINKET.

Je réplique.....

SIR TREMENDUS.

La diction.

CLINKET.

Ah! arrêtez, arrêtez!..... On m'égorge, on m'aſſaſſine..... Miſéricorde! au meurtre, au feu, ah!..... (*Elle s'évanouit.*)

(*Foſſile arrive, & regarde par l'ouverture de la porte.*)

FOSSILE *à part.*

Ma Maiſon eſt devenue un Théâtre; & ma femme joue auſſi ſon rôle : quel augure! mais il faut que je ſache le fond de tout ceci. (*Haut.*) Je ſuis étonné de voir tant de Malades de ſi bonne heure : quelle eſt votre indiſpoſition, Monſieur?

LE I. ACTEUR.

J'ai la colique, à la ſuite d'une indigeſtion de thé verd & de rimes abominables.

FOSSILE.

(*A Townley.*) Votre pouls eſt fort haut, Madame. (*A Potwell.*) Vous ſympatiſez, à ce qu'il me

me ſemble ; car vous avez un peu de fièvre. Mais j'eſpère pouvoir diſſiper l'accès pour cette fois. Quant à vous, ma nièce, vous avez la manie poétique ; & vous êtes poſſédée de neuf Démons, c'eſt-à-dire de vos neuf Muſes ; c'eſt pourquoi je les condamne au feu avec leurs Ouvrages. (*Il jette au feu une foule de paperaſſes.*)

CLINKET.

Ah ! je ſuis perdue.

PLOTWELL.

A-t-il brûlé quelque billet de banque, ou un nouvel aſſortiment de dentelles de Malines ?

CLINKET.

Mes Ouvrages, mes Ouvrages !

PLOTWELL.

A-t-il détruit les titres d'une Terre, ou vos Billets-doux ?

CLINKET.

Un Ode Pindarique, cinq Comparaiſons & la moitié d'un Epilogue.

LE II. ACTEUR.

A-t-il livré aux flammes un nouvel éventail, ou votre collier de perles ?

CLINKET.

Ah! c'eſt bien pis! La Concluſion de tous les Actes d'une nouvelle Comédie; un Prologue, par une Perſonne de qualité; trois Eloges en vers, & mes Epigraphes Grecques.

FOSSILE.

Meſſieurs, s'il vous plaiſoit de ſortir.

LE II. ACTEUR.

Madame, vous aurez notre réponſe poſitive au ſujet de votre Tragédie, dans une heure ou deux.

(*Sir Tremendus, Plotwell & les Acteurs ſortent.*)

FOSSILE.

Quoique cette affaire n'annonce rien de bon, il ne faut cependant pas agir en étourdi. Libanius remarque qu'une fauſſe accuſation retombe ſouvent ſur l'Accuſateur; & j'ai déja été puni pour trop de précipitation. (*Il ſort.*)

(*Sarſinette s'avance.*)

TOWNLEY.

Je l'ai échappé belle, Sarſinette: mon Mari a intercepté & lu le billet de Plotwell.

SARSINETTE.

Je tremble de tous mes membres. Comment vous en êtes vous tirée?

Digitized by Google

TOWNLEY.

La ruſe eſt venue à mon ſecours ; j'ai menti ; & il m'a crue.

SARSINETTE.

Je vous ai ſouvent dit ma penſée ſur cette foule de Soupirans qui vous obſèdent : vous deviez au moins liquider toutes les hypothèques que l'on a ſur votre perſonne, avant que de l'affermer à vie. Sans compter Plotwell, vous avez encore à craindre Underplot, qui le ſuit comme ſon ombre ; il eſt aſſez malheureux pour ſe rencontrer avec votre Mari ; & alors cet Ecervelé ne manqueroit pas de nous perdre.

TOWNLEY.

Ton eſprit & ton adreſſe me tireront d'embarras, Sarſinette. Mais c'eſt aujourd'hui mon jour ; demain, c'eſt celui de mon Mari.

SARSINETTE.

Il faut toutefois rêver à quelque prompt expédient, pour empêcher que vos Lettres ne tombent entre ſes mains.

TOWNLEY.

Je ne puis nullement me fier à mon Hôteſſe, Madame Chambers, depuis la querelle que nous

avons eue à mon départ. Ainſi j'ai donné ordre à ſa Servante, de m'adreſſer ici toutes les Lettres & meſſages qui ſe préſenteroient ; & j'ai poſté mon fidele Hugh à la porte pour les recevoir.... Mais voici mon Mari ; je paſſe dans mon cabinet.

(*Elles ſortent toutes deux.*)

FOSSILE.

O Mariage ! la plus amère des potions, & le plus fort des aſtringens. Ce Plotwell qui lui parloit, doit être certainement l'homme au billet. Mais ſi j'ai acquis un caillou du Rhin au lieu d'un diamant, pourquoi ternirois-je ſon éclat par d'imprudentes expériences ? Elle eſt belle ; cela eſt vrai. Si je pouvois la garder à l'avenir pour moi ſeul ! Le ſort des maris eſt un étrange cas ; il n'eſt ſuſceptible d'autres remèdes que de palliatifs.... Qu'il en arrive ce qu'il pourra, tandis que mon mariage eſt encore un ſecret.... (*Des voix ſe font entendre derrière le théâtre.*)

Salut à l'illuſtre Docteur Foſſile & à ſon honorable Epouſe. Les Muſiciens de la Ville ſont venus lui ſouhaiter beaucoup de joie dans ſon mariage. (*Un prélude de flûtes.*)

FOSSILE.

Joie & Mariage ! ces deux mots ne ſont pas toujours ſi bien aſſortis. (*Les mêmes voix.*)

Digitized by Google

Plaiſir & contentement au ſavant Docteur Foſſile & à ſa digne & vertueuſe Epouſe. Les tambours & les trompettes des Gardes du Roi viennent le féliciter. (*La ſimphonie.*)

FOSSILE.

Ah ! Foſſile, miſérable Foſſile ! quelle criſe ! Ta diſgrace ſe publie au ſon du tambour. On traite les nouveaux mariés comme ceux qui ſont mordus par la Tarentule ; il leur faut de la muſique ; mais quelle eſt celle qui peut nous débarraſſer d'une femme trop habile ? (*Il ſort.*)

ACTE II.

FOSSILE *entre déguiſé en Valet.*

FOSSILE *ſeul.*

LE plaiſant animal ! c'eſt le Valet de ma Femme ; un miſérable auſſi mercenaire que le Portier d'un premier Miniſtre. Pourquoi le poſte-t-elle en faction à ma porte ? C'eſt ſans doute pour ſervir à ſes intrigues. Pourquoi l'ai-je gagné, & m'a-t-il prêté ſon équipage ? C'eſt que je voulois découvrir ſes intrigues. Tu t'avilis donc, malheureux Foſſile !

juſqu'à jouer le rôle d'un Valet! Eh bien, quoi? Les Dieux & les Demi-Dieux ſe ſont traveſtis d'une manière encore plus abjecte; eux, pour faire un Cocu, & moi pour prouver que je le ſuis. Pourquoi rougirois-je donc de ma métamorphoſe, puiſque mon but eſt honnête? (*On frappe à la porte.*)

UN VALET.

Hé! c'eſt ſa livrée. Mon ami, donne ceci à ta Maîtreſſe. (*Il ſort.*)

FOSSILE *lit.*

» Madame, vous m'avez dupé: ce que je vous » ai donné, me coûtoit fort cher; ce que vous » euſſiez pu me donner ne vous auroit rien coûté. » Vous aurez, ſans doute, plus d'égard pour le pre- » mier préſent que je vous ferai. Je vous offris une » belle tabatière: vous la donnâtes à ce ſot Un- » derplot; & Underplot la donna à ma femme. » Jugez de ma ſurpriſe. »

» *Freeman.* »

Admirable circulation d'une tabatière! Avec le tems, j'aurai le plaiſir de voir mes plus curieux coquillages montés en or, entre les mains de tous les Fats de la ville. (*Il ſe préſente une Vieille.*)

LA VIEILLE.

Puis-je parler à votre bonne Maîtreſſe, mon honnête Garçon ?

FOSSILE.

Non, elle eſt occupée.

LA VIEILLE.

Madame Wyburn lui fait bien ſes complimens, & lui envoye cette lettre. (*Elle ſort.*)

FOSSILE *lit.*

» Comme je ſuis accablée d'affaires ce matin, » je vous mande, aimable Townley, que l'Alder- » man en paſſe partout où l'on veut, à l'exception » de l'article qui concerne ſa femme, qu'il ne » peut ſe réſoudre à chaſſer : il dit que cette ac- » tion ne ſeroit pas décente dans cette partie de » la ville. Il demande un tête à tête pour ce » ſoir. »

» *P. S.* La Femme de l'Epicier ne lui plaît nul- » lement. »

Dieux ! Que ce ſiècle eſt libertin ! Ni ſa propre Femme, ni celle de l'Epicier ! Vous verrez que le Public n'aimera que la mienne.

(*Il arrive deux Valets l'un après l'autre, qui préſentent chacun un billet, & ſe retirent auſſitôt.*)

FOSSILE *lit.*

» Sérieuſement, Madame, je ne puis vous » donner cette ſomme, ſur-tout dans la ſaiſon » des payemens. Un honnête Iſraélite, homme » ſobre & tranquile, conſent d'être pour un tiers » dans l'accord, à la ſeule condition d'une ſimple » viſite le jour du Sabbat. »

» *Habakuc Plumb.* »

Fort bien, la modération eſt louable, même dans l'iniquité. Voyons l'autre billet.

» Madame, je ne puis vous rendre riche; mais » je puis vous rendre immortelle. »

Oh! c'eſt un pauvre Poète; je ne le crains pas.

(*Un Gueux couvert de haillons, apporte une Lettre.*)

FOSSILE *lit.*

» Vos faveurs m'ont réduit à vous demander » ce que je ne voulois pas autrefois; c'eſt que » vous entreteniez comme Mari, celui qui ne » peut plus vous entretenir comme ſa Maîtreſſe. »

» *Charles Bat.* »

C'eſt en vérité une propoſition fort honnête, pour nous rendre tous deux heureux à la fois. Il aura ſa Belle, & une année de gages par-deſſus le marché.... Triſte Foſſile, pourquoi la Maîtreſſe

de tout le Gente-Humain n'étoit-elle inconnue qu'à toi ſeul? Pourquoi la Nature eſt-elle ſi obſcure ? Pourquoi n'y a-t-il point de ſymptomes extérieurs de défloration ? Pourquoi la perte de la virginité n'a-t-elle d'autre indice qu'un gros ventre ? Pourquoi la débauche n'a-t-elle pas ſes ſignes indicatifs comme la peſte ? Un homme prévoit qu'il pleuvra par la douleur d'un cor au pied ; & rien ne lui annonce ce qui l'intéreſſe infiniment davantage. S'il eſt quelque marque de chaſteté, pourquoi l'examen accordé aux Juifs, eſt-il interdit aux Chrétiens ? O Townley, Townley ! tu étois pour moi une roſe délicieuſe ; & tu deviens de l'aloès & de l'abſinthe !

(*Il ſe retire comme Townley & Sarſinette entrent.*)

TOWNLEY.

Sarſinette, nous ſommes trahies. J'ai apperçu Foſſile poſté à la porte ſous les habits de Hugh ; il a intercepté toutes mes Lettres. Je viens d'écrire un mot ; & c'eſt le ſeul moyen de conjurer l'orage. Cours chez Plotwell ; qu'il le copie, & me l'envoye en diligence par ſon Valet.

SARSINETTE.

Je vole, Madame ; mais comment nous tirer d'affaire avec Underplot ?

TOWNLEY.

Repoſe-toi ſur moi. Quoiqu'il ſoit bête, il eſt beau, & je l'aime. S'il eſt aſſez heureux pour venir dans l'abſence de mon Mari .... Mais dépêche-toi, je te prie.

(*Townley & Sarſinette étant ſorties, Foſſile rentre, & Underplot arrive dans ce moment.*)

UNDERPLOT.

Ecoute, mon Ami, je ne parle jamais avec les gens de ton eſpèce, que je ne paye d'abord.

FOSSILE, *à part.*

Voilà les gains que fait un Mercure; un Homme à talens ne manque jamais de rien. (*Haut.*) J'attends vos ordres, Monſieur; qu'y a-t-il pour votre ſervice?

UNDERPLOT.

Ah! mon Enfant, tu as une Maîtreſſe qui te procurera bien des étrennes; allons, tu as de l'adreſſe; ne peux-tu pas m'introduire auprès d'elle? car je veux lui parler un moment.

FOSSILE.

Il eſt impoſſible.

Digitized by Google

UNDERPLOT.

Quoi, encore impoſſible? (*Il lui donne de nouvel argent.*)

FOSSILE.

Encore impoſſible.

UNDERPLOT.

Diable! mais, au moins, dis-moi s'il eſt vrai qu'elle ſoit mariée au Docteur?

FOSSILE.

Je crains qu'il n'y ait quelque choſe d'approchant.

UNDERPLOT.

Qu'un Jaloux donne de reſſort à une intrigue! En honneur, n'eſt-ce pas un Animal complet?

FOSSILE.

J'avoue qu'il n'eſt pas abſolument ſage.

UNDERPLOT.

Eſt-il riche?

FOSSILE.

Il a de l'argent.

UNDERPLOT.

Cela épargnera des dépenſes aux Amans de ſa Femme. Il eſt Vieux, ſans doute?

FOSSILE.

Hé, oui, que trop.

UNDERPLOT.

Comment ce Magot s'eſt-il aviſé de ſe marier?

FOSSILE.

A l'inſtigation de Satan.

UNDERPLOT.

J'aiderai à cette vieille Futaille à avoir un Héritier.

FOSSILE.

Oh! ſans doute. Si toute la ville s'en mêle, il n'en manquera pas.

UNDERPLOT.

Allons, parle-moi avec franchiſe. Plotwell a-t-il paru ici depuis le mariage?

FOSSILE, *à part.*

Cela n'eſt que trop ſûr. (*Haut.*) C'eſt un dangereux Rival que vous avez-là; ſi vous voulez réuſſir, obſervez-le de près, de crainte qu'il ne vous contremine.

UNDERPLOT.

Eh bien! puiſque tu es mon ami, je te mettrai dans mon ſecret. Nous n'avons pas plutôt appris ce mariage, Plotwell & moi, que nous avons parié

cent guinées pour celui qui duperoit le Docteur le premier. Il y en a vingt pour toi ſi je gagne.

FOSSILE.

Voici quelqu'un; ſortez, & comptez ſur moi.

(*Underplot ſort.*)

Je l'avois bien deviné. Je poſſède un petit Domaine, qui excite l'ambition de deux Potentats rivaux. La bonne politique exige que je les engage à s'obſerver l'un l'autre, pour conſerver ainſi la balance du pouvoir entre mes mains. Il n'y a certainement rien de mieux qu'une Femme coquette, pour rafiner la politique d'un Homme.

(*Il revient encore un Valet, avec une Lettre, & il ſort à l'inſtant.*)

FOSSILE *lit.*

» Sachez, Cruelle, que j'ai découvert le ſecret » de votre mariage. Vous aurez le malheur d'eſ- » ſuyer toutes les biſarreries d'un Mari jaloux, ſans » avoir l'agrément de lui en donner ſujet. J'ai con- » trefait ce matin pluſieurs billets galans; & je » compte que votre vieux Sot en aura intercepté » quelque choſe. Si vous me refuſez le plaiſir d'en » faire un ſot, je me vengerai en le rendant tel » en imagination; & ſoyez ſûre que mon reſſen- » timent ne ſe bornera pas-là. «

» *R. P.* «

TOWNLEY, *regardant par l'ouverture de la porte.*

La Lettre fait ſon effet.

FOSSILE.

Que ce mot d'un Philoſophe eſt beau ! *Nous ſavons ſeulement que nous ne ſavons rien.* L'éruption de ce bois qui ſembloit pouſſer ſi vigoureuſement, n'eſt plus qu'une chimère. Le myſtère de toutes ces Lettres n'eſt-il donc autre choſe, que le reſſentiment d'un Amant dupé ? L'écriture & le cachet ſont conformes à ce que j'ai déja vu. Ma femme peut être vertueuſe ; elle peut ne l'être pas. La précaution eſt la meilleure méthode contre les maladies & les intrigues. Les Femmes ſont libertines, les Maris foibles, les Entremetteurs actifs, les occaſions dangereuſes, les Galans empreſſés ; il faut par conſéquent qu'un honnête Homme ſe tienne ſur ſes gardes. Mais, voici ma Femme ; je me retire ; car ſi elle me voyoit, elle pourroit ſe plaindre avec raiſon de mon impertinente curioſité. (*Il ſort.*)

(*Townley & Sarſinette entrent par deux différentes portes.*)

SARSINETTE.

Vos ordres, Madame, ſont exécutés à la lettre, & je compte, avec ſuccès.

TOWNLEY.

Tout va à merveille, & préciſément comme nous aurions pu le deſirer. Mais je ne puis pardonner à ce coquin de Hugh. Le chaſſer? cela ſeroit dangereux. Profitons plutôt de la confiance que Foſſile a en lui. Laiſſe-moi le Mari; & pour toi, endoctrine le Valet. Il faut étouffer dans ſa naiſſance cette ſote curioſité. Hugh, Hugh, Hugh. (*Elle ſonne & l'appelle.*) Qu'eſt devenu ce maraud? (*Elle court le chercher, & entraîne Foſſile qui change d'habit avec Hugh.*) Comment donc? Faudra-t-il t'appeller tout un jour? (*Elle lui donne un ſoufflet.*)

SARSINETTE.

Un fripon traveſti s'eſt gliſſé dans la maiſon: au voleur! au voleur!

(*Clinket, Prue, avec ſon éternelle écritoire, & les Domeſtiques accourent auſſi-tôt.*)

FOSSILLE.

Chut; chut, point de bruit. De grace, ma chère, regarde-moi; c'eſt ton petit mari; c'eſt moi.

TOWNLEY.

Que je ſuis malheureuſe! Ne pouvez-vous donc paſſer un ſeul jour ſans voir des femmes perdues?

Car vous n'avez endoſſé ce brillant uniforme que pour cela. Miſérable !

SARSINETTE.

Sa froideur, Madame, n'eſt plus un myſtère. Monſtre impur ! Ma Maîtreſſe ne te ſuffiſoit-elle pas pour guérir ta brutale incontinence ?

TONWLEY.

Voilà donc le motif de votre indifférence pour moi ! (*Elle pleure.*)

FOSSILE.

Je te conjure, ma chère amie, de ne pas me condamner légèrement : ma réputation eſt établie dans le monde. Il n'y eut jamais d'homme plus ſage, plus chaſte & plus vertueux que le Docteur Foſſile.

TOWNLEY.

Pourquoi donc ce déguiſement ?

FOSSILE.

Puiſqu'il faut le dire, ha, ha, ha ; c'eſt une petite folie qui m'a paſſé dans la tête le jour de mon mariage. Nous voulions faire une petite maſcarade.

CLINKET.

Quel eſt mon raviſſement, lorſque je vois dans mon

mon oncle une figure Théâtrale ! Puiſque votre goût vous porte à ce genre, pourquoi ne conſultiez-vous pas une Muſe de votre famille ? Vous m'avez toujours ſervi de Médecin ; pourquoi ne vous ſervirois-je pas d'Auteur conſultant ?

FOSSILE.

De grace, ma chère, laiſſe-moi un moment. Cette décoration eſt un ſcandale pour ma gravité. Je vous rejoins dans la minute.

(*Tout le monde ſort, excepté Foſſile & Hugh : tandis qu'ils changent d'habits, Foſſile dit au Valet.*)

Pour preuve de ma confiance en toi, je t'établis le gardien de ma maiſon, lorſque je ferai mes viſites. N'ouvre qu'à des malades, à des valétudinaires, & jamais à des hommes ſains & vigoureux.

HUGH.

Excellent Docteur, comptez ſur moi. (*Foſſile ſort.*) J'ai trahi ma Maîtreſſe ; ma conſcience fait ſur mon viſage ; je ne puis l'appaiſer qu'en trahiſſant mon Maître. (*On frappe à la porte.*) Ce n'eſt pas le Docteur ; mais il eſt affublé comme lui ; & ce ſera mon excuſe.

(*Plotwell entre ; Townley vient à ſa rencontre ; ils s'embraſſent.*)

TOWNLEY.

Hugh, prends bien garde à ton poſte.

PLOTWELL.

Ce déguiſement me ſert à merveille. Il eſt ſûr que je ſerai le premier homme qui aura jamais prévenu un mari, ſans l'inconvénient du mariage.

TOWNLEY.

J'ai un goût différent, M. Plotwell; car vous reſſemblez ſi fort à mon Mari, que je ne puis vous rien permettre.

PLOTWELL.

Je te défie, Underplot; j'ai parié; & je tiens à préſent l'enjeu.

TOWNLEY.

L'occaſion, M. Plowtell, a ſouvent perdu la vertu. (*Comme Plotwell conduit Townley où il veut, on annonce Foſſile.*)

HUGH.

Ah! Madame, le Docteur, le Docteur! (*Il ſort.*)

PLOTWELL.

Ne craignez rien, je ſais mon rôle.

(*Townley ſe retire, & Foſſile paroît.*)

FOSSILE.

J'ai promis ma pierre d'aigle à Milady Langfort : il y a apparence que la pauvre femme fera une fauſſe couche ; & je ſuis bien aiſe d'avoir penſé à cela. Ha, quel eſt cet homme ? Je n'aime pas cette figure ; mais de la modération.

(*Foſſile & Plotwell font pluſieurs révérences en s'approchant l'un de l'autre.*)

PLOTWELL.

Illuſtriſſime Domine, huc adveni.....

FOSSILE.

Illuſtriſſime Domine.... Non uſus ſum loquere Latinum.... Si vous ne pouvez pas parler ma langue, il n'eſt point poſſible d'avoir un entretien verbal.

PLOTWELL.

Je ne la connois guère : quoiqu'il en ſoit, j'ai beaucoup ouï parler de cette grande lumière des Arts & des Sciences, l'illuſtre Docteur Foſſile. Je voudrois faire avec lui un échange de quelques recettes.

FOSSILE.

De quelle Univerſité êtes-vous, Monſieur ?

PLOTWELL.

De la fameuſe Univerſité de Cracovie. J'ai guéri

la bleſſure d'un Roi. Je m'appelle le Docteur Cornelius Lubomirski.

FOSSILE.

Vos Lubomirskis ſont une grande famille : mais quels rares Secrets avez-vous, Monſieur ?

PLOTWELL, (*montrant une grande tabatière.*)

Voyez, Monſieur ; contemplez cette tabatière : c'eſt de l'or véritable, au moins.

FOSSILE.

Eh bien, à la bonne heure ; que s'enſuit-il de-là ?

PLOTWELL.

Ce qu'il s'enſuit ? Je fais moi-même cet or avec le plomb de la grande Egliſe de Cracovie.

FOSSILE.

Par quelles opérations ?

PLOTWELL.

Par calcination, réverbération, purification, ſublimation, précipitation, volatiliſation, &c.

FOSSILE.

Prenez-garde à ce que vous avancez. La volatiliſation de l'or n'eſt pas un procédé facile : c'eſt ce que l'on appelle élégamment *fortitudo fortitudinis fortiſſima.*

PLOTWELL.

Je n'ai pas beſoin de vous apprendre, illuſtre Docteur Foſſile, que tous les métaux ne ſont que de l'or qui n'eſt pas encore dans ſa maturité.

FOSSILE.

Oui, à parler philoſophiquement; & en conſéquence, le Parlement devroit défendre par un Bill la fouille des mines de plomb, de même que la coupe des jeunes arbres de nos forêts. Mais, dites-moi, Monſieur, quelle eſt votre menſtrue, l'eau de neige, ou la roſée de Mai?

PLOTWELL.

L'eau de neige.

FOSSILE.

Fort bien. La neige eſt l'ingrédient univerſel qu'emploie la Nature pour conſerver ſes productions en hiver.

PLOTWELL.

Si vous voulez aller chercher vous-même, ſans vous en rapporter à un Valer, du vrai ſable de la Tamiſe, au-deſſous du Pont, je vous ferai voir l'*Arbre de Diane* dans votre Cabinet, avant que je ſorte d'ici.

FOSSILE.

Cela ſe peut : mais je n'ai pas aujourd'hui de goût pour les expériences.

PLOTWELL, *à part.*

Ce ſtratagême ne prend pas ; changeons de ſujet. (*Haut.*) Cherchez-vous les Longitudes, Monſieur ?

FOSSILE.

Je ne cherche pas l'impoſſible. Je ne m'occupe que du grand Élixir.

PLOTWELL.

Y a-t-il quelque point en Hydrologie, Zoologie, Minéralogie, Hydraulique, Acouſtique, Pneumatique, & Science des Logarithmes dont vous ayez beſoin d'être éclairci ?

FOSSILE.

Je ne me mêle pas de tout cela. Savez-vous quelque choſe ſur les Hermaphrodites, les Jumaux monſtrueux, les Coquillages d'avant le Déluge, les Végétaux, &c. ?

PLOTWELL.

Que penſez-vous du couteau, de la cuiller & de la fourchette, marqués du nom de Tubalcaïn,

avant le Déluge, & qu'on a trouvés dans la mine de Babylone ?

FOSSILE.

Les dimenſions, s'il vous plaît, Monſieur.

PLOTWELL.

La cuiller eſt plus groſſe que nos cuillères à pot ; la fourchette eſt comme un grand fer à remuer le feu, & le couteau comme un couperet de Boucher.

FOSSILE.

Cela montre bien la ſtature & la grandeur des Hommes d'avant le Déluge.

PLOTWELL.

Pour vous prouver que ce ne ſont pas-là des contes bleus, ces pièces ſe trouvent dans le vaiſſeau Turc qui eſt à Vapping ; & le poſſeſſeur va s'en défaire. Je vous y accompagnerai volontiers.

FOSSILE, *à part.*

Voilà un homme extraordinaire ! Je veux l'examiner encore davantage. (*Haut.*) Comment votre Pays a-t-il pu ſupportet la perte d'un auſſi grand homme que vous ?

PLOTWELL.

C'eſt un ſecret. Mais comme je dois m'ouvrir

avec franchiſe à l'illuſtre Docteur Foſſile, je vous avoue que j'ai éprouvé le même ſort qu'Orphée, pour une autre raiſon. J'ai été chaſſé de mon Pays par une conſpiration générale des Femmes.

FOSSILE.

Et comment cela ?

PLOTWELL.

Parce que j'ai découvert une certaine liqueur ; qui montre ſi une Fille a encore ſa virginité.

FOSSILE.

Curieuſe découverte ! En avez-vous encore ?

PLOTWELLE.

En voilà, Monſieur ; cela s'appelle communément *Lapis Lydius Virginitatis*, ou la *Pierre de touche de la Virginité.* (*Il donne une phiole.*)

FOSSILE.

Cela a l'odeur de notre corne de cerf ; mais tous les volatils ſont fort analogues.

PLOTWELL.

Vous parlez juſte. On diſtille cela de l'*Hyppomanés* d'une jeune jument. Quand une fille déflorée en prend dix goutres, elle éternue, tombe en foibleſſe ; & il paroît ſur ſes joues une grande tache

rouge, que nous appellons *tache d'infâmie.* Tous les jeunes mariés font cette expérience. Notre Évêque a ordonné, ſous peine d'excommunication, aux Religieuſes, d'en prendre tous les neuf mois : grand rapage en conſéquence; & je me ſuis ſauvé de crainte des ſuites.

HUGH.

Monſieur, voilà un Malade en chaiſe à porteurs.

FOSSILE.

Doctor Lubomirski, permettez que je vous mène dans mon cabinet, où nous parlerons plus amplement des qualités merveilleuſes de cette liqueur. (*A Hugh.*) Dis au malade que je ſuis à lui dans l'inſtant.

(*Plotwell & Foſſile ſortent, & Underplot paroît dans ſa chaiſe.*)

HUGH.

Le Docteur va venir ſans tarder. (*Il ſort.*)

UNDERPLOT.

J'ai ſurpris Plotwell à cette porte en habit de Médecin : s'il eſt admis à ce titre, pourquoi ne le ſerois-je pas comme Malade ? La circonſtance eſt favorable pour décider notre pari. Si j'échoue, j'aurai du moins le plaiſir de traverſer ſon ſtra-

tagème. (*Foſſile arrive.*) Ah, ah ! n'avez-vous pas d'endroit où je puiſſe me repoſer un peu ? Ah, ah ! j'ai été attaqué ſubitement : il eſt heureux que je me ſois trouvé ſi près de la maiſon d'un grand Médecin.

FOSSILE.

Repoſez-vous ſur ce petit lit.

UNDERPLOT.

Je n'ai beſoin que de reſter quelques minutes dans un lit bien chaud pour me rétablir, à ce que j'eſpère. (*Foſſile lui tâte le pouls.*)

PLOTWELL, (*à part, après avoir examiné ce qui ſe paſſe.*)

Underplot déguiſé ! Je voudrois être ſon Médecin, & le guérir de ces poliſſonneries.

FOSSILE.

Que ſentez-vous, Monſieur ? Vous avez un pouls fort agité ; il faut en convenir.

UNDERPLOT.

Un violent mal de tête : ah ! ah ! ah !

FOSSILE.

Cela vient des fumées de la Cuiſine : le digeſteur ſtomachique a beſoin d'être réparé pour la coction louable des alimens. J'ai actuellement chez

moi un grand Médecin ; nous conſulterons enſemble. (*A Plotwell.*) Docteur Lubomirski, voici un homme attaqué d'une violente céphalalgie, terrible cas ! Voyez ſon pouls.

PLOTWELL.

Grande plénitude, Monſieur !

FOSSILE.

Tâtez ſon ventre ; grande tenſion & chaleur dans l'abdomen ! C'eſt un homme vigoureux ; ſes muſcles ſont en très-bon état. Que les plus forts ſont bientôt humiliés par la maladie ! Retirons-nous, & conſultons. (*Ils ſortent.*)

SARSINETTE *accourt précipitamment.*

Ma Maîtreſſe approuve votre deſſein ; peut-être aurai-je bientôt une occaſion favorable pour vous introduire dans ſa chambre ; feignez de tomber en foibleſſe ; & je me charge de tout. (*Elle ſort.*)

UNDERPLOT.

Je crois que Plotwell ne m'a pas encore reconnu. Ses affaires ne ſont pas auſſi avancées que les miennes, quoiqu'il m'ait ſi bien prévenu.

(*Foſſile & Plotwell reviennent.*)

FOSSILE.

Il lui faut un lavement.

PLOTWELL.

Je tiens pour l'émétique.

FOSSILE.

Saignez-le.

PLOTWELL.

Faites la ſcarification ; donnez-moi une lancetre, & j'opérerai moi-même ; après quoi je lui appliquerai les véſicaroires ſous la plante des pieds.

FOSSILE.

Votre mal procéde de l'intempérie froide du cerveau ; accident fâcheux ! L'ennemi a pénétré juſques dans la fortereſſe de votre Microcoſme, qui eſt l'arſenal de vos fonctions vitales. Il ſemble cependant qu'il y a une forte garniſon d'eſprits animaux ; & nous ſommes ſûrs de défendre la citadelle.

PLOTWELL.

Il faut canoner l'ennemi avec des pillules, le bombarder avec des bolus, le faire ſauter avec des volatils, remplir la tranchée par des inondations d'apozèmes ; allons, que l'Apothicaire faſſe avancer toute l'arrillerie d'Eſculape.

FOSSILE.

Avec votre permiſſion, on peut décharger l'eſ-

tomac avec de doux émétiques, & les inteſtins avec des lavemens ſtimulans, carminatifs & émolliens; adoucir le ſpaſme des viſcères par des parégoriques; expulſer le ſang, qui eſt en ſtagnation, par de profondes ſcarifications, & l'épurer par des volatils; après quoi on aura recours à nombre de véſicatoires & de cautères potentiels. Je ne cherche que le ſoulagement de mes Malades; je ſuis contre l'excès des remèdes. Mais il tombe en foibleſſe; apoplexie; ſaignez-le à l'inſtant.

PLOTWELL.

Hola, quelqu'un, qu'on apporte un fer rouge pour l'appliquer aux tempes.

HUGH.

En voici un.

PLOTWELL.

Fort bien. Brûle cet endroit, exactement ici.

UNDERPLOT, *s'échappe bruſquement.*

Arrête, arrête! Veut-on m'aſſaſſiner? (*A Plotwell à part.*) Je vous connois, Plotwell; & je vous découvrirois au Docteur, ſi l'honneur & l'amitié ne me le défendoient.

PLOTWELL.

Il eſt fou, enragé: qu'on m'apporte des cordes

pour lui lier bras & jambes; qu'on lui tire trente onces de ſang; & qu'on le plonge dans l'eau froide.

FOSSILE.

Votre ordonnance, Docteur Lubomirski, eſt excellente; & je vais appeller mes Gens pour nous aider.

UNDERPLOT.

Ecoute, vieux Satyre, je ſuis venu demander ton avis; & je n'ai pas beſoin des ſcarrifications de ce Faquin: allez tous deux au Diable. (*Il ſort avec Hugh.*)

FOSSILE.

Docteur Lubomirski, je vous rendrai fidèlement, après quelques expériences, cette phiole que vous m'avez confiée. Pardonnez, s'il faut que je vous quitte; les maladies, comme vous ſavez, ſont impertinentes, & n'ont pas d'heure marquée. La pauvre Milady Hyppekokoana.....

PLOTWELL.

Ah! Monſieur, avec votre permiſſion, ſi vous allez voir votre Malade, je peux me divertir dans votre cabinet en vous attendant.

FOSSILE.

Cela eſt impoſſible: une Dame doit venir à l'inſtant me conſulter en ſecret.

PLOTWELL.

N'avez-vous pas de femme ? Je cauſerai avec elle juſqu'à votre retour.

FOSSILE.

Elle ne voit pas compagnie ce matin : Savant Docteur Lubomirski, votre très-humble Serviteur.

PLOTWELL.

Très-illuſtre Docteur Foſſile, je ſuis le vôtre, avec la plus profonde vénération.

FOSSILE.

Avec la plus grande admiration.

PLOTWELL.

Votre très-humble.

FOSSILE.

Votre très-obéiſſant Serviteur.

PLOTWELL.

Ah, Monſieur, point de cérémonie. (*Il ſort.*)

FOSSILE.

Hugh, Hugh, (*Hugh accourt.*) apporte-moi une pinte de liqueur ; & va dire à ta Maîtreſſe que je voudrois la voir : exécute ponctuellement ſes ordres ; que ſes coffres & ſes valiſes ſoient

bientôt ici ſans plus tarder. Sarſinette te dira le reſte.

(*Hugh ſort ; & le Docteur s'étend ſur une bergere.*)

Ah ! Foſſile, ſi l'embarras de deux heures de mariage te tracaſſe tellement, combien de tems pourras-tu y tenir ? Veiller tout le jour une femme qui te tiendra éveillé toute la nuit ! cela eſt impraticable. La fatigue de huit fièvres, de ſix petites véroles & de cinq ſiphilis n'eſt rien en comparaiſon de celle d'une femme. Voyons ma pierre de touche ; j'en veux faire l'épreuve à l'inſtant. Si Townley la ſoutient aujourd'hui, je crains fort qu'elle ne la ſoutienne encore demain. (*Hugh arrive avec une bouteille de liqueur, qu'il donne à Foſſile, après quoi il ſort, & Townley entre.*)

Venez auprès de moi, ma chère ; j'allois me rafraîchir avec un verre de vin de Canarie : vous paroiſſez pâle ; cela vous fera du bien.

TOWNLEY.

Fi, du vin le matin !

(*Foſſile boit, & remplit encore le verre, où il met quelque goutte de ſa liqueur.*)

TOWNLEY, *à part.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Veut-il m'empoiſonner ?

FOSSILE,

FOSSILE.

Il faut boire. Cette liqueur eſt conſacrée à l'Hi-men : on en fait le Nectar nuptial.

TOWNLEY.

Ne me preſſez pas, M. Foſſile. Cela me fait ſoulever le cœur ; il y a quelque choſe.....

FOSSILE, *à part.*

Symptome critique ! elle n'en peut ſoutenir la ſeule odeur. (*Haut.*) De grace, obligez-moi.

TOWNLEY.

Eh bien, je me verſerai moi-même.

FOSSILE.

Je conviens que j'y ai mêlé quelques gouttes reſtaurantes, qui ſont parfaites : je puis boire ſans crainte. (*Il boit.*) Je m'en vais vous préparer un verre. (*Il y verſe quelques gouttes pour ſon expe-rience.*)

(*Townley boit. Foſſile ſe lève pour la ſoutenir ; il lui touche les joues du bout du doigt.*)

TOWNLEY.

Votre inſolence eſt inſupportable. Vous avez donc ſuſpecté juſqu'ici ma vertu, & à préſent mon teint. Mettez vos lunettes : ces joues n'ont jamais été barbouillées de rouge. Monſtre ! je veux

te fuir, & mourir vierge, plutôt que de vivre ſous le même toît avec la Jalouſie & le Caprice.

FOSSILE.

O Innocence ſans tache ! je pleure de joie. Pardon, & je te dirai tout. Notre famille a depuis long-tems le ſecret de ces gouttes : on les appelle la *Pierre de touche de la Virginité ;* leur vertu a aſſuré l'honneur des Foſſiles, de génération en génération. Ce ſont là des uſages de famille ; & il y auroit, pour ainſi dire, de l'impiété à les négliger.

TOWNLEY.

Si vous aviez pris une femme d'une réputation équivoque.... Mais, moi, M. Foſſile !...

FOSSILE.

En honneur je ne t'ai pas ſoupçonnée. Mais ma mère m'a fait promettre en mourant de faire cette épreuve. (*A part.*) Ma femme eſt chaſte ; & pour la conſerver telle, je ne dois laiſſer auprès d'elle que des Domeſtiques chaſtes. Il s'agit donc d'éprouver encore tous mes Domeſtiques de ſon ſexe. (*Haut.*) Allons, ma chère, toute ma maiſon va ſubir le même examen en ta préſence. Qu'on faſſe venir ma Nièce, les Servantes, &c.

(*Clinket, Prue & autres ſe préſentent.*)

Ecoutez attentivement, Vierges ici aſſemblées. Au nom de la chaſte Diane, je déclare avoir réſolu d'éprouver ſolemnellement la vertu, la continence & la virginité de tout ce qui reſpire dans nos murs. J'avertis donc toutes les filles qui ſe connoiſſent coupables, de ne pas s'expoſer à l'expérience ſous aucun prétexte quelconque, parce qu'elle manifeſteroit leur honte à tout l'Univers par des ſignes viſibles.

CLINKET.

J'abhorre toute eſpèce de gouttes. Elles interrompent la ſuite des idées. Mais les vôtres ont-elles quelque influence ſur les ſonges des Vierges, leurs penſées & leurs méditations particulieres ?

FOSSILE.

Non, elles n'affectent point ce qu'on appelle *motus primo-primi*, ou intentions; elles marquent ſeulement les actes, ma Nièce.

CLINKET.

Donnez-donc. J'en puis boire auſſi librement que des eaux de l'Hélicon. J'ai toujours aimé à la Platonicienne.

FOSSILE.

J'ai cependant connu une jeune Platonicienne,

qui étoit en retraite chez une Sage-Femme. (*Il préſente ſa liqueur à la ronde.*)

I. FILLE.

Je ne prends jamais médecine.

FOSSILE.

En voilà une. Mettez-vous là. Ma Nièce ſe déclare Platonicienne : vous êtes plutôt une Cartéſienne.

CLINKET.

Ah ! mon cher Oncle, en quoi les Platoniciens & les Cartéſiens diffèrent-ils ?

FOSSILE.

Les Platoniciens ſont pour les idées ; les Cartéſiens pour la matière & le mouvement.

TOWNLEY.

Monſieur Foſſile, vous êtes trop ſévère.

II. FILLE, *faiſant la révérence.*

Je n'ai pas ſoif.

FOSSILE.

En voilà deux. Paſſez ici.

PRUE.

Ma Maîtreſſe peut répondre pour moi : elle a bu.

FOSSILE.

Elle a bu ? Placez-vous cependant parmi les Cartéſiennes.

III. FILLE.

Mon innocence me ſauveroit, quand même je marcherois ſur un fer ardent. Donnez-moi un verre. (*Elle boit un peu, & rejette enſuite.*)

FOSSILE.

Quelle préſomption ! Avec les Cartéſiennes, Madame, s'il vous plaît.

(*Deux autres jeunes Filles s'évadent.*)

CLINKET.

Prue, ſuivez-moi. Je viens de trouver une rime pour mon Ode.

(*Elles ſe retirent toutes.*)

FOSSILE.

Comment ! Il ne reſte plus perſonne !

(*Arrive Sarſinette, ſuivie de deux Crocheteurs qui portent un coffre.*)

Déchargez ici, puiſque nous partons demain pour la campagne. (*Les Crocheteurs ſe retirent.*) Qu'ai-je fait ? Mon mariage, ces folies, le Docteur Lubomirski, m'ont fait oublier la pauvre Milady Hippokekoana : elle étoit dans les convulſions ; &

je crains bien qu'elle ne ſoit morte actuellement. (*Il ſe retire.*)

SARSINETTE *à Townley.*

Je vous apporte un préſent, Madame : faites-en bon uſage ; je vous laiſſe. (*Elle ſort.*)

(*Townley ouvre le coffre : Plotwell, qui eſt caché ſous une robe & un jupon, s'offre à ſes yeux.*)

TOWNLEY.

Rien de plus heureux. Le Docteur vient juſtement de ſortir pour aller voir un malade.

PLOTWELL.

J'affronte aſſez de dangers pour votre ſervice. Cette maudite machine m'a preſque eſtropié.

SARSINETTE.

Ah ! Madame, voilà le Docteur qui eſt là-bas dans un profond entretien avec Underplot : je tremble qu'il ne m'ait épiée & trahie. Ils viennent tous deux. (*Elle ſort*)

PLOTWELL.

Je vais rentret dans ma coquille.

TOWNLEY.

Oui, afin qu'il vous dépiſte directement : c'eſt

ce qu'il examinera d'abord. Quel homme pour les avantures !

PLOTWELL.

Que faire donc ?

TOWNLEY.

Ne craignez rien ; vous ſerez inviſible à l'endroit même où vous êtes.

PLOTWELL.

Quel eſt votre deſſein ? L'ennemi eſt à la porte : vous voulez me découvrir ?

TOWNLEY.

Point de défiance. Vous ſortirez à ces yeux par cette porte ; & quand il ameneroit cent Argus, aucun ne vous appercevra.

PLOTWELL.

Sans raillerie ; êtes-vous folle ? (*On frappe dans ce moment.*) Voyez-vous ? Il eſt déja trop tard.

TOWNLEY.

Faites-vous un rempart de falbalas & de baleine ; & gliſſez-vous ſous la coupole de ce jupon.

PLOTWELL.

C'eſt la meilleure aſſurance du monde ; car un vieillard n'a guere à faire ſous cet hémiſphère.

TOWNLEY.

Trève de réflexions : qu'on ſe place ſans délai. C'eſt ainſi que Vénus enveloppa ſon Enée d'un nuage céleſte, lorſque ſon ennemi le menaçoit. (*Plotwell ſe gliſſe ſous le jupon de Townley. Foſſile entre à l'inſtant.*) O mon cher ! vous venez à propos. Que dites-vous de ce jupon ? C'eſt une fantaiſie qui a quelque choſe de ſi étrange....

FOSSILE.

Vous en avez un autre dans votre coffre encore plus étrange ; & je voudrois bien le voir.

TOWNLEY.

Que les falbalas ſont gentils !

FOSSILE, *à part.*

Il eſt clair qu'elle veut m'empêcher de fureter. Il y eſt sûrement.

TOWNLEY.

La dentelle ! la frange !

FOSSILE.

Tout cela n'eſt rien : j'aime mieux votre jupon de ſatin brodé ; ouvrons de grace.....

TOWNLEY.

Quoi de plus leſte, de plus dégagé ! quel air ! mais, regardez donc.

(*Elle ſe promène juſqu'à la porte ; & Foſſile approche du coffre. Plotwell lui donne un baiſer par le haut du jupon, puis ſe tapit de nouveau.*)

(*Foſſile ouvre diſcrètement le coffre, l'épée à la main : alors Townley l'apoſtrophe.*

Sérieuſement, Monſieur Foſſile, quel jour de la Lune avons-nous ?

FOSSILE, *à part.*

Cet Underplot eſt un perfide coquin : il vouloit me rendre jaloux d'un honnête Gentilhomme, pour chercher ſeulement l'occaſion de me berner lui-même. (*Haut.*) Viens, ma chère ; oublie tout. Je connois, j'ai éprouvé ta vertu.

ACTE III.

FOSSILE, *avec une phiole à la main.*

VOILA tout ce que nous avons pour le Dragon volant, ſi célèbre dans l'Antiquité : quinze guinées, ce n'eſt pas cher.

(*Deux Porte-faix apportent une Momie.*)

Oh, voici ma Momie ! Je ſuis preſſé. Dites

au Capitaine Bantam, que je lui parlerai au Café.

(*Deux autres Crocheteurs apportent un Crocodile.*)

Quel animal prodigieux! Mettez-le là. (*Ces quatres hommes ſortent.*) Les convulſions de la pauvre Milady Hippokekoana! Quelle fatalité que je ne puiſſe pas abſolument voler à ſon ſecours! A qui confier ma maiſon dans mon abſence? Quand ma femme ſeroit auſſi ſage que Lucrèce, qui ſait ce qui peut arriver dans une minute? En galanterie, l'art de l'attaque eſt infiniment plus perfectionné, que l'art de la défenſe: il eſt du moins viſible juſqu'à préſent, que cet Underplot en veut à mon honneur. Pour me tranquilliſer l'eſprit, j'enfermerai ma femme dans mon Muſœum juſqu'à mon retour. (*A Townley qui entre.*) Vous trouverez ici, ma Petite, de quoi vous amuſer.

TOWNLEY.

Je déteſte tous ces monſtres: mais puiſque je ſuis femme de M. Foſſile, je tacherai de vaincre mon averſion.

FOSSILE.

Vous pouvez reſter aujourd'hui en toute sûreté dans ce cabinet: mais dès demain, il faudra l'éviter

comme une maiſon de peſtiférés: rien de plus dangereux pour les femmes groſſes.

(*Il ſort, & emporte la clef.*)

TOWNLEY.

Puiſqu'il ma miſe ſous la clef, il me le payera.

(*Plotwell, équipé en Momie, s'approche.*)

PLOTWELL.

C'eſt ainſi qu'Antoine, après avoir quitté l'Egypte & ſon tombeau, ſalue ſa Cléopatre.

TOWNLEY.

C'eſt ainſi que Cléopatre reçoit ſon cher Antoine. Mais de grace, mon cher Hiérogliphe, qui a pu te donner ſitôt cette étrange forme?

PLOTWELL.

On fait à la Comédie des Momies, des Ours, des Lions, des Crocodiles & tous les monſtres de la Libye. Mes bras, Madame, s'empreſſent de rompre leurs entraves de carton pour vous embraſſer.

TOWNLEY.

Pas ſi vîte. Attendez que notre jaloux ſoit un peu loin.

PLOTWELL.

Le Diable & notre mauvaiſe étoile l'ont ramené ſi ſouvent.....

TOWNLEY.

Il ne ſauroit parer ce coup; car il ne ſera jamais jaloux de ſa Momie. Puiſſiez-vous reſter ici pour être l'ornement de ſon Cabinet, & le ſoutien de ſa vieilleſſe! Vous divertirez les perſonnes qui le viendront voir, & ferez le père de ſes enfans. Je vous apporterai des cuiſſes de poulets, des reſtes de tartes, & des débris de deſſert. Vous ſerez nourri comme Bel & Dagon.

PLOTWELL.

Mais, Madame, avant que de me prendre pour votre Momie ordinaire, il faut vous mettre au fait de mes talens pour cet office. Débarraſſez-moi de cet habit de mort; & vous verrez que je donne quelques ſignes de vie.

(*Underplot, ſous la forme de Crocodile, rampe vers Townley, s'élève & l'embraſſe.*)

UNDERPLOT.

C'eſt ainſi que Jupiter, métamorphoſé en Serpent, ſe gliſſa près de la Reine de Macédoine.

TOWNLEY *friſſonne.*

Ah, ah, ah!

PLOTWELL.

Ne craignez rien, Madame : c'eſt mon mauvais Génie, Underplot, qui me pourſuit toujours. Comment, Diable, t'es-tu fourré ici ?

UNDERPLOT.

Pourquoi les Comédiens ne m'auroient-il pas loué un Crocodile, comme à toi une Momie ?

TOWNLEY, *à part.*

Quel contretems fâcheux ! (*Haut.*) Oh ! je ne déſeſpère pas d'avoir au moins vingt Amans dans cette collection. Vous, Serpens, Goulus, Singes, Tigres, parlez ; & voyons vos prétentions avant qu'il ſoit plus tard.

UNDERPLOT.

Monſieur Momie, votre Serviteur : Madame eſt engagée.

PLOTWELL.

De grace, Monſieur Crocodile, laiſſez-la prononcer.

UNDERPLOT.

Tout Crocodile que je ſuis, Madame doit me rendre juſtice. Vous ne pouvez déſavouer le meſſage que j'ai reçu de votre part.

TOWNLEY.

Et bien, mes chers Amans d'Egypte, arrangez-vous enſemble; & je m'acquitterai en perſonne d'honneur.

PLOTWELL.

Madame, ſi je ne vous préfere à toutes les Belles, que je ſois banni des cabinets de tous les *Virtuoſes*, & fumé comme le bœuf d'Hollande.

UNDERPLOT.

Si je ne vous aime davantage que cette vieille Momie, qu'on ne m'expoſe jamais dans une collection de monſtres, au ſon d'une trompette de verre.

PLOTWELL.

Que je ſois transféré au Collége des Apothicaires, & là réduit en Thériaque de Veniſe, pour l'uſage de la Flotte & de l'Armée, ſi ce cœur . . .

UNDERPLOT.

Qu'on me bourre de paille, & qu'on me livre à un Bateleur, ſi cette ame . . . .

PLOTWELL.

Madame, je ſuis une Créature humaine.

UNDREPLOT.

Un Amant emmailloté! La belle machine!

PLOTWELL.

Un coup d'œil, Madame. Voyez comme je ſuis garni d'hiérogliphes.

UNDERPLOT.

Conſidérez cette belle rangée de dents.

PLOTWELL.

Mon haleine parfumée.

UNDERPLOT.

Les vigoureuſes vertèbres de mon dos.

PLOTWELL.

Une taille droite.

UNDERPLOT.

Ma longue queue.

TOWNLEY.

Vous faites aſſaut de beauté. Mais pour moi, quel parti prendre?

PLOTWELL.

Tirez-moi de ma coquille, Madame; & vous profiterez de ma réſurrection.

UNDERPLOT.

Vous me devez la même faveur, & me décrocodiler.

TOWNLEY.

Gardez tous deux vos méramorphoſes ; & nous n'aurons pas à craindre d'être ſurpris par le Docteur. Si vous ſortez de votre étui, nous ſommes perdus. Ah! c'eſt certainement jouer de malheur... Mais je l'entens : vîte à votre poſte.

(*La Momie & le Crocodile courent à leur place ; & Foſſile paroît, accompagné du Docteur Nautilus, & du Docteur Poſſum.*

NAUTILUS.

Salut & contentement au Docte Foſſile. Avoir une Momie, un Crocodile & une Femme, & tout cela dans un jour, c'eſt un trop grand bonheur pour un Mortel.

POSSUM.

Cela un Crocodile ! mon bon Confrere Nautilus, ce n'eſt qu'un ſimple Lézard auprès du mien.

NAUTILUS.

Qu'il ſeroit avantageux pour l'intelligence des Femmes, que leurs cabinets fuſſent meublés, ou plutôt ornés & embellis de Papillons conſervés & de beaux Coquillages, au lieu de Porcelaines & de Magots des Indes !

TOWNLEY.

TOWNLEY, *à part.*

Employons une ruſe pour tirer d'embatras mes triſtes Soupirans. (*Elle ſort.*)

FOSSILE.

Ah! que j'ai langui, Docteur Nautilus, de voir votre plume de l'oiſeau Porphyrion!

NAUTILUS.

Et moi, votre dard de Mantichora!

FOSSILE.

Votre manche d'une truelle, qui a certainement ſervi à un Maçon de Babylone!

NAUTILUS.

Qu'eſt-ce que cela, en comparaiſon de votre fragment de la Colonne de Seth?

POSSUM.

Meſſieurs, je vous proteſte que j'ai une plus grande curioſité que tout cela; ſavoir, une feuille entière du Journal de Noé à bord de l'Arche, qu'on a tiré d'une colonne dans les ruines de Palmyre.

(*Foſſile ouvre l'etui de la Momie.*)

NAUTILUS.

Par la forme des parties muſculaires du viſage, je conjecture que cette Momie eſt un mâle.

POSSUM.

Un mâle, mon Confrere! je ſuis fâché d'obſerver votre ignorance de la ſymétrie du corps humain. Regardez ſeulement la projection des hanches, ſans parler de l'éclat du viſage : c'eſt une femelle, je vous en réponds.

FOSSILE.

Point de diſpute, mes Confreres; procédons méthodiquement.... Voilà donc la vanité de l'homme! (*Il montre la Momie.*) C'eſt peut-être un Ptolémée!...

NAUTILUS.

Qui, au moyen de ſa pyramide, & en ſe faiſant embaumer, crut s'aſſurer une mort immortelle.

FOSSILE.

Sa pyramide, hélas! n'eſt plus... Au reſte, les cabiners des Curieux ſont des monumens durables; & je penſe qu'un Mort de qualité ne déroge pas, lorſque ſon ſquélette figure dans le monde ſavant. Mais je vous prie, Meſſieurs, de tourner vos ſpéculations ſur mon Crocodile.

POSSUM.

La peau eſt impénétrable au fer même.

NAUTILUS.

Docteur Poſſum, je vous montrerai le contraire. (*Il tire ſon épée.*)

POSSUM.

En attendant, je vais examiner la Momie avec ce couteau (*Il ſaiſit un vieux couteau rouillé.*)

FOSSILE.

Arrêtez, Monſieur; vous allez non ſeulement défigurer ma Momie, mais gâter encore mon couteau ſacré, qui ſervoit aux Sacrifices des Romains.

TOWNLEY *à part.*

Il faut les détourner d'une pareille expérience; ſans quoi nous ſommes découverts. (*Elle regarde à travers un téleſcope.*) Que vois-je? O prodige! Une étoile auſſi grande que la Lune en plein jour! (*Les Docteurs s'approchent.*)

POSSUM.

Je ſuppoſe que ce n'eſt qu'un Halo autour du Soleil.

NAUTILUS.

Vos ſuppoſitions, Docteur Poſſum, paroiſſent ſans fondement. Je vais faire mon obſervation.

(*Les deux Docteurs ſe pouſſent pour obſerver chacun le premier.*)

TOWNLEY *à Plotwell & à Underplot.*

Allons, délogez ſans bruit. (*Ils courent à la porte ; mais ils la trouvent fermée.*)

UNDERPLOT.

Que la fortune ſe joue de moi !

TOWNLEY.

Revenez vîte, chacun à votre poſte. Ne bougez pas ; & laiſſez moi faire. J'ai encore un autre artifice en main. (*Elle ſort.*)

NAUTILUS.

Je ne vois d'autre corps céleſte que le Soleil.

POSSUM.

Docteur Nautilus, vos yeux ſont un peu épais ; ils ne ſont pas faits pour des obſervations Aſtronomiques.

FOSSILE.

Le foyer du verre eſt-il bien placé ? Un moment, Meſſieurs ; j'apperçois le phénomène ; il eſt à-peu-près de la grandeur de Jupiter.

NAUTILUS.

Je ne découvre rien.

POSSUM.

Dirigez l'inſtrument vers cette cheminée, directement au Sud.

NAUTILUS.

Par-là ? Je vous demande pardon, Docteur Poſſum, c'eſt le Nord.

FOSSILE.

C'eſt l'Orient.

POSSUM.

C'eſt le Sud.

NAUTILUS.

C'eſt le Nord. Hélas ! que la vanité eſt ignorante ! Voilà deux fois que mon Confrère Poſſum fait des bévues impardonnables.

POSSUM.

Mais d'abord, Confrère Nautilus, commencez par vous convaincre de la nature de la Momie.

NAUTILUS.

Je garantis le Crocodile, & je ſoutiens encore une fois que ſa peau eſt impénétrable. (*Il tire ſon épée.*)

POSSUM.

Je ne gâterai aucun Hiérogliphe, (*Il s'approche de la Momie, le couteau en main.*)

FOSSILE.

Je ne m'oppoſerai jamais à une expérience

lumineuſe : c'eſt la grande route de la vérité. (*Plotwell & Underplot s'échappent de leur place ; les Docteurs ſont effrayés.*)

POSSUM.

Parle, je te conjure : es-tu l'Ombre de quelque Roi d'Egypte aſſaſſiné ?

NAUTILUS.

Queſtion ſenſée à l'égard d'une Momie ! Mais ce monſtre ne ſauroit être que le Diable en perſonne ; car les Crocodiles ne marchent point. (*Townley & Clinket entrent, & ſe parlent bas.*)

FOSSILE.

Meſſieurs ne vous étonnez de rien ; car depuis mon mariage, il n'arrive rien ici ſelon le cours ordinaire des choſes.

CLINKET, *à Townley.*

Madame, ſans compliment, vous avez une brillante imaginarion. La maſcarade de la Momie & du Crocodile eſt extrêmement juſte : je ne voudrois pas vous ravir le mérite de l'invention ; mais puiſque vous m'en offrez l'honneur, je prends volontiers le tout ſur moi. (*Haut à Foſſile.*) Monſieur, faites connoiſſance avec mes Maſques.

FOSSILE.

Suppôt d'Apollon, femme plus pernicieuſe que Circé, qui réduiſit des Héros dans une érable à poutceaux, que ſignifie cette ſotiſe, cette Momie, ce Crocodile ?

CLINKET.

Ce n'eſt qu'une petite Maſcarade, mon Oncle.

FOSSILE.

Quelle inſolente idée que celle-là ! Si vous vous ériez bornée aux Métamorppoſes de Jupiter, la connoiſſance des anciens Auteurs eût prévenu notre terreur panique.

CLINKET.

C'eſt ce qui fait d'aurant plus d'honneur à mon génie, qui a ſurpaſſé en cela l'imagination d'une divinité Payenne. D'ailleurs, je ne me ſuis pas écartée de la vraiſemblance ; car je ſavois que vous deviez recevoir une Momie & un Crocodile.

FOSSILE.

Le Docteur Nautilus eſt foible & ſenſible ; je ſouhaite que l'émotion ſoudaine des eſprits animaux ne lui donne pas la fièvre. Je confeſſe que je ſuis moi-même dans une violente agitation.

CLINKET.

Mon chet Oncle, calmez-vous : nous ſommes tous deux au ſervice de notre Grand Maître Apollon. Il vous a confié l'art de guérir, & à moi celui de rimer : pourquoi donc nous chicaner ſur nos talens reſpectifs ?

FOSSILE.

Apollon peut être un Galant-homme ; mais je ſuis ſûr que toute la ſcience qu'il a donnée à ſes Médecins, n'eſt pas ſuffiſante pour guérir la folie de ſes Poètes.

POSSUM.

Ecoutez, Docteur Foſſile : votre Crocodile eſt devenu une Créature humaine ; je ſouhaite que votre Femme ne devienne pas un Crocodile.

NAUTILUS.

Ecoutez, Docteur Foſſile : votre Momie ſembloit avoir, à ce que vous avez dit, une chaleur, qui répondoit au premier degré du Thermomètre ; par conſéquent elle a beaucoup de vertu dans quelques maladies des Femmes. (*Poſſum & Nautilus ſortent.*)

FOSSILE.

Acteurs diaboliques de la Farce de ma Nièce, vous plairoit-il de ſuivre ces Meſſieurs ?

CLINKET.

Non, mon oncle, il faut d'abord les voir danſer.

FOSSILE.

Danſer ! Qu'on m'apporte une broche à rôt ; & je verrai ſi les monſtres ſont impénétrables ou non.

PLOTWELL.

J'eſpère, Monſieur, que vous ne nous livrerez pas à la fureur de la canaille, puiſque nous ſommes venus ſeulement pour honorer votre noce.

FOSSILE.

Mon bon Monſieur Momie, ſans compliment, voulez-vous bien vous retirer dans votre habitation ſouterraine ? Et vous, Monſieur Crocodile, déguerpiſſez ſur le champ, ſans quoi vous pourriez bien, au lieu du Nil, paſſer dans un égoût.

CLINKET.

Épargnez mes maſques.

UNDERPLOT.

Ah ! Monſieur, qu'on ne diſe jamais que le fameux Docteur Foſſile, ſi connu pour ſa charité envers les monſtres, ait violé les loix de l'hoſpitalité, au point de jetter un pauvre Crocodile tout nud dans la rue.

FOSSILE.

Quittez donc votre métamorphoſe; & reprenez la figure humaine.

UNDERPLOT.

Pardon, s'il vous plaît : un homme d'honneur ne voudroit pas être connu pour un bouffon.

Eh bien, ſors à l'inſtant, Crocodile hypocrite. (*On le met à la porte.*) Et pour vous, Monſieur Momie, le reſpect que j'ai pour les catacombes & les pyramides ne vous ſervira de rien.

SARSINETTE, *accourant avec précipitation.*

Monſieur, Monſieur, fermez toutes vos portes; autrement vos monſtres retourneront aux Indes. Votre Crocodile s'eſt échappé. (*Elle ſort.*)

UN VALET, *arrivant eſſoufflé.*

L'Herbière jure qu'elle l'a reconnu pour le Diable; qu'il l'avoit dernièrement abordée la nuit dans le cimetière. Le Monſtre a demandé un fiacre, &, à ce qu'il me ſemble, avec la croix d'un Chrétien. Mais un Matelot a déclaré que, malgré tout cela, ce pouvoit être un Crocodile, parce que les Crocodiles ſavent crier comme les enfans; ſur quoi il a opiné qu'on le tuât ſur le champ; car en Egypte les Crocodiles ſont bons à manger.

Cependant un Connétable vouloit qu'on le prît vivant ; quoiqu'Egyptien, disoit-il, il est toujours Sujet du Roi. (*Le Valet se retire.*)

PRUE, *entrant ensuite.*

Le Crocodile a été chassé par les cris de la populace ; & un gros dogue l'a poursuivi cruellement. A la fin, par un grand bonheur, il est tombé dans la loge des Taureaux & des Ours : le propriétaire l'a reclamé pour son monstre ; & actuellement la canaille le conduit en pompe à la loge ; l'Ours marche à la tête, le Taureau par derrière ; & il porte un Singe sur chaque épaule.

TOWNLEY.

Monsieur Momie, je vous conseille de tirer les rideaux de votre chaise ; ou le respect de la populace pour les morts ne suffira pas pour vous soustraire à un assaut. (*Plotwell sort en chaise à Porteurs.*)

CLINKET.

L'intérêt que je prends à lui, m'oblige d'aller voir s'il se tirera heureusement de l'avanture ; je ne voudrois pas que nos masques fussent exposés à de nouvelles disgraces. (*Elle sort.*)

FOSSILE.

Horace dit admirablement, *Nunquam satis*,

& ainſi du reſte. L'homme ne ſauroit prendre trop de précautions. Madame, aſſeyez-vous. Faites-moi la grace de me dire depuis combien de tems nous ſommes mariés?

TOWNLEY.

Il y a près de trois heures, Monſieur.

FOSSILE.

Que d'inquiétudes & d'anxiétés dans ce court intervalle! Dangers d'un divorce, Lettres dictées par la calomnie, Débauchés introduits par ma Nièce, jalouſies réciproques & ſans fondement, ta vertu miſe à l'épreuve de la pierre de touche! Mais je t'ai plongée dans ce dernier péril, en te laiſſant ſeule avec deux Compagnons ſi redoutables.

TOWNLEY.

Oh! je ſais, mon cher, que vous n'avez péché que par ignorance.

FOSSILE.

Voici le premier inſtant de tranquillité que je goûte depuis mon mariage: ſais-tu pourquoi je t'ai choiſie entre toutes les femmes?

TOWNLEY.

Pour ma figure peut-être?

FOSSILE.

Non.

TOWNLEY.

Pour mon eſprit ?

FOSSILE.

Non.

TOWNLEY.

Pour ma vertu & mon bon caractère ?

FOSSILE.

Non. Pour la conformité naturelle de nos tempéramens : le tien eſt chaud & humide au troiſième dégré. Pour moi je ſuis froid & ſec au premier dégré.

TOWNLEY.

De ſorte que la Nature nous a aſſortis comme les élémens.

FOSSILE.

Tu n'as rien à faire qu'à ſoumettre ton tempérament à mon régime.

TOWNLEY.

Je me ferai un devoir de vous obéir en tout.

FOSSILE.

Il eſt ſingulier, quoique certain, que l'intelli-

gence des Enfans dépende des ſoupers des Parens. Il faut encore une fois un régime.

TOWNLEY.

Par conſéquent l'eſprit de la Poſtérité d'un homme tient au choix d'un Cuiſinier.

FOSSILE.

Juſtement. Tu peux obſerver combien les Cuiſiniers François ont gâté, avec tous leurs ragoûts, le bon-ſens Anglois. Notre ſouper de ce ſoir ſera tiré des meilleurs Auteurs. Que je ſuis heureux dans ce moment de loiſir! Mon ame eſt tranquile. Tu me donneras le plus bel enfant..... (*On frappe à la porte.*) Aucun Mortel ne pénétrera ici.... (*On redouble.*) Ah! c'eſt certainement la nouvelle de la mort de la pauvre Milady Hippokekoana! Tel eſt le ſort de la vie; les uns meurent, d'autres naiſſent; & je vais réparer la perte de mes Malades par la fécondité de ma femme. Ma chère, tu me donneras le plus bel enfant.....

UN VALET.

Monſieur, voilà un Matelot de Deptford qui veut vous parler.

FOSSILE.

Qu'il entre. C'eſt peut-être un de mes Marchands des Indes. Ils m'apportent toujours quelque étrange choſe. (*Le Matelot paroît avec un enfant.*) Qu'eſt-ce là, mon ami? un petit ſinge?

LE MATELOT.

Regardez, Maître; vous ſavez mieux que moi ſi ſon père eſt un ſinge.

FOSSILE.

C'eſt un véritable enfant.

TOWNLEY, *à part.*

Ta négligence, Sarſinette, va me perdre, Ciel! Non, Impudence, viens à mon ſecours!

FOSSILE.

Cet enfant eſt-il du genre des monſtres, ou l'apportes-tu pour prendre médecine?

LE MATELOT.

Peu m'importe ce qu'il prenne: mais pour vous, prenez-le.

FOSSILE.

Que veut dire ce maraud?

LE MATELOT.

Je ne ſuis pas un maraud: mon nom eſt Jacques

Capſtone de Deptford ; & pour vous, n'êtes-vous pas l'homme qui montre la Curioſité, des écailles d'huitres & de petits cailloux ?

FOSSILE.

Et bien, ſi je le ſuis ?

LE MATELOT.

Dans ce cas, c'eſt mon adreſſe ; & je dois laiſſer ma cargaiſon ici.

TOWNLEY.

Infortunée que je ſuis ! ton bâtard entre dans ta famille auſſi-tôt que ton Epouſe !

FOSSILE.

Un moment de patience, s'il vous plaît : ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'ai pas d'enfant.

TOWNLEY.

Vieux débauché !

FOSSILE.

La colère eſt un nuage qui obſcurcit la raiſon. Soyez tranquile ; & je vous prouverai..... Mon ami, par quelle avanture m'apportes-tu cet enfant ?

LE MATELOT.

Ma pauvre femme ne peut plus l'allaiter davantage ;

tage ; car elle eſt morte hier. C'eſt une longue hiſtoire, mon Maître. J'ai eu bien du mal de parvenir à la ſource. J'ai couru toutes les rues ; j'ai parlé à cent vieilles femmes ; & à la fin, on m'a indiqué une Marchande de Modes dans Covent-Garden, d'où l'on m'a renvoyé ici. Ptenez donc la pacotille, & payez-moi. (*Il préſente l'enfant à Foſſile.*)

FOSSILE.

On te mettta à la raiſon, mon ami : qu'on appelle mon voiſin Poſſum ; il eſt Juge de Paix, auſſi bien que Médecin.

TOWNLEY.

Point de ſcène, de grace. Si vous avez fait une folie, ne vous expoſez pas par une ſeconde.

LE MATELOT.

Madame parle d'or. Allons, Maître ; tout le monde ſait qu'on ne peut avoir affaire à une jolie fille, ſans quelque embarras de part ou d'autre.

TOWNLEY.

Pour éviter un ſcandale qui vous déshonoteroit, je ferai volontiers une tendre belle-mère pour ce petit malheureux. (*Le Juge Poſſum arrive avec ſon Clerc.*)

FOSSILE.

M. le Juge Poſſum ; car je dois à préſent vous appeller ainſi, & non mon Confrère Poſſum ; voici un Quidam fâcheux qui a un enfant, & il veut le laiſſer dans ma maiſon.

POSSUM.

L'enfant d'un autre homme ? cela ne ſe peut par la Loi.

FOSSILE.

Il m'a paru qu'il étoit illégitime.

POSSUM.

Un bâtard ! A qui l'attribue-t-il ?

FOSSILE.

A notre famille.

POSSUM.

Votre famille, entant que famille, eſt un corps collectif, qui ne peut conſéquemment faire un bâtard. Cet enfant eſt-il bâtard, mon ami ?

LE MATELOT.

Je ne ſais s'il appartient à un honnête Marchand, ou s'il eſt de contrebande. On m'a adreſſé ici ; & je le laiſſerai ici.

POSSUM.

Connois-tu ſa mère ?

LE MATELOT.

Je ne ſuis pas Sage-Femme ; & je ne l'ai pas vu naître.

POSSUM.

Vous auriez mieux fait d'étouffer cette affaire, Docteur Foſſile. Un homme de votre âge, qui a été libertin, ne ſauroit être trop diſcret.

FOSSILE.

Tout cela eſt étranger au ſujet. Je me ſuis marié ce matin à ſept heures : que tout homme, qui a la moindre connoiſſance des facultés de la Nature, décide ſi cette Créature humaine a pu être conçue, & parvenir à cet état dans une matinée.

POSSUM.

Ce n'eſt là que du babil, Docteur. Vous êtes heureux d'être tombé entre les mains d'un homme qui a étudié, *in utroque Jure*, les Loix concernant les Bâtards. L'enfant eſt à vous, ou n'eſt pas à vous.

FOSSILE.

Mon enfant, M. le Juge Poſſum ?

POSSUM.

Prenez garde, Docteur Foſſile ; vous confondez la filiation avec la légitimité. Les Gens de Loi penſent que la filiation eſt néceſſaire à la légitimité, *ſed non à contra.* (*L'enfant crie.*)

FOSSILE.

Je ne voudrois jamais laiſſer mourir de faim quelqu'un de mon eſpèce. Qu'on lui donne un peu de bouillie. Mais M. le Juge Poſſum.....

POSSUM.

Docteur, les preuves de la filiation ſont au nombre de cinq ; la nomination en termes précis, de fortes préſomptions, circonſtances.....

FOSSILE.

Que m'importe, vous dis-je ! Je ne ſais rien au ſujet de cet enfant....

POSSUM.

Signes de tendreſſe paternelle, reſſemblance de traits, & commerce avec la mère. Premièrement, quant à la nomination, a-t-on jamais entendu le Docteur traiter l'enfant du nom de fils ?

TONWLEY.

Il l'a appellé mon enfant, depuis qu'il a paru

dans cette ſalle : en conſcience, cela eſt vrai, M. Foſſile.

POSSUM.

Apportez-moi la grande Bible du Docteur; & voyons à la feuille blanche, ſi celui-ci eſt dans la liſte du reſte de ſes Enfans.

FOSSILE.

Je vous répète que je n'ai jamais eu d'enfant. Vous me ferez damner; je.....

POSSUM.

Mais avez vous défendu, de quelque manière que ce ſoit, qu'on enregiſtrât l'Enfant ſous le nom de Foſſile?

FOSSILE.

Cela étoit-il poſſible?

POSSUM.

Clerc, écrivez qu'il n'a pas défendu qu'on enregiſtrat l'Enfant ſous ſon nom. Nous avons nous-mêmes obſervé un ſigne de rendreſſe paternelle : écrivez encore la bouillie qu'il a fait apporter. Venons à préſent à ce que nous autres Gens de Loi, appellons *magnum Naturæ argumentum*, ſavoir la

reſſemblance des traits. Mon ami, approche l'Enfant ; Docteur Foſſile, regardez-moi. Le cercle inégal du viſage de l'Enfant eſt un peu conforme à l'inégalité de la circonférence du vôtre : il a auſſi la concavité vituline du profil de votre face.

FOSSILE.

Chanſons !

POSSUM.

Il a encore la mine rechignée du Docteur ; & ſon nez aura, avec le tems, la même prominence que celui du Docteur.

TOWNLEY.

Il eſt vrai que ſon nez tient un peu du vôtre, M. Foſſile.

FOSSILE.

Sotiſes !

TOWNLEY.

L'enfant eſt beau.

POSSUM.

Conſidérez l'ample ouverture de ſa bouche.

LE MATELOT.

Les ſignes ſont aſſez clairs. J'ai ſon Camarade

à la maiſon ; mais ma femme m'a dit, il y a deux jours, que celui qui a l'œil vairon & les jambes en parenthèſe, vous appartenoit, Monſieur.

(*Prue traverſe le Théatre, en courant avec une Lettre à la main, que Foſſile lui arrache.*)

FOSSILLE.

Où cours-tu ſi vîte, étourdie ? Il faut que j'examine tout dans cette étrange maiſon. (*Il lit.*) « A » Monſieur Richard Plotwell, Ecuyer, &c. » Ah ! cette Lettre découvre tout le myſtère ! Comme elle eſt malheureuſement ma Parente, je vous prie, Docteur Poſſum, d'agir ſans ſcandale. (*Il lui remet la Lettre.*)

POSSUM *lit.*

« Monſieur, l'Enfant que vous avez adopté, » eſt revenu entre mes mains. Vos amis de Druy-» Lane m'ont traitée ſi cruellement, qu'ils m'ont dit » en propres termes, que je ſerois damnée. Malgré » la diſgrace de mon Enfant, j'eſpère néanmoins » que vous défendrez la réputation de la Malheu-» reuſe ».

« PHOEBE CLINKET ».

Comme vous dites, Docteur, le cas n'eſt que trop clair ; & chaque circonſtance eſt une preuve.

CLINKET *entrant.*

Cela eſt fort impoli, Monſieur, d'ouvrir les Lettres des gens.

FOSSILE.

Que ce que la tienne renferme, n'eſt-il pour toujours un ſecret pour moi & pour tout le Genre-humain! Miſérable, dans quel état la Poéſie t'a-t-elle plongée!

CLINKET.

Je ne ſuis nullement mortifiée de l'accident; grand nombre des plus célèbres Filles d'Apollon en ont paſſé par-là; & le cas m'eſt arrivé plus d'une fois.

FOSSILE.

Je ſuis pétrifié de tant d'impudence. Plus d'une fois?

CLINKET.

Voilà cinq ans conſécutifs, qu'on me renvoye un de mes Enfans tous les hivers. Les autres peuvent me ſurpaſſer en jugement; mais pour la fécondité & l'expédition, je ne le cede à perſonne.

FOSSILE.

Miſéricorde! D'où lui vient ce terrible tempéramment?

POSSUM.

Patience, Monſieur; peut-être Madame eſt-elle mariée?

TOWNLEY.

Quelle infamie, M. Foſſile, de la garder dans votre maiſon! Cependant ſi vous la chaſſez, traitez-la avec humanité. Je prendrai ſoin de l'Enfant.

CLINKET.

Je ne vois pas de dénouement à cette converſation. Quel eſt le crime, s'il vous plaît, de faire une Tragédie? Je l'ai envoyée au Théâtre de Drury-Lane; & le mauvais goût des Comédiens l'a rejettée.

POSSUM.

Le cas nous embarraſſoit un peu. Mais que vouliez-vous dire, Madame, en l'appellant votre Enfant?

CLINKET.

Ma Tragédie eſt l'enfant de mon cerveau. Comment, pour un Juge de Paix, n'entendre pas l'uſage des métaphores!

POSSUM.

Docteur Foſſile, vous avez eu recours à bien des artifices & à mille ſubterfuges : malgré tout, l'Enfant doit vous reſter. Mon ami, dites-nous avec franchiſe de quoi il s'agit

FOSSILE.

Voici mon hiſtoire. J'ai épouſé Madame ce matin ; & je l'ai tirée de l'appartement qu'elle occupoit chez Madame Chambers dans Covent-Garden.

LE MATELOT.

Madame Chambers ! C'eſt là qu'on m'avoit adreſſé ; & c'eſt chez elle que demeuroit la fille qui a donné à ma Femme l'Enfant de ſa Maîtreſſe pour le nourrir : mais quelle étoit cette Maîtreſſe ? C'eſt ce qui ne me regarde pas.

POSSUM.

Sais-tu le nom de cette Fille ?

LE MATELOT.

Attendez .... Luteſtring.

FOSSILE.

Tu veux peut-être dire Sarſinette ?

LE MATELOT.

Sarſinette, juſtement.

TOWNLEY.

Je vais la chaſſer à l'inſtant. L'infame !

POSSUM.

La preuve eſt complette. Docteur, vous cohabitez avec la Mère : *currat Lex ;* & vous devez garder l'Enfant.

FOSSILE.

Votre ſentence eſt injuſte ; & j'en appelle à la Loi. Comme je n'ai jamais été matié, je n'ai jamais connu aucune femme ; & Miſs Suſanne Townley eſt encore vierge pour moi.

POSSUM.

Suſanne Townley ! Voyez ce décret contre vous. (*Le Clerc lui préſente un papier.*) Madame, un mot en particulier, s'il vous plaît. (*Il lui parle bas.*) Docteur, Mylord Chef de Juſtice a quelque affaire à diſcuter avec Madame.

FOSSILE.

Comment, avec ma femme ?

POSSUM.

Pour vous le dire clairement, Docteur Foſſile, vous gardez depuis trois heures la ſemme d'un autre. Son mari, le Lieutenant Bengal, revient dans ce moment des Indes ; & ce matin, je lui ai donné un décret pour la pourſuivre : il vaut mieux, pour votre réputation, la renvoyer ſans bruit, que de vous expoſer au ſcandale d'une exécution publique.

FOSSILE.

Tous les événemens de ce jour me confondent : mais celui-ci, le plus étrange de tous, aſſure mon repos. Quelle perte ! Je n'ai pas profané le lit du Lieutenant Bengal . . . . . Ecoutez, mon Ami, l'accompagnez-vous avec ce gage de ſon infamie !

POSSUM.

Avec votre permiſſion, Docteur, je ne réforme jamais mon jugement. L'Enfant eſt à vous ; car il ne ſauroit être à un Homme qui a été pendant trois ans abſent dans les Indes Orientales. Laiſſe ici l'Enfant, mon ami.

LE MATELOT.

Je vois, mon Maître, que vous avez de l'humeur : ainſi vous me payerez demain.

(*Le Matelot laiſſe l'enfant, & ſort avec Poſſum, le Clerc & Townley.*)

CLINKET.

Mon oncle, tout le monde a gagné aux aventures de ce jour. Le Lieutenant Bengal a gagné de nouveau ſa Femme ; vous, un bel Enfant, & moi le ſujet d'une Comédie ; je vais dans ce moment me mettre à l'ouvrage.

FOSSILE.

Ce qui arrive, doit ariver. (*Il prend l'Enfant entre ſes bras.*) Foſſile, tu n'avois pas de poſtérité : en voilà. Tu n'avois pas beſoin de Femme ; & tu n'en as point. Mais tu careſſes un Enfant qui n'eſt pas à toi. Qu'importe ! Mille & mille honnêtes gens font à cette heure la même choſe. Qu'un homme ſoit le père de ſon enfant, ou non, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? L'acte de la génération en lui-même n'eſt-il pas ridicule, à ce que remarque le grand Empereur Antonin ? Je me regarde

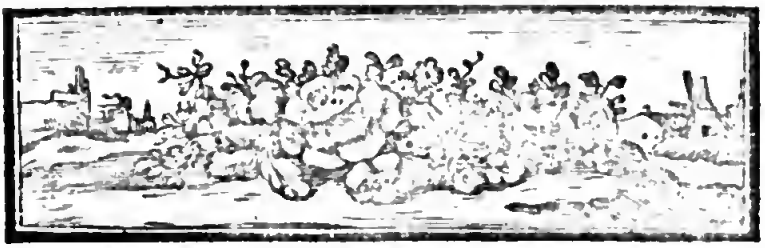
actuellement comme un Citoyen Romain : il vaut mieux que le père adopte l'enfant, que ſi la femme adoptoit le père.

CARACTERE
DE
CATHERINE,
DUCHESSE DE BUCKINGHAMSHYRE
ET NORMANBY.

AVERTISSEMENT.

LA Ducheſſe de Buckinghamshire avoit prié M. Pope de faire le Caractère de ſon Epoux ; Pope refuſa, & mit dans ſon *Épitre ſur les différens caractères des Femmes*, quelques traits qu'on appliqua à la Ducheſſe, & qui n'étoient guères à ſa louange. Comme Auteur, il avoit déclaré qu'*un Menſonge en Proſe ou en Vers étoit la même choſe ;* ſes Ennemis en prirent occaſion, après ſa mort, de publier ſous ſon nom la Pièce ſuivante, intitulée, *Caractère de Catherine, Ducheſſe de Buckinghamshire.* Pour le juſtifier de cette calomnie, nous joignons ici une Lettre de Pope à un de ſes Amis, qui mettra le Lecteur au fait ſur l'hiſtoire de cette Production.

LETTRE



LETTRE
DE POPE,

A M. JACQUES MOYSER DE BEVERLEY.

Les Nouvelles Publiques ſont un grand ſujet de joie pour tous les bons Anglois (1) ; & je la partage ſincérement avec eux : j'ajoûte même qu'elle doit être générale parmi tous les Peuples, dont les Pays auroient été un théâtre de déſolation & de miſère, ſi les deſſeins ambitieux de.... avoient prévalu.

Pour répondre à la queſtion de votre Ami, je vous déclare qu'on l'a très-mal informé, quand on lui a dit que j'avois fait le Caractère du vieux Duc de Buckingham (2). Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vu cette Pièce en manuſcrit, non plus que

(1) La victoire de Dettingen.

(2) Il dit le vieux Duc, parce qu'il avoit fait une belle Epitaphe pour le fils de ce Seigneur.

la Généalogie dont elle fait mention, avant que la Ducheſſe l'eût fait imprimer avec le Teſtament : elle m'en envoya alors un exemplaire, comme elle fit ſans doute à toutes ſes autres Connoiſſances. Je ne m'étonne pas qu'on m'attribue cet Ouvrage, après l'hiſtoire que je ne veux dire qu'à vous.

La Ducheſſe avoit fait ſon propre Caractère ; & j'ignore qui pouvoit l'avoir aidée : mais elle me montra le manuſcrit, qui étoit plein de ratures, & me preſſa, dans les termes les plus forts & les plus obligeans, de lui dire ſincérement ce que j'en penſois. J'en agis honnêtement, & le fis. Elle parut prendre la choſe en patience ; & à l'occaſion de divers changemens que je jugeois néceſſaires, elle m'engagea à prendre la Pièce avec moi, pour en choiſir les endroits qui me paroîtroient les plus ſupportables ; après quoi je devois lui rendre ſa copie ; & j'eus cette complaiſance. Immédiatement après, elle me chercha querelle ; & nous ne nous vîmes pas de cinq ou ſix ans. Durant cet intervalle, elle montra ce Caractère, c'eſt à-dire, ce que j'avois extrait de ma propre main, comme un panégyrique dont j'étois l'Auteur.

CARACTERE
DE CATHERINE,
Ducheſſe de Buckingamshire & Normanby, par M. POPE.

ELLE étoit fille de Jacques II & de la Comteſſe de Dotcheſter; elle hérita de l'intégrité & de la vertu de ſon Père; mais elle fut plus heureuſe que lui. Elle épouſa en premières noces Jacques, Comte d'Angleſey, & enſuite Jean Sheffield, Duc de Buckinghamshire & Notmanby. Elle pratiqua, avec le Premier, les vertus de patience & de réſignation, auſſi long-tems qu'elle put ſe flatter de faire quelque bien par cette reſſource; elle eut avec l'Autre toutes les vertus conjugales. Son bonheur voulut qu'elle parvint à plaire à l'homme du ſentiment le plus fin, & du diſcernement le plus exquis; & c'étoit-là ſon ſeul plaiſir. Quand il fut mort, on eût dit que ſon eſprit n'avoit ceſſé de l'animer, que pour mettre ſon Épouſe en état d'achever ce qu'il avoit commencé, pour remplir les plans qu'il avoit formés, & pour avoir

ſoin de ce qu'il laiſſoit, ſon Fils unique. Elle veilla à la ſanté de ce Fils, augmenta ſes biens & forma ſon ame à la vertu, avec la conduite & le jugement du Père, adoucis par la tendreſſe d'une Mère. Son intelligence auroit été ſupérieure, même dans un homme ; mais la modeſtie de ſon ſexe couvroit d'un voile l'éclat de ſa ſageſſe & de ſon habileté, & n'en diminuoit cependant en rien l'uſage ; car ſon bon ſens ne ſurpaſſoit pas ſa fermeté, qui, lorſqu'elle avoit une fois raiſon, l'empêchoit d'avoir tort un moment après ; malheur aſſez ordinaire aux meilleures femmes. Elle ſuivit ſouvent de ſages conſeils, & les prévint quelquefois, toujours avec ſuccès. Elle avoit un eſprit qui l'aida à tirer le meilleur parti poſſible de ces accidens qui ſont ſuſceptibles de quelque remede, & à ſupporter extérieurement, avec décence & dignité, ceux qui n'en pouvoient admettre aucun. Son cœur ſouffrit néanmoins beaucoup d'une cruelle ſuite de maux, tels que la perte de tous ſes Enfans, les malheurs de ſes Parens & de ſes Amis, les calamités publiques & particulières, & la mort des perſonnes qui lui étoient les plus chères.

Son ame étoit auſſi grande que ſenſible : ſon affection alloit juſqu'à l'inquiétude : ſon amitié n'étoit, ni violente, ni jalouſe, mais raiſonnable & conſ-

tante : ſa reconnoiſſance fut inaltérable envers les Vivans, & héroïque & ſans bornes envers les Morts. Aucune Puiſſance ſur la Terre n'auroit pu l'engager à rompre avec une perſonne qu'elle eſtimoit ; & les Perſonnages les plus illuſtres par leur rang ou par leur naiſſance, qu'elle ne pouvoit pas eſtimer, n'obtenoient d'elle, que ce que les règles de la décence l'obligeoient de leur accorder. Sa bienveillance étoit entièrement dirigée par le mérite, & non par le haſard ; elle ne la meſuroit point ſur le cas que les gens faiſoient d'elle, mais ſur la bonne opinion qu'elle avoit d'eux. Comme il n'y avoit aucun mérite au-deſſus de ſa portée, il n'en étoit aucun qu'elle pût envier : auſſi ſa converſation étoit-elle auſſi exempte de médiſance, que ſes opinions l'étoient de préjugés.

Elle avoit une manière de penſer & de s'exprimer qui étoit à elle ; & ſa bouche étoit auſſi ſincère que ſon cœur étoit impartial. On ne couroit aucun riſque à contracter des liaiſons avec elle ; & ſon commerce fut utile à bien des gens, ſans nuire jamais à perſonne. Elle n'offenſoit jamais, à moins qu'on ne la provoquât ; & quand on la provoquoit, elle n'étoit point ſotte : mais dès que l'on ne pouvoit plus lui nuire, elle ceſſoit de haïr ; de ſorte que ſon inimitié étoit moins amère qu'opiniâtre ; &

à dire vrai, il étoit auſſi difficile d'éteindre ſon reſſentiment que de le faire naître. Ses procédés, à l'égard des Méchans, tenoient plus du cours tranquille & compaſſé de la juſtice, que des tranſports de la vengeance. Quant à ceux qu'elle n'eſtimoit point, elle n'en faiſoit pas aſſez de cas, pour leur ſouhaiter du mal : le mépris profond qu'elle avoit pour eux, les mettoit en ſureté contre ſa haine. Son amitié & ſon averſion, ſa reconnoiſſance & ſon reſſentiment, ſon eſtime & ſon mépris, étoient au même dégré de force ; & ces ſentimens ne changoient qu'avec les cauſes qui les avoient produits. Son ame étoit trop noble pour n'être pas ſincère, & ſon cœur trop honnête pour avoir beſoin de déguiſement ; de ſorte qu'elle n'eut jamais occaſion de ſe repentir de ſa conduite envers un Ami ou un Ennemi.

Il ne reſte plus qu'à parler de ſa perſonne. Son port étoit majeſtueux ; & l'œil le plus fin ne pouvoit trouver aucun défaut aux traits de ſon viſage, ou aux proportions de ſon corps. Quoique toujours ſûre de plaire à ces deux égards, elle ne trouvoit cependant pas mauvais qu'une autre plût davantage. De même, comme elle ſe contentoit de ſavoir que ſes belles qualités étoient eſtimées par-tout où elle ſouhaitoit qu'elles le fuſſent, elle ne rabaiſſoit jamais celles

de toute femme qu'on oſoit lui préférer ailleurs : car elle ne briguoit, ni une amitié générale, ni une eſtime générale, dans des endroits où elle n'étoit point connue : il lui ſuffiſoit d'obtenir ce double avantage par-tout où elle l'étoit. Après avoir atteint l'âge de ſoixante-deux ans, ſans rechercher des témoignages de reſpect, mais les recevant de tous ceux qui la connoiſſoient ; n'aimant pas les affaires, mais s'en chargeant volontiers toutes les fois que l'amitié ou le devoir l'exigeoient ; ne cherchant point à faire ſa cour à la Grandeur, mais ne refuſant pas non plus de lui rendre des hommages, pourvu qu'ils fuſſent compatibles avec l'indépendance & le déſintéreſſement ; après avoir enfin rempli d'une manière honorable les devoirs de ſon état & de ſa condition, elle quitta ce monde, où elle avoit ſatisfait à tous ſes engagemens, pour celui où la Vertu eſt récompenſée, le 13 Mars, 1742.

N. B. Jean Sheffield, Duc de Buckingham, que Catherine avoit épouſé en ſecondes Nôces, étoit né en Angleterre, vers 1646. Après avoir fait une Campagne ſur Mer, contre les Hollandois, & une autre ſur Terre, contre M. de Turenne, il commanda la Flotte que les Anglois envoyèrent contre Tanger. Le Roi Guillaume & la Reine Marie l'honorèrent de leur amitié & de leur eſtime. La Reine Anne, qui n'en faiſoit pas moins de cas, lui offrit en vain la place de

Grand Chancelier d'Angleterre. Il mourut en 1721, âgé de 75 ans. Ses *Eſſais ſur la Poéſie* & *ſur la Satyre* l'ont illuſtré dans la République des Lettres. Le premier Poème, qui offre des Préceptes ſur chaque genre, a été traduit en François. Il ne faut pas confondre ce Seigneur avec George Villiers, Duc de Buckingham, qui fut envoyé Ambaſſadeur en France.

LETTRE

AU SUJET DES LIBELLES

RÉPANDUS A LA COUR.

AVERTISSEMENT.

LA Lettre ſuivante tient le même rang, parmi les Ouvrages en Proſe de notre Auteur, que l'Epitre au Docteur Arbuthnot dans ſes Poéſies Ces deux Pièces ſont des Apologies, où Pope repouſſe les traits injurieux de ceux qui vouloient flétrir ſa réputation ; mais avec cette différence, qu'il ſe bat, dans l'Epitre au Docteur Arbuthnot ſon Ami, contre les Ecrivailleurs qui habitent les galetas de Grubſtreet, & dans cette Lettre à un Seigneur ſon Ennemi, contre les Ecrivailleurs de la Cour. Au reſte, ce ſont des chefs-d'œuvre dans leur genre : l'Epitre eſt plus grave, plus morale & plus ſublime ; la Lettre eſt plus critique & plus piquante ; mais Pope a également rempli ſon objet dans ces deux morceaux. Il ſe propoſoit de venger ſes mœurs & ſon caractère ; ſeul motif qui, ſelon lui, pouvoit armer un Auteur honnête-homme.

LETTRE

A UN SEIGNEUR,

Au ſujet de quelques Libelles répandus à la Cour, dans l'année 1732.

MILORD, l'Épitre (1) de Votre Grandeur a déja paru, il y a quelques jours; mais ce n'eſt qu'hier, que j'ai eu le plaiſir & le chagrin de la voir : je dis le chagrin, parce que vous m'attaquez; & le plaiſir, parce que vous m'attaquez ſi mal. Comme je ne ſuis pas aſſez humble, pour me croire à tous égards votre Inférieur, il m'eſt permis de me défendre & d'uſer de la loi de repréſailles, la ſeule qui me convienne contre un homme qui prétend m'écraſer du poids de ſon rang & de ſon crédit. Sans doute qu'en vous armant, par préférence, d'une plume, vous vouliez généreuſement & modeſte-

(1) Intitulée, *Épitre à un Docteur en Théologie, par un Gentilhomme*, datée d'Hamptoncourt, le 28 Août 1733, & imprimée au mois de Novembre ſuivant, chez J. Roberts: *in-folio.*

ment vous mettre de niveau avec moi ; car je ſuis ſûr que Votre Grandeur eſt auſſi éloignée de m'interdire une juſte défenſe, que de donner un coup d'épée à un homme déſarmé.

Je ſuppoſe que vous m'accorderez la même liberté dans ma Réplique à un Seigneur ſi ingénieux, ſi poli, & qui a tant de bonne foi, que vous avez priſe dans votre Lettre à un Eccléſiaſtique ſi grave, ſi pieux & ſi reſpectable (1). Comme vous avez répondu à ſon Latin en Anglois, ſouffrez que je réponde en proſe à vos vers ; & quoique les raiſons de Votre Grandeur, pour ne pas écrire en Latin, ſoient peut-être plus fortes que les miennes pour ne pas écrire en vers, je vous dirai néanmoins avec humilité, que je n'ai pas le talent de filer un millier de Vers dans un jour (2) ; d'ailleurs, je tiens que vos vers ne ſont pas moins de la proſe que ma Lettre. Au reſte c'étoit peut-être votre goût, en écrivant à un Ami, de renoncer à la vaine pompe du langage des Dieux, & de nous donner un excellent modèle du ſtyle familier.

Quand je conſidère la grande différence qu'il

(1) Le Docteur Swift.

(2) » Pope, en voyant ces Vers, dira avec juſtice : Sa » Grandeur en fit un millier par jour. » *Epitre.*

y a entre le rang que Votre Grandeur tient ſur la terre, & la figure que ſes Écrits feront probablement dans le monde ſavant, je penſe devoir obſerver cette diſtinction de ſtyle que vous remarquerez dans toute cette Lettre. Lorſque je parlerai de vous, Mylord, ce ſera avec toute la déférence qui eſt dûe à la ſupériorité que la fortune vous a donnée ſur moi. Mais lorſqu'il s'agira de vos Écrits, je ne pourrai m'empêcher de rire.

Je ſerois cependant obligé de m'écarter un peu de ce reſpect, s'il étoit vrai que tous les Nobles, & ſur-tout les Aînés des familles, ne ſont que des foux héréditaires (1); ſi le privilège des Seigneurs eſt de n'avoir pas le ſens commun (2); s'ils ſavent à peine lire ou écrire (3); s'ils n'ont d'autre affaire que celle de ſe parer & de voter au Parlement (4); & ſi tout leur emploi à la Cour eſt

(1) » Par une vieille preſcription, un ſang illuſtre donne » un droit héréditaire à la folie. » *Ibid.*

(2) » Il n'eſt pas étonnant que ma tête ne fourniſſe rien » davantage; ſouvenez-vous du privilége des Grands. » *Ibid.*

(3) » Quand vous me voyez écrire ingénument mon nom, » deſirez, pour l'amour de l'Angleterre, que tout le monde en » faſſe autant. » *Ibid.*

(4) Toute notre occupation eſt de nous parer, & de voter » au Parlement ». *Ibid.*

de dire des menſonges, de flatter en public & de calomnier en particulier, d'être foux & intéreſſés (1). Grand Dieu ! Mylord, quelle peinture ! & qu'auroit-on dit, ſi j'avois immolé de la ſorte tout le Corps de la Nobleſſe ſur le ſiège d'un gras Chanoine ?

Si Votre Grandeur n'a franchi les bornes de la décence que par trop d'eſprit, vous reſſemblez ſur votre Pégaſe à un bouillant Chaſſeur qui pique un cheval fougueux ; & tandis que vous foulez aux pieds tous nos travaux, nous ſouffrons l'inſulte avec patience par pure admiration pour ce noble amuſement. Mais ſi vous n'étiez qu'un enfant qui ſe laiſſe emporter par un chétif Poulain, en honneur, la charité générale, auſſi-bien que mon reſpect pour une famille illuſtre, m'obligeroit d'arrêter votre courſe, & de vous aider à deſcendre de deſſus ce Courſier.

La petite gloire que peut obtenir un Ecrivain, devroit être certainement au-deſſous de votre am-

(1) » Les Cours ne ſont que de grandes familles, com-» poſées de pluſieurs autres ; il y a peu de vérités & beaucoup » d'impoſtures : on fronde en ſecret, & l'on flatte en public ; » ce n'eſt qu'un commerce de menſonges. Les Courtiſans ne » ſont vrais, que dans un point que je ne puis & n'ai pas » beſoin d'expliquer. » *Ibid.*

bition ; vous qui avez été reçu en naiſſant dans le ſein des Graces ; vous qui n'avez pas plutôt été à l'école, que les Muſes vous ont tendu le s bras ; vous qui n'êtes pas plutôt entré dans le monde, que vous en avez connu & pratiqué tout le manège ; vous enfin, qui n'avez pas plutôt vu la Cour, que vous en avez appris & poſſédé l'art & les façons ! Comme il n'eſt perſonne qui puiſſe vous égaler dans le talent de jouer un rôle diſtingué ſur la terre, & de faire une harangue, dédaignez le foible mérite de tourner un vers. D'où vous vient ce beau zèle pour la Poéſie ? La Proſe eſt ſuſceptible de ce que vous admirez davantage, du ſtyle & de la fiction ; elle admet ce que vous poſſédez éminemment, l'invention la plus féconde & la diction la plus fleurie ; c'eſt avec de la Proſe, & même la plus ſimple, que vous pourrez inſtruire notre Nobleſſe à voter ; beſogne qui, comme vous l'obſervez très-bien, eſt preſque tout ce qu'elle a à faire. Permettez-moi de prédire que c'eſt à votre talent pour la Proſe, & non pour les vers ; à vos paroles & non à vos écrits ; à votre connoiſſance de la Cour, & non à votre rang ſur le Parnaſſe, que vous devrez à l'avenir toute votre conſidération.

Quoi qu'en diſe Votre Grandeur, c'eſt-là le conſeil

d'un Ami, & d'un Homme qui ſe rappelle d'avoir eu l'honneur d'être un peu aimé de vous. Quelle qu'ait été votre bienveillance réelle ou prétendue pour lui, comme ſa continuation ne vous expoſoit à aucun riſque, & que vous n'aviez pas le moindre intérêt à la lui retirer, je crains qu'il ne doive le malheur de l'avoir perdue, à ſes défauts ou à ſa négligence. Mais ſi on lui reprochoit quelque faute actuelle & directe, il jure qu'il eſt innocent & qu'il ignore le fondement de vos procédés à ſon égard. Il ne pourroit être coupable tout au plus que d'une faute d'omiſſion : je conviens cependant qu'il n'en faut pas davantage à des Hommes d'un mérite auſſi rare que le vôtre, pour ſe croire tellement inſultés, qu'ils ne dédaignent pas d'inſulter un autre qui, bien qu'au deſſous de leur qualité, eſt néanmoins au-deſſus de leurs injures.

J'ignorois que je vous euſſe déplu, juſqu'à ce qu'on m'apprit qu'une de mes Imitations d'Horace avoit offenſé quelques perſonnes, & entr'autres Vortre Grandeur (1). Ce que je diſois d'un Grand qui écrivoit des misères (2), d'un Mercure, d'un Eſ-

(1) La première Satyre du Liv. II, publiée en 1732.

(2) Il auroit pu ajouter, qu'il appelloit ce Seigneur le *Lord Fanny*.

pion

pion de Cour, d'un Eſcroc dans un char doré, je n'euſſe jamais cru que la malice en feroit de choquantes applications ; je ne me défiois, à cer égard, que de la malice des Méchans contre eux-mêmes.

Vous ſavez ſi bien, de même que la Cout & la Ville par vos bons offices, à quelles extrémités ſe porta le reſſentiment ſut ce préjugé : vous répandites un Libelle contre moi, qui bleſſa la juſtice, la décence & le ſens commun (1).

Ce qui me ſurprend davantage, c'eſt qu'une Dame qui a beaucoup d'eſprit, de beauté & de réputation en Poéſie, & à laquelle vous êtes attaché pat le lien mutuel d'une eſtime naturelle, juſte & fondée, ait eu le courage de prendre part à cetre intrigue. Au reſte, vous deviez être tous deux également aigris, puiſque je vous avois offenſés de la même manière ; car j'avois toujours été en bonne intelligence avec cette Dame, juſqu'à ce que je fis mon propre malheur en la négligeant. J'oſe avouet une vérité qui ne ſauroit vous déplaire ; le motif de mon procédé étoit que vous aviez tous deux trop d'eſprit pour moi, & que je n'aurois jamais pu faire avec le mien, tout ce que vous faiſiez avec le vôtre. Si ma retraite eſt une in-

(1) » Vers à l'Imitateur d'Horace : chez J. Roberts, 1732.

jure, ce n'eſt qu'une bagatelle, ſuppoſé que je ne vaille pas davantage à vos yeux, qu'il vous a plu de le déclarer. Mais on peut aſſurer, Mylord, que votre vengeance & votre langage n'ont eu aucune proportion avec ma faute prétendue. Vous m'appellez l'Ennemi du Genre-humain, un Diable qui fait la guerre à toutes les Créatures; je ſuis ingrat, injuſte, digne du fouet; il faudroit même m'étouffer, parce que je ſuis un monſtre, un aſſaſſin, que tout le monde devroit éviter, & à qui il eſt néceſſaire de refuſer le feu & l'eau. De grace, Mylord, avez-vous droit de tenir ce langage, ou de l'appuyer? Me traiteriez-vous d'une manière plus atroce, ſi durant mon commerce avec vous, j'euſſe été un traître, un diffamateur ou un eſpion? Vous ai-je jamais emprunté, volé quelque choſe? Ai-je jamais accepté de votre part de l'argent, de l'eſprit ou des avis? Ai-je jamais eu l'honneur de vous perſiffler dans un Vaudeville, une Satyre, un Pamphlet, ou une Epigramme? Ai-je jamais eu l'inſolence de faire paſſer mes vers pour les vôtres, ſur-tout avec des perſonnes qu'ils pouvoient le plus offenſer? Je ſuis sûr que vous ne ſauriez m'accuſer d'aucun de ces crimes; & je proteſte de mon côté, que depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vue, je n'ai

jamais écrit un ſeul mot à aucun de vous, ni rien imprimé à votre ſujet : vos illuſtres noms ne ſe trouvent pas dans mes vers ; & je n'ai jamais ri de votre répurarion en compagnie. Pouvez-vous me charger d'aurre choſe, que d'une faute d'omiſſion ? car le terme de négligence, dont je me ſuis ſervi plus haut, m'a échappé par diſtraction. J'ai donc diſcontinué de vous admirer, & de contempler face à face vos éminentes perfections. Vous ne ſauriez me reprocher avec fondement de grandes faures, excepté celles qui me ſont naturelles ; & je ſuis auſſi prêt à les reconnoître, qu'à rendre juſtice aux brillantes qualités contraires, qui ſont votre éloge. Je conviens, Mylord, que je ſuis petit ; que ma taille n'eſt pas des plus fines ; que mon ajuſtement eſt ordinairement en déſordre, pour ne pas dire quelquefois un peu mal propre. Chez vous, c'eſt un éclat perpétuel ; votre figure & celle de Milady feroient honte à l'Apollon du Belvedere & à la Vénus de Médicis ; vos traits ſont ſi achevés, que ni la maladie, ni la paſſion, ne peuvent les priver de leurs couleurs. Je vous accorde, Mylord, que votre viſage eſt le plus élégant qu'on ait jamais porté : conſervez-le ; car ſi vous vous faites Critique, il faudra froncer le ſourcil ; & ſi vous voulez être Homme

d'État, attendez-vous à bien des rides. Je confeſſe encore que je ſuis à préſent un peu vieux ; mais en dépit de votre beauté, ce ſera, à ce que j'eſpère, le cas de Votre Grandeur & de cette admirable Milady. Je ſais que votre génie & le ſien ſont ſi grands, que vous ne ſauriez vous empêcher de vous admirer l'un l'autre, & conſéquemment de mépriſer tous ceux qui ſont de ma ſtature. Vous reſſemblez à deux Ptinces, & moi à un pauvre Animal qu'ils ſacrifient pour cimenter une Ligue éternelle : je compte qu'on ne m'aura pas égorgé en vain, & que ce traité d'amitié durera à perpétuité. Deux Beaux-Eſprits peuvent croire fermement ce que des Intelligences communes concevroient difficilement, ſavoir, que dans l'Amitié, comme dans l'Inimitié, plus il y a de danger, & plus il y a de gloire.

Permettez, Mylord, que je vous diſe pourquoi je n'ai pas répliqué aux Vers à l'Imitateur d'Horace : c'eſt qu'ils n'en vouloient qu'à ma figure, dont je ne fais pas grand cas, & à mes mœurs qui n'avoient pas beſoin d'apologie. Tout Homme de bien a l'avantage de ſentir en lui-même, que le plus ſpirituel ou le plus grand perſonnage du Royaume ne peut l'avilir à cet égard, qu'aux dépens de ſon honneur.

Mais quoique je ne me ſois pas expliqué lorſqu'on me faiſoit de ſottes menaces, je vais vous expoſer avec franchiſe, de quoi il s'agiſſoit dans les Vers qui vous ont ſi grièvement bleſſé. Le nom Anglois *Fanny* eſt le mot Latin *Fannius*, perſonnage réel, qui étoit un Critique imbécile & l'ennemi d'Horace : il peut ſe faire qu'il fût noble ; car ſi vous avez ſérieuſement oublié votre Latin, comme vous le dites, je dois vous avertir que le mot *Beatus* peut ſignifier cela.

Beatus Fannius ! ultra
Delatis capſis & imagine.

Ce *Fannius* aimoit extrêmement, à ce qu'il paroît, ſa Poéſie & ſa Perſonne ; car les Peintres & les Statuaires tracèrent ſon image, tandis qu'il répandoit avec fureur de mauvais vers à la Cour, & qu'il venoit à bout de les faire admettre dans la Bibliothèque d'Auguſte. Il avoit d'ailleurs un corps délicat ou efféminé ; & il voltigeoit dans toutes les aſſemblées du bon ton ; il étoit ſpectateur aſſidu des Opéra Romains, lorſqu'il lui vint dans la tête de tirer ſur le pauvre Horace.

Ineptus
Fannius, Hermogenis ladat conviva Tigelli.

A la fin le Poète, perdant patience, nomma

Fannius ; & après lui avoir donné le fouet, il l'envoya pleurer auprès des Dames.

Mais en voilà aſſez ſur Fanni, dont on n'auroit jamais entendu parler, en dépit de ſon élégance & de ſon mérite, s'il n'avoit pas piqué Horace.

Quant à l'illuſtre Dame, votre amie, je n'avois garde de déſigner une perſonne de ſon rang par le nom de Sapho ; nom proſtitué à toute infame créature qui a jamais écrit des Vers licencieux ou des Nouvelles galantes. Je proteſte que je ne l'ai jamais appellée Sapho dans aucune pièce de vers, ni dans aucune ſociété. Quiconque peut inventer une impoſture pour ſoutenir une accuſation, je le plains ; & quiconque peut la croire, je le plains encore plus. A Dieu ne plaiſe que la Cour & la Ville ayent aſſez de facilité pour penſer de la ſorte ! Je n'en voulois qu'à ces modernes Saphos, qui imitent plutôt la licence que le génie des anciennes, & à qui leurs malheureux complices n'appliquent que trop ſouvent le nom & le titre dont il s'agit.

J'avois encore une autre raiſon pour garder le ſilence ſur le Libelle où l'on m'attaquoit. J'en crus le Libraire qui diſoit au frontiſpice, qu'il étoit d'une Femme : en conſéquence je m'imaginai qu'il y avoit autant de préſomption que d'indécence à ſe

meſurer avec une Femme ; car je n'ai jamais été aſſez lâche, pour conſigner mon reſſentiment ſur le papier, pas même dans une Lettre particulière, lorſque c'eſt une Femme qui me fait la guerre. Milady a déſavoué formellement ce ſcandale ; & un Homme d'honneur m'a donné ſa parole à ce ſujet. Il eſt vrai, Mylord, que vous diſiez l'avoir reçu d'une Dame ; & la Dame aſſuroit qu'elle le tenoit de Votre Grandeur. Il y en a qui penſent que ce bâtard avoit deux pères ; ou ſi l'on a de la peine à croire que l'un ſoit véritablement un Homme, il avoit deux mères ; pour moi, j'ai dans la tête que les deux ſexes y ont eu part ; mais je n'en ſais pas davantage. Je ne prétends pas déterminer exactement la méthode de cette fornication ſpirituelle ; & ſi je vous l'impute, Mylord, c'eſt que quiconque l'ait engendré, vous l'avez mis au monde.

Que Votre Grandeur me permette d'obſerver ici la différence des procédés de l'ignoble Poète & de ſes nobles Ennemis. Il a avoué ce qu'il a dit de Fanni, d'Adonis & de Sapho, ou de qui vous voudrez ; on a vu ſon nom à la tête de toutes ſes pieces. Ses nobles Ennemis, au contraire, ont nié qu'ils eûſſent écrit ce qu'ils ont publié contre lui ; & ils ont encore nié qu'ils eûſſent publié ce qu'ils ont

écrit. Tel eſt le double cas de l'ancien Libelle & du préſent.

Cependant, Mylord, cette Epitre n'a pas été faite à la hâte, ni dans un accès d'emportement; mais elle eſt poſtérieure de pluſieurs mois à l'injure prétendue que l'on veut y venger. C'eſt un ouvrage réfléchi, & adreſſé à un Homme du plus grave & du plus ſacré caractère, avec qui vous entretenez une étroite correſpondance, & à qui vous découvrez, ſans doute, vos ſecrèts ſentimens ſur les Hommes & ſur les choſes. Tout ceci, Mylord, fait naître des reflexions. Quant au jugement que vous portez de ma Poéſie, je ne ſaurois qu'y faire; vous en partagez la gloire avec les Héros de la Dunciade, & peut-être avec pluſieurs autres qui ſont plus innocens & plus ingénieux. Si Votre Grandeur flétrit mes lauriers, ils auront part à l'honneur de l'expédition: mais ſi je perds ma réputation de probité, ce ſera entièrement votre ouvrage; au reſte il ne vous ſeroit pas facile d'y réuſſir, à moins que je ne vouluſſe vous ſeconder moi-même.

Comment oſez-vous dire, mon très-digne Seigneur, que tous les Ecrits de Pope ſont autant de Libelles, & qu'il n'a de génie que pour la diffamation? Comment pouvez-vous l'accuſer de ven-

dre les Ouvrages d'un autre, & de les publier ſous ſon nom ? Ne rougiſſez-vous pas, Mylord, de vous oublier de la ſorte ? L'Homme dont il s'agit, vous a déclaré & à tout l'Univers, dans le Livre même que vous avez en vue, quelle part il y avoit, comme on peut le voir à la fin de ſes Notes ſur l'Odyſſée. Tout ce que je puis faire pour vous, Mylord, c'eſt de ſuppoſer que Votre Grandeur n'ayant pas encore oublié ſon Grec, dédaigna de jetter un coup d'œil ſur la Traduction, & fit dès-lors trop peu de cas du Traducteur pour y revenir. D'ailleurs, quand vous l'accuſez d'avoir vendu le travail d'un autre, vous devez ajouter en conſcience, qu'il l'avoit d'abord acheté ; ce qui change extrêmement la queſtion. Il le paya 500 guinées ; & il en peut produire la quittance à Votre Grandeur. Je n'oſe dire que cet Homme fut auſſi bien payé que certains Ecrivains, qui ne le valent pas à beaucoup près, l'ont été depuis ; mais conſidérez, Mylord, que je ne ſuis pas un homme aſſez puiſſant, pour acheter ou vendre ſi cher le travail d'un Ecrivain ; & que je n'ai ni poſte, ni penſion, ni crédit, pour récompenſer des ſervices ſecrets. Il eſt impoſſible qu'un Homme de votre rang porte envie à un Auteur tel que moi ; mais quand même cela ſeroit, vous

ſatisferiez infiniment mieux votre paſſion en employant, non point votre plume, mais celle d'un Ecrivailleur ignoble & mercenaire, qui vous rendroit à merveille ce ſervice abject. Je patie que ſon travail vous coûteroit moins, que celui de M. Broom ne m'a coûté. Que vos Amis faſſent marché pout vous; & je vous aſſure, Mylord, que l'on vous procureta tous les jours, à bon compte, d'auſſi jolis vets que ceux de Votre Grandeur.

Ne vaudroit-il pas autant que ma triſte perſonne fût en proie à ces vils Déclamateuts, qu'à un Homme de votre rang & de votre qualité? Curll ne peut-il pas faire cette beſogne? Il m'a traité, avant vous, dans le même ſtyle & preſque dans les mêmes termes. Je penſe, pour moi, que le digne & diſcret Eccléſiaſtique, votre Correſpondant, conviendra qu'il eſt indécent & peu chrétien, de plaiſanter ſur les défauts perſonnels de nos Freres; que des viſages auſſi ſublimes que ceux de Votre Grandeur & de Milady ont la même origine que ma piteuſe figure; que Dieu a donné à ſes vaſes la forme qu'il a voulu, & qu'on ne peut pas juget ſur cette forme, s'ils ſetont des vaſes d'honneur ou d'opprobre. En un mot, Mylord, il vous enſeigneroit la charité envets vos plus

grands Ennemis : je ne ſuis cependant pas du nombre ; car quoique Poète, je ne vous ai jamais flatté.

Quant à l'obſcurité de ma naiſſance, admirable réflexion que vous tenez de Curll & de ſes Semblables, j'aurai la préſomption, puiſque vous m'y forcez, de nommer ma famille avec celle de Votre Grandeur. Et d'abord, mon Père avoit l'honneur de vous reſſembler à un égard ; car c'étoit un cadet. Il eſt vrai qu'il ne crut pas que la mort de ſon Aîné pût être un bonheur pour lui, quoiqu'il en eût un qui n'avoit pas toutes les bonnes qualités que le vôtre poſſédoit. Je ſerois ravi de payer à ſa mémoire le tribut de reconnoiſſance que je devois à ſon amitié ; ſa mort prématurée a privé votre famille d'autant d'eſprit & d'honneur, qu'il en a laiſſé après lui. Mais pour revenir à mon Père, je vous proteſte, Mylord, qu'il n'étoit ni Artiſan ni Chapelier, ni Savetier ; ce que vous aimeriez encore mieux. En conſcience, il étoit d'une famille fort paſſable. Celle de ma Mère étoit ancienne ; elle avoit toute la naiſſance & l'éducation de cette Dame que vous avez choiſie pour être la Mère de vos enfans ; & ſa beauté, ſon mérite & ſon eſprit ſeroient un préſent plus avantageux pour votre poſtérité, que celui du noble

naire qui ne donne rien à ſes dépens. Comme des branches qui pouſſent trop, ne portent que peu de fruit, de même l'eſprit, qui n'eſt pas taillé, n'eſt qu'un fruit crud. Les Beaux-Eſprits ne ſont qu'une ignorance éblouiſſante.

Votre Grandeur ſemble réſolue de renoncer à tout ce qu'elle a appris à l'École : vous vous plaignez d'un ſot Dictionnaire, qui ne donne rien à ſes dépens, excepté un petit nombre de mots modernes pour le bon ſens des Anciens. Vous êtes le premier homme qui ait jamais porté l'amour de l'eſprit aſſez loin, pour eſpérer un Dictionnaire ſpirituel. Un Dictionnaire, qui préſente autre choſe que des mots, doit être un Dictionnaire fort diſpendieux & très-extravagant (1). Mais que veut dire Votre Grandeur, lorſqu'elle déclare que le ſot Dictionnaire en queſtion ne donne qu'un petit nombre de mots modernes pour le bon-ſens des Anciens ? Si, comme je le ſoupçonne, vous entendez, par bon-ſens, de ſimples mots (bévue aſſez ordinaire) l'équité m'oblige de ſoutenir qu'il nous donne préciſément autant de mots modernes

(1) Il y a cependant pluſieurs Dictionnaires extravagans de ce genre, & ſelon toute apparence, le nombre ne fera qu'augmenter dans un ſiècle ſi ſavant.

que d'anciens. Je vous aſſure, Mylord, que vous avez plus lieu de vous plaindre d'une mauvaiſe Grammaire, que d'un ſot Dictionnaire. Je vous donne ma parole que votre docte Ami ne vous a jamais parlé d'Odes Saphiques, Lyriques & Jambiques; autrement il ſeroit plus propre à être votre Tailleur que votre pédagogue; & vous pourriez lui demander ſans crainte un manteau, un habit & des culottes; car il faut abſolument que vous ayez oublié votre Logique auſſi bien que votre Grammaire, pour ne pas ſavoir que le Saphique & le Jambique ſont renfermés dans le Lyrique; parce que l'un eſt le genre, & les autres l'eſpèce.

Dans cette tirade : *Tous ceux qui peuvent traduire, ne ſauroient pour cela inventer, de même que ceux qui nous habillent ne peuvent pour cela créer;* dans cette tirade, dis-je, Votre Grandeur ſe bat les flancs pour ſignifier quelque choſe : voudriez-vous que les traductions fuſſent des originaux? Cependant l'opinion commune eſt que la tâche d'un Traducteur eſt de traduire & non d'inventer, comme celle d'un Tailleur eſt de faire des habits, & non pas de créer. Mais ſérieuſement, Mylord, pourquoi mordre un Tailleur, pour ne pas dire, blaſphémer contre lui, s'il eſt de moitié avec le Tout-puiſſant, ſelon le ſyſtême de quel-

ques-uns, dans la création d'un Petit-Maître ? Le grand Sherwin ne pourroit-il pas vous tancer à ce ſujet, & vous faire ſouvenir de votre Créateur dans les jours de votre jeuneſſe ?

Du Tailleur vous paſſez, par une belle gradation, au Chapelier, Artiſan qui ne s'occupe pas, ainſi qu'on le croit généralement, à coëffer la tête des gens, mais, ſelon vous, à parer leur cervelle. Ce ſeroit, je l'avoue, un métier fort utile ; & je ſouhaiterois, pour l'amour de quelques-uns, d'avoir été un auſſi bon Chapelier. Au reſte, c'eſt-là un ſtyle de femme. Votre Grandeur, de même que le Beau-ſexe, peut prendre une coëffure pour une tête, & dire que parer la tête, c'eſt la même choſe que parer la cervelle.

Je vous dois cependant, toutes réflexions faites, de très-humbles actions de graces pour ce pompeux Panégyrique ; car ſi j'ai équipé Homère, comme le Tailleur, le Marchand d'étoffes de ſoie & le Chapelier ont équipé Votre Grandeur, il eſt certainement merveilleux ; & je ne m'étonne pas qu'il ſoit admiré par les femmes, comme vous l'obſervez très-bien.

Après tout, Mylord, je ſouhaite ſincérement que vous appreniez votre Grammaire. Que ne vous mettez-vous ſous la férule de votre Ami W..?

Ne puis-je pas vous adreſſer, avec tout le reſpect convenable, ce que Cowley diſoit à un noble Poëte de ſon tems : *De grace, Monſieur Howard, ſi vous liſiez votre Grammaire, quel mal y auroit-il?* Vous déſirez vous-même, que tous les Lords apprennent à écrire, quoique je ne voie point à quoi cela ſerviroit, puiſqu'ils n'ont d'autre beſogne que celle de voter au Parlement; ils pourroient, à la vérité, ſigner leurs proteſtations. J'accorde très-volontiers cette chétive portion de ſcience à Votre Grandeur, ſans violer aucunement le rare privilège que vous attribuez à vos Égaux, ni même le droit héréditaire d'être fou, que vous réclamez; attention qui vous attirera un remerciment de la part de votre illuſtre Père. En honneur, Mylord, jamais homme ne s'eſt tant obſtiné à s'avilir.

Tous vos lecteurs ont remarqué les réflexions ſuivantes : *Que l'on eſt fatigué de certain Bel-Eſprit prétendu, ſot par la mode & fou par nature; qui, avec des maximes d'emprunt & ſur le ton d'un Docteur, plaiſante la Religion & la chaîne du mariage. Il répète d'après ſon Recueil de Lieux communs, que tous les Gens de Loi ſont des fripons, & tous les Prêtres des Impoſteurs; que le Vice & la Vertu ne ſont que des chimères, & la Morale*

Morale, qu'une fourberie impoſante; que la Vie reſſemble à un jeu de chicane, &c.

Toute la Cour & la Ville, mon cher Lord, ont écouté ce prétendu Bel-Eſprit, qui eſt ſi bien connu de tout le monde, excepté de lui-même, que je parie qu'on nommera unanimement le même Perſonnage.

Qu'il eſt triſte pour moi, qu'un Homme qui a autant de vertu & de modeſtie que Votre Grandeur; qui s'intéreſſe auſſi vivement à la Religion, au Mariage & à la Morale; qui, bien qu'il ſoit l'ornement de la Cour, entretient une correſpondance exemplaire avec le Clergé; qui ne dédaigne pas même de vivre chatitablement avec les plus mauvais Ecrivains, & de les ſeconder au point d'enrichir les Gazettes de quelques jeux de mots & de quelques antithèſes; qu'il eſt triſte, dis-je, que vous me regardiez ſeul comme un réprouvé & un pécheur incorrigible! Rappellez-vous ce que j'étois; & voyez ce que je ſuis: votre colère m'a même anéanti; car, dans vos derniers vers, vous m'avez dépouillé de toute faculté de penſer, & dans les précédens, même du nom d'Homme; & afin de montrer que ma perte eſt entièrement votre ouvrage, vous nous

avez dit que, ſans mes dernières Epitres, où j'ai eu le malheur de parler de Fanni & d'Adonis que je ne ſavois pas appartenir à la famille de Votre Grandeur, j'aurois pu vivre & mourir comblé de gloire.

Que ne ferois-je pas pour être bien avec vous? Quoique je ne ſois qu'un Imitateur d'Homère, d'Horace, de Boileau, de Garth, &c, comme vous l'obſervez très-bien, ce qui me fait d'autant moins rougir, que ceux-ci étoient les Imitateurs d'un autre, qu'en arriveroit-il, ſi je jurois ſolemnellement de ne jamais imiter Votre Grandeur? Ne faites-vous pas une démarche pour nous arranger honnêtement, puiſqu'en remarquant mon ignorance du Grec, vous êtes aſſez bon pour convenir que vous avez oublié le vôtre? Qu'importe, quand même j'aurois traduit d'après le Traducteur Dacier? Ce ſeroit obliger Votre Grandeur, qui préfère ouvertement le François à toutes les Langues ſavantes. Mais en ſuppoſant que dans l'eſpace de douze années de connoiſſance avec Homère, je puſſe attraper heureuſement autant de Grec, que Votre Grandeur en deux ans d'Univerſité, ne pourrois-je pas l'oublier encore, & avec autant de ſuccès?

En attendant que ce Traité de paix puiſſe avoir lieu, je ne vous conjure que d'une choſe: c'eſt que

vous ne jugiez pas auſſi légérement de mes principes, que vous avez jugé de ma Littérature. Ne dites pas que je manque de grace, puiſque vous ne connoiſſez plus ma perſonne, comme vous dites que je ne ſais pas de Grec, après avoir avoué que vous n'en ſaviez pas un mot. Vous êtes trop généreux, Mylord, pour imiter à ce point les Héros de la Dunciade; pour chercher ma perte ſur le même motif qui arma Néron contre Lucain, c'eſt-à-dire, parce que celui-ci avoit l'audace d'être Poète, tandis qu'un Homme d'une ſi grande qualité étoit Auteur. Je vous ſupplie donc très-humblement, que lorſqu'il s'agira de parler encore de moi, vous vous ſouveniez qu'il y a huit ans révolus, que j'ai ceſſé tout commerce avec Votre Grandeur, & que depuis cette date, je n'ai eu avec elle qu'une converſation d'une demi-heure dans l'appartement d'une Dame à la Cour, où je me trouvois alors.

Il ſeroit difficile, même pour un Homme d'une auſſi rare pénétration que vous, de dire quels principes, quel parti, ou ſentiment en Religion, en Politique & en Morale, m'ont converti ou corrompu dans tout cet intervalle. Que Votre Grandeur conſidère le tort qu'un Homme de votre rang

peut faire à un pauvre Particulier, non qu'il ſoit ſans honneur ou ſans conſcience, mais ſimplement parce qu'il a peut-être une tête trop foible, ou un cœur trop tendre. Voilà les inconvéniens qui m'ont exclus juſqu'ici de tous les poſtes de profit ou de confiance. Comme je ne me trouve ſur le chemin de perſonne, ne me refuſez pas, Mylord, la petite gloire qui me revient, ou l'encouragement général qui eſt dû, ſinon au Génie, du moins à mon induſtrie.

Sur-tout que Votre Grandeur ſe garde bien d'accuſer mes principes auprès de ceux, ſous la protection deſquels je vis; parce que j'ai beſoin qu'ils me traitent avec douceur, pour ſouffrir la vie, & m'en conſolet : les emportemens des autres ne m'inquiètent point. Revenez un peu ſur vos pas; & vous ſentirez, j'en ſuis sût, que vous vous êtes un peu trop avancé en recommandant à ces Perſonnes Royales, la Lecture d'un Libelle qui attaque baſſement ma pauvre figure, mon honneur & mon intégrité. J'y ſuis peint comme l'ennemi des Hommes, un aſſaſſin de réputations, un Monſtre que Dieu a marqué comme Caïn, & qui mérite de recevoir des malédictions par toute la terre.

Quel étrange tableau d'un Homme, qui a eu le bonheur de ſe faire pluſieurs Amis que la Poſtérité regardera comme l'ornement de leur ſiècle & de leur pays, & qui n'eut jamais d'Ennemis qui vouluſſent s'afficher pour tels, excepté M. Jean Dennis & Votre Grandeur! d'un Homme qui n'a jamais fait un vers contre la Religion ou le Gouvernement, la Famille Royale ou le Miniſtère! A-t-il flatté les fureurs d'un Parti aux dépens d'un autre? A-t-il châtié autre choſe que le Vice connu, la Folie générale, ou la Sottiſe de ſes Agreſſeurs? Il voit, avec une ſatisfaction indicible, que certaines gens, aſſez intrépides pour ne rougir de rien, ſont très-ſenſibles à ce ridicule; & en conſéquence il a réſolu, avec la grace de Dieu, & ſous le bon plaiſir de Votre Grandeur, de ne pas ſouffrir qu'aucun Méchant, riche ou noble, deſcende avec honneur au tombeau. Il ſuppoſe avec raiſon, que c'eſt-là le plus grand ſervice qu'il puiſſe rendre au Public, & même au Gouvernement de ſa Patrie: j'ajoute qu'il mérite au moins quelque encouragement de la part des plus grands Perſonnages de la Nation. Votre Grandeur ſait de qui je parle. Je ſerois auſſi honteux & fâché de mettre leurs noms à côté du vôtre

dans cette circonſtance, que je le ſerois de vous voir trop près d'eux, ſi vous abuſiez de la faveur au point de calomnier un Innocent.

Voilà tout ce que je vous demanderai jamais, après que j'aurai obtenu mon pardon pour cette ennuyeuſe Lettre. J'ai l'honneur d'être avec autant de reſpect que d'attachement, Mylord, votre très-dévoué Serviteur,

ALEXANDRE POPE.

CÉRÉMONIES

OBSERVÉES

SUR LE POÈTE LAUREAT

Le 19 Novembre 1729.

LE tems de l'élection du Poète Laureat approchant, il eſt aſſez convenable de faire connoître les Cérémonies anciennement uſitées dans cette ſolemnité, & qui n'ont été interrompues que par la négligence & le relâchement des ſiècles qui ont ſuivi. Nous avons tiré le détail de ces Cérémonies d'un Hiſtorien de poids, & qui étoit Evêque ; c'eſt le ſavant Paul Jove : ce ſont les mêmes que l'on obſervoit ſous le Pontificat de Léon X, ce grand Reſtaurateur des Sciences.

Comme nous voyons, dans ce ſiècle, une Cour qui le diſpute à celle de ce fameux Pape, ſi elle ne la ſurpaſſe, dans les encouragemens qu'elle

donne à la Poéſie, nous ne pouvons que ſouhaiter qu'on tende à cet Art ſes anciens honneurs, d'autant plus qu'il ſe rencontre quantité de traits de conformité entre le Poète qui fut alors décoré de la Couronne, & celui qui, ſelon les apparences, obtiendra bientôt le même honneur (1).

Je traduirai exactement ce que mon Auteur rapporte dans le Chapitre 82 de ſes *Éloges des Savans* (2). Il commence par le caractère du Poète, le Père de tous les Poètes, qui s'appelloit Camille. C'étoit un bon Payſan de la Pouille, Berger ou Bouvier, n'importe. » Cet homme, » dit Jove, animé par les grands encouragemens qu'on donnoit aux Poètes à la Cour, » & les honneurs qu'on leur rendoit, alla à » Rome, une Lyre à la main, & le portefeuille garni de vingt-mille Vers au moins. » Tous les Beaux-Eſprits s'empreſſèrent autour » de lui, & ſe divertirent à voir un Ruſtre, » de couleur tannée, avec de longs cheveux, » qui étoit ſi riche en Vers; & au premier » coup-d'œil ils convinrent qu'il etoit né pour

(1) Cibber.

(2) *Jovii Elog. pag. 156, édit. 1577. in-fol.*

» être Poète Laureat (1). On le régala bien » dans une Iſle du Tibre fort agréable, & qui » reſſemble aſſez à Richmond, où on le fit » premièrement manger & boire largement, & » répéter ſes Vers à tout le monde. Enſuite on » le couronna d'une nouvelle ſorte de guirlande, » compoſée de feuilles de Vigne, de Laurier & » de Choux; elle étoit, dit mon Auteur emblé- » matique, *ut tam falsè quam lepidè ejus temu-* » *lentia, braſſicæ remedio cohibendo, notaretur.* » On le proclama alors, d'un commun accord, » Archi-poète, ſelon le ſtyle de ce temps-là, » c'eſt-à-dire, Poète Laureat. Le pauvre Homme » reçut cet honneur avec la plus vive ſatisfaction » & en pleurant de joie (2). Les acclamations » publiques furent exprimées dans une eſpèce » de Chanſon, qu'on nous a tranſmiſe en ces » termes :

Salve, braſſicâ virens coronâ,
Et lauro, Archipoeta, pampinoque!
Dignus principis auribus Leonis.

(1) *Apulus prepingui vultu alacer, & prolixè comatus, omnino dignus feſtâ laureâ videretur.*

(2) *Manantibus præ gaudio oculis.*

» C'eſt-à-dire, Salut, Archipoète, couronné » de pampre, de laurier & de choux, digne enfin » de charmer les oreilles de Léon. «

On le conduiſit enſuite en triomphe, monté ſur un Eléphant, au Capitole, à travers une foule de peuple; & ce fut-là que la cérémonie finit.

L'Hiſtorien rapporte encore que, « lorſqu'il fut » introduit auprès de Léon, il récita non-ſeule- » ment un nombre prodigieux de Vers, avec la » rapidité d'un torrent, mais qu'il les déclama à » gorge déployée. Ce n'étoit pas ſimplement à » certains jours marqués, qu'il paroiſſoit devant le » Pape, comme nos Poètes couronnés, qui n'ont » un pareil honneur que dans des circonſtances » rares; mais il le voyoit journellement, & con- » tribuoit à ſes plaiſirs ordinaires. Quand le Prin- » ce étoit à table, le Poète ſe tenoit auprès d'une » fenêtre; & lorſque le premier avoit mangé la » moité d'un morceau (1), il donnoit de ſa pro- » pre main le reſte au Poète: celui-ci buvoit auſſi » du vin de la bouteille du Pape; de ſorte, dit » l'Hiſtorien, qu'à force de bien manger & de » bien boire, il attrapa la goutte d'une terrible

(1) *Semeſis opſoniis.*

» manière «. C'eſt à regret que je rapporte la ſuite ; mais je ne puis m'empêcher de ſatisfaire la curioſité du Lecteur, ſur la deſtinée de cet Homme extraordinaire. Pour me ſervir des termes de mon Auteur, *mortuo Leone, profligatiſque Poetis*, &c. » Léon étant mort, il n'y eut plus de Poètes ; « car je ne veux pas entendre *profligatis* litéralement, comme ſi les Poètes euſſent été des débauchés. Le malheureux Laureat fut obligé de s'en retourner dans ſon Pays, où accablé de vieilleſſe & de pauvreté, il mourut miſérablement dans un triſte Hôpital.

Cette fin tragique, qui peut ſervir d'exemple aux Poètes de notre tems, nous apprend qu'il leur eſt plus avantageux de ne trouver aucun encouragement, de demeurer à la charrue, ou dans quelque autre profeſſion honnête, que d'être élevés audeſſus de leur condition, & d'être tirés du train ordinaire de la vie, ſans avoir de reſſource plus ſûre, que les faveurs paſſagères, ou du moins mortelles des Grands. C'eſt, ſans doute, par cette raiſon, que lorſqu'en dernier lieu la Généroſité Royale favoriſa un Génie ruſtique, on eut ſoin de lui aſſurer la penſion pour ſa vie ; & c'eſt la coutume conſtante de nos Princes, de ne jamais pri-

ver perſonne de la place de Poète Laureat, quelque grand Génie qui paroiſſe de ſon tems : preuve bien ſenſible, que la charité de nos Rois a ſurpaſſé de beaucoup leur amour de la réputation.

Pour en venir au but de cet Ecrit, Paul Jove nous donne tout l'ancien Cérémonial de la réception des Poètes Laureats.

1°. Il y a dans la couronne, des feuilles de vigne : la vigne eſt la plante de Bacchus ; elle eſt auſſi eſſentielle à l'honneur d'un Poète, qu'une bourſe pour mettre ſon ſalaire.

2°. On doit employer le chou pour tempérer le vin. Il ſemble qu'on regardoit autrefois les choux comme un remède contre l'ivreſſe ; vertu que les François attribuent aujourd'hui à l'oignon ; car ils appellent la ſoupe à l'oignon, Soupe d'Ivrogne. Il faudra une forte doſe de chou, ſi le choix tombe ſur M. Dennis ; mais elle eſt moins néceſſaire, ſi c'eſt M. Tibbald, à moins que l'on ne ſuppoſe que le chou ſignifie, à l'égard des Poètes, la même choſe que pour les Tailleurs, je veux dire le Vol. Il me ſemble qu'on pourroit ajouter à cette Couronne, du Lierre ; non-ſeulement parce que c'étoit autrefois la plante des Poètes en général ; mais ſurtout parce que c'eſt l'emblême

des trois vertus d'un Poète de Cour en particulier, qui doit être rampant, mal-propre, & très-humble ſerviteur.

3°. Il faut de plus compoſer & chanter des Vers à la louange du nouveau Poète. Si c'eſt M. Cibber qu'on couronne, je penſe qu'il eſt le ſeul en érat de les faire; & je ſuis ſûr qu'il n'y a perſonne qui puiſſe les chanter d'une maniere ſi pathétique. Mais je n'enrreprends pas de décider ſur la narure de la Pièce, ſoit par rapport à lui, ſoit par rapport aux autres Candidats (1).

4°. Ondoit faire une Enrrée publique au Poète: mais pour régler l'ordre, il faudra que M. Anſtis & M. Dennis ayent une conférence. Je crains qu'il n'y ait ici deux difficultés; c'eſt de trouver

(1) Le Poète Spencer, appuyé du crédit & de la protection de Sidney, le Mécène des Beaux-Eſprits de ſon tems, & lui-même très-bel Eſprit, fut préſenté par ce Courtiſan à la Reine Eliſabeth, dont Sidney étoit le Favori. Cette Princeſſe accorda à Spencer le titre pompeux de Poète Laureat, Charge qui ſubſiſte toujours à la Cour d'Angletetre, & dont Cibber a fait les fonctions. Elles conſiſtent à compoſer tous les ans une Ode ou une Cantate pour l'anniverſaire de la naiſſance du Roi. Ce titre de Poète en charge parut ſi ridicule à Pope, à Swift & à quelques autres Beaux-Eſprits de Londres, que Cibber devint l'objet de leurs plaiſanteries; & le Poète Royal fut immolé à la riſée publique.

un Eléphant, & d'apprendre au Poète à le monter. Je croirois donc qu'il vaudroit mieux choiſir l'Animal qui en approche le plus, ſoit pour la taille ou pour la majeſté, un Mulet ou un grand Ane; ſurtout ſi l'on pouvoit avoir le noble Animal de cette eſpèce, dont la figure eſt d'un ſi grand ornement à la Dunciade, & qui, ſi je ſuis bien informé, ſe trouve encore dans le Parc d'un Seigneur près de cette Ville. Il eſt vrai que s'il s'agit de M. Cibber, il pouroit très-convenablement, & avec la plus grande décence, monter un Dragon, s'il alloit par terre; ou s'il choiſiſſoit l'eau, il pourroit être aſſis ſur un de ſes propres Cignes, pris de ſon *Céſar en Egypte.*

En voilà aſſez ſur l'article des Cérémonies: diſons un mot des Qualités & des Priviléges du Laureat.

1°. Nous voyons qu'il doit être capable de faire des Vers ſur le champ; &, ſi on l'exige, d'en produire ſans nombre. A cet égard, je doute du talent de M. Tibbald.

2°. Il doit chanter, & même à gorge déployée, *patulo ore*: or c'eſt en quoi il faut convenir que M. Cibber excelle.

3°. Il a beſoin d'une Lyre; ſi une grande paroît

trop embatraſſante, on en peut faire une qui ſoit ſuſpendue autour du cou, en manière d'Ordre de Chevaletie; ce qui ſera très propre à ſervir d'ornement.

4°. Le Poète doit avoir l'eſtomac bon, afin de pouvoir manger & boire tout ce que ſes Bienfaiteurs jugeront à propos; c'eſt pourquoi des gens d'une conſtitution foible & délicate, ne ſont pas capables de cette haute Dignité, non plus que de pluſieurs autres. J'ai de la peine à croire que Cibber & Tibbald ſoient auſſi bien avantagés de ce côté, qu'un bon vieux Gentilhomme ſain, vigouteux & alteré, que j'ai en vue.

5°. Je demanderois, auſſi en pareil cas, un Homme véritablement jaloux de l'honneur & de la dignité de la Poéſie; non un badin & un tailleur, mais un franc Poète, qui traite les choſes ſérieuſement. Il n'y auroit pas de mal qu'il fut Critique, & ſurtout un peu opiniâtre; car ſi l'on fait attention à la grandeur des priviléges qui étoient annexés à cet emploi, (comme nous le voyons par la relation antique de Paul Jove), ſavoir d'être nourri des mets de la table du Prince, de boire de ſa bouteille, d'être ſon domeſtique & ſon compagnon, il n'y a qu'un Homme ardent & réſolu, qui ſoit en état de recla-

mer ces honneurs & d'en obtenir le rétabliſſement. J'ai lieu de craindre que la plupart des Candidats ne ſoient capables de renoncer aux glorieuſes prérogatives du Lauréat, ſoit par l'influence des Miniſtres, ſoit en conſidération des récompenſes & des faveurs. J'oſe cependant encore eſpérer qu'il ſe trouvera quelque Homme aſſez courageux, pour maintenir ces priviléges avec force & fermeté; & s'il en eſt un, je dois rendre la juſtice à M. Dennis, l'illuſtre Préſident de notre Société, de dire que c'eſt lui.

Fin du Tome troiſième.

TABLE

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans le troiſième Volume.

PRÉFACE de l'Eſſai ſur l'Homme, Page 3
ESSAI ſur l'Homme, Traduction en Proſe de M. de Silhouette, accompagnée de l'Anglois, 22
ÉPITRE PREMIÈRE, de la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à l'Univers, 25
ÉPITRE II, de la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à lui-même, conſidéré comme Individu, 57
ÉPITRE III, de la nature & de l'état de l'Homme, par rapport à la Société, 87
EPITRE IV, de la nature & de l'état de l'Homme, par rapport au Bonheur, 121
LES PRINCIPES DE LA MORALE, ou Traduction en Vers de l'Eſſai ſur l'Homme, par M. l'Abbé Dureſnel, 163

PREFACE sur l'Eſſai de la Vie Humaine, 259
ESSAI sur la Vie Humaine, 269
TROIS HEURES APRÈS MARIAGE, Comédie en trois Actes, 291
AVERTISSEMENT de l'Auteur, 293
AVERTISSEMENT du Traducteur, 294
PROLOGUE, 295
AVERTISSEMENT sur le Caractère de Catherine, Ducheſſe de Buckinghamshyre & Normanby, 416
LETTRE de Pope à M. Jacques Moyſer de Beverley, 417
CARACTÈRE de Catherine, Ducheſſe de Buckinghamshyre, 419
AVERTISSEMENT sur la Lettre au ſujet des Libelles répandus à la Cour, 426
LETTRE à un Seigneur, au ſujet de quelques Libelles répandus à la Cour dans l'année 1732, 427
CÉRÉMONIES obſervées ſur le Poète Lauréat, le 19 Novembre 1729, 455

Fin de la Table des Matières du Tome III.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue des Mathurins 1778.